Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Criminologue et écrivaine

(1964)

SURVIVRE

Roman

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
Professeure retraitée du Cégep de Chicoutimi

Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Survivre. Roman.

Ottawa : Le Cercle du livre de France, 1964, 315 pp.

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, époux de l'auteure, nous a accordé le 19 septembre 2006 son autorisation de diffuser électroniquement toutes les œuvres (en criminologie et en littérature) de sa défunte épouse.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 26 mai 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

De la même auteure

« Voyage en Pologne », Éditions du jour (1962)

« Les solitudes humaines » (Nouvelles), Les Écrits du Canada Français (1963)

« Fuir » (roman), Éditions Déom (1963)

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Survivre. Roman.

Ottawa : Le Cercle du livre de France, 1964, 315 pp.

Table des matières

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

[Chapitre XIII](#)

[Chapitre XIV](#)

[Chapitre XV](#)

[Chapitre XVI](#)

« Survivre » est une œuvre d'imagination.

Toute ressemblance avec des personnages réels ne saurait être que purement fortuite.

Survivre. Roman.

Chapitre I

[Retour à la table des matières](#)

Le soir tombait sur la ville. Quelques lumières s'allumèrent derrière les fenêtres. Le vieux Joseph souleva légèrement sa casquette, se gratta le front et soupira.

— Pas de clients. On ne mangera pas à notre faim, mon pauvre Félix.

Comme s'il comprenait son maître, le cheval poussa un hennissement sonore.

— Hé ! Joseph ! Tu es libre ?

— À vos ordres, monsieur le directeur. À vos ordres.

Le cocher descendit de son siège, donna un coup aux coussins d'un bleu foncé que recouvrait une épaisse couche de poussière et s'inclina très bas devant monsieur le directeur Stanski. Richard Stanski était connu, dans toute la ville, pour sa générosité et on l'aimait bien. Pas fier avec cela, poli, aimable... Un vrai monsieur quoi, comme on n'en fait plus.

— Je m'en vais dîner chez ma mère. Tu connais l'adresse ?

Joseph cligna de l'œil d'un air entendu et s'empressa de tirer sur les rênes.

— Va, Félix. Va, petit, répétait-il.

La course s'annonçait assez longue, et il pensait déjà au petit pain avec du saucisson et au verre de vodka qu'il pourrait s'offrir après. Richard Stanski s'installa confortablement sur les coussins et dépla son journal.

— On dit que nous aurons la guerre. Qu'en penses-tu Joseph ?

— Monsieur le directeur est meilleur juge que moi. Il se pourrait que ce fou d'Hitler attaque.

— Oh ! nous saurons lui répondre. Nous nous lèverons tous comme un seul homme. Tu verras. Ce sera un blitzkrieg, comme il l'annonce partout, mais à l'envers. Dans deux semaines, nous hisserons nos drapeaux à Berlin. Viendras-tu avec moi, Joseph ?

— Je suis vieux, votre Seigneurie, mais j'irai me battre contre les Boches. Dussé-je marcher pieds nus, j'irai... Qu'ils restent chez eux. Ici, on n'a pas besoin de leur ordre et de leur Führer. On n'est ni riche, ni instruit, m'ais on tient à notre liberté. Pas vrai ?

— Tu es un brave, Joseph. Quelle heure est-il ?

— Je n'ai jamais eu de montre.

— Excuse-moi.

Stanski sortit de son gousset, sa vieille montre en argent, cadeau de son défunt père, précieux souvenir acheté autrefois à Vienne.

— Dépêche-toi, je vais être en retard, dit-il.

Joseph siffla à plusieurs reprises. Le cheval avança un peu plus vite, et bientôt la voiture roula dans la rue principale. Les roues faisaient du bruit sur le pavé inégal et il y avait beaucoup de boue. Quelques passants furent éclaboussés et une femme cria des mots désobligeants à leur adresse. Aussitôt elle reconnut, cependant, le directeur, l'homme le plus riche de la ville, et se mit à courir.

— Que Dieu vous bénisse ! monsieur.

Le fiacre s'arrêta.

— As-tu trouvé du travail, Marie ? demanda Stanski.

— Pas encore, mon bon Seigneur.

— Présente-toi à l'usine. Je pense que j'ai ce qu'il te faut. Tu n'auras qu'à donner ton nom à la conciergerie. Je préviendrai les gardes et le contremaître.

— Dieu vous bénisse ! mon Seigneur.

Stanski sortit quelques pièces de sa poche, les donna à la femme et fit signe à Joseph de repartir.

— Elle a cinq enfants, cette Raskowa, dit-il, comme pour s'excuser. Si elle cessait de caresser la bouteille, je pourrais l'aider, mais elle ne garde pas une paye ; tout passe chez le tavernier. Je parie qu'elle va maintenant se soûler et que, demain, elle oubliera d'aller à l'usine. Avec Raskowa, c'est toujours la même chose.

— Il fait froid dans leur cave. Faut qu'elle se réchauffe, observa Joseph.

— Tu as raison, mais je suis incapable, malheureusement, de lui offrir un logement convenable. Nos maisons d'ouvriers sont remplies. J'aurais une grève sur les bras si je mettais une famille à la porte. — Ta picouille tire pas mal,

— C'est un cheval de première classe, mais il ne mange pas à sa faim. On ne gagne pas beaucoup de ce temps-ci. Les messieurs sont en vacances...

— Alors, la guerre, selon toi, ce n'est pas pour demain ? -Les gens disent que ça ne tardera pas. Il paraît qu'on a encore arrêté des espions. Hitler a des agents partout.

— Des espions, ici ? Cela ne me semble pas possible. Il y a, je l'admets, des communistes, et avec eux, on n'est sûr de rien, mais cela m'étonnerait qu'ils trinquent avec les Boches.

Joseph secoua la tête et cracha du haut de son siège.

— Mon fils est dans la cavalerie. L'autre jour, il me racontait qu'il s'y passe des choses curieuses. Ses chaussures boivent l'eau comme des passoires et il ne peut pas en avoir d'autres.

— C'est la faute de son lieutenant, s'énerva Stanski. J'ai discuté avec plusieurs officiers, notre armée est prête.

— Quand le Maréchal vivait, j'avais confiance. Avec ce nouveau...

— Tu te fais des idées. Ce n'est pas le maréchal qui compte, c'est notre peuple. Comme un seul homme, nous irons en avant. Tu sais, Joseph, mon père a pris part à la campagne de quatorze. Là, c'était terrible. On n'avait rien. Les Russes, les Boches, les Autrichiens, tout le monde nous tombait dessus, et pourtant, on s'en est sorti. Alors, main-

tenant, tu penses, nous leur flanquerons une de ces dégelées, que cela va en être drôle.

Le tramway grinça sur les rails et le cheval fit un saut de côté. Dans la rue voisine, on appelait au secours. Un gamin lança des pierres et cassa la vitrine d'un magasin. Par terre, dans une flaque noirâtre, gisait un corps. Stanski se précipita.

— Encore un pogrom, murmura-t-il, et, comme par hasard, pas d'agent de police à l'horizon. Machinalement, il toucha la main froide du vieillard dont la longue barbe, souillée par la boue, semblait s'étirer à l'infini.

— Il est mort, dit à côté de lui, Joseph.

— Quelle horreur ! C'est abject d'attaquer des juifs sans défense.

Derrière eux, la foule commençait à se rassembler.

— Je vais aller chercher un médecin, offrit un jeune homme d'une voix indifférente.

— Pour moi, il est mort, disait une femme, en serrant étroitement son fichu de laine autour de sa tête.

— Que se passe-t-il, ici ? Pas d'attroupement. Allez, circulez, intervint l'agent de police, en agitant son bâton blanc. Mes hommages, monsieur le directeur.

— Vous n'êtes jamais là lorsqu'on a besoin de vous. C'est abject. On assassine des gens, et la police ne se montre que quand tout est fini. Si c'est cela la civilisation, je vous demande un peu ce qu'est la barbarie. Nous ne sommes pas en Allemagne, après tout.

Stanski prenait à témoin la foule qui se dispersait lentement, le lampadaire, dont la faible lumière éclairait la scène, et les pierres grises du pavé. Finalement, il esquissa un geste vague de la main et fit signe à Joseph.

— Ce n'est pas mon district. Je suis désolé monsieur, bafouillait l'agent.

— Allez au diable, tempêta Stanski. Votre numéro ? Il nota scrupuleusement le numéro de l'agent dans son carnet, tira son veston qui découvrit le gilet, rajusta la chaîne en or de sa montre et remonta dans le fiacre. Le cheval repartit aussitôt. Dans l'ombre, quelqu'un ramassa la calotte noire de la victime et la posa à côté du corps.

— Les youpins n'ont pas de chance, constata philosophiquement Joseph.

— Je te dis que cette racaille vient de l'autre côté de la frontière. Les Boches veulent établir leur ordre chez nous, mais cela ne se passera pas comme ça. Vite, la guerre ! Qu'on leur montre de quel bois on se chauffe. Tuer des juifs, massacrer des innocents, et en pleine ville encore Tu te rends compte...

— Ils ont organisé des bandes de jeunes ; les gars boivent, volent et tuent. En face de chez moi, on a installé une centrale.

— Que me racontes-tu ?

— Parfaitement. Ils ont pris une maison abandonnée et ils y tiennent des réunions. Ils nous expliquent qu'on se fait exploiter par des juifs, qu'ils ramassent l'argent sur notre dos et qu'il faut les exterminer. Même que j'ai crié, l'autre soir, pour qu'ils cessent le tapage.

— Tu ne pouvais pas appeler la police ?

— Oh ! Vous savez, monsieur, la police... D'abord, ils ne viennent pas pour un pauvre cocher et ensuite, ils se moquent bien de nous. Parfois aussi, on peut se faire arrêter pour faux témoignage, comme ils disent, et je ne tiens pas à avoir des histoires.

— Jolie mentalité

— Que monsieur me pardonne ; dans notre métier, on travaille dur et, le soir, on aime à dormir. Se mêler des affaires qui ne nous regardent pas, c'est une perte de temps.

Stanski soupira. L'antisémitisme, pensa-t-il, voilà comment cela s'appelle, mais au fond, ce n'est que de l'ignorance. Si seulement, on pouvait vivre en paix, sans que cette lèpre se propage !

Devant eux, se dressa l'imposant hôtel particulier d'Angelina Stanska ; l'entrée monumentale, les deux colonnes, les sculptures de la porte et le grand vase de marbre rempli de fleurs. Surchargé, mais impressionnant, constata Stanski. Je ne comprendrai jamais, comment elle parvient à vivre seule dans ce monument. Il paya à Joseph le double du prix de la course. Le cocher se confondit en remerciements.

C'est un bon monsieur, ce directeur. Si tous étaient comme lui, on mangerait plus souvent, pensa Joseph.

— Tu veux m'attendre, demanda Stanski.

— Je peux faire un petit somme, si monsieur le permet.

— Je te préviens ; ce sera long. Trois heures peut-être.

— Oh ! ça ne fait rien. je ne trouverais pas de passagers, ce soir.

— Bien. Va voir le concierge. Il te donnera de la soupe.

— Merci monsieur, dit Joseph, et son vieux visage ridé bougea drôlement. Malgré lui, il ajouta encore : — Que Dieu vous bénisse, et se moucha.

Stanski n'écoutait plus. La porte s'ouvrit et le valet de sa mère, toujours le même depuis sa plus lointaine enfance, attrapa, au vol, son chapeau. Richard s'amusa à monter les marches deux à deux, déboucha dans le corridor, cria un joyeux bonsoir et entra dans le salon brillamment éclairé.

— Tu es encore en retard, gronda Angelina. Ses cheveux blancs formaient une sorte de couronne au-dessus de sa tête. Elle portait une robe de dentelle noire. Sur sa poitrine, deux rangées de perles jetaient une note claire. Depuis vingt ans, Angelina portait du noir, car, depuis vingt ans, elle était veuve et, en souvenir de son mari, refusait de se vêtir de couleurs claires.

Richard baisa les doigts de sa mère, effleura sa joue et se tourna vers les autres. Jeanne s'approcha.

— Comme vous êtes jolie, s'écria Richard, en regardant sa femme, éblouissante dans sa toilette parisienne.

— Ta femme dépense trop, dit sèchement la vieille dame. J'estime qu'elle devrait aller moins souvent à l'étranger. Notre pays manque de devises.

— Je t'en prie, maman, protesta Richard.

Elle ne m'acceptera jamais, songea Jeanne en se mordillant les lèvres. Richard l'adore et refuse de me défendre. Prise d'une pitié subite pour elle-même, Jeanne Stanska sentit les larmes monter à ses yeux et se mit à fouiller dans son sac.

Le cousin Alfred serra la main de Richard.

— J'aimerais te voir un instant, seul à seul.

Il a encore besoin d'argent, pensa Stanski. Une dette de jeu, sans doute. Quel énergumène !

— Entendu, je te retrouve après le dîner.

— Vous avez maigri, mon cher, minauda Stéphanie, en se frottant contre son épaule.

— Et vous, vous avez changé de coiffure.

— Il le faut bien. Je travaille.

— Quoi ? Richard, interloqué, n'en croyait pas ses oreilles. De mémoire d'homme, aucun membre du sexe faible de sa famille ne s'était abaissé à faire quoi que ce soit de ses dix doigts.

— Cela vous. épate ?

— Et comment !

— C'est bien simple. Figurez-vous qu'Henri avait une secrétaire qui ne me plaisait pas. J'ai décidé de la mettre à la porte et de prendre sa place. Me voilà donc secrétaire modèle.

Mal à l'aise, Henri essayait de sourire.

— Je te félicite, tu as une femme qui sait ce qu'elle veut, plaisanta Richard.

— Stéphanie devient complètement folle, trancha Angelina assez haut pour que tout le monde puisse l'entendre.

La fraîcheur du soir entrait par la fenêtre grande ouverte, et la brise agitait les rideaux. Casimir jouait négligemment avec son porte-cigarette en or. Il était grand et beau. Son profil parfait se détachait nettement sur le fond sombre des lourdes tentures de velours.

— Salut Richard, dit-il, sans quitter sa place.

— Quelles manières de primaire, protesta Angelina. Fais-moi le plaisir de ne pas introduire, dans mon salon, tes mœurs de sauvage.

— Ma chère mère, quand je fais des efforts louables pour paraître civilisé, cela ne vous plaît pas davantage.

— Tu te rends compte, Richard, il prétend être capable d'avoir des manières. On aura tout vu !

— Soyez témoins, mes amis, poursuivait Casimir. je viens de ramener, de mon dernier voyage, un peintre italien, afin qu'il puisse peindre les murs de ma cave. Vous savez, c'est très à la mode, à Paris, d'installer un bar dans la cave, mais ici, dans ce bled, je fais figure de précurseur, ce qui ne me déplaît pas d'ailleurs, je l'avoue. Or, mère trouve que je gaspille les sacro-saints revenus de la famille, que j'hypothèque mon avenir et que je ruine l'usine que Richard fait marcher si brillamment. Après tout, c'est mon droit de dépenser mes dividendes suivant mon bon plaisir. La très chère famille m'a empêché de prendre femme. Qu'on me laisse, au moins, le plaisir de m'amuser au gré de ma fantaisie.

— Tu voulais épouser une négresse, dit Angelina. Tu nous vois nous occupant de ses enfants café au lait ?

— Ce n'était pas une négresse, mais une mulâtresse ; ce qui n'est pas la même chose, malgré le respect que je vous dois.

— À propos de nègres, nous avons reçu, au journal, des nouvelles de l'Abyssinie. Mussolini fait régner, là-bas, une de ces terreur !

Une forte odeur d'eau de Cologne émanait de la personne exagérément soignée de Robert Stanski, fils aîné d'Angelina. Richard le regarda avec mépris. Autant il aimait Casimir, autant il ne pouvait pas supporter ce frère qui lui semblait être tombé d'une autre planète. Sa femme, la trop grosse Emsi, qu'on ridiculisait à cause de son accent étranger, souriait, heureuse. Pour une fois qu'elle n'est pas obligée de justifier les absences de Robert, elle doit être aux anges, pensa Richard. Pauvre femme. Il devrait avoir la décence de la tromper plus discrètement. Puis, il se rappela que le fameux journal, que son frère avait fondé par dépit, quand on avait osé lui refuser un article dans le quotidien local, l'avait délivré de sa présence à l'usine, et il essaya d'être aimable. La « Démocratie » marchait bien et Robert, assagi, s'occupait enfin de quelque chose.

— Il semble que nous aurons la guerre, dit-il à Alfred.

— Hitler attaquera sûrement.

Emsi, qui était Autrichienne, rougit, et Richard eut pitié de sa solitude.

— Madame est servie, annonça Albert, très digne avec ses favoris blancs et son impeccable livrée rouge. Des couples se formèrent. Richard offrit le bras à sa mère. Les deux battants de la porte s'ouvrirent sans bruit. Dans l'orangerie, un jet d'eau murmurait doucement et les palmiers dressaient leur haute tête vers la coupole de verre.

— Un cinéaste me demande la permission de tourner un film ici. Il paraît que le décor se prêterait hautement à son intrigue. Qu'en penses-tu ? Ah ! j'ajoute que les profits sont destinés à la fabrication d'un nouvel avion. Un chasseur, je crois.

— Dans ces conditions, j'accepterais à votre place.

— Entendu. Je lui téléphonerai, conclut Angelina. Richard était l'unique être au monde dont elle sollicitait les conseils.

— Votre estomac ne vous fait pas souffrir aujourd'hui ? lui demanda, à voix basse, Richard.

— Cela va aussi bien que possible.

Il pensa, une fois de plus, à la sonde que, chaque soir, sa mère acceptait courageusement ; à ce supplice du lavage d'estomac qu'elle s'imposait, pour éviter de mourir sur une table d'opération. Quelle femme admirable ! Richard chercha des yeux Jeanne, la douce créature dont tous les faits et gestes contrastaient avec ceux de sa mère.

Les deux candélabres, en argent massif, dominaient la longue table. Les cupidons sculptés de l'armoire tendaient leur figure joufflue. Richard les salua d'un imperceptible sourire. Comme il avait aimé les embrasser, en cachette, quand il était petit et comme ce temps-là semblait irréel !

— Monsieur va bien ? Albert, le majordome, plaçait, devant lui, une assiette. Oui, merci. Richard rencontra aussitôt le regard réprobateur de Jeanne qui détestait la familiarité que son mari pratiquait à l'égard des domestiques. Casimir avala une gorgée de vin, et fixa Angelina d'un air goguenard.

— Maman, Georges vient de s'évader de l'institut des Jésuites.

— Tu dis ? l'interrogea la vieille dame, sur un ton menaçant.

— Imaginez, très chère, que le petit a encore fait des siennes. Hier, paraît-il, il a soudoyé le gardien et il a filé en compagnie d'une aima-

ble dame. A l'heure qu'il est, ils doivent s'amuser follement à Monte-Carlo.

— Ce n'est pas possible, protesta Jeanne navrée. Georges n'a que quinze ans !

— Raconte, ordonna Angelina.

— C'est simple. La meilleure amie de notre belle cousine Irène, la petite cocotte de Rumilly, parisienne par goût et par vice, avait un faible pour Georges. Elle les aime jeunes ! Ainsi donc, pendant que sa trop jolie mère est à Vichy, où elle s'offre une cure, pendant que son crétin de père, le noble Von Rudenhoff, continue à dilapider notre argent...

— Von Rudenhoff dilapide la dot d'Irène, mais sûrement pas tes dividendes, objecta Stéphanie.

— Bientôt, cela reviendra au même. Pour le moment, tu me coupes mes effets, ce qui est impardonnable. Bref, le jeune Georges s'initie à l'amour parfait dans le cadre féerique de Monaco.

— Dans quel hôtel sont-ils ? demanda Angelina.

— Dans le meilleur, probablement.

Elle sonna et le majordome s'inclina à côté de son fauteuil.

— Veuillez me demander la communication avec Monte-Carlo, dit la vieille dame.

Une cuillère d'argent roula par terre. Personne n'osait bouger. Quelle boue ! pensa Richard. Comme il est difficile d'être riche et de vivre malgré tout une vie propre. Emsi fut prise d'une toux hystérique

et elle cacha son visage dans un petit mouchoir de dentelle. Robert coupa rageusement sa viande.

— Il me semble qu'il faudrait surtout prévenir Irène, dit-il, à l'adresse de sa mère. Angelina, assise au bout de la table, se redressa. Ses cheveux blancs se détachaient sur le fond sombre du bois de son fauteuil, dont les sculptures formaient comme des nœuds de serpent autour de sa tête.

— Cette idiote compromet la famille, s'indigna Stéphanie. Elle pourrait au moins s'occuper de son fils !

— Tais-toi ! se fâcha Robert. D'un geste théâtral, il repoussa son assiette. Écoutez-moi tous ! J'ai supplié qu'on ne s'acharne pas à condamner notre cousine. À ne pas imposer, à cette pauvre Irène, un mariage stupide, sous prétexte que l'élu s'appelait Von Rudenhoff. « Une excellente famille viennoise », disait ma mère. Vous n'avez jamais songé à autre chose qu'à la grandeur de notre nom. Aux alliances. Aux mariages retentissants. À la renommée. Vous avez sacrifié mes cousines pour pouvoir dire que les Stanski ne sont plus des roturiers enrichis, mais des vrais de vrais. Des aristocrates par la fesse gauche. Des snobs, voilà ce que vous êtes ! Richard seul a osé épouser une jeune fille sans dot. Pourquoi ? Parce qu'il dirige l'usine ; ce qui lui donne certains droits, et aussi parce que père lui a laissé la plus grosse part d'actions... Mais moi, moi Robert, j'ai dû plier l'échine...

— Cela suffit, dit calmement Angelina. Tu bois trop.

Robert baissa la tête et le silence régna un instant. Jeanne serrait les dents pour ne pas éclater en sanglots. Angelina se leva.

— Excusez-moi un instant.

La grande porte se referma derrière elle. Richard regardait le portrait de son père, qui lui faisait face. Comme il était bon, pensait-il,

comme il savait être humain. Agressif, Robert s'insurgea contre son mutisme.

— Dis quelque chose, cria-t-il presque. C'est trop facile, à la fin. Vous êtes comme des momies. Pourtant, c'est votre faute si le petit Georges est en voie de devenir un chenapan.

— Tu ne pouvais pas épouser Irène, constata ironiquement Casimir. C'était ta cousine, au premier degré.

— Quand on se prend pour une grande famille, on tolère de petits écarts de ce genre. Le sang est suffisamment bleu pour qu'on le croise à plaisir.

— Nous risquions d'avoir des héritiers pas tout à fait sains d'esprit.

— Et après ? Georges n'est pas normal non plus, bien que tout ait été organisé selon les règles. Ce ne sont pas les principes idiots qui permettent d'arranger une existence. Vous vous souvenez de Michel ? Non ! La mort de Michel ce n'était pas un accident. Ce fut un suicide provoqué par l'intransigeance de notre mère.

— Robert, je te défends, hurla Richard.

— Pauvre cœur empreint de noblesse ! Angelina n'est pas là, et moi, je veux qu'on sache. Tel est mon bon plaisir. Mon frère Michel s'est suicidé. Oui, parfaitement, suicidé.

— Salaud ! Tu sais mieux que moi qui était le responsable.

— Attention ! Les domestiques, dit Stéphanie.

Albert desservait et, un instant, on aurait pu croire que les convives rassemblés autour de la table, dans ce cadre ancien et digne, étaient absorbés dans la plus profonde réflexion.

— Si tu désires laver le linge sale, je suis prêt. Richard se passa la main sur le front.

— Michel avait une liaison avec une jeune ouvrière de la salle de tissage : Annie. Elle devint enceinte et menaça de provoquer un scandale. Michel aux abois, demanda conseil à Robert, et Robert lui déclara froidement qu'il n'y avait rien à faire. Qu'Angelina ne pardonnerait pas.

— Mon Dieu ! répétait Emsi, mon Dieu ! Et moi, qui ne savais rien. Personne ne me dit jamais rien...

— Je travaillais dix-huit heures par jour, poursuivait Richard. Cela allait mal. Nous étions au bord de la faillite. Un soir, en rentrant, j'ai entendu du bruit dans le cabinet de Michel. Il s'était tiré une balle de revolver, dans la tête. Tu m'accuses d'avoir permis le mariage d'Irène. Tu joues le justicier ! Le défenseur des cousines ! Je pourrais aussi te dire que la mort de Michel, de ce blanc-bec naïf, ce fut ton œuvre. Tu n'as pas eu le courage d'aller trouver cette ouvrière. Te souviens-tu de tes mines affolées, de tes mains tremblantes ? Malheureusement pour toi, j'ai une mémoire d'éléphant. Veux-tu que je raconte tout ? je suis allé vérifier. Annie n'a jamais été enceinte. jamais ! C'était un coup monté pour nous soutirer un peu d'argent. Et cet argent, ce sale fric, toi, tu l'avais. Pourtant, tu n'as pas voulu payer. C'était tellement plus simple de laisser à Michel le soin de régler l'affaire. Comment peux-tu avoir le front de venir nous accuser de snobisme, tandis que tu dépenses une fortune pour garder ton écurie. Les courses à Longchamps, les jockeys, les danseuses, ce n'est pas moi, mais bel et bien monsieur Robert, qui n'avait pas sacrifié un sou pour défendre son propre frère. Va, tu me dégoûtes !

Angelina, précédée du majordome, revenait. Elle déplia, posément, la serviette sur ses genoux, et prit une pêche, sur le plateau d'argent.

— Georges sera ici demain, dit-elle. Il habitera la chambre verte. Tout rentrera dans l'ordre. Pour parler de choses plus intéressantes, as-tu lu, Robert, le dernier livre de Blum ? J'aimerais que tu en fasses une analyse, dans ton journal.

— Oui, maman.

— Jeanne, n'oublie pas de m'envoyer Yves, dimanche. Il y a longtemps que je ne l'ai vu.

— Oui, maman.

Les mains de Richard tremblaient. Les cupidons sculptés soufflaient toujours dans leur cor en bois. L'amour... Quelqu'un a-t-il jamais parlé d'amour, pensa Richard.

— Quand penses-tu faire une nouvelle distribution de dividendes ? demanda Alfred, d'un ton plaintif.

— Je t'en prie, pas à table, le réprimanda sèchement Angéline.

— Que madame m'excuse, on demande monsieur Casimir, dit Albert.

— Tu peux disposer. Angelina sourit à Casimir. Nous te retrouvons au salon.

Les chaises glissèrent sur le parquet. Un rictus nerveux plissa le beau visage de Casimir.

— Qui est-ce ? s'enquit-il à voix basse.

— Un inconnu, monsieur.

Doucement, Richard conduisit sa mère.

— Ce n'est pas facile de les tenir en main, murmura la vieille dame. Un nid de scorpions. Heureusement que ton père a eu la sagesse de ne pas s'en apercevoir. Refuse de donner un acompte à Alfred. Sa maîtresse attendra encore un peu son manteau de fourrure. Comme cela, il pourra la garder au moins jusqu'à Noël. Tu lui rendras service.

— Oui, maman.

— À propos, j'oubliais. Arrange-toi pour ne pas verser de dividendes le mois prochain. Investis tout. Il faut acheter du coton. La guerre peut éclater d'un jour à l'autre ; et les prix augmenteront. J'ai pu savoir que Grunbach a obtenu une grosse commande pour l'armée. C'est une honte de voir à quel point, on favorise les Allemands chez nous.

— Les Grunbach sont établis au pays, depuis trois générations.

— Tu oublies, mon cher, qu'ils ont failli ruiner ton grand-père.

— C'est de l'histoire ancienne, maman.

— Tu n'as pas l'esprit de famille ; je regrette de ne pas avoir su te le donner.

— Maman...

— Ne proteste pas. Demain matin, tu vas envoyer un chèque à la Société de Défense des Citoyens. J'ai promis.

— Oui, maman.

— C'est notre devoir de défendre notre patrie, affirma sentencieusement Angelina. Ces messieurs les ministres se rendront bien compte qui mérite les commandes : Grunbach ou les usines Stanski. À propos,

le Ministre du Commerce m'a demandé, la semaine dernière, de te transmettre son invitation, pour la saison de chasse.

— C'est un imbécile, maman.

— Non, c'est un ministre ; ce qui ne veut pas dire forcément la même chose. D'ailleurs, à ton âge, on doit se méfier des jugements trop catégoriques. Il te reste encore beaucoup à apprendre. Penses-tu pouvoir employer Georges, à l'usine ?

— Je ne le crois pas.

— Et si je te le demandais ?

— Je ferais immédiatement le nécessaire.

— Alors, arrange-toi. Il ira te voir.

— Suis-je indiscret ? Alfred s'approcha.

— Pas du tout. justement, je voulais vous prier de m'aider à servir le café.

— C'est un honneur pour moi.

— Mon cher, chacun son rôle. Le vôtre ne risque guère de peser dans la balance des destinées de l'univers, mais vous pouvez vous rendre utile.

— Je t'aime, disait Stéphanie à l'oreille d'Henri, que le vin endormait.

— Ce n'est pas de l'amour, ma parole, c'est de la rage, plaisanta Robert. Il était mal à l'aise et évitait de se trouver à côté de Richard.

Dans le grand hall, le marbre luisait sous les lumières.

— Toi, ici ? s'étonna Casimir en s'approchant de l'officier qui l'attendait.

— C'est urgent.

— Je t'écoute.

— Les pilotes ont reçu l'ordre de se tenir prêts. Les avions allemands survolent la côte. J'apporte votre convocation ; je craignais qu'on apprenne que vous n'étiez pas au poste, ce soir.

— Parle moins fort ; je ne veux pas que ma mère sache. Dans une heure, je serai dans les hangars.

— L'ordre est secret. On craint de provoquer la panique. Soyez prudent. Vous êtes le meilleur pilote de l'équipe.

— Tu exagères.

— C'est d'autant plus important, continua l'homme, comme s'il ne l'avait pas entendu, que les aviateurs français ne viendront pas. Paris refuse d'envoyer de l'aide. Quand même, quel peuple de lâches !

— Tu aimes les grands mots. Ce sont plus simplement des mangeurs de grenouilles et d'escargots, qui tiennent par-dessus tout à leur confort. Il suffit de les connaître pour le savoir.

— Je n'ai jamais eu assez d'argent pour aller le dépenser à Paris.

— Tout s'explique. Tu appartiens, en somme, à ceux qui s'imaginent que Napoléon vit encore. Vous avez plus d'un siècle de retard. Les Français ont oublié leur grand homme, depuis longtemps. Eux

comprennent vite... Remarque qu'en temps de paix, je les adore. C'est le peuple le plus spirituel du monde.

— Vous êtes cynique.

— Lucide plutôt, ce qui parfois revient au même. Veux-tu boire quelque chose ?

— Non, merci. Au revoir, à Berlin. Pourquoi riez-vous ?

— Inutile d'expliquer. On le saura tous assez tôt. Va, maintenant.

Casimir sonna et demanda au domestique de reconduire le visiteur. Leurs pas résonnèrent sur les dalles de marbre. Casimir s'appuya dans l'embrasure de la fenêtre. Dehors, la magnifique soirée d'automne enveloppait la ville. Les réverbères projetaient des cercles verdâtres sur les pavés. Comme tout est calme, pensait-il. Dans quelques semaines, les Boches vont défiler ici. Ils habiteront peut-être cette maison... Quelqu'un toucha son bras et il se retourna surpris.

— C'est pour demain ? demanda Richard.

— Comment ? toi aussi. Tu ne peux pas savoir comme tu me fais plaisir, vieux frère. Robert s'est débrouillé. Il a présenté un certificat médical inattaquable.

— Infanterie, dit laconiquement Richard, et toi ?

— Aviation.

— Essaye de ne pas te faire descendre.

— Je ferai de mon mieux. J'adore cette vallée de larmes et je ne suis pas pressé de goûter aux délices du paradis.

— Qui restera avec maman ?

— Mais Robert, pardi !

— Il a la mentalité d'un rat et, tu sais, ces bestioles quittent volontiers les bateaux en détresse.

— Ne t'en fais pas. Il n'aura pas son visa français à temps. Mais au fond, j'y pense, tu pourrais peut-être forcer maman à partir cette nuit, pour Londres.

— J'ai déjà essayé à plusieurs reprises. Elle refuse catégoriquement de quitter la maison.

— Quelle femme ! murmura Casimir admiratif. Nous ne lui arriverons jamais à la cheville.

Bras dessus, bras dessous, les deux frères retournèrent au salon. On termina le café. Stéphanie parla de chapeaux. Robert garda obstinément le silence. Emsi, installée à côté de Jeanne, lui faisait des compliments sincères que l'autre n'appréciait pas à leur juste valeur, incapable d'oublier l'allusion à son manque de dot qui l'avait profondément blessée. Richard jetait des regards inquiets à Angelina, craignant qu'elle propose de faire un bridge. Il éprouvait un irrésistible besoin de se retrouver seul avec Jeanne. Il faut que je lui dise la vérité, pensa-t-il. Pourvu qu'elle ne souffre pas trop... Finalement, Henri prit congé et les autres suivirent son exemple. .

— Ne t'inquiète pas, je m'occuperai de Jeanne et du petit. Quoi qu'il arrive, ils ne manqueront de rien. je te le promets, dit Angelina à voix basse, en embrassant son fils.

— Maman chérie... Une subite sensation de reconnaissance empêcha Richard d'ajouter autre chose. Ainsi donc, elle aussi savait.

— Tâche de défendre dignement le nom de ton père, et que Dieu te protège. Angelina traça un signe de croix imperceptible sur le front de Casimir, qui se penchait, pour effleurer des lèvres les vieilles mains qui sentaient la lavande anglaise.

Joseph attendait sous le porche. Jeanne monta. Le cocher se réveilla en sursaut. Il rajusta sa casquette et cria : — Hue ! Hue ! petit. En avant ! Les roues se mirent à rouler sur le pavé. Richard ne parvenait pas à détacher ses yeux de la masse imposante de l'hôtel particulier de sa mère. Jeanne se mit à pleurer. Il l'entoura de son bras, dans un geste protecteur.

— Robert a dit que je n'avais pas de dot, haletait Jeanne. Pourtant, ce n'est pas la faute de ma famille, si ce parvenu de Norstein nous a ruinés. Comment pouvait-on prévoir ses machinations ?

— Voyons chérie, voyons, la consolait Richard ; c'est vraiment sans importance. Quelle enfant ! pensa-t-il, elle ne se doute de rien.

Minuit sonnait à l'horloge de l'église, quand le fiacre s'arrêta devant leur maison. Dans la lumière vacillante, la blancheur des murs avait un aspect spectral. Un homme ivre vomissait à côté du réverbère, et Richard se dépêcha de faire entrer Jeanne.

— Bonne nuit, monsieur, dit Joseph.

L'air était chaud et Richard aurait voulu rester un peu dans le jardin, mais n'osa pas, de crainte de contrarier sa femme.

— Ton valet est encore sorti, se plaignit Jeanne, qui détachait sa robe, dans la pièce voisine.

Elle était assise devant sa coiffeuse et Clara, la jeune bonne, brossait ses cheveux qui lui recouvraient les épaules et descendaient jusqu'à la taille.

— Comme tu es belle, cria Richard, en lançant sa chaussure contre le mur.

— Chut ! tu vas réveiller Yves.

— Je m'excuse.

Yves colla son oreille contre la serrure. Sur le fond bleu du papier mural, dansaient des poupées roses. La veilleuse jetait des ombres sur le plafond.

— L'infirmière est couchée ? demanda Jeanne à Clara.

— Oui, madame. Mademoiselle Julie a été souffrante, ce soir.

Comme les grandes personnes savent mentir, pensa Yves. Clara sait, aussi bien que moi, que mademoiselle Julie est partie avec Jean, le pompier, et qu'elle rentrera vers quatre heures du matin, par la petite porte de l'orangerie. J'aimerais bien savoir si Pierrot attend encore Clara sous les platanes. Ils y étaient ensemble, il y a une heure à peine. C'était curieux, cette vie nocturne et ces allées et venues des domestiques qui cachaient des vérités passionnantes. Yves aurait aimé percer le mystère, mais quand il posait des questions, on le renvoyait invariablement à ses devoirs, à sa bicyclette et à ses jeux.

La porte grinça. Sa mère entra doucement dans la chambre, et il l'observa à travers ses cils. Son père, très droit dans sa robe de chambre de velours, se tenait derrière elle. Yves s'appliqua à respirer d'une façon régulière et attendit. Jeanne l'embrassa, ajusta les couvertures et passa sa main fraîche sur sa joue. Ensuite, ils sortirent ensemble et Yves écouta le bruit des pas qui s'éloignaient. — Mon Dieu, faites qu'ils se couchent tout de suite, pria Yves, pour que je puisse enfin m'endormir tranquille. Malheureusement pour lui, Richard entraîna sa

femme dans la bibliothèque. Un instant, le silence régna dans le hall, puis une voix suppliante monta jusqu'à lui.

— Grand-maman Rose, s'effraya Yves. Grand-maman rôde de nouveau. Il cacha sa tête sous son oreiller et, tremblant, s'efforça de ne pas entendre, mais en vain. La voix devenait de plus en plus forte.

— Attention ! la porte cède. Sauve-toi, chérie. je t'en supplie, sauve-toi. Si les bolchevistes te trouvent, ils te tueront. Ils ont tué ton père, ton frère et, maintenant, c'est notre tour. Vite, la fenêtre ! Vite, Jeanne. Tu n'as pas de temps à perdre. Les bolcheviques... Tu comprends, Jeanne. Une mort atroce ! Il ne faut pas... Jeanne, il est trop tard. La porte s'ouvre. Ils sont là. Ils entrent !

Yves comprit que la grand-mère Rose s'était écroulée dans le vestibule. Ses dents s'entrechoquaient. Il avait l'impression que quelqu'un se cachait derrière les rideaux. Une peur panique le tenait dans une prostration voisine de la démence. Yves mordit son oreiller ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il osa sortir son bras en dehors du lit et chercha, à tâtons, sa lampe de chevet, mais ses doigts s'agitèrent dans le vide.

— Les chaînes sont lourdes, disait la voix. Ils vont me torturer. Ils vont m'enfoncer le couteau dans la poitrine. je les connais. Défendez-moi ! Pour l'amour de Dieu, défendez-moi ! Jeanne, où es-tu ? Jeanne, je suis incapable de courir. Ton père, tu sais, une salve, ce fut tout. Mais ton frère, lui, je l'ai vu comme je te vois. je ne peux pas encore tout te dire parce que tu es trop jeune, mais c'était atroce ce qu'ils ont fait. Atroce...

Yves commença à hurler. Les veines de son cou se gonflaient. Ses pieds battaient le matelas, et quelques gouttes de sang coulèrent de sa lèvre fendue. Des pas résonnèrent, enfin, dans le vestibule.

— Je dormais, s'excusa la bonne. je n'ai rien entendu. Que madame me pardonne.

Jeanne releva sa mère et Richard l'aida à transporter la vieille dame dans son lit.

— L'enfant, murmura Jeanne. Va voir Yves.

Enfin ! c'était son père, la lumière et la paix. Richard prit son fils dans ses bras, mais Yves ne parvenait pas à refermer ses mâchoires et à cesser de crier.

— C'est fini, mon tout petit, répétait Richard. Ta grand-mère est malade. Très malade. Il ne faut pas avoir peur comme ça. Si seulement je pouvais dire à l'infirmière ce que j'en pense, je t'assure que cela me soulagerait drôlement.

Cette réflexion d'adulte, proférée sur un ton rageur, rendit à Yves sa lucidité.

— Mon pauvre garçon, disait encore Richard, en caressant ses cheveux,

Yves se serra plus fort, dans les bras chauds, et s'endormit presque aussitôt.

— Cela ne peut pas continuer, s'énervait Richard, quelques instants plus tard. Yves va devenir hypernerveux. Les crises de ta mère l'impressionnent d'une façon invraisemblable.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Il faut la placer dans une institution.

— Tu n'y penses pas. Te rends-tu seulement compte du scandale que cela provoquerait ? Personne ne doit savoir. Personne !

— Ce n'est quand même pas une honte que ta mère soit devenue folle parce que les Bolcheviks ont tué ton père.

— Ma mère n'est pas folle.

— Je me suis mal exprimé.

— Maman est fatiguée ; voilà tout. Et son infirmière ne vaut rien.

— C'est la troisième que tu engages, en l'espace de quatre mois. Celle du jour n'est pas mieux que celle de nuit.

— Je te demande pardon, mademoiselle Julie est très bien.

— C'est une façon de parler. Elle est incapable de surveiller les allées et venues de ta mère, et l'autre soir...

— Je t'en prie, je suis à bout de nerfs.

Richard prit Jeanne par la main.

— Ne t'entête pas, chérie ; rends-toi à l'évidence. Nous ne pouvons pas continuer ainsi. Ce n'est pas une maison, c'est un enfer.

— Tu ne m'aimes plus.

— Voyons...

— Mais si, mais si, je le sais. Bientôt, on me montrera du doigt, comme Emsi. J'ai bien vu comment le cocher te saluait. Il doit en savoir long sur tes escapades.

— Jeanne, il ne s'agit pas de nous, mais d'Yves.

— Il est inutile de faire une scène. Maman va mieux.

— Tu le répètes depuis quinze ans.

Richard lança sa robe de chambre sur la chaise, et se coucha. Il n'avait plus envie de réagir et de poursuivre l'éternel dialogue qui ne menait à rien. Jeanne se glissa à côté de lui et il se mit à l'embrasser.

— Je t'aime, disait Richard. je t'aime comme un fou. Quoi qu'il arrive, ne doute jamais de mon amour.

Étroitement serrés l'un contre l'autre, ils oublièrent le monde et la nuit les enveloppa de son mystère. Quand Jeanne posa sa tête sur la poitrine de Richard, l'aube naissait dehors. Elle poussa un soupir heureux et s'endormit.

Au même instant, mademoiselle Julie, l'infirmière, montait doucement l'escalier de service et, à la cuisine, la vieille Magda allumait le feu. Les flammes refusaient de mordre le bois trop humide, la cuisinière se pencha pour souffler dessus. La journée s'annonçait chaude, et elle pensa qu'il faudrait encore s'agiter autour des casseroles et soulever les lourds chaudrons. Magda avait mal aux pieds, et le dimanche lui semblait lus lointain que jamais.

Dans la rue, les employés municipaux commençaient à coller, sur les murs, les affiches annonçant la mobilisation générale.

Survivre. Roman.

Chapitre II

[Retour à la table des matières](#)

— Dépêche-toi ! Il est tard...

Péniblement, Yves ouvrit les yeux. Le soleil inondait la pièce. La grosse branche, couverte de feuilles vertes, se dessinait derrière la vitre. Le décor familial était bien en place.

— Quand je serai marié, je ne me lèverai pas avant midi, déclara Yves d'un ton boudeur.

— Quand tu seras marié, tu feras ce que tu voudras et je ne serai pas là pour te voir. En attendant, va te laver, ordonna mademoiselle Sophie.

Dans la salle de bains, le récipient d'eau chaude était vide. L'oncle Arthur est passé par là, pensa Yves. Étrange... Normalement, il dort à cette heure-ci. Il s'aspergea la figure, suçà rapidement sa brosse à dents et, sur la pointe des pieds, sortit dans le corridor. Arthur sifflait, dans sa chambre, un air à la mode. — Il met sa cravate, constata Yves avec satisfaction. Chic ! Il va probablement déjeuner avec moi. La vie lui parut immédiatement plus agréable et la perspective d'un tête-à-

tête avec l'oncle Arthur, rendit moins pénible le calme ouaté de la maison. Les vêtements préparés en petit tas, sur la chaise, sentaient bon. Yves s'habilla à la hâte, ramassa sa serviette et embrassa furtivement l'ours en peluche. Sur le parquet luisant du vestibule, des rayons de lumière traçaient des arabesques. — Un, deux, trois. Yves sauta sur un pied, puis sur l'autre, s'avisa qu'il était dangereux de manifester une telle exubérance, contourna de justesse le grand piano de concert de Jeanne et se rappela, avec déplaisir, que la leçon de piano devait avoir lieu dans l'après-midi. Sa joie s'émoussa un peu.

Assis au bout de la longue table, Arthur buvait son café.

— Bonjour, dit Yves.

— Bonjour, vieux. Tu n'as pas oublié de rêver à la princesse ?

— Hum ! oui.

— Tu n'es pas très convaincant. J'espère que tu n'as pas fait de cauchemars.

— Oh ! tu sais, grand-mère Rose... Yves faillit raconter la scène de la nuit dernière, mais une étrange pudeur l'empêcha de finir sa phrase. Il n'était pas possible d'avouer à Arthur, qu'on pouvait avoir peur. À Arthur, le brave des braves, qui se moquait des dangers et qui prenait part aux courses de motocyclette les plus folles.

— Tâche d'avoir de bonnes notes, cette semaine. je t'emmènerai en dehors de la ville, samedi.

C'était trop merveilleux pour être vrai

— Maman ne voudra pas.

— Je m'arrangerai avec elle.

Yves s'étouffa avec le morceau de pain qu'il était en train de mastiquer. Arthur lui donna des tapes dans le dos pour faire passer la quinte.

— Tu boxes bien ?

— J'essaye de me défendre comme tu me l'as appris.

— C'est ça. Ne te laisse pas faire à l'école. J'ai horreur des poules mouillées.

— Attends-moi, supplia Yves.

— Je suis pressé. Embrasse-moi vite et je file.

Yves se dressa sur la pointe des pieds et regarda son oncle. Il était très grand. Ses yeux noirs, profondément enfoncés sous les arcades sourcilières, avaient des reflets d'une joie intense, et ses cheveux bouclés tombaient nonchalamment sur son front. Deux fortes mains d'homme le saisirent. Selon le rite adopté une fois pour toutes, Yves fut projeté en l'air, eut un instant l'impression de dominer le monde, puis vit le cercle blanc du plafond qui se rapprochait dangereusement, et se serra contre la large poitrine.

— Comment s'appelle mon meilleur copain ? demanda Arthur.

— Yves.

— Et comment s'appelle le meilleur copain d'Yves ?

— Arthur.

— Et voilà. Tout a été dit. Les plus belles femmes m'attendent, dans la rue. je cours à leur rencontre.

— A-t-on idée de raconter des balivernes semblables à un enfant, - se fâcha mademoiselle Sophie qui entraît.

— Tu es prêt ? Yves.

— Oui.

Il suivit docilement sa gouvernante, en pensant aux coussins brodes qui couvraient le sofa de l'oncle Arthur. Ils étaient ronds, bordés de falbalas et semblaient cacher des secrets interdits. Chaque coussin avait un nom de femme, et Yves s'amusait à les apprendre quand, d'aventure, il avait le bonheur d'être admis dans la chambre de son oncle.

— Voici Ida, annonçait Arthur, en plissant le front. Non, excuse-moi, c'est Christine ou peut-être même Agathe.

— Comment est-elle Agathe ? demandait invariablement Yves. Arthur prenait alors un air recueilli et constatait gravement : elle est plus grande que moi.

— Pas possible ! Tu es le plus grand homme de la ville.

— Bon. Tu gagnes. Disons qu'elle a la même taille, les pieds plats et une moustache rousse. je lui ai conseillé, dernièrement, de porter aussi une barbe.

Yves attrapait alors un coussin et commençait à bombarder son oncle qui, habilement, esquivait les coups. Parfois aussi, pris d'une panique subite, Yves demandait timidement : — Tu ne vas pas l'épouser, oncle Arthur ; et il tremblait que la réponse ne fût affirmative. Car, Yves savait très bien que le jour où Arthur se marierait, il quitterait la maison, deviendrait comme tous les autres, n'aurait plus de motocyclette et cesserait même d'avoir le temps de l'aimer.

Arthur l'attirait sur ses genoux et lui expliquait posément que le mariage était un suicide à deux ; et qu'étant jeune, Il ne voyait aucune nécessité de commettre une pareille bêtise. — je te promets que, lorsque je prendrai femme, toi, tu auras déjà des petits enfants, disait-il. La scène se terminait invariablement par un éclat de rire sonore et par une leçon de boxe.

Victor, le chauffeur, le salua cérémonieusement, selon son

habitude. Il ouvrit la portière et il borda les genoux d'Yves avec la couverture. L'auto démarra doucement. Yves, qui avait très chaud, pensa qu'il ferait bon de marcher dans la rue au lieu d'être enfermé derrière les vitres couvertes de petits rideaux gris. Avec envie, il regarda les gens qui attendaient à l'arrêt du tramway. Si seulement je pouvais m'installer sur la plateforme, pas loin du contrôleur qui tire la sonnette pour annoncer le départ, soupira-t-il.

Yves frappa la cloison de verre qui le séparait de Victor. Le chauffeur se retourna.

— Le jeune monsieur désire ?

— Victor, mon bon Victor, arrêtez-vous au coin, s'il vous plait...

— Vous savez bien que ce n'est pas raisonnable. J'ai l'ordre de vous conduire directement à l'école.

— Victor, faites ça pour moi, insistait Yves.

— Si madame apprenait que...

— Elle ne l'apprendra pas. Je vous le promets.

— Dans ces conditions...

La ronde frimousse de Boubi, marquée de taches de rousseur, s'encadrait déjà dans la fenêtre.

— Salut dit le garçon.

— Salut ! Monte.

Avec délices, Boubi se laissa tomber sur les coussins, mais pris de scrupules se redressa et s'assit juste sur le bord, en s'efforçant d'imposer, à son corps, une rigidité absolue. Ainsi, il donnait moins l'impression d'être fier de se trouver dans une voiture aussi luxueuse, à côté de l'héritier le plus riche de la ville.

— C'est gentil de venir avec moi, dit Yves, sincèrement reconnaissant que quelqu'un voulût partager sa solitude.

— Oh ! tu sais, je suis toujours content de te faire plaisir, dit Boubi, condescendant. Tu me déposes ?

— Bien sûr.

— Il vaudrait peut-être mieux qu'on ne nous voie pas ensemble.

— Pourquoi ?

— Tu es encore dans la lune, mon pauvre Yves. On vient d'annoncer la mobilisation générale et, moi, je suis Allemand.

— La mobilisation générale ? Pas possible !

— On dirait que tu n'as pas d'yeux pour voir. L'argent, ça doit rendre aveugle.

— Cesse d'être désagréable.

— Désormais, je suis ton ennemi et, demain, nous nous battons l'un contre l'autre.

— Tu es fou !

— Non, le suis renseigné, répondit Boubi, en adoptant un air de supériorité. Remarque : mon père estime que, dans deux semaines, les nôtres occuperont la ville.

-Tu dis ?

— Parfaitement. Hitler flanquera une dégelée à votre crétin de maréchal et...

Yves lui appliqua un fameux crochet du droit, conforme aux règles apprises grâce à l'oncle Arthur. Boubi le lui rendit avec violence. De deux ans son aîné, il visa juste et Yves sentit la douleur se répercuter dans son estomac.

— Sale Boche ! Comment peux-tu oser affirmer une chose pareille ?

— Rejeton d'une race inférieure, avorton, crétin, punaise, tiens ! enrageait Boubi, en tapant de toutes ses forces.

Le vase de cristal, accroché au-dessus de l'appui-bras, tomba par terre.

— Nous sommes les plus forts et nous allons vous le montrer, haletait Yves, écrasé sous le poids de Boubi qui lui pressait la poitrine de son genou.

— Le jeune monsieur doit descendre, dit Victor.

Ils se trouvèrent devant l'école allemande que fréquentait Boubi. Le garçon lâcha prise. Rapidement, il brossa son costume, se passa la main dans les cheveux et se pencha pour ouvrir la portière. Yves avait les injures qu'il aurait voulu lancer à son ami. La présence du chauffeur qui se tenait devant eux, sa casquette à la main, l'empêcha de dire ce qu'il avait sur le cœur. Au moment où Victor reprenait sa place au volant, Boubi lui cria : à ce soir, et lui fit un signe amical.

— Je te tuerai ! répondit Yves ; et il passa le reste du temps à se demander si son camarade avait entendu la menace.

Dans la cour, les élèves se tenaient déjà en rang. Yves, rouge de colère, se faufila à sa place. Le professeur de gymnastique les fit entrer dans les vestiaires. Yves alla à sa case, et enleva le manteau beige que sa mère venait de lui acheter. Il le trouvait très beau, à cause des grandes poches et de la ceinture.

— T'as l'air d'une fille, plaisanta Roland.

— Tu me cherches noise ?

— J'aimerais bien démolir ta jolie gueule, si c'est ça qui t'intéresse. En tout cas, je te préviens qu'on se reverra à la récréation.

Roland était le chef du clan adverse, qu'une lutte sourde opposait à celui d'Yves. L'objet du différend, un petit garçon chétif qui portait le nom ridicule de Diamant, était le prétexte rêvé pour amorcer des batailles. Invariablement, elles se terminaient par des retenues et des mauvaises notes de conduite ; ce qui n'arrangeait rien. Moïse Diamant passait justement tout près, en faisant semblant de ne pas les entendre. Il tenait ses yeux obstinément baissés et donnait constamment l'impression de frôler les murs, de crainte de déranger quelqu'un.

— Hé ! Moïse, l'interpella Roland Goepert, j'ai un mot à te dire.

Le garçon s'arrêta, comme rivé au sol. Roland fit une pause et lui envoya une gifle sonore.

— Salaud ! — Yves se plaça de manière à protéger Diamant. Pourquoi l'insultes-tu ?

— Parce qu'il est moche, parce qu'il ne vient pas au cours de religion et ne dit pas la prière du matin, parce qu'il a peur de son ombre, parce que c'est une poule mouillée et une fille, parce qu'il mange de la viande le vendredi et ne va pas à l'église le dimanche.

— Il est juif. C'est son droit

— C'est mon droit de le battre.

— Et le mien, de t'en empêcher. Yves remonta les manches de sa chemise.

— Attention ! le directeur, chuchota Jean.

Les deux adversaires prirent des airs innocents, en évitant avec soin de se regarder. La sonnerie retentit. La foule des écoliers se précipita vers les classes.

— Merci, murmura Moïse, merci...

Yves, gêné, ne répondit pas et s'empessa de le dépasser. Il a quelque chose d'étrange, songea-t-il. Ce n'est pas sa faute, bien sûr, mais j'aimerais quand même savoir ce que c'est. Marc, lui aussi, est juif, et pourtant ils ne se ressemblent pas du tout. Marc est gai, se bat mieux que quiconque, se dit sioniste et affirme, à qui veut l'entendre, qu'il est fier de l'être. Moïse, c'est à peine s'il ose respirer. On a l'impression qu'il se croit poursuivi par des ombres.

— Goepert a encore giflé Moïse. Yves poussa du coude Charles.

— On réglera ça, à la grande récréation.

— D'accord, mais il ne viendra pas seul. je le connais. C'est un froussard.

Le professeur entra. Les élèves se levèrent dans un geste unanime, en scandant : bonjour, monsieur.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », commença le premier de classe et les autres reprirent en chœur. Penaud dans son coin, Diamant se taisait.

— Tu devrais au moins répéter les paroles, ça ne t'engage à rien, conseilla André.

— Mon père ne veut pas, répondit Moïse, d'une voix à peine perceptible.

— Ce n'est pas grave. Va ! Il ne peut pas t'entendre.

« Dieu protège notre patrie », entonna le professeur. Le chant s'éleva dans la vaste salle. Moïse chantait faux.

— Passe-moi ton cahier de math, je n'ai pas eu le temps de faire le problème, dit Marc. Une fois assis, il feuilleta fébrilement les pages.

— André Solin au tableau, appela le professeur.

Les têtes remuèrent. — Pourvu qu'il sache, pensa Yves, qui aimait beaucoup André. C'était avec Marc, son plus fidèle copain. Il l'aidait souvent à faire le latin, qu'André détestait tout particulièrement. Chaque mercredi, Yves partait chez les Solin, dans la brillante limousine familiale. Ils habitaient une petite villa, dans la banlieue. La chambre d'André sentait bon l'encaustique. Au-dessus de son lit, souriait la

photographie d'une jeune femme : sa mère , l'être le plus important au monde. Madame Solin était médecin et travaillait avec son mari, chirurgien, à l'Hôpital Général ; ce qui inspirait à Angelina Stanska certaines remarques aigres-douces. — Je ne veux pas que tu deviennes médecin, disait-elle, c'est un triste métier. Te rends-tu compte, Yves, que n'importe qui pourrait alors te réveiller n'importe quand ?

— Deux trains avancent à vingt kilomètres à l'heure, dictait le professeur.

— Ce que ça peut être lent comme mode de transport, se plaignit Marc, l'incorrigible plaisantin de la bande.

La porte vitrée s'ouvrit et Hermeline Pant entra. Elle était petite et boulotte. Un tic nerveux désagréable agitait son visage. C'était une excellente femme qui avait vu défiler plusieurs générations de jeunes. Son bureau était rempli de souvenirs que les élèves lui, offraient pieusement, à l'occasion de sa fête. Il ressemblait à un musée. On pouvait y admirer douze vases à fleurs, une vingtaine de bonbonnières en cristal, ainsi qu'une quantité incroyable de porte-livres en cuir, fabriqués dans l'atelier de travaux pratiques de l'institution.

Longtemps, Yves lui voua une admiration sans bornes. Il apprenait des vers de Macki par cœur, à seule fin de lui faire plaisir, car elle aimait qu'on lui récite des poèmes de cet auteur. Comme, par contre, selon la rumeur qui circulait au collège, elle détestait Slocki, Yves s'appliqua à parodier cet autre écrivain national célèbre, bien qu'au fond il éprouvât un certain plaisir à étudier ses œuvres. Puis, par un bel après-midi de printemps, alors que les parents et les élèves assistaient à la distribution des prix de fin d'année, Yves joua au piano la polonaise militaire de Chopin. Derrière son dos, il sentait le regard crispé de sa mère qui tremblait de crainte d'entendre une fausse note. Jeanne avait répété avec son fils pendant des mois, afin que son exécution fût aussi parfaite que possible. Or, Hermeline Pant eut le malheur de ne pas apprécier les efforts d'Yves et les sacrifices de Jeanne.

Elle ne le félicita pas et lui conseilla même de cesser de prendre des leçons. — C'est une perte de temps, dit-elle, tu n'as pas d'oreille... À partir de ce jour, Yves offrit son cœur au professeur d'histoire et cessa de vénérer la directrice.

— Je suis désolée de déranger l'étude, mais l'heure est grave, dit la directrice. On vient de déclarer la mobilisation générale et chacun doit se soumettre aux exercices de défense passive. Le représentant de la Croix Rouge vous attend, dans la grande salle. Je tiens à vous demander de bien vous tenir et de montrer que vous n'êtes pas des enfants, mais des jeunes gens capables de comprendre.

— Je sens qu'on va s'amuser follement, constata Marc.

Deux à deux, ils descendirent les escaliers, précédés par le professeur et par la directrice. La salle était déjà pleine. Sur l'estrade, un homme en uniforme s'affairait autour des caisses de carton. Le bruit se calma. Le représentant de la Croix-Rouge leva, au-dessus de sa tête, un objet d'une indéfinissable teinte verte.

— J'ai besoin d'un ou deux élèves pour faire la démonstration.

— Jules Danski et Jean Ortyz, appela Hermeline Pant.

— Toujours les chouchous de la directrice ! Ce n'est pas à moi qu'on confierait un tel honneur, protesta Charles à voix basse.

— Voici des masques à gaz qu'il faudra utiliser dès qu'on sonnera l'alerte. Vous saisissez la partie large entre le pouce et l'index, et vous appliquez le masque sur votre visage. Voilà qui est fait. Maintenant, je prends le tuyau à oxygène, je le visse dans l'ouverture placée au niveau de la bouche, je tourne la partie métallique, j'ajuste le filtre et j'aspire profondément pour vérifier si l'appareil fonctionne.

Progressivement, les visages familiers de Jules et de Jean disparaurent. Ils se mirent à ressembler à des animaux étranges, pourvus de trompe qui pendait le long de leur corps.

— Au début, vous éprouverez une sensation désagréable d'étouffement, poursuivit l'instructeur. Il ne faut pas se laisser impressionner. Après quelques instants, l'oxygène circulera et vos poumons commenceront à s'habituer. Comprenez-moi, le ministère de la Guerre ne prévoit pas que les Allemands lanceront des bombes à gaz. Il est possible toutefois, qu'ils aient recours à cette arme. Il est donc essentiel de garder les masques. Ceux qui n'ont pas compris, sont priés de poser des questions.

— En ordre. Levez les mains. Les premiers rangs d'abord. Romuald Pant, le mari de la directrice, se soulevait, sur la pointe des pieds, pour mieux voir.

— Pourquoi les Allemands utiliseraient-ils des gaz en dehors du front ? demanda un élève de sixième.

— Selon les conventions de Genève, expliquait, sur un ton légèrement ironique, le représentant de la Croix-Rouge, il n'est pas permis de jeter des bombes sur les centres habités par la population civile. Afin donc de contourner ce règlement, et de semer la panique à l'arrière du front, l'ennemi peut utiliser les gaz qui, tout en étant inoffensifs en principe pour la santé, ne doivent pas être absorbés au-delà d'une certaine dose, au risque de provoquer des réactions dangereuses et susceptibles d'occasionner la pneumonie, par exemple.

— Quand recevrons-nous nos masques ? demanda Marc, qui trouvait la situation hautement comique.

— La distribution aura lieu, ici même, demain après-midi. Je tiens à vous prévenir que leur nombre est limité. En détériorant volontaire-

ment un de ces appareils, vous privez un camarade d'un important moyen de protection.

— Dommage ! constata Marc, déçu. On s'amuserait vachement avec ces machins sur la gueugueule. Tu t'imagines

Quelle chouette mascarade pour un carnaval.

Yves ne parvenait pas à se mettre au diapason. Il regardait Jules et Jean, qui n'osaient pas enlever leur masque. Une vague anxiété l'envahissait. À son tour, Romuald Pant grimpa péniblement sur l'estrade. Son ventre, exagérément gros, rendait ses mouvements maladroits.

— Les cours n'auront pas lieu aujourd'hui. Veuillez vous préparer à partir.

— Formidable Pas de devoir, pas de prof ! Vive la guerre. À moi, la liberté chantait Marc. Tu viens faire l'école buissonnière ?

— Penses-tu qu'on peut ?

— Yves, tu es une mauviette. Nos parents ne savent pas que nous sommes en vacances. Autant en profiter.

Ils attrapèrent leurs manteaux et, oubliant leurs serviettes, ils quittèrent l'école. Dans la cour, le soleil les frappa au visage et le souffle léger du vent leur apporta l'odeur de la terre.

— Si on prenait un tramway, proposa timidement Yves.

— Espèce de gosse de riches. Moi, j'échangerais volontiers ce sport contre ta limousine. Marchons. On verra après.

André se joignit à eux avant qu'ils aient eu le temps de tourner le coin. Ils se mirent à courir, en lançant en l'air leur casquette. Marc

donna un coup de pied à la sienne. André l'imita. La poussière s'éleva devant eux, les entoura et les poursuivit de son tourbillon.

— Je parie que vous êtes trop gourdes pour me suivre, dit Marc. On essaye ?

— D'accord.

Ils partirent en flèche, dans la rue déserte, traversèrent la chaussée, un square, une autre rue, et débouchèrent sur l'artère principale. Marc s'arrêta, stupéfait.

— Regardez ! les gars. Ils sont tous devenus fous

Devant la porte de l'épicerie, une longue queue de gens attendait. D'autres sortaient du magasin chargés de sacs, de paquets et d'une multitude d'objets qui formaient des monticules, dans leurs bras.

— Avez-vous fini de pousser ? s'énervait une grosse dame, dont le chapeau rouge se balançait drôlement.

— J'étais le premier, ma bonne, et je ne tiens pas du tout à vous céder ma place.

— J'ai trois enfants.

— Et moi, donc ! Vous vous imaginez être la seule

— Gardez vos places. Ne vous bousculez pas, répétait l'agent de police. Il ressemblait à un chien berger surveillant un troupeau de brebis revêches.

— Monsieur l'agent, cet individu est impoli. Il ose m'offenser. je suis une honnête citoyenne et je ne manquerai pas de porter plainte en haut lieu, protestait la darne au chapeau rouge.

— Patience ! Patience ! intervint un vieux monsieur. Nous finirons tous par obtenir ce dont nous avons besoin.

— C'est bien moins sûr que vous ne le croyez, dit une jeune femme qui tenait, par la main, sa fillette. L'enfant sourit aux trois collégiens et essaya d'échapper à la surveillance de sa mère.

— Céline, reste tranquille. Tu ne vois pas que je suis à bout !

Le bébé se mit à pleurer dans sa voiture, et son père adressa une bordée de jurons à la jolie fille qui se faufilait devant lui. L'agent profita de l'occasion pour lui caresser le bras, en la repoussant en arrière.

— Mobilisation générale. Achetez la dernière édition. Les troupes allemandes traversent la frontière. Achetez la dernière édition. La dernière édition ...

Le vendeur de journaux, un garçon d'une dizaine d'années, longeait la filé de gens qui grossissait à vue d'œil. En quelques instants, la lourde pile de journaux fut distribuée. Il compta son argent avec un sourire de triomphe.

Les visages disparurent derrière les grandes feuilles du quotidien, et il sembla à Yves, qu'une rangée d'éventails noirs et blancs s'agitaient devant ses yeux.

— Venez m'aider, proposa familièrement le garçon. C'est formidable la guerre ! Je n'ai jamais gagné autant d'argent de ma vie.

Marc voulut accepter, mais au même instant, les portes de l'épicerie se fermèrent. La file se rompit en deux, en quatre, puis se transforma en une marée humaine, qui assiégea littéralement l'entrée du magasin.

— Brisons les vitres, proposa la dame au chapeau rouge. Le propriétaire veut garder sa marchandise pour la vendre plus cher. À bas la spéculation !

— Du calme. Du calme, criait l'agent de police complètement débordé. Le magasin est vide. Il n'y a plus rien. Croyez-moi !

— Mon Dieu ! Céline est tombée. On écrase ma fille. Attention ! Elle va étouffer. Attention ! criait hystériquement la jeune femme, incapable de se dégager sous la pression subite de la foule.

— Allons-nous-en, dit André. Il faut qu'on rentre.

L'école buissonnière était finie. Aucun d'eux n'avait plus envie de courir au soleil. Un peu plus loin, des gens se battaient devant un bureau, où l'on distribuait des masques à gaz.

— Espion ! hurlait un homme qui en tenait un autre par le col. Tu as osé dire que nous allons perdre la guerre ! Eh bien, tu vas voir ce que tu vas voir. Tiens ! ramasse ça, cri attendant. Il donna un coup de poing à son adversaire, qui roula sur le pavé.

— Surtout, ne vous gênez pas ! riait Marc. Quand je pense que nos parents nous défendent de nous battre. Quelles hypocrites ces grandes personnes !

— Un espion ! On vient d'attraper un espion, haletait une dame, en s'agrippant à l'épaule de l'agent de police. Qu'attendez-vous pour l'arrêter ~

Le bruit du moteur couvrit sa voix. Majestueusement, l'avion se détacha sur le fond bleu du ciel.

— Les Boches ! cria la femme.. Des hommes, des femmes et des enfants s'écrasèrent par terre. Seule la haute silhouette de l'agent de

police continua à projeter une ombre sur le mur, mais lui aussi se colla contre la maison, en protégeant sa tête de ses deux bras.

— Ce sont les nôtres, constata tranquillement Marc.

Incrédules, les gens commencèrent à se relever. Sans oser se regarder, ils époussetèrent leurs vêtements, cherchèrent leur chapeau, leurs gants, leurs paquets et leur sac à main qui gisaient un peu partout. Le vieux monsieur, très digne un instant plus tôt avec sa canne à pommeau d'argent, avait soudain l'air d'un clown. À côté de lui, une demoiselle essayait maladroitement les traînées noires que le rimmel avait tracées sur ses joues.

Yves éprouvait un impérieux besoin de sentir la chaleur de ses camarades ; de ne pas être seul parmi tous ces étrangers qui n'agissaient plus de façon habituelle. Le bon vieil univers se transformait, sous ses yeux, en un ballet démentiel. Il serra, en silence, la main d'André.

— Tiens ! te voilà, chenapan.

— Arthur !

Yves tourna comme une toupie et se blottit dans les bras de son oncle.

— Espèce de bébé ! Présente-moi au moins, protesta Marc.

— Je suis l'oncle, déclara gaiement Arthur et je vous emmène tous les trois en motocyclette.

— Il faut que je rentre. Ma mère va être inquiète, remercia André.

— Elle est formidable votre machine. Je peux monter sur le siège derrière vous, demanda Marc.

Yves n'osa pas réclamer sa place préférée et s'installa avec André, dans le « panier ».

— Je suis passé te prendre à l'école, et j'ai appris que le trio s'était envolé sans crier gare.

— On ne savait pas que tu viendrais. Maman est à la maison ?

Yves avait très envie de retrouver Jeanne.

— Elle est allée, avec le chauffeur, dévaliser les magasins. Ta mère est une femme prévoyante.

— Il faut la rejoindre tout de suite. Je ne veux pas que maman fasse la queue. Au besoin, on ira avec mademoiselle Sophie, avec toi, avec papa ...

Yves s'affolait à l'idée que sa mère pouvait être bousculée dans la cohue.

— Ton père est parti, Yves.

Le cercle maudit de l'anxiété se refermait autour de lui. La motocyclette accéléra et les paroles se perdirent dans le bruit. Yves regardait Arthur. Avec son casque en cuir, ses grosses lunettes et ses gants à long poignet, il ressemblait au chevalier venu d'une autre planète. Une force tranquille se dégageait de lui. Yves, rassuré, aspira l'air à pleins poumons. — Les gaz, pensa-t-il. Pourvu qu'ils ne lâchent pas les gaz. Maman ne supportera jamais un masque.

— C'est dommage qu'on soit trop jeune pour faire la guerre, dit André en serrant la main d'Arthur devant sa maison. je vous envie, monsieur.

— Oh ! moi, tu sais... je suis blasé. À ton âge, j'étais à Moscou et j'aidais ma famille à plier bagage.

— C'est vrai ?

— Comme je te vois. J'ai même traversé, avec la mère d'Yves, la frontière verte pour rentrer au pays. Elle venait d'avoir dix ans, et déjà elle n'était Pas commode.

— Vous en aviez de la chance, admira Marc.

— Tu trouves ?

— Et comment

— Je crains que l'occasion se présente pour toi d'en faire autant.

— Pense pas. Dans deux semaines, les Boches seront refoulés et nous, on retournera sagement à l'école.

— J'aimerais que tes prévisions se réalisent, conclut Arthur.

— Tu avais treize ans au moment de la révolution russe ? demanda Yves.

— Oui.

— Ça te fait donc ... Il compta mentalement. Je n'aurais jamais cru que tu étais aussi vieux.

— Mon cher, la jeunesse a besoin de surprises. Tu en auras d'autres, j'espère ...

La motocyclette démarra. Yves regretta d'être venu au monde trop tard.

Dans la salle à manger, les domestiques écoutaient la radio. Grand-mère Rose marchait de long en large, en serrant et en desserrant ses mains.

— Maman n'est pas revenue ?

— Non, dit mademoiselle Sophie. Lave-toi. je vais te chercher quelque chose à la cuisine.

Le téléphone sonna et Arthur souleva l'écouteur.

— Oui, oui. je l'ai ramené. Ne vous inquiétez pas. Viens ici, Yves.

La voix calme d'Angelina retrancha soudain Yves de la réalité qui l'entourait.

— Tu as eu de bonnes notes ? demanda-t-elle. Ne perds pas de temps et va faire tes devoirs. Guerre ou pas guerre, aimerais que tu sois premier, cette année.

— Oui, grand-maman.

— Je crois que c'est le jour de ta leçon de piano. Il est possible que le professeur soit retenu. N'oublie pas de faire au moins les gammes. Ta main gauche est plutôt faible. Travaille surtout dans ce sens-là, et je t'en prie, pas d'à peu près. Ça ne mène à rien dans la vie.

— Oui, grand-maman.

— Tu n'as pas besoin de mademoiselle Sophie pour bien te tenir. Maintenant surtout, comme ton père est absent, tu dois te conduire en homme.

— Oui, grand-maman.

— Répète-moi un peu, ce que je t'ai appris dernièrement.

— Un homme, c'est un être courageux, honnête, fidèle à ses devoirs et à sa patrie, qui croit en Dieu, protège les faibles et ne fait rien dont il pourrait avoir honte, récita docilement Yves. Il ne ment jamais, ne se parjure pas et évite de manifester ses sentiments en public.

— Bravo ! Il ne te reste qu'à te conformer à ces règles et tout ira à merveille. Au revoir.

À la radio, le speaker disait en séparant les syllabes

Attention ! Attention ! Approche ... J'annonce l'état d'urgence pour la ville de Vars. Soyez calme. Préparez vos masques. Notre armée veille. Attention ! Attention ! Approche... Attention ! Attention ! Éloignez-vous des fenêtres. Attention !

— Ma camomille, se plaignit Rose. Pourquoi ne me donne-t-on pas ma camomille ?

Yves passa le récepteur à mademoiselle Sophie et se précipita dans la chambre d'Arthur. Son oncle se tenait debout-,devant la fenêtre. Très excité, il l'attira vers lui.

— Regarde ce spectacle. N'est-ce pas magnifique ?

Au-dessus de leurs têtes, les avions avançaient en ordre de combat. De temps en temps, un bruit sourd se répercutait entre les murs et de petites taches grisâtres apparaissaient dans le ciel.

— C'est notre artillerie qui tire. Ils visent pas mal du tout, les gars. Allez ! Ne vous gênez pas. À mort ! les Fritz. Arthur saisit le bras d'Yves et le pinça presque. Là-bas. Tu vois ? À gauche... Un avion a été atteint. Bravo ! bravo Il descend. Il pique du nez. Le réservoir à

essence brûle On va leur montrer aux Boches ce que ça coûte de nous attaquer :

Un tableau se détacha du mur et des morceaux de vitre éclatèrent sur le plancher.

— Les salauds ont lancé une bombe, dit Arthur. Peu importe ! Ils auraient tort de se réjouir. On va leur flanquer une de ces dégelées. Tu verras, mon petit, tu verras ! Malheureusement, je ne peux pas t'emmener. Mais, tu sais, ce soir, ma colonne motorisée part en action. Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux. Ce crétin d'Hitler va voir ce que c'est la guerre. La vraie...

Il ne parvenait pas à se dominer, dansait sur place, gesticulait et agitait ses bras et ses jambes. Finalement, il attrapa Yves et le serra contre lui.

— Tu es fou, cria Jeanne qui rentrait. Pour l'amour du ciel, fermez la fenêtre.

— Espèce de froussarde. C'est si beau

— Tu vas faire tuer le petit. Franchement, tu es complètement irresponsable, s'énervait Jeanne.

— Chut ! Écoute...

Le son sourd de la sirène s'élevait lentement.

— L'alerte est terminée, murmura Jeanne. Nous avons échappé.

— Va, Yves, ordonna Arthur, en le poussant doucement vers la porte. Il prit Jeanne par les épaules. Du calme. Je te croyais plus courageuse.

— Art, nous sommes condamnés.

— Voyons, il ne faut pas prendre les choses au tragique.

— Aujourd'hui, ce n'est rien encore. Demain,. ce sera pire. Ils détruiront tout.

— Nous avons une armée.

— Tu veux rire. L'Allemagne dispose d'une force qui nous écrasera. Et tu le sais bien.

— C'est honteux de ta part, de semer ainsi la panique. Les Français viendront. Nous avons une alliance. Des accords ont été signés. . Ils n'oseront pas nous abandonner à notre propre sort, face aux appétits de ce fou. C'est dans leur intérêt de nous défendre.

— En ville, c'est la pagaille. Les vivres manquent déjà dans les magasins. Les gens sont pris d'affolement.

— On s'organisera.

— Comment ? Je te demande comment et avec quoi ? Mon Dieu ! pourquoi les Allemands ne peuvent-ils pas nous laisser en paix ? Pourquoi faut-il qu'ils déclenchent cette -affreuse guerre ? Pourquoi faut-il qu'ils nous attaquent ? Pourquoi Art ?

— Te souviens-tu de la révolution ? Tu étais...

— J'étais une enfant, et la situation n'était pas la même. Nous étions à l'étranger. Nous pouvions revenir au pays. Nous avons un espoir. Maintenant, il n'y a rien. Rien qui puisse nous sauver. Rien. Tu m'entends !

— Mais enfin, la capitulation n'est pas imminente. Tout est encore possible.

— Art, n'essaye pas de me tranquilliser. J'ai rencontré des gens du ministère. Notre cavalerie sera forcée de se battre contre les tanks. Une boucherie se prépare. Une boucherie atroce.

— S'il le faut, nous allons mourir tous, se fâcha Arthur. Tu ne veux quand même pas que Richard déserte pour t'emmener à Paris, où tu pourrais attendre, en paix, la fin de la guerre. Tu devrais avoir honte. Si Yves t'entendait, que penserait-il de sa mère ?

— Quand pars-tu ? demanda Jeanne.

— Ce soir.

— Je reste donc seule avec maman et le petit.

— Je ne peux pas t'aider.

— Je ne te le demande pas. J'essaie seulement de m'organiser de mon mieux. Un instant, la détresse se dessina sur son visage. Elle se tourna aussitôt et quitta la pièce.

— Veuillez me régler mes gages. Je m'en vais chez moi. L'infirmière avait un ton menaçant.

Jeanne faillit protester, mais elle se domina. -Allez--vous-en tout de suite !

— J'espère que madame n'a pas oublié de passer à la banque, dit mademoiselle Sophie.

— J'en viens.

— On raconte qu'on a fermé les guichets.

— C'est exact.

— C'est du joli ! je n'ai plus un sou, s'avisa subitement Arthur. Tu es sûre que je ne pourrais pas changer un chèque ?

— Les paiements sont suspendus. Ils n'ont plus de numéraire dans les caisses. Les retraits ont été trop nombreux et trop importants.

La gouvernante pensa que ses économies étaient perdues. Sa gorge se serra douloureusement. Pendant des années, elle s'était refusé la moindre dépense pour apprendre qu'elle n'avait plus le droit de réclamer son argent. C'était tellement inconcevable, qu'elle ne parvenait pas à comprendre ce qui lui arrivait,

— On se croirait à Moscou, plaisanta Arthur insouciant. Vas-tu me prêter quelques billets ?

— La centrale électrique brûle. Le courant a été coupé, annonça la bonne.

— Envoyez le chauffeur chercher des bougies. Peut-être pourra-t-il encore en trouver ?

— Tout de suite, madame.

À la cuisine, Magda aidée par les autres domestiques, rangeait les sacs de farine qu'apportait le jardinier. Clara, la jeune femme de chambre, tremblait. J'ai peur, répétait-elle.

-Je me demande bien de quoi. Victor caressa ses mollets en passant. Tu es belle, ma fille, sur cet escabeau, à damner un saint. Les Boches vont entrer. Ils vont chasser monsieur et madame et nous prendrons leurs places. Chacun son tour. À nous, la grande vie.

— Imbécile, soupira la vieille Magda. J'ai toujours su que tu ne valais pas grand-chose.

— Victor, appela la gouvernante. Victor, où êtes-vous ?

— Voilà, voilà ...

— Prenez la voiture.

— La voiture vient d'être réquisitionnée, par un officier d'artillerie. Il m'a donné ce reçu. Tenez.

Victor sortit de sa poche un petit bout de papier et le tendit à Arthur.

— Et ma motocyclette ?

— Elle n'est plus devant l'entrée.

— Ce n'est pas possible !

— Que monsieur se donne la peine de vérifier, rétorqua Victor, avec un petit sourire narquois qui démentait ses manières de parfait domestique. De toute évidence, il se réjouissait du désarroi de ses maîtres.

Yves se glissa dans le jardin. Il ouvrit le hangar, sortit sa bicyclette et toucha doucement le siège en cuir. Les roues brillaient au soleil et le guidon était délicieusement lisse sous ses doigts. Yves monta et appuya sur les pédales. Chaque fois qu'il partait ainsi, il éprouvait une joie intense, peut-être parce que malhabile et un peu gauche par nature, il avait eu besoin de beaucoup de temps pour apprendre à se tenir en équilibre. Il roula dans le sentier, fit le tour du bassin et s'arrêta. La verdure cachait le petit bosquet. À côté, un amandier tendait ses bran-

ches couvertes de fleurs roses. Yves appuya sa bicyclette sur le tronc. Un moineau affolé s'enfuit. Tout était calme maintenant. Le haut mur de pierre, qui s'élevait dans le fond du parc, surface grise cachée par la verdure, protégeait bien contre les bruits et l'agitation de la ville. Yves s'imagina qu'il se trouvait sur une île déserte, et qu'il attendait un bateau qui ne venait pas. Sous ses pieds, l'herbe étendait son tapis parsemé de taches claires de marguerites qui, gracieuses, courbaient vers le sol, leurs longues tiges fines. Une rose fanée perdait ses pétales jaunes. — Pauvre rose, songea Yves. La fragilité des êtres et des choses le frappa comme une découverte. Sans savoir pourquoi, il se mit à penser à son père comme à quelqu'un qu'il ne devait plus revoir. Ce fut tellement triste, qu'il sentit les larmes lui monter aux yeux. Il sanglota un instant. Devant le bosquet, un oiseau s'ébroua dans une minuscule flaque d'eau.

Mon Dieu, faites que papa revienne sain et sauf, pria Yves. Mon Dieu, faites que maman ne tombe pas malade. Mon Dieu, faites que tout continue comme autrefois... Il désirait soudain retourner à l'école : rencontrer Moïse Diamant, le faible ; Roland Goepert, le cruel ; Marc, le joyeux ; André, le sage des sages et par-dessus tout Boubi, l'agressif ami avec lequel on pouvait se battre et se chamailler. Boubi, contre lequel on pouvait se défendre. — Est-il content au moins celui-là ? se demanda Yves. — Non ; ce serait trop moche à la fin. Il se fraya un chemin à travers les buissons pour atteindre plus vite le mur. Doucement, il enleva une pierre, se coucha à plat ventre et siffla en mettant deux doigts dans sa bouche. En vain ! Alors, il osa appeler : — Boubi ! Boubi ! C'est moi ! Personne ne répondit. Yves remplaça la pierre, prit sa bicyclette et retourna au hangar. Une abeille bourdonna près de son oreille : bzz, bzz... Yves leva la main et la chassa.

Dans le bâtiment à outils, régnait l'ombre humide qui contrastait étrangement avec la lumière crue du dehors. Peu à peu, Yves se familiarisa avec l'obscurité. Posément, il prit la chaîne qui se trouvait sur une des tablettes, accrocha la roue arrière, referma le cadenas et mit la

clef dans sa poche. Adieu ! chuchota-t-il, comme si quelqu'un pouvait l'entendre. Adieu ! ...

Survivre. Roman.

Chapitre III

[Retour à la table des matières](#)

Quelques bougies éclairaient mal l'immense église. Tout en haut, sous la voûte, la cloche sonnait. Une foule dense affluait par les portes grandes ouvertes. Inquiets, les gens paraissaient incapables de respecter le calme de l'enceinte. On échangeait des remarques à voix basse, et on faisait grincer les planches desséchées des bancs.

— Il n'y a plus d'eau chez nous, disait une femme. je ne peux pas mettre la soupe sur le feu.

— Vous avez de la chance de pouvoir faire du feu. Notre maison a été détruite hier et moi j'habite à l'hôtel. Il paraît qu'ils vont évacuer la ville ?

— Faudra bien. On ne peut pas continuer ainsi. Pourvu que les Fritz ne reviennent pas ce soir.

— Je me demande ce que fait notre artillerie. Sait-on seulement si elle existe ?

— Ne dites pas de bêtises. On les entend tirer. Ils ont ce qu'ils peuvent les pauvres, mais les munitions manquent. Nous sommes encerclés.

— Taisez-vous !

Le cardinal, accompagné d'une suite de prêtres, s'agenouillait. Un frisson passa dans la foule soudain silencieuse. Il y avait du monde partout, dans l'allée du milieu, des deux côtés, et jusque sur le porche. L'orgue joua un instant, mais se tut presque aussitôt, car le cardinal montait en chaire. Il était grand et imposant dans ses vêtements sacrés. Sa voix chaude et vibrante portait bien. — Mes frères, l'heure est grave. Notre patrie est en danger. Des chrétiens vont peut-être mourir sans la présence d'un prêtre. Ce n'est pas notre faute. Ce n'est pas notre peuple qui a déclenché ce terrible carnage. Notre Sainte Patronne, la Vierge Marie, protégera de son bouclier ce pays qui nous appartient à tous. Comme par le passé, Elle nous sauvera du désastre. Elle nous mènera vers la victoire de la vérité, de l'honnêteté et de la paix, Prions pour que Marie intervienne en notre faveur, auprès de son Fils. Pour qu'Elle nous aide dans cette épreuve. Pour qu'Elle nous donne la force de la subir et de ne pas détester nos ennemis. Prions pour ceux qui se battent en ce moment même, pour défendre nos foyers, nos enfants et notre Sainte Église. Pour ceux qui luttent. Pour ceux qui souffrent. Pour les dignes fils de notre patrie. Unissons-nous dans cette humble prière.

— La patrie a besoin de nous. Notre terre, nos champs, nos rivières, nos montagnes ne doivent pas être foulés par la botte ennemie. Notre peuple, fier et libre, n'acceptera pas une telle honte. L'appel a sonné. Comme un seul homme, nous avons répondu : Présents ! Paysans, ouvriers, industriels, soldats, prêtres et nobles, nous irons jusqu'au bout. jeunes ou vieux, riches ou pauvres, nous nous battons jusqu'au dernier souffle. Nul ne nous accusera de lâcheté... Pendant des siècles Dieu, tout-puissant, a veillé sur le sort et la destinée de notre pays. Pendant des siècles...

La foule, recueillie, écoutait les paroles du cardinal. Joseph se rapprocha un peu. Il n'avait pu trouver de place à l'intérieur de l'église et, agenouillé sur les marches, saisissait difficilement les bribes de phrases. Le bruit des avions remplissait l'air. Autour de lui, les gens absorbés dans la prière, ne réagissaient pas. De temps en temps, Joseph jetait un coup d'œil oblique vers la rue, pour voir si son cheval se tenait tranquille. Félix secouait sa belle tête, mais semblait calme. Soudain, la terre gémit. Une détonation creva l'air et des éclats volèrent un peu

— Mon Félix, criait Joseph. Attends-moi ! J'arrive.

Il sauta sur le siège, saisit les rênes à pleines mains et tira de toutes ses forces. Félix ruait, mordait l'attelage et soulevait ses longues pattes fines.

— Ohé ! Félix. Ohé ! petit. Je suis là. Ton vieux Joseph est là. Ne t'inquiète pas. Ne bouge pas. Félix ! répétait le cocher.

Il se mit à réciter des Pater dans lesquels le nom de son cheval revenait aussi souvent que le sien, car, pour rien au monde, il n'aurait voulu aller au paradis sans Félix. — Va picouille, va. Saint Pierre nous acceptera ensemble. Il ouvrira, avec sa clef d'or, les grandes portes et dira : voici le cocher de la ville de Vars qui arrive, avec son cheval. Comme c'est une bonne bête, on va lui faire une petite place dans les écuries du Bon Dieu. C'est ça qu'il dira le saint Pierre. C'est bien ça. Et on pourra rester ensemble, toi et moi. Je te donnerai du foin frais, de l'orge, de l'avoine et de l'eau, claire comme celle des sources de montagnes. Bouge pas, Félix. Ce n'est pas la peine. Ce qui doit arriver, arrivera. À quoi bon courir ? À quoi bon se débattre ? La Sainte Vierge veille sur nous, a dit le cardinal. Elle nous protège. Elle nous garde. Il suffit de la prier et les Boches ne pourront nous faire aucun mal.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, se signa Joseph. Subitement, il se rendit compte qu'il parlait à haute voix. Le silence sonnait dans ses oreilles. Croyant mal voir, il frotta ses yeux avec la manche rugueuse de sa vieille veste. Derrière lui, à quelques pas à peine, des gens gémissaient faiblement. L'église n'existait plus. Le clocher, les tourelles gothiques, les vitraux, les bancs, les statues pieuses ; tout cela gisait pêle-mêle dans un tas informe. Un nuage de poussière s'élevait au-dessus. Au milieu de la chaussée, un enfant se mourait ; pantin désarticulé avec une tête difforme. Joseph pétrifié d'horreur ne bougeait pas, vissé sur son siège et incapable de proférer un son.

— Par ici, appela quelqu'un. Aidez-moi ! Il respire encore.

C'est alors seulement que le cocher retrouva ses esprits. Il descendit et se mit au travail. Les pierres étaient chaudes par endroits ; Joseph s'y accrochait avec ses ongles et les tirait, risquant parfois de perdre l'équilibre. La sueur lui coulait sur le front. Le jeune homme, qui l'avait appelé, reniflait au point que c'en était agaçant. Joseph n'osa pas lui passer son mouchoir crasseux. Sous les décombres, les blessés poussaient encore, de temps en temps, de faibles cris. Peu à peu, ils se turent, cependant, épuisés ou morts. L'équipe des pompiers arriva. Les ruines se couvrirent d'une nuée d'uniformes sombres qui s'agitaient curieusement dans la lumière grisâtre du soir.

— Allez, mon brave. Il n'y a plus. rien à faire ici, dit le commandant.

Joseph se redressa et en voyant son pantalon couvert de sang, lâcha un juron sonore. Il se rappela aussitôt qu'il se trouvait sur l'emplacement d'une église, fit le signe de la croix et s'en alla retrouver Félix. Le fiacre roula. Majestueuse, la lune monta dans le firmament, sa figure pleine se balançait dans les nuages : ronde, repue, indifférente ... Joseph agita en l'air son fouet, comme s'il rendait la lune responsable de tous les malheurs qui s'abattaient sur sa ville natale.

La rue principale était remplie de monde. Des hommes, des femmes, des enfants, chargés de paquets, de valises, de caisses et de sacs, quittaient Vars.

— On se croirait à la foire, dit Joseph à un ouvrier, qui, machinalement, tournait sa casquette entre ses mains.

— Ils ont annoncé à la radio, que ceux qui veulent partir doivent s'en aller ce soir, répondit l'ouvrier.

Incapable d'avancer à cause de la cohue, Joseph chercha des allumettes dans sa poche et ouvrit la lanterne. L'huile prenait mal, et il dut souffler à plusieurs reprises pour faire jaillir la flamme.

— Couvre-feu. Éteins-moi tout de suite ce machin-là ! gueula un garde civil.

— Avec tout ce monde, je vais faire un accident, s'énervait Joseph.

— Tant pis ! Tu feras attention.

C'est alors seulement qu'il remarqua que, derrière les fenêtres, régnait une nuit totale. Les voitures qui se frayaient lentement un chemin parmi les piétons envahissant la chaussée, les bicyclettes et même les carrioles sorties Dieu sait d'où n'avaient pas de lumières non plus. Avant d'éteindre sa lanterne, il regarda attentivement les visages.

— Jésus Marie ! s'écria Joseph. Mais c'est madame Stanska avec son gosse ! Par ici, votre seigneurie. Par ici.

Se tenant à peine sur ses jambes, Jeanne s'accrocha à lui.

— Joseph ! mon bon Joseph ! Allez-vous nous emmener ?

— Au bout du monde, madame. Au bout du monde. Donnez-vous seulement la peine de monter. Ce n'est pas bien grand, mais on s'arrangera.

— Oh ! ça sera tout à fait suffisant, protesta Jeanne. Nous avons dû laisser nos bagages.

Rose monta la première, ensuite ce fut le tour de mademoiselle Sophie qui tenait Yves par la main, de la cuisinière Magda et de Clara, la bonne. Jeanne s'installa à côté de Joseph. Stupidement, elle pensa que c'était bien agréable d'être juchée si haut, de s'asseoir sur l'étroite banquette, de sentir l'odeur du cheval et de dominer la foule.

— Où madame désire-t-elle aller ? demanda Joseph.

— Il faut d'abord aller chercher ma belle-mère et ensuite, on va à Livour.

— On ne peut pas voyager en dehors de la ville dans ce drôle d'équipage, intervint Rose.

— Félix est encore solide, s'indigna Joseph. Il n'aimait pas qu'on mette en doute les forces de son cheval.

— Mon mari est parti avec l'armée. Mon frère aussi n'est plus là. Je dois aller à Livour. En cas de repli, la formation de Richard ... la formation de monsieur le directeur, corrigea-t-elle, doit défendre Livour.

— Tu parles trop, ma fille, dit sèchement Rose. Elle semblait avoir retrouvé sa lucidité.

— Allez, bonnes gens ! criait Joseph. Laissez passer

La foule s'écarta et le fiacre roula tant bien que mal. Les minutes se traînaient interminables. Jeanne, impatiente, mordillait ses doigts.

Yves s'endormit sur les genoux de Magda. La cuisinière serra sa tête contre sa lourde poitrine.

L'imposante demeure d'Angelina Stanska semblait morte. Aucune lampe ne brillait sous le porche. Jeanne frappa, de ses deux poings, la porte de chêne sculptée. Une persienne s'ouvrit au-dessus de sa tête.

— C'est toi, Jeanne ?

— Oui, maman.

— Je descends.

Les gonds grincèrent. Angelina fit entrer sa belle-fille dans le hall. Elle tenait, dans sa main, un chandelier en argent à quatre branches. Son ombre s'allongeait sur le mur. Spectre effilé et immense ...

— Où sont les domestiques ? demanda Jeanne, surprise. C'était bien la première fois de sa vie qu'Angelina Stanska ouvrait, personnellement, la porte de son hôtel particulier.

— Le chauffeur les a emmenés en dehors de la ville. J'estime qu'il faut protéger ceux qui nous servent.

— Vous ne pouvez pas rester seule. Nous allons partir ensemble.

— Pour aller où ?

— À Livour.

— On n'échappe pas à son destin, dit Angelina.

— Je veux sauver Yves. La voiture a été réquisitionnée ce matin, et je compte voyager dans un fiacre.

— Et ta mère ?

Jeanne ne put répondre. Rose se tenait à ses côtés.

— Je veux rester aussi, dit-elle.

— Très bien, Rose. Les chambres d'amis sont prêtes.

— Mais maman, ce n'est pas possible ! Vous ne pouvez pas habiter ici. Maman, je vous en supplie !

— C'est à Vars que je suis née, c'est à Vars que je vais mourir, s'entêtait Rose.

— Laisse-la tranquille

— Maman est malade, murmura Jeanne en baissant honteusement la tête, et l'infirmière ...

— Ça suffit ! Tu n'as rien à m'apprendre. J'ai toujours su la vérité. Je me suis étonnée même que tu fasses tant de cachotteries.

Jeanne éclata en sanglots. Elle venait de comprendre que sa belle-mère pouvait être humaine. Elle prit la vieille main ridée, et la pressa contre ses lèvres.

— Assez de mièvreries, gronda Angelina en retirant prestement ses doigts. Va, maintenant. Si tu parviens à rejoindre Richard à Livour, dis-lui que j'ai fermé les salles des machines. J'ai vérifié aussi les installations de secours et j'ai téléphoné à Londres, pour les assurances. Les Lloyds doivent m'aviser, par câble, s'ils acceptent d'assumer le risque. Rappelle-toi que la cassette est enterrée dans le jardin sous le pommier, et que l'argent se trouve dans le grand vase chinois de l'orangerie. J'ai eu assez de mal pour le retirer de la banque ! Ah ! oui. J'oublie ! Mon testament a été expédié à Londres. La copie est dans le

tiroir de ma table de nuit. Le coffre-fort du cabinet de travail a été éventré ce matin. je ne peux plus l'utiliser.

— Qui a osé faire cela ?

— Peu importe ! L'essentiel c'est qu'il était vide. Je n'ai jamais eu confiance dans ce genre de machins. L'unique ennui, c'est que j'ai été obligée de chasser Laurence. Tu sais, ma femme de chambre.

— Ce n'est pas possible

— Oh ! ce sont des choses qui arrivent. Son frère a cru l'occasion bonne, et comme ce vaurien manquait d'argent, il a fait tourner en bourrique la pauvre Laurence.

Jeanne regardait Angelina Stanska comme si elle ne l'avait jamais vue auparavant. Sa belle-mère lui paraissait très grande. Trop grande, pour que quiconque puisse atteindre la joue jaune, le front ridé et la couronne de cheveux gris. Alors bêtement, elle dit : — Pardon ! en mettant dans ce mot toute son âme. Angelina fit un geste qui ne lui était guère familier. Elle se pencha et embrassa Jeanne sur les deux joues.

— Que le petit se rappelle ce que je lui ai appris. En ce qui te concerne, tu es trop pessimiste. C'est mauvais ! Il faut avoir confiance dans la vie.

Rose souriait bêtement. De nouveau, elle ne se rendait compte de rien et paraissait parfaitement heureuse.

Jeanne monta à côté de Joseph. Ils suivirent les ruelles qui menaient vers la sortie de la ville. Le cocher contourna savamment le centre. Ils ne virent que peu de monde. Sur la grand-route, toutefois, la cohue se pressait à nouveau. Une file compacte de véhicules hétéroclites avançait péniblement. Des gens à pied se faufilaient entre eux.

Dans la lumière vacillante des lampes de poche, des groupes se formaient, se séparaient et se reformaient encore. Des deux côtés, dans les ravins, des réfugiés couchés à côté de leurs valises, sacs et paniers, dormaient. Parfois, une allumette s'allumait par-ci, par-là, pour s'éteindre aussitôt. Le murmure des voix flottait au-dessus de cette masse humaine. Une femme demanda, à Joseph, de l'eau pour son bébé. Avec horreur, Jeanne se rendit compte qu'ils n'avaient emporté aucune nourriture.

— Qu'allons-nous devenir ? dit-elle.

— C'est à la grâce de Dieu ! répondit Joseph en bâillant. Il n'y avait pas de place pour prendre des victuailles. Sans compter que lorsque je vous ai rencontrée, madame était à pied, raisonna le vieux cocher. Félix n'aurait pas la force, d'ailleurs, de tirer un chargement plus lourd. Quand on n'y peut rien, on n'y peut rien.

— Vous êtes philosophe.

— Je suis surtout vieux, votre seigneurie, et j'ai passé par bien des misères.

Yves se réveilla. Devant lui, mademoiselle Sophie ronflait. Clara, la bonne, à moitié étendue par terre, ouvrait la bouche comme si elle craignait l'étouffement, et un peu de salive coulait sur son menton. Les femmes ne sont pas belles quand elles dorment, pensa Yves. Il se rappela les événements des dernières heures et serra les poings. Si seulement j'étais plus âgé, je serais maintenant au front avec mon père ou avec l'oncle Arthur. Tous ces pauvres gens ont quitté leur maison et ils sont condamnés à errer dans la nuit, parce que tel a été le bon plaisir des sales Boches. Et moi, je suis incapable de les aider. Yves avait honte de sa jeunesse, de son impuissance et du confort du fiacre que plusieurs devaient lui envier.

— Maman ! appela-t-il doucement, pour ne pas déranger les autres.

— Oui, mon chéri. Jeanne se tourna et caressa la tête de son fils. As-tu faim ?

— Pas du tout, mentit courageusement Yves.

— Si madame le permet, dit Joseph, dès qu'il fera clair, j'irai cueillir des carottes dans les champs. Il doit y en avoir dans ce coin-ci. C'est bon à manger crues.

Comme tout est simple pour ce brave homme, pensait Jeanne.

— Veux-tu qu'on change de place ? Tu dois avoir mal dans le dos, s'inquiétait Yves.

Le fiacre était encore arrêté. Devant, la cohue semblait s'épaissir. Jeanne descendit et Yves grimpa à côté du cocher.

— Il est devenu étrangement adulte, songea Jeanne. Pauvre gosse !

Sur la ligne d'horizon se dessina un mince, trait blanc. Un peu de rose tacha le ciel. Derrière eux, les gens affluaient encore. Au loin, une colonne de fumée s'élevait droite et grise.

— Les faubourgs brûlent ! dit Joseph. Il y a tellement de monde sur la route, que c'est à croire qu'ils se sauvent tous et que seules les pierres sont restées à Vars.

— Monsieur, prenez au moins ma petite fille, supplia un homme. Elle est épuisée.

Yves tendit les bras. Assise sur ses genoux, l'enfant se frottait les yeux.

— Dors, conseilla Yves.

— Je ne veux pas.

— Pourquoi ?

— Comme ça.

— Ce n'est pas une raison.

— Tu parles comme papa.

— Comment t'appelles-tu ?

— Lala.

— Ce n'est pas un prénom.

— Puisque je te dis que oui, faut me croire.

— Ne te fâche pas, sourit Yves conciliant.

Elle était jolie avec sa tête blonde bouclée, et son nez mutin.

— Quel âge as-tu ?

— Huit ans.

— Tu sais, confessa Yves, j'aimerais être au front. J'aimerais me battre.

— Moi aussi.

— Pouah ! Une femme.

— Eh bien ! quoi ? une femme. je ne suis pas plus bête que toi.

— Je n'en sais rien, mais la guerre est faite pour les hommes.

— Pas sûr.

— Comment pas sûr

— Essaie un peu de me faire mal. Lala enfonça ses petites dents dans la main d'Yves qui laissa échapper un cri.

— Ne vous chamaillez pas, gronda Joseph. Ce n'est pas le moment.

— Chipie !

— Brute !

— Chut ! Écoutez, dit Joseph.

Il faisait gris maintenant. Les champs baignaient dans la brume du matin qui se traînait, paresseuse, vers la route.

— Les avions !

Une panique indescriptible s'empara des gens et des bêtes, Les portières des voitures s'ouvraient. On courait, on se jetait dans les fossés, on piétinait tout. L'instinct de conservation poussait les hommes et les femmes vers la terre, unique refuge et unique protection. Jeanne, mademoiselle Sophie, Magda et Clara se fondirent dans la foule. Yves resta un peu en retrait. Il entraîna Lala dans les fougères.

— Magnifique terrain pour un tir aux pigeons, disait un officier. Pas un arbre, pas une aspérité de terrain, pas un monticule.

— Ils n'oseront pas attaquer la population civile. Ce serait criminel, protesta son camarade.

— Tu es optimiste. Moi, je m'attends au pire.

Trois avions se profilèrent sur le ciel. De concert, ils piquèrent vers le bas, vers le vide qui les séparait de la terre, vers la masse des réfugiés affolés. Personne n'osait lever la tête. Les figures enfouies dans la poussière, ils fermaient les yeux, comme des enfants qui croient encore qu'il suffit de ne pas voir pour échapper au danger. Pour montrer à Lala qu'il n'avait pas peur, Yves regardait les avions.

— T'en fais pas ! Ce sont peut-être les nôtres, dit-il.

— Je n'ai pas peur. J'ai froid. Lala tremblait de tout son corps.

— Prends ma veste.

— Non, merci.

Elle ajouta quelque chose, mais le bruit des moteurs couvrit ses paroles. Les avions étaient à ce point proches, qu'on pouvait distinguer les visages des pilotes. Trac, trac, trac... les mitrailleuses se mirent à fonctionner. Les balles rasaient la route, les voitures, les fiacres, les sacs et les valises. Les plaintes des blessés et les cris s'élevèrent par-ci, par-là. Les avions commencèrent à remonter ; oiseaux majestueux sur le fond bleu du ciel. Pour eux, une mission, parmi bien d'autres, venait d'être remplie. Le silence frappa les oreilles d'Yves. Les gens se relevaient, cherchaient leur famille, leurs amis, et se bousculaient, hargards, sales et insensibles aux souffrances de ceux qui gisaient dans l'herbe. Yves voulut repousser Lala, mais sa main était prise dans une étreinte de fer.

— Lâche-moi ! Il faut que je retrouve ma mère.

Lala ne répondit pas. Il se pencha sur le corps allongé dans les fougères. Le nez mutin, écrasé maintenant, formait une masse rouge qui

cachait une partie de la bouche. Le front haut disparaissait sous la couche de glaise.

— Lala. Ma jolie Lala, chuchota Yves. Pour la première fois de sa vie, il voyait de près la mort. Une peur atroce et honteuse le chassa loin du cadavre.

Jeanne saine et sauve trébuchait sur ses hauts talons. Leur petit groupe fut aussitôt happé par la masse humaine pressée de repartir, d'oublier, de ne plus entendre ceux qui restaient près des blessés et qui demandaient de l'eau.

— Je vous emmène, proposa l'officier à Jeanne. Ma voiture est en avant. Nous avons des chances de démarrer les premiers.

— Que madame accepte. Moi, je rentre à Vars, dit Joseph. Félix ne pourra plus continuer longtemps.

Magda et Clara voulurent, elles aussi, aller en ville, et seule mademoiselle Sophie décida de suivre Jeanne.

— Mes deux camarades ont été littéralement déchiquetés, alors, il y a de la place, expliquait l'officier en s'installant au volant. Je dois atteindre Livour le plus vite possible.

— Nous aussi, dit Jeanne.

— Je ne peux pas partir, protestait Yves. Il faut que je retrouve le père de Lala. Il me l'avait confiée.

— Tu sais bien que c'est impossible avec cette cohue. Mademoiselle Sophie était très pâle, mais calme. Voyons mon garçon, la petite est morte. Personne ne peut plus l'aider. Reste tranquille et essaie de t'agiter moins.

— C'est affreux...

— Ce n'est que le début. Autant t'habituer tout de suite. Remercie la Providence d'être encore en vie et d'avoir ta mère.

Ils roulaient en tête de la colonne qui s'était reformée. Le jour s'annonçait chaud. Jeanne sentit la sueur sur son front. Elle ouvrit la fenêtre mais la poussière la fit tousser et elle remonta la vitre.

— Dégagez le passage ! Serrez les rangs ! Des motocyclistes en uniforme criaient des ordres.

Un détachement de cavalerie sortit du sous-bois. Des uhlans en uniforme rouge, casque haut, visière noire, galopèrent sur des chevaux splendides. Le soleil faisait briller les sabres.

— L'unique arme qui parviendra à passer sur cette maudite route, dit ironiquement l'officier. J'espère qu'on ne les lancera pas contre les tanks allemands. Ça serait une de ces boucheries ! A-t-on idée de transformer ainsi les soldats en véritables cibles. N'importe quel pilote les voit de loin. Avec tout ce rouge, c'est inévitable.

— Vive la patrie ! Vive la liberté ! hurlait la foule.

— Rendez-vous à Berlin ! répondaient les uhlans.

Yves excité tapait dans la vitre sans s'en rendre compte. -Oh ! si je pouvais les suivre, soupira-t-il quand les cavaliers disparurent dans un nuage de poussière.

— La guerre est une affaire de grandes personnes, déclara sentencieusement mademoiselle Sophie. Je suis une humble gouvernante qui dépend du bon vouloir de madame Stanska, et je le resterai probablement jusqu'à la fin de mes jours, pensa-t-elle. Si j'étais un homme, je pourrais au moins être soldat. Me battre. Défendre ce garçon... Ten-

drement, elle regarda Yves, l'unique être au monde qu'elle était capable d'aimer. Il ne faut pas qu'il se rende compte. Il est de mon devoir de prolonger ses songes d'enfant. De lui permettre d'échapper à toute la laideur et à toute la vilenie de cette guerre. On ne peut pas protéger quelqu'un qui entend et qui voit, mais Yves est si jeune encore qu'il ne demande qu'à voir à travers mes yeux. Si seulement je savais m'y prendre !

Elle évoqua la lointaine image d'une orpheline rousse et laide. Personne n'avait d'égards pour elle. Personne ne se souciait de savoir ce qu'elle désirait. Dans la maison froide aux longs couloirs tristes, des religieuses faisaient la charité. — Les enfants pauvres doivent apprendre tout d'abord l'humilité, répétait la mère supérieure. Sophie est devenue orgueilleuse. C'est bon l'orgueil ! Ça aide ! À dix-huit ans, elle avait sa première place. À trente, on disait qu'elle avait fait une carrière. Mademoiselle Sophie travaillait chez un riche industriel. Chose curieuse : l'exemplaire gouvernante détestait ses élèves. Tous, à l'exception d'Yves. Pourquoi fallait-il qu'Yves justement sache comprendre les drames qui n'étaient pas de son âge ?

— Pourvu que papa soit à Livour, s'inquiétait Yves.

— Il y sera, dit avec conviction mademoiselle Sophie. Dans la vie, tout s'arrange.

— Pas quand il y a la guerre. Pour Lala, c'est fini.

— Tenez ! voici du chocolat. Partageons. L'officier sortit deux tablettes de sa poche.

Ils mastiquèrent en silence. La route était défoncée par endroits, et le conducteur faisait de savants détours pour éviter une crevaïson. Dans les champs, des paysans ramassaient le blé. Ils le liaient en petites bottes qu'ils transportaient ensuite sur leur dos. De loin, ils paraissaient ridiculement petits.

— On a réquisitionné leurs chevaux. Ils se débrouillent comme ils peuvent, dit l'officier. Jeanne se demandait si elle parviendrait jusqu'à Livour. La faim la tenaillait. Elle avait peur de perdre connaissance. Comme j'ai été stupide au cours de cette dernière nuit où Richard était encore avec moi, se reprochait-elle. Mais comment pouvais-je savoir ?

— Le pont tient, annonça l'officier. Quelle chance !

La rivière calme, dans les rayons du soleil, n'était qu'une surface lisse qu'aucun remous ne venait troubler. La voiture sauta sur le pavé inégal. Ils entraient au village. Jeanne alla frapper à la porte d'une maison basse couverte d'un toit de chaume. Des paysannes entourèrent l'auto. Les enfants touchaient timidement la carrosserie noire tout en observant les passagers.

— Prenez. Ne vous gênez pas. C'est de bon cœur, insistait une vieille femme. Elle donna, à Jeanne, du fromage, du pain qui sentait bon et un pot plein de lait.

— Ça suffit ! Ça suffit ! protestait Jeanne. Vous allez manquer de nourriture vous-même.

— À la campagne, il y a toujours moyen de se remplir le ventre avec peu. Vous devez être fourbue, ma pauvre dame. Quelle misère que cette guerre ! Quel malheur pour nous tous !

— Combien vous dois-je ? demanda Jeanne mal à l'aise.

— Vous voulez m'offenser, s'écria la paysanne. Jeanne eut honte.

D'autres apportaient maintenant des victuailles. La voiture assiégée ressemblait, parmi toutes ces jupes multicolores et ces fichus fleuris, à un étrange animal sombre. Les chiens aboyaient. Un chat blanc s'ap-

procha du pot qu'on avait posé par mégarde par terre, et lécha avec application.

— Comment ça se passe par ici ? L'officier souriait à une jolie fille.

— On nous a pris les chevaux, mais on s'arrange tant bien que mal. Quelles nouvelles du front ?

— Nous avançons, répondit l'officier en cachant mal son impatience. Partons, dit-il à Jeanne.

Les enfants s'écartèrent à regret. Les paysans firent des signes de croix.

— Ils ne se rendent pas compte de la gravité de la situation, pensait l'officier.

— Comme ils savent être bons ces gens frustes, s'étonnait Jeanne.

La guerre lui fera du bien, songeait mademoiselle Sophie. Elle finira, peut-être, par comprendre que d'autres spécimens humains existent. Pour la première fois, cette jolie poupée sort du cadre sacro-saint de son monde à elle. C'est une excellente chose !

— Ils sont presque de bonne humeur, s'indignait Yves. Ne savent-ils pas que Lala est morte ? Que mon père risque, à chaque minute, de se faire tuer ? Qu'un peu plus loin, derrière nous, des centaines de gens crèvent de faim et de soif...

Un soldat était assis au bord de la route. Il les vit et se releva. Il boitait. Son uniforme était déchiré et sale.

L'officier s'arrêta et se pencha par la portière. — Où est ta formation ?

— Ma formation n'existe plus, dit le soldat. Deux jours et deux nuits de marche, une rencontre avec l'ennemi et voilà ! C'est terminé ! Nous avons échappé à quatre. Les autres sont partis. Moi, je suis resté. je crois que j'ai un éclat d'obus dans le genou. Auriez-vous une petite place ?

— Monte.

— Vous n'avez pas rencontré le capitaine Stanski, par hasard ? demanda Jeanne.

— Non, madame. On raconte que l'état-major veut se réfugier en Roumanie. Au lieu de se battre, ils sont en train de fuir. Les ordres n'arrivent pas parce que les routes sont trop encombrées par les réfugiés. Les munitions manquent. La capitulation est pratiquement signée, et Vars en tout cas sera forcé de se rendre incessamment. Triste histoire que la nôtre...

— Savez-vous ce que vous dites ? s'énervait l'officier. Des propos semblables suffisent pour vous faire fusiller.

— Ça m'est égal. Mourir comme ça ou autrement ; quelle différence ? De toute façon, on ne tiendra pas longtemps contre les chars, les bombardiers et les chasseurs Boches. L'enthousiasme, mon lieutenant...

— Assez ! Vous déshonorez l'uniforme que vous portez. L'officier prit trop brusquement le virage.

— Vous êtes allé au feu, gronda le soldat.

— Je n'ai pas encore eu ce bonheur, mais j'espère l'avoir bientôt.

— Rien d'étonnant que nous ne puissions pas nous comprendre.

— Mangez, dit mademoiselle Sophie. Le soldat prit le morceau de pain qu'elle lui offrait, et se tut.

Heureusement que j'ai mis tout l'argent dans mon sac, pensait Jeanne. Avec cette somme et mes bagues, nous pourrions tenir. Peut-être que Richard acceptera de partir à l'étranger. Peut-être n'est-il pas trop tard pour traverser la frontière ? Nous avons des relations. — Il ne voudra jamais quitter le pays, protesta une petite voix intérieure. — Je lui expliquerai qu'il faut sauver Yves, se défendait Jeanne. Yves a le droit de vivre et il est de notre devoir de le mettre en lieu sûr. Puis, elle se demanda si les armoires étaient bien fermées à la maison et si Clara parviendrait à rentrer. Quel dommage que je n'aie pas réussi à emporter de vêtements. Il faudra tout acheter à Livour et ça coûtera cher. Pauvre mère, pourvu qu'elle ne dérange pas trop Angelina, s'inquiétait Jeanne.

Il faisait de plus en plus chaud. Tout doucement, elle s'assoupit. Jeanne rêvait. Elle se trouvait à Monte-Carlo. Les fleurs des jardins du Casino étaient très belles. Un inconnu lui faisait des compliments. Richard les emmenait jouer. Devant le tapis vert, Jeanne comptait indéfiniment des points noirs qui apparaissaient et disparaissaient sur le grand tableau. Soudain, les lumières s'éteignirent. — Suis-moi, ordonnait Angelina. L'orage se déchaînait dehors. La pluie frappait les vitres. La vieille dame la poussait vers la porte. Jeanne aurait voulu protester, mais Richard l'en empêchait. Le croupier secouait drôlement sa tête qui se détachait de son corps trop maigre. Les cloches d'une église sonnaient l'alarme. Jeanne vit sa mère et affolée s'empara de ses mains.

— Tu te souviens, petite, de ton père ? disait Rose. il était beau, il était fort et je l'aimais. Mais un soir, ils sont arrivés...

En vain, Jeanne essayait de se dégager. Le visage dément de Rose était tout proche.

— Tu ne sais pas tout. Écoute ! Il travaillait jour et nuit pour moi, pour vous, pour la maison... Il faisait beaucoup d'argent. Il est devenu riche. C'est alors qu'on nous invita à Moscou pour trois mois. Nous sommes partis. Tu te souviens, petite, de la Grande Rue et de la coupole dorée de la Basilique ? Les étudiants transportaient le piano à queue sur un fourgon. Ils chantaient la Marseillaise. La révolution était là ! Ton père disait : ferme la fenêtre. Moi, je savais que c'était le début de la fin. Tu te souviens, petite, de la route interminable et du petit village dans les montagnes ? Les moujiks souriaient.. Mais un soir, Jeanne, ils sont venus. Ils ont crié à ton père : vous êtes un « *tuz, wieliki fabrikant* ». Ils m'ont frappée avec la crosse de leur fusil. Te souviens-tu, petite, du bruit des balles dans la nuit ? Ils l'ont tué devant un mur. Devant le mur d'une maison semblable à tant d'autres.

— Arthur, défends-moi ! suppliait Jeanne. Elle est folle. Arthur se dandinait sur ses pieds, et répétait bêtement : je veux oublier. Je veux rire. Je veux m'amuser. La flaque de sang, le corps, la nuit... Je ne suis pas responsable. Je n'y pouvais rien. J'étais un enfant. — Arthur ! appelait Jeanne. Il se détournait d'elle et suivait une femme qui lui faisait signe.

— Je t'aime, murmurait Richard. Laisse ton frère tranquille. Je te protégerai. — Je n'ai pas de dot, se plaignait une très jeune fille. Je suis pauvre et toi, tu es riche ! — Nous aurons une vie claire comme le jour, promettait Richard.

Une vieille bohémienne tenait la main de Jeanne. Le mauvais sort te poursuit, belle dame, disait-elle. Adieu ! les dentelles. Adieu ! les fêtes brillantes. Tu mourras comme un chien, dans une cellule froide. Personne ne viendra te délivrer. — J'ai des bijoux, se défendait Jeanne. — Les diamants attirent les larmes. Les tiens ne te sauveront pas. Ton argent, ton argent maudit disparaîtra. Regarde... Dans l'air, volaient des billets de cent et de mille. Grands morceaux de papier de couleur. Ils dansaient un instant, et retombaient ensuite sans bruit,

dans une flaque d'eau. Le soleil se leva. Des avions volaient dans le ciel. Une épaisse couche de fumée s'élevait au-dessus des arbres. Rivée sur place, Jeanne ne pouvait pas courir. — Tu n'as pas su vivre et tu ne sauras pas mourir, disait la bohémienne. — C'est difficile ! Seule, Angelina sait toujours tout.

Du fond de la verdure d'une immense forêt, Angelina venait vers Jeanne. — N'aie pas peur ! La mort est une délivrance. On cesse de souffrir. On s'endort. je suis près de toi. je te protège. Tu n'es qu'une enfant, Jeanne. Une enfant égarée... Angelina, je suis jeune, suppliait Jeanne. — Tant mieux ! La vieillesse est pénible. Il ne faut pas attendre la vieillesse. Vois-tu, il est triste de mourir dans un lit parce que telle est la logique immuable des destinées humaines. Il vaut mieux lutter pour un but, pour une cause ou pour une idée. La mort inutile est toujours présente. La mort héroïque, c'est rate. Seuls les élus y ont droit. Je suis contente de disparaître maintenant avec les autres. Avec tous les autres que j'aime parce qu'ils sont issus de ma chair et de mon sang. Il faut comprendre les symboles, Jeanne. ils sont beaux. Ils sont nobles. Ils feront rêver ceux qui viendront demain. Ils les rendront peut-être meilleurs. Qui sait ? Dieu tout-puissant l'a voulu ainsi. Chaque épreuve est une bénédiction, puisqu'elle purifie et délivre des péchés.

— Je veux vivre, s'insurgeait Jeanne.

— Regarde ces arbres ma fille, ces champs et cette rivière. C'est ton pays, Jeanne. Tu ne veux pas comprendre ce que cela signifie ! Un peuple, une langue, une foi et des maisons avec un toit de chaume. C'est merveilleux tout ça ! Les bombes, les uniformes, la guerre, passeront. La terre restera. Et c'est ça qui compte.

La voiture s'immobilisa au milieu de la route. Jeanne ouvrit les yeux.

— Il n'y a plus d'essence, dit l'officier. Marchons...

Survivre. Roman.

Chapitre IV

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'ombre du hall de l'Hôtel Georges, le tapis rouge assourdisait le pas des importuns. D'ailleurs, on ne pouvait guère franchir la grande porte sans l'aide des domestiques en livrée. Ils débarrassaient le voyageur non seulement de ses bagages, mais aussi de ses soucis et de ses peines. L'univers clos de l'hôtel de luxe se refermait autour de lui. Aussitôt, le monde extérieur devenait inutile et encombrant. Le rythme de la vie s'arrêtait. La vieille horloge sonnait doucement les heures. Les fauteuils en cuir tendaient leurs bras. On échangeait des propos légers à voix basse tout en fumant des havanes. Dans les miroirs de la salle à manger, se multipliaient les cartons des menus.

L'ascenseur, petite cage étroite, grinça. Le portier examinait le courrier et le passait à son aide, qui classait les enveloppes dans les casiers. Les mains serrées dans des gants blanc, ils esquissaient des mouvements précieux. Le col étroit des uniformes conférait une certaine noblesse au visage. Il était neuf heures exactement. Le comte Tarnowski descendit la dernière marche de l'escalier.

— Bonjour, monsieur le comte. Monsieur le comte a-t-il passé une bonne nuit ?

— Très bonne. je vous remercie.

Orvid Tarnowski tendit ses longs doigts fins pour prendre l'œillet blanc qui, comme chaque matin, l'attendait dans un petit vase. Il glissa la tige dans sa boutonnière, vérifia l'effet dans la glace, envoya un sourire satisfait à son image et pivota sur ses talons. Le plus fidèle client de l'Hôtel Georges, qui habitait depuis des années la suite du premier étage, était d'excellente humeur. Pourtant, Orvid Tarnowski n'avait aucune raison particulière de se réjouir. Mieux que quiconque, il savait que le calme de son hôtel était parfaitement factice. Que, dans quelques jours ou peut-être dans quelques heures, la guerre allait le tirer de sa torpeur tranquille. Que tout se terminerait mal ; très mal !

Le comte pénétra dans la salle à manger. Il écarta les journaux que lui présentait le maître d'hôtel, s'assit à sa table, toujours la même, et déplia sa serviette. Le soleil dessina des arabesques sur la nappe. Tarnowski regarda la rue où des passants pressés se fondaient dans la grisaille. Ils travaillent, pensa Tarnowski. Les pauvres... On l'aurait surpris en lui disant qu'il les enviait tous, lui, l'oisif parfait, assez riche pour ne songer qu'à satisfaire son bon plaisir. Orvid sortit son étui en or massif, et le posa sur la table. Le goût amer de la première cigarette fit basculer l'ordre immuable de ses habitudes.

— Tu as vu ! Le comte fume avant de prendre son café. Il est nerveux aujourd'hui, chuchota le garçon de table.

Distraitement, Tarnowski laissa tomber des cendres sur son pantalon. L'obsédante image revenait. Une boîte de nuit, une foule stupide et une bouteille de champagne. Marlène ! Sa bouche trop rouge sentait les fraises. Chérie... Un mot insignifiant et banal. Le début d'un grand amour. Le corps souple tremblait sous les caresses. Le soir tombait sur Vienne...

— Vous croyez à l'amour ? demanda le comte au maître d'hôtel.

— Non, monsieur.

Au risque de ne pas recevoir de pourboire, on ne devait jamais s'étonner des questions saugrenues que posait monsieur le comte.

— Vous avez tort, mon ami. Ça existe.

Tarnowski écrasa sa cigarette dans le cendrier, et croisa les jambes.

— « Je veux que tu sois avec moi. Ne me quitte pas ! Reste dans ma chambre ».. Marlène sortait. Marlène riait. Marlène se fâchait... Orvid jouait à Monte-Carlo, dansait à Venise, se ruinait à Paris. Il était devenu l'ombre d'une femme qui traînait derrière elle son chien, ses valises et son ennui. Dans leur manoir de province, madame Orvid Tarnowski, la femme légitime, Préparait sa revanche. Un beau dimanche, Marlène s'en alla avec son coiffeur. Le comte revint au bercail. Dans le cabinet de son père, il affronta le conseil de famille. Implacable dans sa robe noire, l'autre, la vertueuse, se vengeait.

— « Il faut l'interdire. Il est irresponsable. Il est fou ! »

Le comte s'agrippe à la table pour échapper au vertige qui faisait tournoyer le plancher en marqueterie. — Un mur. Des hommes en blanc. Une petite cellule monacale et un lit. La maison de santé. Dix ans ! ça compte dans une vie. — Orvid Tarnowski se frotta les yeux. Il mordit dans sa tranche de pain, multiplia les gestes familiers et parvint à chasser le cauchemar. Hi ! hi ! hi !... Elle est enfin morte. je suis libre. Je suis riche. je suis normal. C'est simple !

Et si le donnais tout ce que je possède à ce pauvre bougre qui se tient derrière ma chaise ? — se demanda Tarnowski. Un papier, une plume, deux ou trois signatures, et le tour serait joué. Il observa un instant le maître d'hôtel. — Non, vraiment il serait trop vulgaire dans mon rôle. Les parvenus, c'est la pire race qui existe sous le ciel. Par contre, une jolie femme saurait infiniment mieux s'adapter. — Au dia-

ble les femmes ! À soixante ans, on ne peut plus espérer grand-chose. juste un peu de sympathie bienveillante. Un peu de pitié aussi, avant qu'on ne vous indique qu'il serait décent de disparaître pour laisser la place à un Roméo plus jeune.

— Monsieur le comte permet ?

Hans Von Muller, propriétaire de l'Hôtel Georges, s'assit lourdement. Sa grosse figure était couverte de sueur et il s'épongeait constamment avec son mouchoir.

— Vous avez une chevalière admirable, dit Tarnowski. Quand on n'a pas le droit d'en porter, on parvient à se faire dessiner des armoiries bien plus décoratives que les authentiques. La race supérieure se porte bien ?

— Monsieur le comte veut plaisanter. Je n'ai rien d'un Allemand. Mon nom...

— Serait-il aussi faux que votre titre ? plaisanta Tarnowski.

Hans Von Muller tourna craintivement la tête et s'assura que personne ne pouvait les entendre.

— Les nouvelles sont mauvaises. Les Allemands assiègent la capitale. Ils vont venir à Livour. Il faut faire quelque chose. Il faut fuir ! Vous, qui avez les moyens de m'avancer une certaine somme, vous pourriez m'aider. je connais un médecin qui désire vendre sa voiture. La frontière roumaine n'est pas loin. J'ai pensé que, peut-être, la proposition vous intéresserait.

— Je suis chez moi et j'y reste. Les Boches peuvent bien se battre si ça leur plaît, moi, je ne bouge pas de cet hôtel.

— Ils vont vous tuer.

— Oh ! la bonne blague ! s'esclaffa Tarnowski. Mais vous ne savez donc pas que je suis mort depuis longtemps ? Peut-on tuer un cadavre qui bouge ? Un charmant cadavre, très comme il faut, qui se parfume à la lavande anglaise, achète des cigarettes égyptiennes et s'habille à Londres ? Non, mon ami. On ne peut pas tuer un cadavre. C'est un fait établi par les spécialistes, auxquels je vous prie de vous référer. En ce qui concerne mon argent, l'argent d'un mort, il m'est impossible de vous le donner. Voyez-vous, quand on est rayé du monde des vivants, la loi ordonne de transmettre la fortune aux héritiers. je ne suis que le gardien temporaire. Une sorte d'exécuteur testamentaire. Dieu merci ! Je n'ai pas d'enfants. Ma fortune appartient donc à la nation. Scrupuleusement, je paye ma suite, mes repas et mes petites dépenses. Ce sont des frais de représentation que je prélève sur les sommes qui m'ont été confiées. Ah ! c'est important de tenir le rang qui est réservé aux exécuteurs testamentaires. Il serait dangereux de désavouer la profession. De la rendre moins honorable sous le fallacieux prétexte d'avarice. Je ne suis pas pingre. Demandez à vos larbins. Mes pourboires sont élevés et mes cadeaux de Noël plus que convenables. je suis un cadavre aristocratique. Ça vous choque, mon cher, mon pauvre Muller...

— Monsieur le comte, ce n'est pas le moment de plaisanter. La patrie est en danger !

— Dites donc, j'ai toujours cru que ça rapportait, le service d'espionnage. Orvid recula légèrement sa chaise. — L'autre soir, les pas dans le corridor... C'était moi. J'ai tout entendu.

L'affolement se refléta dans les yeux verts de Hans Von Muller.

— C'est une erreur. Ce n'était pas ma voix.

— Mais si. Mais si. Ne vous énervez pas. Je n'avertirai pas les autorités. je serai sage. je me garderai soigneusement de vous dénoncer.

Où voudrait-on, d'ailleurs, accepter la déclaration d'un cadavre qui a passé dix ans dans une maison d'aliénés ? Vous ne courez vraiment aucun risque. Seulement, permettez-moi de vous dire que là nation refuse de payer les espions allemands. En tant qu'exécuteur testamentaire, je n'ai pas le droit de faillir à ma tâche. Je vous préviens, en outre, qu'on vous pendra un jour. À mon regret, je n'assisterai pas à la cérémonie. J'ai horreur des fêtes en plein air.

— Monsieur le comte, prêtez-moi un peu d'argent. La caisse est vide.

— Qui vous a rendu un pareil service ?

-Je ne sais pas encore. Le vol a eu lieu cette nuit. J'ai trouvé mon coffre-fort défoncé.

— Il y a longtemps que je n'ai pas entendu une aussi agréable nouvelle. Vos amis de l'ambassade boche ne peuvent pas vous aider ?

— Ils sont tous partis.

— À la bonne heure ! Nous voilà débarrassés. On va enfin pouvoir respirer dans cette ville. je m'en vais immédiatement faire une promenade, afin de constater personnellement si l'atmosphère n'est pas devenue plus propice à mes méditations.

— On craint de nouveaux bombardements.

— Comme c'est aimable à vous de m'en avertir

Orvid Tarnowski fit mine de se lever, mais au moment même il entendit le bruit des avions.

— Mon Dieu ! Ils arrivent.

— Foutez-moi le camp ! C'est un spectacle que je désire contempler en meilleure compagnie que la vôtre.

Le maître d'hôtel saisit le comte par les épaules et le força à se coucher par terre. Les vitres se brisèrent avec un bruit cristallin. Le plancher craquait comme s'il devait se disjoindre. Les tables renversées traînaient leurs nappes semblables à des voiles blancs de mariées. Le grand lustre se balançait dangereusement dans le vide. Orvid se redressa et sortit dans le hall. La porte tournante pivota.

— Jeanne ! Que faites-vous là ? s'écria le comte.

— J'arrive de Vars. je suis à bout. Le petit est avec moi. Nous cherchons Richard.

Orvid Tarnowski n'écoutait plus, Il l'entoura de son bras. Yves et mademoiselle Sophie les suivirent. Dehors, le bruit s'éloignait et devenait de plus en plus sourd.

— Vous êtes fatigués, disait Tarnowski. Vous allez vous coucher tout de suite. je me charge du reste.

Jeanne s'allongea sur le lit. Mademoiselle Sophie fit couler le bain. Tarnowski apportait les couvertures tout en jurant en anglais. Il était ravi de pouvoir s'occuper d'Yves, qui docilement se laissait border. Moi aussi, j'aurais aimé avoir un fils, songea Orvid. Richard ne se rend pas compte, probablement, à quel point il a eu de la veine ! Le comte prit le téléphone.

— Donnez-moi la citadelle, s'il vous plaît.

— Les lignes ne fonctionnent plus, monsieur. Tarnowski attrapa sa canne.

— Reposez-vous, dit-il. je reviendrai bientôt.

Dans la rue, les passants étaient rares. C'est formidable le soleil ! constata Tarnowski. Quand je pense que j'ai été assez stupide pour me terrer dans ma chambre pendant des semaines ! Il ajusta mieux son monocle et sourit à une jeune fille. Allégrement, il monta la côte. Dans la cour entourée de grilles, des soldats couraient dans tous les sens. Des camions chargés de papiers ne parvenaient pas à manœuvrer dans l'espace trop restreint. En haut des marches, un officier hurlait des ordres que personne ne semblait entendre. La sentinelle avait quitté son poste. Tarnowski entra.

— Je voudrais voir le capitaine Richard Stanski, demanda-t-il au sous-lieutenant.

— Connais pas, cria l'officier.

Orvid Tarnowski poussa la lourde porte et pénétra dans le corridor. Des documents traînaient par terre. Dans les bureaux déserts régnait un désordre indescriptible.

— Vous avez rencontré peut-être le capitaine Stanski ?

Le civil qui fouillait les tiroirs releva la tête.

— Richard ?

— Oui.

— Il est parti avec sa formation.

— Où ?

— Je crois qu'ils doivent assurer la défense de la capitale. Mais qui êtes-vous ?

— Un ami.

— On dit ça. Les espions sont partout.

— Faites attention à qui vous parlez ! je suis le comte Orvid Tarnowski

— Vos papiers ?

— Il n'est pas dans mes habitudes de me promener avec mon passeport dans ma poche.

— Nous sommes en état de guerre. Arrêtez cet homme ordonna-t-il aux deux gendarmes qui sortaient de la pièce voisine. Mettez-le dans une cellule.

— Le gardien est parti avec les clefs, dit un des gendarmes. -Drôle de prison ! constata ironiquement Tarnowski.

Soudain l'inconnu se fondit dans le nuage de poussière pour réapparaître un peu plus loin. Il portait des lunettes et une longue blouse blanche.

— Docteur, je ne suis pas fou, protesta le comte. je suis victime d'une vengeance.

— Vous allez dormir. Demain, on vous apportera votre bouteille de champagne. Soyez sage ! Il faut être sage.

Les yeux froids le fixaient avec insistance.

Tarnowski vit la grille. Il dévala les marches. Quelqu'un criait derrière lui. Il ne se retourna pas et courut jusqu'au poste de police. La citadelle était loin. Orvid s'arrêta, essoufflé.

— Ouf ! je l'ai échappé belle. Tant pis pour Jeanne ! je lui raconterai que Richard se porte comme un charme. Au moins, elle cessera de s'inquiéter.

— Votre fric !

Le jeune garçon de table de l'Hôtel Georges se tenait à ses côtés. Sa bonne figure ronde avait une drôle d'expression.

— Pardon ! demanda poliment le comte. Je pense que je n'ai pas entendu votre question.

Casimir pointa dans sa direction un petit objet noir.

— Oh ! c'est trop drôle, riait Tarnowski. Tu veux me dévaliser. Mais je ne suis pas un coffre-fort, mon petit.

Une idée traversa subitement son esprit.

— Dis donc ! ce n'est pas toi par hasard qui as volé cette crapule de Muller ?

— Comment le savez-vous ?

— Cache vite cette arme pour que je puisse te serrer la main. Tu me fais vraiment plaisir. Tu es un brave.

Décontenancé, Casimir s'essuya furtivement les doigts contre son pantalon.

— Il est aux abois, ton Hans. Il m'a demandé de l'argent ce matin, et j'ai eu l'insigne honneur de le lui refuser.

Tarnowski cessa de rire et rajusta son monocle.

— Écoute, mon petit. J'ai horreur de faire la morale, mais, soit dit entre nous, tu ne crois pas que ce n'est pas le moment de se lancer dans le banditisme.

— Vous êtes riche et vous êtes noble. Vous ne pouvez pas comprendre....

— Attends un peu, dit le comte en chassant une mouche. Tu es né dans une cave. Ton père buvait. Ta mère faisait des lessives. Tes frères et sœurs pleuraient de faim. Pendant ce temps-là, moi, je me promenais en carrosse. C'est bien ça, mon petit ?

— Oui, monsieur le comte.

— Bon. Alors dis-moi maintenant, qu'aurais-tu fait de mieux à ma place ? Tu aurais distribué ton argent aux pauvres ?

-Je ne sais pas, monsieur le comte.

— Bravo ! Voilà une réponse sensée. Mais pour l'amour du ciel, ne m'appelle pas monsieur le comte, avec ce regard de chien battu. Ça ne va pas du tout avec le revolver. Dis : oui, vieille crapule. Il faut apprendre à haïr quand on est pauvre. Raisonner ne suffit pas. On se perd trop vite.

— Vous avez toujours été bon pour moi.

— Je t'avais donné des pourboires. Ce n'est pas de la bonté, mon petit. Peut-être est-ce de la vanité. Qui sait... De la vanité ou de la distraction... Au fond, je suis un homme comme toi. Beaucoup plus vieux, seulement beaucoup plus fatigué et beaucoup plus pauvre, quoi que tu en penses. Ne proteste pas. J'ai rencontré dans ma vie des voleurs. Des vrais ! C'est un sale métier et il faut s'y connaître pour réussir, sinon, on finit derrière les barreaux. Moi aussi, j'ai volé. Pas de l'argent. juste un peu de bonheur et, vois-tu, j'ai payé. Dix ans de pri-

son ! Ça compte et ça marque. C'était une institution convenable pour des criminels riches.

— Je vais vous ramener à l'hôtel, dit doucement Casimir.

— Toi aussi, tu penses que je ne suis pas normal. Et tu as tort. Je ne peux pas tout t'expliquer. Nous n'avons pas assez de temps. Quel âge as-tu ?

— Vingt ans, monsieur.

— Comme je t'envie. À vingt ans, mon petit, il ne faut pas de l'argent. Il est même bon d'avoir faim, à condition de réfléchir. De penser et de trouver un idéal, une raison de vivre. Plus tard, c'est fichu. Tu as ramassé du fric chez Hans Muller ?

— Oui.

— Combien ?

— Beaucoup.

— Donne-le à ta mère, et va te battre.

— Je hais la guerre.

— Moi aussi. C'est une occasion pour les crapules de triompher des honnêtes gens. Remarque, ça ne rapporte rien à personne finalement. N'empêche qu'il faut jouer le jeu. Il faut faire la guerre pour ne pas avoir honte en regardant mourir les autres. L'histoire du soldat inconnu n'a pas été inventée pour les enfants, mais pour des adultes qui crèvent de honte. Des femmes et de ; enfants vont se faire tuer. Tu verras la souffrance et le désespoir. Avec tes deux mains, tu enterreras des cadavres. C'est alors que tu vomiras ta lâcheté.

— Monsieur le comte, murmura Casimir en baissant la tête, j'ai compris.

Des pas retentirent dans la rue déserte. Un détachement tourna le coin et les recrues se mirent à chanter.

— Va, dit Orvid Tarnowski. Va, maintenant.

Il embrassa les joues du garçon, caressa la tignasse de cheveux blonds et une larme glissa sous son monocle.

— À la dernière, mon petit, je n'y suis pas allé. Aujourd'hui, il est trop tard. Si tu savais comme je le regrette. Si tu savais...

Casimir s'écarta et alla se joindre aux hommes en uniforme. Le soleil joua un instant sur les vitres du poste de police. Il se retourna et lui fit signe de la main.

— Imbécile ! tu as envoyé un homme dans l'enfer. Tu es un salaud, se disait Tarnowski en cherchant à retrouver son chemin. Peut-être y échappera-t-il ? Peut-être...

Devant le palais de justice, un notaire de sa connaissance discutait avec un agent de police.

— Bonjour, monsieur le comte.

— Bonjour, maître. Orvid attrapa le veston du notaire et le força à s'immobiliser en face de lui. je veux faire mon testament.

— Vous ne croyez pas le moment peu propice, demanda-t-il en écarquillant les yeux.

— Mais pas du tout, mon cher. je peux fort bien disparaître demain.

Tarnowski sortit son carnet et inscrivit d'une main ferme je lègue ma fortune à monsieur Casimir, l'ancien garçon de table de l'Hôtel Georges, du nom de... Tant pis pour le nom !

Je vérifierai !

— Votre fortune ne vaut plus rien, monsieur le comte, protesta le notaire. Les Boches...

— Hi ! hi ! hi ! riait Orvid. Vous me prenez pour un imbécile ? Ma fortune dort à Zurich. C'est une excellente adresse. Vous auriez dû en faire autant. Voici mon stylo.

Le notaire, qui avait peur du vieux fou, se demandait comment échapper aux doigts crochus qui agrippaient son bras.

— Voilà ! dit-il en lui rendant le carnet. Le testament est en règle. Il ne manque que le sceau, mais étant donné les circonstances...

Posément, le comte Tarnowski relisait l'acte.

— Je réglerai vos honoraires une autre fois. Bonne chance

De nouveau seul, Orvid se dépêcha de rentrer. Pourvu que le petit survive, soupira-t-il. Pourvu qu'un jour, il puisse toucher cet argent. L'existence est une drôle de chose. J'ai l'impression d'avoir fait ma première action valable. La charité n'est qu'une vaste blague ! Il n'y a que l'égoïsme qui compte. Je me suis acheté un cadeau inespéré : une bonne conscience. Pourtant, le pauvre petit ne verra probablement jamais la couleur de mes francs suisses. Quelle farce !

Tarnowski arriva à l'hôtel. Il se glissa, à pas de loup, dans le petit salon et, sans réveiller la gouvernante, se faufila jusqu'au lit d'Yves. La lumière pénétrait à travers les stores baissés et elle marquait le tapis de grosses taches jaunes.

— Tu dors ? chuchota Orvid Tarnowski. .

Yves ouvrit les yeux. Il vit tout d'abord le monocle, ensuite les lèvres étroites et le nœud papillon à gros pois blancs. C'était bien le vieux monsieur qui lui avait donné, autrefois, un ours en peluche. Sa seule présence rassurait Yves. L'exode devenait moins tragique et moins définitif.

— Habille-toi. je t'emmène. Fais attention de ne pas réveiller les femmes. Elles compliquent toujours tout !

Ils s'installèrent à la salle à manger. Yves, la bouche pleine, s'efforçait de raconter, d'une façon cohérente, leurs péripéties. Le départ de Vars, la route, la marche forcée et le reste. Il aurait voulu aussi parler de Lala, la petite fille inconnue, mais une étrange pudeur l'en empêcha.

— Clara et Magda sont restées dans les champs, disait Yves.

— Magda qui ?

— La cuisinière. Ses jambes enflaient trop et Clara, la femme de chambre de maman, n'a pas voulu la laisser seule.

— C'est une preuve louable de solidarité populaire, constata le comte.

Une foule s'amassait sous les fenêtres de l'hôtel. Des hommes et des femmes s'agitaient, gesticulaient et discutaient à voix haute, comme s'ils voulaient être entendus à l'intérieur.

— Maître d'hôtel, que se passe-t-il ? demanda Tarnowski.

— Oh ! ça va mal, monsieur le comte. Les réfugiés menacent de défoncer la porte. Ils disent qu'ils ont faim et qu'on ne trouve plus de nourriture en ville, tandis qu'ici, on cache des réserves.

— Avez-vous encore des chambres vides ?

— Oui. Plusieurs même.

— C'est bien, vous pouvez disposer.

Tarnowski jeta un coup d'œil circulaire. Quelques tables étaient occupées. Il se leva et s'approcha de la première. La grosse madame Rotland terminait calmement son dessert, en faisant très attention de maintenir en place son dentier.

— Excusez-moi, dit Orvid. Des réfugiés demandent de l'aide. Croyez-vous qu'on devrait les laisser entrer.

Madame Rotland perdit aussitôt toute son assurance. Elle se mit même à bafouiller.

— Je ne peux pas décider d'une chose aussi importante... Seule l'administration de l'établissement est en mesure de...

Tarnowski passa à la seconde table, où un industriel parcourait fiévreusement les pages de son journal.

— Il y a des gens dehors, dit le comte. Pensez-vous qu'on devrait les installer dans les chambres libres ?

— Et où irons-nous ? protesta la femme de l'industriel.

— Ce sont nos compatriotes, dit doucement Tarnowski, comme s'il s'adressait à un enfant. Des gens qui ont parcouru des kilomètres pour

venir jusqu'à Livour. Des gens qui furent mitraillés par des chasseurs allemands. Des gens qui ont faim !

— Cet hôtel n'est pas un refuge. Ce sont les autorités qui doivent se charger de ce genre de choses. Que font les officiers de la citadelle ?

— La guerre.

— Et les échevins, le conseil municipal, la police, les représentants de l'Église, les religieuses...

— Les pompiers, les filles de mœurs légères, et j'en passe, continua ironiquement Tarnowski, sans donner à l'industriel le temps de finir sa phrase.

— Nous n'allons quand même pas partir, pour laisser les autres vivre gratuitement à notre place.

Un peu plus loin, près du mur, deux prêtres mastiquaient en silence.

— Je vous salue au nom de la charité chrétienne ! les aborda gaiement Tarnowski. Une masse de pauvres se presse aux portes, n'est-il pas juste de leur ouvrir ?

— Ne sont-ils pas trop nombreux ? Il me semble plus sage de demander aux cuisiniers de préparer de la soupe et de la leur servir sous le porche, proposa un des prêtres.

— Et vive l'œuvre de la soupe ! Les bourgeois et les curés se sont prononcés. La parole est aux aristocrates. Que dit le comte Orvid Tarnowski ? demanda-t-il à son image en se plantant devant la glace. Eh bien ! messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer que les nobles savent encore respecter leur sens du devoir.

Dans le hall, Hans Muller surveillait l'entrée.

— Ouvrez la porte, ordonna Tarnowski.

Souriant, le comte jouait avec la chaîne de sa montre. Yves se mit à enlever les caisses qui barricadaient la porte. Orvid écarta d'un geste Muller qui protestait d'une façon véhémence. La porte céda sous les coups. Le grand hall regorgea de monde. La salle à manger, les petits salons et le fumoir furent pris d'assaut. Certains s'installaient déjà par terre, d'autres montaient les escaliers, appelaient l'ascenseur, bousculaient les domestiques et réclamaient de l'eau à grands cris.

— Au travail, les larbins ! hurlait Tarnowski. Allez tous les aider. Pour une fois, vous travaillez pour les vôtres. Aucun pourboire et aucune récompense ne vous seront alloués. Enfin, vous avez droit à l'acte gratuit. C'est une véritable aubaine. Par ici ! Par ici !

Les garçons, le portier et le liftier semblaient être cloués sur place. Seul, Hans Muller s'agitait en remuant drôlement ses bras.

— Attention à mes tapis ! Attention à mes meubles...

— Courage, cher Hans, dit Tarnowski. Grâce à moi, vous allez avoir un alibi formidable. On n'osera pas accuser d'espionnage, un hôtelier qui a reçu de pauvres réfugiés dans son établissement ; qui les a nourris, logés et soignés comme des frères.

Muller le fixa un instant, incertain, puis comprit le parti qu'il pouvait tirer de la situation et se calma.

— Viens Yves, nous n'avons plus rien à faire ici. Ils vont les aider. J'avoue que je déteste la foule. C'est incroyable, ce qu'ils peuvent sentir mauvais. On va apporter de bonnes choses à ta mère et à ta gouvernante. Allons à la cuisine.

Le garçon de service leur prépara deux assiettes avec des viandes froides, une bouteille de vin et des biscuits. Orvid Tarnowski saisit le plateau. Comme un prestidigitateur, il le plaça sur sa tête et le maintint en équilibre malgré la bousculade. Jeanne impatiente les attendait. Le bruit ne parvenait pas jusque là. Le décor habituel de la luxueuse suite n'avait pas changé. On avait l'impression de pénétrer dans un autre monde.

Tarnowski parla longuement de Richard, qui était en sécurité loin de la ligne du front. De l'avance de l'armée nationale et de la déconfiture des Boches. Jeanne se détendait, acceptait de manger, buvait le vin et retrouvait ses couleurs. Il faisait frais. La chaleur de la rue ne pénétrait pas à travers les persiennes fermées. Peu à peu, on oubliait la guerre. Jeanne se mit à évoquer des souvenirs.

Devant les yeux émerveillés d'Yves se déroulait le film des vacances. Les images des mers chaudes, des plages, des palmiers, des croisières et des soirées enchanteresses. Yves, le premier, entendit la canonnade. Orvid écarta les rideaux et colla son visage contre la vitre. Il faisait déjà nuit.

— Les distilleries brûlent ! dit-il.

Au loin, les reflets rouges léchaient le ciel. Les canons lourds commencèrent à tirer.

— Les blessés arrivent ! cria quelqu'un dans la rue. Jeanne quitta la fenêtre.

— On aura peut-être besoin de nous.

Ils sortirent tous dans le corridor et s'arrêtèrent surpris. Le grand Hôtel Georges n'était plus qu'un immense campement. Des gens étaient couchés partout : dans les passages, sur les marches des esca-

liers et dans le hall. À la réception, le portier essayait, en vain, de faire un pansement au soldat blessé au front. Il serra le bandage. Le sang traversa aussitôt le tissu et fit une large tache sombre.

— La ville est encerclée, racontait le soldat. Les Allemands attaquent d'un côté, les Russes de l'autre. Nous en avons pour quelques heures.

— Tout n'est pas encore perdu, protestait Muller.

Mademoiselle Sophie s'approcha timidement.

— Donnez-moi un baiser, demanda le soldat, ce sera probablement mon dernier.

Rouge jusqu'à la racine des cheveux, la gouvernante effleura de ses lèvres la joue du jeune homme. Au même instant, les lumières s'éteignirent. On apporta des bougies. L'atmosphère devint lourde et chargée de mystère. Un enfant commença à pleurer. Mademoiselle Sophie pensait au soldat qui venait de partir. Elle avait peur pour lui. Pour sa jeunesse. Pour sa tête couverte de bandage. Pour sa vie... Mon Dieu, épargnez-le, priait la gouvernante. L'horloge sonna une heure. On marchait maintenant dans la rue. Des coups ébranlèrent la porte d'entrée. Le portier laissa entrer des ombres. La lumière tremblante d'une bougie éclaira des uniformes.

— Ce sont les nôtres !

Les gens entourèrent les arrivants.

— Le général Lande, appela l'officier. Le général Lande se trouve-t-il ici ?

— Papa !

Yves se fraya un chemin dans la foule. Richard ouvrit ses bras. Yves huma l'odeur de la veste et frotta son visage contre les boutons d'argent. Heureux, il resta ainsi, sans dire un mot.

Les questions fusèrent de partout.

— Que se passe-t-il ? Va-t-on évacuer la ville ?

— Mes hommes meurent de soif. Donnez-leur quelque chose à boire. Il faut qu'on retourne.

Comme il n'y avait plus d'eau, le cuisinier apporta des bouteilles de vin et des verres.

— Ne t'énerve pas, disait Richard à Jeanne. je reviendrai. Veillez sur eux, chuchota-t-il à l'oreille de Tarnowski qui s'approcha.

— Tout est-il perdu ? demanda le comte à voix basse.

— Oui, mais il ne faut pas que la population civile le sache. Nous essayons de repousser les Boches, Les Russes ne bougent pas. J'ai entendu dire qu'ils viennent de se mettre en rapport avec notre général.

— Vous n'avez pas rencontré Jules Rosinski ? demandait une dame. C'est mon fils.

— Georges Broski n'est-il pas avec vous ? intervenait un vieux monsieur.

— Il ne me reste que dix gars, avouait Richard à Tarnowski. Les autres sont restés...

— Morts ?

— Tous !

— N'y retourne pas. Ça n'a plus de sens.

— Il le faut. Si les Russes arrivent, ne vous montrez pas trop. Le premier moment est le pire. En principe, ils viendront en libérateurs, mais je me méfie.

— Entendu, mon vieux.

— Adieu ! Jeanne.

Yves se glissa derrière son père. Il faisait bon dans la rue. Il eut l'impression d'échapper à un cauchemar. je suis libre ! Libre de me battre comme un homme, pensait Yves. A côté de lui, courait un soldat.

— Tu as une carabine ?

— Non.

— Tiens.

Yves saisit la crosse. Il n'osa pas avouer qu'il ne savait pas tirer. Richard se retourna et vit son fils que les reflets de l'incendie éclairaient de profit.

— Rentre ! Rentre immédiatement ! Ta mère est restée seule...

Le bruit couvrit sa voix. Ils s'écrasèrent par terre, tandis qu'une grenade éclatait à côté. La vitrine de la boulangerie se brisa en mille morceaux.

— Je cherche le capitaine Stanski. L'officier de liaison était couvert de boue.

— Présent.

— Suivez-moi avec votre détachement.

Penchés en deux, ils se mirent à avancer le long de la rue qui montait vers la citadelle.

— Surveille le gosse ! ordonna Richard au caporal. Il poussa la grille et disparut.

Ils s'accroupirent près du mur. Comme il est grand ! -comme il est fort ! pensait Yves. Il était fier de son père.

Les incendies se propageaient. Des geysers rouges s'élevaient tantôt à leur droite, tantôt à leur gauche.

— T'es le fils du capitaine ? Le caporal avait besoin de parler.

— Oui, monsieur.

— C'est tout un bonhomme ! Seras-tu aussi brave, un jour ?

— Je vais essayer, monsieur. je voudrais surtout aller me battre tout de suite, ajouta-t-il bien qu'il se rendît compte que ce n'était pas ce qu'il fallait dire.

— Regardez-moi ça ! C'est haut comme trois pommes et ça veut se battre ! T'es pressé de rencontrer les anges ?

— Je déteste les Boches. Ils m'ont tout pris. Ma bicyclette, mon jardin, mon école, ma chambre...

— C'est beaucoup, en effet.

Yves savait que des choses infiniment plus importantes étaient en jeu, mais ne put les formuler d'une façon précise. Il plissa le front et essaya de réfléchir.

— Ils ont tué Lala, dit-il d'un ton mal assuré.

— Oh ! ils ont tué pas mal de monde et ils vont en tuer encore, constata philosophiquement le caporal. Remarque, on finira par les avoir, mais ça va être long.

Dans le grand bureau vide, le général Lande étalait la carte.

— Regarde ! Ici les Allemands, ici les Russes. D'un geste, il indiquait à Stanski les positions. Les Soviétiques garantissent la retraite de nos troupes avec armes et bagages. Qu'en penses-tu ?

— Je doute fort qu'ils tiennent parole.

— Nous n'avons pas le choix. Le dernier message du maréchal demandait qu'on empêche, coûte que coûte, les Allemands de prendre Livour.

— Il faut morceler le territoire.

— C'est l'unique solution.

Stanski examina attentivement la carte.

— Pourquoi ne pas se battre jusqu'au bout ?

— Combien d'hommes te reste-t-il ?

— Dix environ.

— Alors, veux-tu me dire ce que tu appelles « jusqu'au bout » ? Qu'espères-tu ? Le carnage de la population civile ? Il faut épargner les femmes et les enfants.

— À vos ordres, mon général.

Lourdement, Richard se dirigea vers la droite.

— Attends ! Les Russes m'offrent un passage jusqu'à la Roumanie. Ma voiture est prête. J'ai de la place. Viens-tu avec nous ?

— Je vous remercie, mon général. je reste.

— Tu as un fils. Réfléchis...

Richard essuya distraitement sa figure.

— Je ne peux pas m'en aller. C'est plus fort que moi.

— Tu es trop connu. Ils vont te fusiller.

— J'essayerai d'organiser la diversion.

Lande contourna la table. Par mégarde, il renversa une chaise. Stanski sursauta.

— Tu as raison. je reste aussi. Nous recommencerons.

Richard salua. Lande lui tendit la main. Leurs paumes se rencontrèrent un instant et se resserrèrent.

Stanski retrouva ses hommes en haut de la côte.

— Allez en ville. Enlevez vos uniformes et enterrez vos fusils. C'est fini. Les Soviétiques vont occuper la ville.

— Faut pas s'en faire. Nous aurons. notre revanche, capitaine.

— Pour sûr que nous l'aurons, répondit Stanski, mais il n'était pas du tout certain qu'il disait la vérité.

Le groupe se dispersa dans l'ombre. Yves s'ingéniait à faire des pas aussi grands que son père. Richard ne desserrait pas les lèvres.

— Allez-vous-en ! s'énervait Hans Muller. Les Russes vont arriver d'une minute à l'autre. S'ils découvrent dans mon hôtel la femme d'un capitaine, nous allons tous être fusillés.

— Il a raison, le proprio. Allez-vous-en madame ! Nous, on n'y est pour rien. On nous a dit d'évacuer Vars, alors nous sommes partis. Les Soviétiques savent que la population civile n'a pas combattu contre eux. Votre cas à vous, est différent !

— En plus c'est une bourgeoise. La riche madame Stanska. Nous n'avons pas envie de payer pour elle, cria une femme.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! scandait la foule dans les escaliers.

— Orvid, où êtes-vous ? appela Jeanne.

On commença à la pousser vers la porte.

— Si mon mari vient me chercher, supplia-t-elle, dites-lui que je l'attends sur un banc du parc des Jésuites. je voudrais tant le retrouver !

Sa voix se cassa dans un sanglot, mais courageuse, elle se domina.

Mademoiselle Sophie n'en croyait pas ses oreilles. On chassait Jeanne Stanska du plus grand hôtel de Livour. Au lieu de ressentir une vague sensation de revanche, la vieille fille fut submergée par l'indignation et la pitié. Elle prit le bras de Jeanne.

— Allons ! dit la gouvernante. Monsieur ne doit pas être loin.

— T'as vécu du sang du peuple, il est temps qu'on te montre la porte, ricana un homme.

Soudain, dans la lumière grise qui éclairait le haut de l'escalier, apparut le comte Orvid Tarnowski.

— Vermine ! hurla-t-il. Qui vous a ouvert l'entrée de cet hôtel ? Qui ? Moi, Orvid Tarnowski, comte. Et c'est moi aussi qui vous dis que cette bourgeoise restera ici avec nous, parce que son mari s'est battu pour qu'on puisse vivre en liberté, une nuit encore. La dernière !

Ils se tournèrent tous vers lui. Les femmes se mirent à crier. Le vieil homme se dressait complètement nu au-dessus de leurs têtes.

— Écoutez ! Je suis seul. je n'ai rien à vous donner. je suis fini. Demain, nous réglerons nos dettes. Toutes nos dettes ! On va faire des comptes. On va distribuer des tracts et des mots d'ordre. Aujourd'hui, nous sommes encore ensemble. Vous, moi, elle, tous ensemble ! Ils vont entrer. Les Boches, les Russes, les salauds, les vainqueurs ! Et nous, nous allons signer une trêve d'amitié, de solidarité et de lutte. Ensemble, nous les chasserons. Ensemble, nous défendrons cette terre, cette ville, ces maisons. Elles ne sont ni à moi, ni à vous, ni à elle. Elles sont à nous tous...

Les deux battants de la porte s'ouvrirent avec fracas.

« Zdrastujcie », dit l'homme en uniforme de l'Armée Rouge.

Survivre. Roman.

Chapitre V

[Retour à la table des matières](#)

— Plus de farine. Plus de pain. Tout a été vendu.

— Ce n'est pas possible !

— Mais si, voyons, puisque je te le dis. J'ai fait le tour des magasins. Certains ont même fermé. Ils ont peur du pillage. On raconte que des soldats ivres sont déjà venus voler des chaises, des miroirs et jusqu'à la caisse.

— Pour en faire quoi ?

— Ma pauvre fille, comme le disait si bien ton défunt père, les Russes sont des barbares et la révolution n'a fait qu'empirer les choses.

Madame Osner secoua tristement la tête. Elle était petite, grosse et ses vêtements exagérément ajustés soulignaient encore la lourdeur de sa courte taille.

— Quel drame ! se plaignit à son tour Laura. Tu sais, c'est la faute des réfugiés. Ils ont littéralement envahi la ville. Ils ont mangé toutes

les réserves et maintenant, c'est nous, les malheureux, qui allons mourir de faim.

— Parfaitement, acquiesça madame Osner. je m'étonne qu'on leur ait permis de venir à Livour. Ils n'avaient qu'à rester chez eux.

Les deux femmes s'installèrent au salon. Le vieux canapé, recouvert de soie rayée, grinça légèrement. Madame Osner regarda avec satisfaction sa table en acajou et son piano. Une multitude de bibelots hétéroclites et sans valeur encombraient les guéridons et remplissaient les armoires vitrées. Elle était profondément attachée à ces objets qui lui venaient de sa mère, de sa belle-mère et de toute une lignée de femmes honnêtes, respectables et modérément riches.

— Nous avons trop de chambres, dit madame Osner. Les Russes ont affiché sur tous les murs, que les personnes ayant plus d'une pièce pour leur famille, doivent le déclarer. On va réquisitionner des chambres pour loger les officiers soviétiques.

— Nous n'allons pas être forcées d'habiter avec ces hommes sans manières et sans culture ? C'est bien trop dangereux pour moi !

— À qui le dis-tu ? Je sais à quoi tu t'exposes, mon enfant. jolie comme tu es !

Laura enleva un brin de poussière sur sa robe de lainage brun. La quarantaine alourdissait ses traits. Le duvet noir s'épaississait au-dessus de sa lèvre supérieure. Laura ne voyait pas ces détails pénibles. Sa mère, toujours présente, la couvait. Son admiration l'empêchait de douter d'elle-même.

— Bref, continua madame Osner, tôt ou tard il faudra faire quelque chose. Or, j'ai appris, par hasard, que les clients de Georges sont forcés de quitter l'hôtel. On pourrait peut-être trouver là-bas une famille respectable : un couple sans enfants, par exemple, qui aurait assez

d'argent pour partager les frais de notre loyer. Plutôt que d'avoir des Russes qui ne payeraient rien, mieux vaut prendre des réfugiés.

— Excellente idée ! maman.

— On va louer la salle à manger et la chambre d'amis. On gardera nos deux chambres et le salon.

— L'ennui, c'est la cuisine.

— Ça, c'est très simple. Je leur refuserai le droit de l'utiliser. Ils iront manger au restaurant.

— Et la salle de bains ?

— Je vais établir un règlement. Ils ne pourront s'en servir qu'une fois par semaine. Remarque, je ne trouve pas agréable de te forcer à cohabiter avec des étrangers. je ne te cache pas, toutefois, qu'il est sage de profiter de cette occasion pour

diminuer nos dépenses. Il est plus que probable que nous cesserons de recevoir notre rente.

— Nous avons de la nourriture dans la cave.

— La guerre peut durer longtemps.

— Tu es pessimiste.

— Je suis réaliste et je ne tiens pas à me retrouver un beau jour sans un sou. Tu es trop jeune, ma fille, pour te rendre compte de la gravité de la situation. Où est Marthe ?

— Je ne sais pas. Elle a encore découché cette nuit.

— Surtout, sois très gentille avec elle, recommanda madame Osner. J'ai peur de cette fille ! Les domestiques, en temps de guerre, c'est dangereux ! On ne sait jamais ce qu'ils vont faire !

— Je prépare le repas, proposa Laura.

— Non, habille-toi, et allons tout de suite à l'Hôtel Georges.

Laura mit un peu de rouge et prit son sac. Les dames Osner sortirent dans la rue, inondée de soleil.

— Attention ! voilà Marthe, chuchota Laura.

La bonne leur faisait face. Elle portait une robe de toile grise, rapiécée par endroits. Ses cheveux, d'un blond indécis, tombaient aux épaules.

— Quel souillon ! dit madame Osner. C'est une vraie honte. Regarde ! Elle fume, par-dessus le marché... On aura tout vu !

Marthe s'approcha, la cigarette maladroitement collée aux lèvres.

— Depuis quand fumes-tu ? la réprimanda Laura.

— Je fais ce qui me plaît. À part ça, je tiens à vous prévenir que je ne veux plus— coucher dans la niche de la cuisine. Le temps des maîtres est fini. L'Armée Rouge est venue nous libérer.

— Fais attention ! Elle est complètement ivre, murmura madame Osner.

— Je prends, pour moi, le salon. Si on me dérange, j'irai chercher la milice. C'est compris ?

Marthe se pencha tout près. Méprisante, elle toisa sa patronne et esquissa une grimace de dégoût.

— Va te reposer, Marthe, conseilla Laura. On avisera à notre retour.

— Quand je pense qu'on ne peut rien faire, geignit sa mère.

À l'Hôtel Georges, il y avait beaucoup de monde. Résolument, madame Osner aborda le portier qui se trouvait non loin de la porte.

— J'ai deux chambres, dit-elle. Connaissez-vous quelqu'un qui voudrait les louer ? De préférence des personnes tranquilles. Des gens qui peuvent payer. Vous comprenez, je suis veuve. Ma fille n'a pas assez de santé pour travailler.

— Mais madame, n'importe qui ici va se précipiter chez vous. L'hôtel doit être entièrement évacué dans quelques heures.

— Je sais. Mais, nous cherchons des personnes comme il faut...

Elle sortit, de son sac, une pièce d'argent et la fit jouer entre ses doigts.

— Attendez-moi ! recommanda le portier, et il disparut dans la foule.

Dans la suite du premier étage, Jeanne essayait de persuader le comte Tarnowski de partir.

— Il n'en est pas question, protestait Orvid. Ce ne sont pas les troupes de l'envahisseur qui me chasseront d'ici. Bien sûr, je vais être obligé de croiser ces messieurs dans les corridors. J'ai déjà fait mes arrangements. On me montera le plateau dans ma chambre.

— Vous n'êtes pas sérieux, mon cher, dit Stanski. Vous risquez le pire.

Yves écarta les rideaux de tulle et regarda la Grande Place. Les moineaux envahissaient la statue. juché sur un cheval, le roi en pierre élevait une lance au-dessus de sa tête. Ce n'est pas possible que nous ayons perdu la guerre, pensa Yves. Des soldats marchaient maintenant sur la chaussée. Ils n'avaient pas de chaussures, pour la plupart, et leur uniforme était dans un état lamentable. Ils formaient de petits groupes qui s'efforçaient, en vain, d'avancer en ordre. Certains soutenaient des camarades, d'autres s'appuyaient sur des béquilles de fortune, d'autres encore portaient des civières avec des blessés.

— L'armée des ombres, dit Richard, qui s'était approché de la fenêtre. Les Russes leur ont tout pris. Quand je pense que, dans les conditions de la capitulation, on avait stipulé expressément que les soldats pourraient se retirer avec leurs armes et leurs chevaux !

D'une rue latérale sortirent une douzaine de Soviétiques qui poussaient devant eux quelques hommes en civil. Ils les alignèrent le long de la maison d'en face, les figures tournées vers le mur.

— Attention ! Ils vont tirer, cria une femme.

Puis, ce fut le silence. Yves se boucha les oreilles. La poussière cacha tout. Quand elle se dissipa, les civils étaient couchés sur le pavé, étrangement tordus sur eux-mêmes. Les Soviétiques reformèrent les rangs et se mirent à chanter une chanson militaire.

— Ils les ont tués ! Papa, fais quelque chose. Ça ne peut pas être vrai. Ce n'est pas possible !

Inconsciemment, Yves s'était mis à prier.

— Mon Dieu, faites que le roi les écrase. Bouge, cria-t-il. Mais bouge donc !

— Il vaudrait mieux que ta mère ne se rende pas compte de ce qui se passe.

Richard fit asseoir son fils et le força à boire un verre d'eau.

— Chéri, appela Jeanne, je peux louer deux chambres près du parc des Jésuites.

— Accepte. C'est une vraie aubaine. Les logeuses sont en bas.

— Je descends. Ne fais pas de bruit, dit Richard à Yves qui vomissait dans les cabinets. Dans le hall, Madame Osner lui tendit une main molle et chaude.

— Nous sommes quatre ou peut-être cinq. Avez-vous assez de place ? lui demanda Richard.

— Ce sont de très belles chambres. Je vous avoue que je ne tiens pas, outre mesure, à les louer. C'est surtout pour vous rendre service.

— Combien demandez-vous ?

Elle jeta un chiffre au hasard. Il était deux fois plus élevé que celui qu'on demandait pour une suite à l'hôtel Georges. Richard nota l'adresse sur un bout de papier qu'il trouva dans sa poche. -Mon ordre de mission, pensa-t-il. J'en fais un joli usage.

— À ce soir donc.

Stanski se mit à demander des volontaires pour ramasser les cadavres.

— Ce sont des voleurs qui ont essayé de dévaliser une banque, dit une femme.

— Voleurs ou non, il faut bien les enterrer, admit Hans Von Muller, sans bouger de sa place.

Les corps pesaient des tonnes. Suivi de deux jeunes gens, Richard se dirigea vers le poste de police.

— Que voulez-vous que j'en fasse de ces cadavres ? s'écria le commissaire.

— C'est votre métier, pas le mien. On ne peut pas les laisser dehors. Il fait beaucoup trop chaud.

— Mais je n'ai personne pour les transporter au cimetière.

— Et si on utilisait un tramway, proposa un agent.

— Libre à vous de le trouver. Pour ma part, je m'en lave les mains.

Richard serra les dents et sans proférer un mot déposa sa charge sur le parquet.

— Vous allez salir mon bureau, hurlait le commissaire.

— N'oubliez pas de faire venir un prêtre, ordonna Stanski en sortant.

— Un prêtre, un prêtre, facile à dire, maugréa le commissaire. Comme si les morts avaient besoin d'un prêtre. Monsieur ne sait pas, sans doute, qu'on arrête les prêtres dès qu'ils se montrent.

Richard retourna lentement à l'hôtel.

— Orvid refuse de quitter sa chambre, dit Jeanne.

Ne t'en fais pas. Il sera dans de meilleures dispositions demain. J'irai le voir.

Le parc des Jésuites leur fit l'effet d'une oasis. Il n'y avait personne dans les allées. Les arbres projetaient leur ombre sur la pelouse. Le soleil devenait moins brûlant. Il faisait frais.

— Puis-je rester ici ? demanda Yves à son père.

— Je veux bien, à condition que tu ne t'éloignes pas. Tiens ! nous allons habiter cette maison près du coin. Tu te retrouveras ?

Yves eut peur un instant que mademoiselle Sophie veuille le surveiller, mais la gouvernante ne s'arrêta pas. Il s'allongea sur la pelouse. Sur le fond bleu du ciel, les nuages glissaient majestueusement vers le sud. Des figures se formaient. Des ours étranges, des lions énormes et cotonneux et des bateaux aux contours vagues.

— Tu dors ?

Yves releva la tête. L'inconnu était grand et mince.

— Je m'appelle Andrus, dit le jeune homme.

— Yves Stanski.

— Tu n'es pas d'ici ?

— Non.

— T'as des parents ?

— Oui.

— Veinard !

— Ils viennent de tuer des gens, dit soudain Yves. je n'aurais jamais cru que ça pouvait être aussi simple. Ils ont tiré les hommes sont tombés...

— T'es trop sensible.

Yves se mit à sucer une brindille d'herbe.

— Tu ne crains pas de me parler ? demanda l'inconnu.

— Je te trouve gentil.

— Merci de l'appréciation. Tu ne me connais pas.

— Ça ne fait rien.

— Je suis Ukrainien et je n'aime pas tes compatriotes. Ils me répugnent.

— Veux-tu que je m'en aille ?

— Toi, c'est autre chose. Tu n'es qu'un gosse.

— Je te demande pardon. je ne suis plus un enfant.

— Oh ! monsieur se croit être une grande personne, riait Andrus. je présume que tu commences à fumer.

Il lui tendit une cigarette. Yves adopta un air dégagé pour se donner une contenance. Imprudemment, il tira une bouffée. Une quinte de toux le secoua et ses yeux se remplirent de larmes. Andrus lui donna une tape dans le dos.

— Va ! on s'habitue à tout. Ce n'est pas nécessaire d'avoir, honte. Tes parents ont du fric ? -

— Je ne pense pas. En quittant Vars, on a dû laisser nos bagages. Mon père est officier.

— Il l'était, plaisanta Andrus. La guerre est finie.

Yves s'assit brusquement.

— Pas pour moi.

— Tu divagues. T'as pas vu les tanks russes ? De l'autre côté, les Boches en ont autant, sinon plus.

— Ça ne prouve pas qu'ils vont pouvoir occuper le pays. -Innocent, va ! Enfin, tu es. libre de garder tes illusions. Chacun sa marotte. Moi, je tiens à ma peau. Veux-tu boire un verre ?

Il sortit une bouteille de vodka et enleva le bouchon.

— Non, merci.

— Rends-moi service. J'aimerais savoir ce qu'ils disent là-dedans.

Yves prit le journal plié en deux et, couché sur le ventre, commença à lire. Le manifeste des autorités d'occupation, imprimé en gros caractère, s'étendait en première page. — « Camarades ! l'Armée Rouge vient vous délivrer des exploiters et des riches. Depuis des siècles, ils vivent de votre sueur et de votre sang. Désormais, vous êtes libres. Tout vous appartient. Le maréchal Staline vous protégera et vous aidera à devenir des citoyens de notre mère-patrie. L'Union Soviétique vous recevra comme ses propres fils. Aidez l'Armée Rouge à dépister les ennemis du peuple et à leur faire justice. »

— C'est abject ! Comment osent-ils publier une pareille ordure !

— Ils sont bien obligés de dire quelque chose, constata philosophiquement Andrus. D'ailleurs, je trouve qu'ils ont raison.

— Tu mens

— Fais gaffe, murmura Andrus.

Un soldat russe leur souriait.

— Parlez lentement, dit Andrus. On ne comprend pas.

Visiblement dépité, le soldat recommença sa phrase.

— Ah ! bon. Vous cherchez un restaurant. C'est par là.

— Je vous invite, proposa le soldat.

— Tu viens, Yves.

— Je ne fraternise pas avec l'occupant. Tu es un traître.

— Attention ! Il peut se rendre compte que tu ne le portes pas dans ton cœur, murmura Andrus.

Mais il fit signe de la tête qu'ils refusaient. À regret, le soldat s'éloigna.

— Ce sont des brutes. De sombres brutes qui nous ont attaqués dans le dos comme des lâches. Parce que l'armée allemande avançait, parce qu'ils savaient qu'on ne pouvait pas se défendre sur les deux fronts à la fois, ils ont profité de la situation pour prendre la ville.

— Ce sont des gars comme toi et moi. Tu ne comprends rien et tu es borné.

— Il n'y a rien à comprendre. C'est parfaitement clair.

— Écoute, morveux ! se fâcha Andrus. Je suis Ukrainien. Vos petites affaires me sont plutôt indifférentes. Tu parles de l'occupation soviétique, mais tu oublies que, depuis que je suis au monde, je vis sous la botte de tes charmants compatriotes. Où est la différence ?

— On ne t'avait pas forcé d'habiter à Livour. Tu n'avais qu'à partir.

— Partir où ? Ma patrie est occupée depuis belle lurette.

— Pas par les nôtres. Et puis ici, tu étais libre.

— Parlons-en ! Pas d'école ! Pas moyen non plus de trouver du travail. Quand on se présentait pour demander une place, on se faisait dire qu'un de tes compatriotes ferait mieux l'affaire.

— Tu n'en es pas mort.

— Pour sûr que non, ironisa Andrus. Mon père était concierge et ma mère faisait les ménages chez les locataires. Tu appelles ça vivre ?

— Chacun son métier.

— Et comment donc ! Seulement moi, je n'ai pas pu aller en classe parce qu'on n'avait pas d'argent. Là où c'était gratuit, il n'y avait jamais de place pour un Ukrainien.

— Ce n'est pas vrai ! Notre pays est un des États les plus libéraux du monde. C'est écrit en toutes lettres dans mes livres de classe.

— Oh ! tu sais ! Les livres... Demande un peu à ton père ce qu'il en pense ? Si c'est un homme sincère, il t'expliquera. À bientôt !

Andrus le laissa devant la maison, et s'en alla de son pas nonchalant. Yves poussa la lourde porte cochère. Dans la loge du concierge, il n'y avait personne, mais le nom des Osner figurait en bonne place et Yves trouva tout de suite leur appartement. Il sonna. Au fond du corridor, la vieille madame Osner égrenait un chapelet de lamentations. Des éclats de voix parvenaient de la grande pièce. Au milieu du salon, trônait un lit dans lequel Marthe, la bonne, faisait semblant de dormir.

— Je vous défends de rester ici, criait Laura.

— Je ne retournerai pas à la cuisine. Allez coucher dans ma niche. Vous verrez, comme c'est confortable. Marthe tirait les couvertures sur sa tête pour signifier, au monde, sa plus totale indifférence.

— Chérie, disait Richard à Jeanne, ailleurs, ça ne sera pas mieux. N'est-ce pas, mademoiselle ?

La gouvernante acquiesça d'un signe de tête, et se mit à genoux pour enlever les chaussures de Jeanne.

— Vous êtes épuisée, dit-elle avec commisération. Les nerfs lâchent.

— Je t'en supplie, Richard, retournons à Vars. Au moins, nous serons chez nous. je ne veux pas rester à Livour. J'ai peur des Bolcheviques. Tu ne les connais pas. Moi, je les ai vus à Moscou. J'ai vu la révolution ! Ils vont nous fusiller !

— Mais, tu ne te rends pas compte qu'on ne peut pas passer. Les Russes encerclent la ville. Donne-moi au moins quelques jours pour me renseigner.

— Nous ne pouvons pas attendre. Nous n'avons pas d'argent.

— Il m'en reste encore un peu et, s'il le faut, nous vendrons tes bijoux. As-tu emporté la cassette ?

— J'ai mes bagues, mes broches et ma rivière de diamants. C'est tout !

— Alors, pourquoi t'inquiètes-tu ? Avec ça, nous pouvons vivre pendant des années. Allons, prépare-toi. Je vous amène au restaurant.

Jeanne commença à se ressaisir.

— Il me semble qu'il vaudrait mieux ne pas sortir aujourd'hui, dit-elle. Les Russes vont sûrement faire des rafles et la racaille profitera de l'occasion pour égorger ceux qui lui tomberont sous la main. C'était comme ça à Moscou.

— Je vais faire une soupe, proposa mademoiselle Sophie. La logeuse doit avoir des réserves.

Laura la croisa dans le corridor.

— Heureusement que monsieur Stanski habite maintenant avec nous, dit-elle. Deux femmes seules, ce n'est guère rassurant dans les conditions actuelles. Je m'excuse pour cette histoire de bonne. Que voulez-vous, je n'ose pas la mettre à la porte.

— Puis-je avoir un peu de farine ? demanda mademoiselle Sophie.

— Nous n'avons pas grand-chose...

— On payera, rétorqua sèchement la gouvernante.

À la cuisine, madame Osner jeta à sa fille un regard réprobateur

— Je croyais, commença-t-elle...

— Je t'en prie maman, protesta Laura. Il faut être humain.

— Papa, est-il exact qu'on opprimait chez nous les minorités nationales ?

Stanski se retourna sidéré.

— J'ai rencontré un Ukrainien, continua Yves. Il m'a affirmé que, pour lui, les Soviétiques et les nôtres, c'est bonnet blanc, blanc bonnet. Il s'appelle Andrus.

— Ce n'est pas aussi simple que ça, commença lentement Richard. En toute justice, il faut admettre que...

— Franchement, Yves, ce n'est pas le moment de poser des questions à ton père, protesta Jeanne.

La porte d'entrée claqua.

— Où est Marthe ? demanda une voix d'homme.

Madame Osner arriva affolée.

— Il est là, annonça-t-elle. Vous devez intervenir monsieur. Ils vont encore se soûler et casser ma porcelaine. J'ai peur

— C'est un dangereux voyou, cet Andrus.

— Je le connais. Il est très gentil, dit Yves.

— Je veux voir les nouveaux locataires. Andrus se tenait sur le seuil. Bonjour messieurs, dames. Salut, petit ! Il n'a pas l'air méchant ton paternel. Présente-moi !

— Papa, voici Andrus.

Andrus s'inclina ironiquement.

— L'affaire est très claire. Ces deux rombières séquestrent Marthe. Même le dimanche, la fille n'a pas le droit de prendre l'air. J'estime qu'il faut que ça change. je suis son fiancé et je veux la voir quand bon me semble. Vous ne trouvez pas que c'est justice ? J'ajoute que je suis décidé à ne pas partir et à passer la nuit avec elle.

Stanski mal à l'aise, alluma une cigarette.

La porte s'ouvrit brusquement.

— Les Russes ! dit mademoiselle Sophie d'une voix blanche.

Un officier entra accompagné d'une femme.

— Nous avons l'ordre de réquisition. Notre chambre est-elle prête ? cria-t-il.

— Cache ton père, chuchota Andrus. On fusille les militaires à la Citadelle. ils vont sûrement l'emmener.

Yves poussa Richard vers la salle de bains et tourna la clef dans la serrure.

— Je m'appelle Ivan, Ivanovitch Marsov et voici ma femme. Nous avons aussi notre fille et le chauffeur qu'il faut loger.

— Par ici, par ici, disait Andrus en les conduisant vers les chambres des dames Osner.

— Où allons-nous dormir ? se lamentait Laura.

— Dans la niche de la cuisine, répondit Andrus.

Les Marsov ouvraient les fenêtres et repoussaient les meubles. Ils parlaient entre eux sans se soucier de l'entourage. Le chauffeur apporta les valises. La petite fille se glissa derrière lui. Elle se mit à sauter sur le lit et à pousser des cris de joie.

— Qui est ici ? demanda Marsov, en regardant dans le salon. Cette chambre me plaît. je veux l'avoir.

Moitié en russe, moitié en ukrainien, Andrus lui expliqua s'agissait d'une victime des exploiteurs du peuple. D'une pauvre bonne qui était sa fiancée et qui avait besoin de calme et de repos.

Marsov l'écouta en plissant le front.

— Les libérateurs de l'Armée Rouge ont droit à des égards. Que ta fiancée aille coucher à la cuisine.

Sans plus de cérémonie, il saisit Marthe par les bras et la jeta dehors.

— Tu es contente ! triomphait -méchamment Laura. Tes libérateurs te traitent bien.

Le bruit se répercutait entre les murs. Yves avait l'impression qu'on transportait des poids très lourds.

— Ouvre, murmura Andrus. je t'apporte un costume civil. J'espère que ça ira. Que ton père se change vite. Marsov peut venir d'une minute à l'autre.

Stanski hésita un instant. L'idée d'enlever son uniforme lui était infiniment pénible.

— Chéri, j'ai besoin de toi Jeanne le regardait avec ses yeux humides.

À contre-cœur, Richard se déshabilla. Yves prit la ceinture de cuir qui sentait bon et qui était dure au toucher et la glissa avec le revolver sous la baignoire.

— J'ai dit que vous étiez mon cousin, continua Andrus. d'une voix haletante. Vous êtes en sécurité tous les quatre, mais soyez prudents. Le capitaine est moins bête qu'il en a l'air. J'ai donné à sa femme les robes des Osner. Elle est folle de joie. Pourvu que ça dure.

— Pourquoi voulez-vous nous aider ? demanda Richard.

— Une fantaisie ! rigola Andrus. Disons que j'aime votre gosse. Il est délicieusement naïf et je tiens à l'épater.

— Je vais te prouver que mes compatriotes n'ont jamais opprimé les Ukrainiens, déclara Yves avec conviction.

— Une autre fois, protesta Jeanne. Vous discuterez ensemble, à tête reposée.

— Chut ! Voici Marsov. À vous de jouer.

— Bonjour, dit Jeanne, en s'efforçant de sourire.

— Si seulement je pouvais le tuer. Yves serra les poings.

Andrus plia prestement l'uniforme et s'approcha de la porte. Une fois dans le corridor, il fit à Yves une grimace drôle et disparut.

— Vous allez bien, camarades ? Je suis venu faire connaissance. Voici de la vodka. Petit, apporte les verres.

Et si je prenais le revolver de papa ? pensait Yves.

— Vous avez dû souffrir, camarades. Marsov se vautrait dans un fauteuil. Tout cela est fini. Nous allons rétablir l'ordre. On arrêtera les criminels et on aidera les honnêtes gens.

Le capitaine se pencha vers Jeanne. Sa casquette tomba par terre. Il la ramassa mais évita de la remettre sur sa tête.

— Vous êtes belle ! camarade. Dommage que Maria Antonova m'accompagne, dit-il en se tapant sur la cuisse. Nous allons boire de la vodka ensemble et je vous raconterai de jolies histoires.

Il versa des rasades et les offrit à la ronde. Mademoiselle Sophie examina avec horreur le liquide qu'elle devait avaler. Jeanne souleva son verre.

— À votre santé !

— À la bonne vôtre ! rétorqua joyeusement Marsov. Ça fait longtemps que vous habitez ici ?

— Pas très, risqua Jeanne. J'aimerais d'ailleurs partir à Vars, retrouver ma mère.

— Rien de plus facile. Tôt ou tard, nous irons là-bas et nous vous amènerons avec nous...

— Les Allemands, commença Jeanne...

— Ils n'y resteront pas éternellement, l'interrompit Marsov. Vous pouvez me croire, camarade.

Aussitôt, il s'aperçut qu'il venait de commettre une gaffe et essaya d'effacer l'impression que pouvaient produire ses paroles.

— Bien sûr, nous sommes les alliés du peuple allemand, mais le maréchal Staline veut le bonheur de vos compatriotes. A chacun selon son mérite. Si les impérialistes français et anglais parviennent à comprendre -que leur temps est fini, l'Union Soviétique ne refusera pas de servir de médiateur. Staline est bon et il sait pardonner. Vous aimez la musique ?

— Beaucoup.

— Je joue de la guitare, mais je n'arrive pas à la retrouver. Maria Antonova fait bien mal les bagages et Tatiana a amené trop de poupées. Plus de place pour la guitare du pauvre Ivan Ivanovitch, se plaignait Marsov en se rapprochant de Jeanne.

Pourvu que Richard se tienne tranquille, pensa Jeanne.

— Je joue du piano. Voulez-vous entendre quelque chose ? proposa-t-elle avec empressement.

— Et comment donc ? Je ne rêve que de ça Marsov était ravi.

Ils passèrent tous au salon. Jeanne s'installa devant le clavier. Ses longs doigts glissèrent sur les touches. Tatiana tira Yves par la manche.

— Viens jouer...

Ostensiblement Yves lui tourna le dos.

— Tatiana, appela Maria Antonova. Il est temps de manger.

— Tais-toi femme, l'apostropha le capitaine.

Les accords de l'étude révolutionnaire de Chopin remplirent l'appartement. Il faut que je les sauve, se répétait Jeanne. Il faut que nous retournions à Vars. À moins que je ne parvienne à persuader Richard de traverser la frontière verte. Il doit être encore possible d'aller en Roumanie.

La figure de Marsov rayonnait de plaisir. Il ne se lassait pas de contempler Jeanne tout en dirigeant, de la main un invisible orchestre. Richard songeur, ferma les yeux. Mademoiselle Sophie versa doucement le contenu de son verre dans un vase.

— Splendide ! Splendide !... applaudissait Marsov. J'ai du caviar et des conserves de homard. On va dîner ensemble. Tous ensemble, comme des frères. Camarades, suivez-moi.

Debout autour de la table, ils se mirent à prendre avec leurs doigts les morceaux de chair rose du homard qui nageaient dans les boîtes pleines d'huile. Maria Antonova ouvrait avec empressement d'autres conserves et les poussait vers ses convives. Mademoiselle Sophie la regarda avec dégoût et quitta la pièce. Elle revint de la cuisine avec des assiettes et des fourchettes. Yves approcha une chaise pour sa mère.

— Tatiana, cesse d'arracher les rideaux, cria Marsov.

Les deux dames Osner affolées ne disaient pas un mot, tout en avalant consciencieusement le caviar. Jeanne seule soutenait la conversation avec Maria Antonova qui s'était mise à lui débiter des compli-

ments au sujet de sa parfaite connaissance de la langue russe. Sans cérémonie, Tatiana grimpa sur le dos de Richard et demanda une double ration de sucreries.

Dehors, la nuit tombait sur la ville. Marsov avait bu trop de vodka. Sa langue devenait pâteuse. Il répétait avec entêtement : -je veux entendre de la musique...

Jeanne retourna au piano. Marsov sommeillait dans son fauteuil, mais dès qu'elle voulait s'interrompre, il se réveillait. Elle joua donc jusqu'aux petites heures.

Le lendemain et le surlendemain, la même vie recommença. Elle dura pendant plus de trois semaines. Andrus venait régulièrement apporter les nouvelles.

— Il ne faut pas sortir, disait-il. Les Russes arrêtent les passants et tirent sous n'importe quel prétexte.

— Voit-on encore nos soldats ? demandait anxieusement Richard.

— Non. Ils sont disparus. je crois qu'ils se sont déguisés en civil.

— Surtout que ton père ne bouge pas, recommandait Andrus à Yves. Il est probable qu'on le cherche. Dans quelques jours, ça va se calmer. Si on ne vous dénonce pas, il y a des chances pour que personne ne songe à inquiéter ton paternel. Après tout, les gens d'ici ne savent pas qui il est.

— As-tu été à l'Hôtel Georges, demanda un jour Yves.

— Oui. C'est plein comme un oeuf. Rien que des uniformes de l'état-major. Ils se soûlent copieusement et exigent qu'on leur amène des filles. Ce n'est pas beau à voir !

— Tu ne pourrais pas savoir où est le comte Tarnowski ?

— Ah ! le vieux fou ! Le portier m'a dit qu'ils l'ont assommé avec un candélabre. Il est bel et bien mort.

— Excuse-moi, il faut que j'aille m'occuper de ma fiancée, concluait invariablement Andrus. Les deux tourtereaux filaient, à la cuisine, le parfait amour jusqu'à l'arrivée de Marsov. Les dames Osner guettaient impatiemment la voiture du capitaine pour pouvoir faire leur soupe du soir.

Les journées se traînaient, interminables. Jeanne qui jouait des nuits entières profitait de chaque moment libre pour dormir. Yves lisait les livres qu'il trouvait dans la bibliothèque des logeuses et que mademoiselle Sophie oubliait de censurer. À cause du manque de cigarettes, Richard devenait de plus en plus nerveux. Le hasard arrangea les choses. Tatiana, qui s'était prise d'affection pour Stanski, commença à voler pour lui des cigares et des cigarettes à son père.

— Prends ! Tatiana tendait ses petites mains dans un geste charmant. Je t'aime. Si tu refuses, je vais pleurer et je dirai à maman que tu es un homme méchant. Maman se fâchera et te fera punir par le chauffeur. Tu sais, il est très fort. La dernière fois qu'un soldat a essayé de me prendre par la taille, il l'a tellement battu qu'on a dû l'amener à l'hôpital. Papa ne veut pas que les soldats me touchent. Il dit que c'est dangereux. Moi, je les trouve bien gentils.

Richard ne parvenait pas à s'empêcher de rire.

Désormais la famille Marsov faisait l'objet de ses conversations avec Yves.

— Regarde-les vivre, disait-il, ce sont de grands enfants. On a tort de craindre la puissance de l'Union Soviétique. Je suis surpris de voir l'incroyable retard qu'ils ont par rapport aux pays européens. La Rus-

sie actuelle n'est qu'un colosse aux pieds d'argile. Prends, -par exemple, Marsov. C'est un officier supérieur. Il a dû, en principe, passer par une école. Or ce matin, je l'ai surpris dans les cabinets ; il essayait d'utiliser la chasse d'eau pour se laver les mains. J'ai dû lui expliquer à quoi servait la chose et je t'avoue que j'ai trouvé la situation hautement comique. Et ce n'est rien encore. Hier, il a bu la bouteille d'eau de Cologne et il a utilisé la crème de beauté de mademoiselle Laura pour se raser.

-Ils ont des tanks, soupirait Yves. Dis-moi, pourquoi n'étions-nous pas mieux armés ? Pourquoi avons-nous perdu la guerre ?

— C'est très complexe, mon petit. Nous avons des alliés...

— Les Français ne sont pas venus...

— Parfois, les alliances peuvent rester lettre morte. Il se peut d'ailleurs que la France déclare la guerre à l'Allemagne. Il se peut qu'ils viennent nous libérer. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir !

— Grand-maman disait...

— Tais-toi ! Stanski se mettait aussitôt à penser à sa mère et l'angoisse le saisissait à la gorge. je n'aurais jamais dû permettre qu'elle reste seule, se répétait-il.

L'automne touchait à sa fin. Subitement, il commença à faire froid. Andrus réussit à se procurer de grosses bûches de bois et fit du feu pour Jeanne.

— Marsov ne rentrera pas cette nuit, dit-il. Pour une fois, vous n'aurez pas besoin de jouer du piano.

— C'est trop beau pour être vrai ! soupira mademoiselle Sophie. D'où le savez-vous ?

— Ça ! c'est mon affaire. N'ouvrez sous aucun prétexte. Que Maria Antonova s'en charge ou les dames Osner. Ça ne fera de peine à personne si on les expédie au purgatoire.

Vers minuit, Yves se réveilla en sursaut. Un soldat russe le secouait par le bras.

— Debout ! ordonna-t-il.

— C'est un enfant, s'interposa Richard. je vais aller à sa place.

— De grâce ! supplia Jeanne, c'est mon fils !

— Je n'y peux rien camarades. Notre camion est plein à craquer, mais le nombre n'y est pas. Il manque une personne. On m'avait dit de choisir un petit.

— Je ne suis pas très grosse.

— On a assez de femmes.

Le pave était glacial sous les pieds nus. Yves grimpa sur la plateforme. Le soldat monta derrière lui et referma soigneusement la planche. Le camion démarra. On ne lui laissa pas le temps de s'habiller et Yves grelottait de froid.

— Où allons-nous ? demanda-t-il a voix basse a son voisin.

— En Sibérie. Depuis une semaine, ils remplissent les wagons de marchandises. Le convoi doit partir à l'aube. Je crois que nous sommes les derniers.

— Silence ! hurla le soldat,

À la gare, la lumière les aveugla. Les miliciens soulevèrent la barrière et le camion s'arrêta près des rails. De l'autre côté de la barrière, les gens criaient. Ils agitaient en l'air des morceaux de papier, des paquets, des mouchoirs et une foule d'objets qu'on distinguait mal de loin. Les sentinelles les repoussaient de temps en temps et distribuaient des coups à droite et à gauche. Ensuite, impassibles ils continuaient à surveiller la masse humaine qui semblait vouloir rompre le barrage.

Sur les rails, s'alignaient les wagons de couleur brique. Derrière les minuscules fenêtres protégées par des barreaux, on devinait le contour imprécis des visages. Les soldats frappaient maintenant, avec les crosses de leurs fusils, les passagers du camion. Ils le faisaient sans violence inutile et uniquement pour mieux indiquer qu'il fallait se dépêcher de descendre. On ouvrit toute grande la porte coulissante d'un wagon. Des hommes, des femmes et des enfants en pyjamas et en chemises de nuit commencèrent à s'y engouffrer. Yves fit un faux pas et tomba. À genoux, il se glissa sous le wagon et avança sur les traverses. Le bois rugueux lui blessait les jambes, mais il continua sans se soucier des égratignures. Le temps s'allongeait à l'infini. Soudain, un souffle d'air frais lui caressa la nuque. Il vit les rails qui brillaient sous la lune et un peu plus loin des rangées de maisons qui se dressaient comme une armée de spectres. Le remblai n'était pas haut. Il roula en bas sans se faire mal, se redressa, enjamba la barrière et se mit à courir. dans les ruelles étroites.

— Qui va là ? cria le soldat qui sortait d'un bar.

Yves ne parvint pas à s'arrêter et tomba littéralement sur lui.

— Tu vas prendre froid. En titubant, il enleva son long manteau et le lui mit sur les épaules. — je vais t'accompagner. Où habites-tu ?

— Près du parc des Jésuites.

Le Russe laissa libre cours à son indignation. Il parla des enfants perdus, de riches bourgeois qu'il faudrait pendre et de la misère du peuple. Pourvu qu'on ne rencontre personne, pensait Yves. Peu après, il reconnut l'église du coin et fit signe au soldat. L'homme lui donna une tape amicale, enserra de ses deux bras le tronc d'un arbre et se mit à chanter. Yves voulut lui rendre son manteau, mais comme il ne le prenait pas, il le déposa doucement par terre. La maison était maintenant proche. Yves partit en courant.

Survivre. Roman.

Chapitre VI

[Retour à la table des matières](#)

Une fumée opaque remplissait le restaurant de Lauterbach. On s'écrasait autour des petites tables serrées les unes contre les autres. Aux côtés des personnes assises, d'autres se tenaient debout, légèrement penchées, pour mieux suivre les conversations. On échangeait des propos décousus, on les reprenait, on les transformait et on les passait de bouche à oreille. Une affirmation gratuite se transformait aussitôt en une nouvelle irréfutable et confidentielle. Une idée, lancée à la légère, provoquait la joie ou le désespoir.

— La France a déclaré la guerre, dit un monsieur. Les troupes allemandes ne parviennent pas à franchir la ligne Maginot.

— Tu entends, enchérissait une dame en se penchant vers sa voisine. Hitler bat en retraite. Paris pavoise !

— C'est parfaitement faux, protesta l'officier de carrière, mal à l'aise dans ses vêtements civils. Je suis au regret de vous annoncer que l'armée française recule. On parle de capitulation et il est probable que la Grande-Bretagne transigera alors à son tour.

— D'où le tiens-tu ? demanda Richard Stanski.

— Peu importe ! je puis t'assurer en tout cas que mes sources sont dignes de confiance.

— Richard ! appela Jeanne. Viens nous rejoindre.

Stanski se faufila dans l'étroit passage.

— Monsieur Stock, mon mari, présenta-t-elle.

— Je peux vous vendre quatre passeports avec des visas pour le Japon, chuchota monsieur Stock. On passe par Vladivostok.

— Je vous remercie, répondit poliment Richard. je ne suis pas acheteur.

— J'ai aussi à votre disposition des certificats russes, tout ce qu'il y a de plus régulier, qui vous autorisent à aller en zone allemande. Ce n'est pas cher. Quelques milliers à peine.

— Richard ! supplia Jeanne.

— Où puis-je vous trouver au besoin ? demanda Stanski à contrecœur.

— Je suis ici tous les jours, de quatre à cinq.

— Très bien. Richard lui signifia d'un geste que l'entretien était terminé.

Yves s'en alla aux cabinets. Il avait terriblement mal au ventre. En passant, il remarqua un homme qui l'observait avec insistance. Gêne, il baissa les yeux et faillit renverser une chaise. Depuis deux jours, il n'y avait plus d'eau et une puanteur indescriptible régnait dans les toilettes. Yves ressortit au plus vite. L'inconnu l'attendait près de la porte.

— Ça ne va pas, petit ?

— Non, dit Yves.

— Veux-tu que je te reconduise ?

— Non, merci.

— Tu n'es pas de Livour ?

— Nous habitons Vars, mais nous sommes ici depuis le mois d'octobre, répondit Yves.

— Tu n'es pas par hasard le fils de Richard Stanski, l'industriel ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! me voilà en pays de connaissances. Ton père et moi, nous nous sommes déjà rencontrés à plusieurs reprises. Tu lui ressembles d'une manière frappante et aussi à ta grand-mère, Angelina. C'était une famille exceptionnelle ! Tu peux être fier du nom que tu portes.

Mal à l'aise, Yves s'empessa de retrouver sa place.

— Casimir ! criait Richard. Ce n'est pas possible ! ...

Les deux frères s'embrassèrent pendant qu'on les regardait avec des sourires attendris. Casimir enleva sa lourde vareuse et s'assit.

— Tu sais que Robert et Emsi sont à Livour ?

— Mais non. Nous n'avons rencontré personne jusqu'à maintenant.

— Où vous cachiez-vous ? riait Casimir. Le pays entier se donne maintenant rendez-vous chez Lauterbach. C'est l'unique endroit chauffé qui est encore ouvert.

— Sous la protection d'un capitaine soviétique qui se meurt d'admiration pour ta belle-sœur.

— Sans blague ! Racontez-moi ça.

— Richard dit des bêtises, protestait Jeanne. Comment êtes-vous arrivé à Livour ?

— C'est très simple. Les yeux de Casimir se mirent à briller. Oh ! Richard, si tu avais vu la charge de la cavalerie sur les tanks. Il traça des lignes sur la table. Ici les Boches, ici le village et ici la route. Vous y êtes ?

Yves l'écoutait la bouche grande ouverte et même mademoiselle Sophie sortit de sa réserve habituelle.

— Imaginez une nuit sans lune. J'avance avec mes hommes au pas sans faire de bruit ; la veille, on s'était fait « arroser » par un chasseur, alors tu comprends, on ne tenait pas à se faire repérer de nouveau. Avec nos tuniques rouges, nous étions une cible de choix. J'avoue que n'ayant pas dormi beaucoup, je sommeillais. Soudain, j'entendis un cri. J'ouvre les yeux et je vois de petites lumières suspectes. Nous étions sur une hauteur et j'eus tôt fait de repérer les tanks. Aussitôt, je dis à mon lieutenant de se tenir prêt. Notre unique chance consistait à les surprendre. Les Boches étaient en train de s'amuser tout en dînant. C'était une occasion unique de leur souhaiter bon appétit. Je sors mon sabre, je serre le manche et je hurle : En avant ! Ce fut splendide ! Les gars fuyaient comme des lapins et nous, on se promenait là-dedans comme au cirque. Pour terminer, nous avons fait un grand feu de joie. je te dis que les tanks ça flambe mieux que la paille !

— Tu mens comme personne : ça je le sais depuis toujours ; mais explique-moi quand même : que diable faisais-tu dans la cavalerie ?

— Richard, tu gâches toujours tout avec ton sens des réalités, se fâcha Casimir. je te demande un peu comment je pouvais rester dans l'aviation quand, dès le premier jour, les sales Boches ont bombardé nos appareils. Ils furent littéralement cloués au sol.

— Pauvre vieux

— Ta pitié est déplacée. je suis bon cavalier. J'ai remplacé, alors, un capitaine de cavalerie qui venait justement de se faire descendre. À la guerre comme à la guerre, disent les Français. À propos de ces mangeurs de grenouilles, tu sais qu'ils se battent pas mal du tout, ma foi.

— On affirme bien des choses à ce sujet.

— Moi, j'ai la certitude. J'ai rencontré un Français. je te dis, un type formidable ! Mais, revenons à mon histoire. Après notre éclatante victoire, nous nous amenons au village où les habitants nous reçoivent à bras ouverts. Ça faisait plaisir à voir ! Les filles nous embrassaient, on nous apportait des fleurs, on nous souhaita le paradis et on nous fit bénir par monsieur le curé. À l'aube, je reprends mon chemin à regret et je tombe sur des farceurs qui racontent que Vars a capitulé. Comme je ne voulais pas croire une chose pareille, j'essaie de me mettre en contact avec l'état-major. Personne au but du fil. Finalement, on a réussi à communiquer avec un de nos postes.

— Continuez jusqu'à la frontière roumaine, m'ordonne le colonel.

— Je claque les talons et j'y vais au galop. Sur la route, une pagaille indescriptible : des voitures, des réfugiés, des carrioles. Une véritable fin du monde ! Je coupe par les champs, et je me fais arrêter par des gendarmes. Ils nous disent de prendre des détours. je me fâche

et je refuse. Tu me connais, j'ai le sang chaud. Bref, nous sommes parvenus, en bon ordre, jusqu'à la frontière, fourbus, affamés et prêts à dévorer nos chevaux au besoin. Les généraux, les colonels, tout le monde était là. Les étoiles et les décorations faisaient pâlir la lumière du jour.

— On prend la poudre d'escampette, m'annonce un de ces messieurs à galons. Rien à faire. La guerre est finie. Sauve qui peut !

— Je ramasse mes soldats et je leur dis : mes enfants, à vous de décider. Moi, je reste. Nous aussi, répondent-ils comme un seul homme.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! proteste mon colonel.

— Bon, que je lui dis. Vous êtes mon supérieur et j'ai le sens de la discipline. Mais je refuse de m'introduire en Roumanie à la sauvette, comme un petit contrebandier de rien du tout. Et voilà ! Nous avons traversé la frontière en chantant, le sabre au clair. Les douaniers en sont restés baba...

— Et puis ? demanda Richard.

— C'est tout. Casimir fit une grimace. J'ai remis le commandement à un autre et je suis revenu.

— Où est le maréchal ?

— En Roumanie. Avec son chauffeur, son chien, sa maîtresse et sa bonne.

— C'est une honte !

— Oh ! je ne sais plus qui a tort et qui a raison. Pour ma part, je vais organiser quelque chose.

— Quoi ? demanda Jeanne.

— La résistance, chère belle-sœur. À nous, les ponts qui sautent, les trains qui déraillent et autres plaisanteries du même calibre. On fait ce qu'on peut. Tenez ! voici Robert qui s'amène. Le pauvre chou est très secoué par la perte de son valet l'animal a refusé de le suivre...

Emsi fondit en larmes et étouffa Jeanne de baisers.

— Je veux partir, déclara sans préambule Robert. Nous allons tous nous faire expédier en Sibérie. On prépare de nouveaux convois.

— Tu inventes, protesta Casimir. Les Russes ont changé. Le régime tsariste est bel et bien mort, et je doute que Staline s'amuse à pratiquer la même politique que ses nobles prédécesseurs. Ce n'est qu'une histoire de loup-garou, inventée pour faire peur aux vieux enfants de ton espèce.

— Robert a raison, protesta Jeanne. Le petit s'est échappé par miracle de la gare.

— Te voilà devenu un héros, mon garçon. Casimir caressa les cheveux d'Yves. Ton expérience me fait changer d'avis. Au lieu de croupir à Livour, je m'en vais immédiatement retrouver Angelina et ma chambre de célibataire.

— Nous, nous allons au Japon, annonça Emsi.

— Par Vladivostok, je suppose. Richard souriait ironiquement. Méfiez-vous ! c'est un attrape-nigaud. Vous pouvez vous faire exécuter sommairement dans un petit coin discret sans que quiconque puisse voler à votre secours.

D'un geste théâtral, Robert saisit la main de sa femme.

— Quoi qu'il arrive, nous serons ensemble.

— Depuis qu'il ne peut plus la tromper, il devient gaga, chuchota Casimir à Richard.

— Mon rédacteur adjoint est avec moi. je l'emmène aussi. je me propose de recommencer à publier notre journal à Londres, sous le même nom d'ailleurs, mais en deux langues.

— Bravo ! La vieille garde meurt, mais ne se rend pas, applaudissait Casimir. Si on commandait quelque chose... je vais aller chercher le garçon, sinon on attendra jusqu' aux calendes grecques.

Personne ne remarqua qu'Yves s'était levé et se précipitait vers la porte comme une flèche. Une fois dehors, il se mit à crier :

— Arthur ! Oncle Arthur ! Arrête-toi !

Arthur l'entendit et se retourna juste à temps pour le recevoir dans ses bras.

— Tu es là, dit Yves. Tu es vivant... C'est trop beau pour être vrai ! Il s'est passé tant de choses...

— Tout d'abord tu as grandi, constata Arthur.

— Ils t'ont pris ta motocyclette...

— Plus exactement, ils l'ont saccagée. Mais ne t'en fais pas. J'en achèterai une autre.

— Arthur, tu vas rester avec nous, supplia Yves. J'ai besoin de toi. Tu ne peux pas savoir à quel point je suis seul. C'est très compliqué la guerre.

— Tu vieillis, riait Arthur. Depuis quand as-tu l'habitude de t'apitoyer sur ton sort ? Tu n'es pas une femmelette, que je sache. Un peu de cran s'il vous plaît, monsieur Yves.

Pauvre mioche ! pensait Arthur. Richard et Jeanne n'ont jamais su le comprendre. Et maintenant, c'est plus difficile que jamais.

— Ta gouvernante est partie ? demanda-t-il.

— Non, elle est avec nous.

— Vive les anges gardiens ! Sais-tu, j'ai toujours pensé que si elle s'arrangeait un peu, ça pourrait être une fille pas mal du tout. Qu'attends-tu pour lui inspirer le goût de la bagatelle ?

— Cesse de te moquer de moi. Viens plutôt au restaurant. L'oncle Robert est là aussi.

— Sacré bout d'homme ! Je ne peux pas. je suis sur le point de quitter Livour.

— Où t'en vas-tu ?

— Chut ! C'est un secret. jure que tu vas être muet comme une tombe.

— Je le jure. Yves leva gravement sa main droite.

— La Roumanie, la France et peut-être l'Angleterre m'ouvrent leurs portes.

— Alors je ne te reverrai plus...

— Mais si, voyons... Je reviendrai te chercher, et nous irons assister ensemble à une fête champêtre.

— Emmène-moi, supplia Yves.

Arthur hésita un instant, puis se mit à rire, mais son rire sonnait faux.

— Et quoi encore ? Attends un peu. Moi aussi, j'ai dû attendre pour avoir le droit de faire des folies.

Une voiture s'arrêta à côté d'eux. Le conducteur portait l'uniforme de police.

— Il est temps, dit-il.

— J'arrive, répondit Arthur. Ne dis à personne que tu m'as rencontré. Promis ?

— Promis, répondit Yves en ravalant ses larmes.

De son bras gauche, Arthur frappa le bras droit du garçon. -Je te fais chevalier, dit-il très sérieusement.

C'était un rite qu'ils pratiquaient, quand Yves devait passer un examen ou lorsque Arthur se préparait à courir le grand prix des courses.

— Turtur, pourquoi quitter le pays est-il pour certains une preuve de lâcheté, et pour d'autres celle du courage ?

— Il ne faut pas juger, Yves. La guerre a ceci de particulier qu'elle renverse les échelles de valeurs. N'essaie pas de comprendre. C'est impossible. Laisse-toi guider par tes réactions, par ton instinct. Tu ne peux pas raisonner, pour le moment, d'une façon logique. Peu à peu,

tout se replacera. Les mobiles et les actions redeviendront clairs et nets. Mais ça va prendre du temps. Beaucoup de temps. Et d'ici là, il faut que tu essayes de ne pas souffrir et de ne pas condamner. Sinon, tu vas avoir honte de tes opinions et, crois mon expérience, c'est une des choses les plus pénibles au monde. Yves, je te jure que je ne suis pas un lâche. Tu me crois Yves ?

— Oui, puisque tu le dis.

— Adieu !

La portière claqua. Yves ne parvenait plus à retenir ses sanglots. Arthur emporta avec lui l'image du gosse qui pleurait tout seul au milieu du trottoir.

— Réveillez-vous, dit l'homme, c'est important.

Arthur se secoua. — Je suis parfaitement lucide, mon cher, et j'enregistre.

— Bravo ! Étant donné que vous ne devez pas avoir de carnet d'adresses sur vous, ça me paraît essentiel. Votre groupe vous attendra mercredi, à midi tapant, devant le consulat français de Bucarest. Répétez.

— Midi, consulat, Bucarest, mercredi.

— Ces quatre mots représentent votre mot de passe que vous direz au gardien qui sera assis devant la porte.

— J'espère qu'il ne fera pas froid.

— Franchement, vous n'êtes pas sérieux.

— C'est ma façon de faire la cour à madame la chance. Blague à part, qu'avez-vous prévu pour le cas où le gardien aurait un rhume ?

— Vous irez le voir dans sa loge.

— D'accord.

— Il vous remettra les passeports, les billets et les autres documents. Ensuite, vous irez droit à l'aéroport. Si tout marche bien, l'avion en direction de Paris décollera à six heures du soir. Dès votre arrivée, vous essayerez de retrouver le capitaine de Lanaudière. Répétez.

— Bucarest, Paris, Lanaudière.

— Ceci est votre identification auprès du capitaine qui aura l'ordre de vous expédier immédiatement à Londres. Voici l'enveloppe que vous devez lui remettre.

— Il n'est pas gros votre paquet, plaisanta Arthur.

— Tout est marqué en code sur des bandes très étroites. En cas de danger, vous les mâcherez.

— Drôles de bonbons !

— À titre de viatique, j'ai aussi pour vous du chocolat. L'homme lui tendit un tube d'aspirine qui ne contenait qu'une seule pilule blanche. je puis vous assurer que la mort survient presque instantanément. Si on devait vous torturer, cette pilule vous sera très utile. Vous avez l'ordre de ne pas attendre à la dernière minute et d'avalier dès que vous sentirez que vous ne parvenez plus à vous taire.

— Charmante perspective

— Simple précaution.

La voiture roulait à bonne allure sur la route. Derrière eux, disparaissaient les faubourgs de Livour.

— Nous franchirons ensemble la frontière. Ensuite, vous n'aurez qu'à prendre le train. Je vous donnerai l'argent à la gare pour que vous puissiez acheter votre billet.

Arthur regardait distraitemment le paysage. Pauvre Yves, pensait-il. Ça doit être difficile d'être un enfant égaré dans cet univers de fous.

Le conducteur vit un tronc d'arbre. Il était à quelques mètres. De toutes ses forces, il appuya sur le frein. Un pneu de devant éclata. La tête d'Arthur cogna contre la vitre et il perdit connaissance. Avec un bruit de ferraille, la voiture roula dans le ravin. Les flammes jaillirent...

Au même moment, Yves avalait la soupe trop chaude, sagement assis sur sa chaise.

— Surtout, ne te sauve pas de nouveau, disait Jeanne. Ce n'est pas le moment de nous faire des peurs pareilles. Nous t'avons cherché partout.

— J'ai cru apercevoir un ami, répéta Yves pour la dixième fois. Je m'excuse.

— Laisse-le tranquille, intervint Richard. Nous avons d'autres choses à discuter.

Casimir expliquait son plan.

— Nous irons jusqu'à la ville de Pchem. Il semble que là-bas, on trouve assez facilement des guides qui, pour une certaine somme, se

chargent de vous faire passer à travers les champs. Bien sûr, il faut le faire la nuit...

— Je ne peux pas courir un tel risque, objecta Richard. Pense à Jeanne et à Yves.

— Laisse-les ici et viens avec moi. Toi, les « Camarades » te fusilleront tôt ou tard. Tu es trop connu. Jeanne, elle, peut s'installer avec Yves dans un coin calme où elle pourra attendre que la guerre finisse.

— Parce que je propose de partir pour le Japon, vous vous croyez forcés de me contredire. Nous allons voyager en train et en avion. Nous aurons des passeports en règle, et nous n'allons pas nous exposer à des dangers inutiles. Si ce n'est qu'une question d'argent, je suis prêt à vous avancer ce qu'il vous faut. J'ai fait coudre, dans la doublure de ma pelisse, des dollars-or et des napoléons.

Mademoiselle Sophie les écoutait attentivement. Pour eux, je n'existe pas, pensa-t-elle. Ils vont m'abandonner dans cette ville étrangère, où je ne connais personne. Une gouvernante, après tout, ce n'est qu'un meuble qu'on déplace et qu'on oublie facilement quand on n'en a plus besoin. Elle serra ses doigts sous la table pour réprimer une irrésistible envie de crier.

— Ton histoire du Japon est une vaste blague qui ne tient pas debout, dit Casimir. Enfin... Faites ce que vous voulez Moi, je pars ce soir.

— Imbécile ! s'emporta Robert. Pour aller où ? A Vars ? Les Boches te trouveront encore plus vite que les Russes. Ta fameuse résistance, tu n'auras même pas le temps d'y songer. Notre famille est trop célèbre au pays. Des centaines de gens savent que les usines Stanski ont refusé autrefois de vendre des marchandises à l'Allemagne hitlérienne et que tu étais dans l'armée. Ça suffira pour te faire pendre.

— Tu as l'immense tort de t'imaginer que nous sommes des personnalités de marque et que le grand Adolphe, en chair et en os, est prêt à nous poursuivre. Mets-toi dans le crâne, que la Gestapo ne tue pas, par définition, tous les citoyens qui ont eu le malheur d'être riches. À moins que nous n'ayons parmi nos ancêtres une vague grand-mère d'origine juive, ce qui me surprendrait...

— Cessez de vous chamailler, s'interposa Richard. À mon avis, il faut revenir à Vars, ne serait-ce que pour nous occuper de notre mère. Jeanne et moi, nous allons demander officiellement des permissions et nous traverserons avec les autres réfugiés. C'est le moyen le plus long, le plus pénible, mais aussi le plus sûr. Je m'en vais tout de suite au bureau de rapatriement faire ma demande. Garçon, l'addition, cria-t-il.

— Les Boches sont plus civilisés que les « Camarades » et ils n'ont pas de Sibérie à leur disposition, monologuait Casimir. Il sera, en outre, infiniment plus facile d'organiser la résistance à Vars qu'à Livour, où les Ukrainiens ne manqueront pas de nous mettre des bâtons dans les roues.

— J'ai rendez-vous, à quatre heures, avec mon homme, dit Robert. Dépêchez-vous.

Le garçon s'approcha de leur table. Richard sortit l'argent de son portefeuille.

— Je m'excuse monsieur, dit le garçon. Ces billets ont cessé d'avoir cours. On n'accepte plus que des roubles.

— Changez-les pour moi, voulez-vous ?

— Je regrette monsieur. Vous devez vous présenter à la banque, et vous n'avez droit qu'à 500 roubles par famille. Le taux est de mille piastres pour un rouble.

— Mais c'est impossible, s'énervait Jeanne. Dans ces conditions, il ne nous reste plus rien.

— Calme-toi. je m'arrangerai.

— J'achète des bijoux, des souvenirs de famille, de l'or, de l'argent et des diamants, murmura monsieur Stock.

À la table voisine, une femme lui donna sa montre. Il se mit à débattre le prix avec elle tout en surveillant Richard du coin de l'œil. Robert jeta une pièce d'or sur la table.

-Voici pour votre addition. Il ne sera pas dit qu'un Stanski a été incapable de payer un montant aussi ridicule.

Ils se levèrent et sortirent les uns après les autres.

— Adieu ! dit Casimir dans la rue.

— Que Dieu vous bénisse ! soupira Emsi.

— Nous nous retrouverons dans quelques semaines, promit Richard.

Jeanne sanglotait. Robert offrit à Casimir des napoléons.

— J'ai peur de me faire dévaliser, riait-il. Garde tes richesses.

— Prenez, Jeanne, répétait Emsi, en fourrant des dollars dans son sac. je vous en supplie, ne protestez pas. Je suis si contente de pouvoir vous les donner.

— Dis au revoir Yves, rappelait mademoiselle Sophie, et n'oublie pas d'embrasser la main de ta tante.

Chacun partit de son côté et, seule, Jeanne se retourna à plusieurs reprises, pour faire des signes d'amitié à Emsi. Devant la banque, une longue file de gens attendait.

— Ce n'est pas la peine, dit Richard, Au taux qu'ils imposent, nous avons à peine assez de piastres pour ramasser une centaine de roubles ; autant les garder comme souvenir. Dans la zone allemande, ça vaudra peut-être plus.

Au bureau de rapatriement, il y avait beaucoup de monde. Les miliciens en civil, avec des brassards sur le bras droit, assuraient l'ordre. Yves remarqua à côté de lui, l'homme qui l'avait abordé au restaurant.

— Bonjour monsieur le directeur, dit-il, en s'adressant à Richard. Vous vous rappelez sûrement de notre dernière rencontre.

— Excusez-moi, mais je ne parviens pas à...

— Voyons, cher ami... Albert Gland, le directeur de la Radio-Vars, qui a eu l'honneur de vous interroger au cours de la fameuse grève...

— Bien sûr. Suis-je donc distrait ! Vous comprenez, la situation nous préoccupe à un tel point qu'on finit par perdre la mémoire. Comment vous débrouillez-vous à Livour ?

— J'essaie de retourner en zone allemande. J'ai horreur des barbares.

— Quel mépris d'intellectuel ! plaisanta Stanski.

— Ils gardent les passeports, dit une femme. Je me demande si on les reverra jamais. Ça a l'air d'un guet-apens, cette histoire. Vous vous rendez compte ! C'est agréable de se promener sans papiers. Les soldats les demandent à tout propos, la milice l'exige quand on va acheter

une boîte d'épingles dans leurs fichues coopératives et, dimanche dernier, on me les a réclamés à la sortie de l'église.

— Ils doivent émettre des certificats attestant que les passeports ont été déposés au bureau de rapatriement, dit Richard.

— Et quoi encore ? Vous vous croyez au paradis ! se moqua la femme.

— Je refuse de laisser mon passeport, dit Jeanne.

— Attends, chérie, je vais demander à l'employé du guichet.

— Je connais quelqu'un qui vend des cartes d'identité temporaires, chuchota Albert Gland. Ça pourrait être une solution.

— Je m'étonne qu'un homme comme vous soit prêt à contourner la loi. Bien entendu, nous ne vivons pas en temps normal, mais personnellement, je tiens à suivre jusqu'au bout la voie officielle et légale. Bon ou mauvais, du moment qu'un règlement existe, il est malhonnête d'essayer de le contourner.

— Légal ou pas légal, je ne tiens pas à me faire mettre en prison. Gland ne dominait plus sa mauvaise humeur.

— Allez vous promener, conseilla Jeanne à mademoiselle Sophie. On risque d'attendre longtemps.

Yves huma avec plaisir l'odeur du soir.

— J'aimerais aller à l'Hôtel Georges, dit-il.

L'ancien monument en pierre avait disparu. Sur la grande place, s'élevait une immense statue du maréchal Staline. Autour, s'agitaient, au gré du vent, des drapeaux rouges. Sur les murs des maisons, on

avait étendu de larges bandes de tissu de la même couleur. Yves s'appliqua à lire, dans l'ombre, les slogans qu'on y avait marqués en lettres d'or. « Vive l'Armée Russe ! » « Nous saluons nos libérateurs ! » « Le camarade Staline, père de toutes les Russies, veille sur votre sort ! » Devant l'hôtel, deux soldats montaient la garde. Dans la vitrine de l'épicerie de luxe, souriait la photographie de Staline. Une affiche annonçait que la « Coopérative du peuple » ouvrirait bientôt ses portes. À côté, un marchand ambulant vendait de grosses miches de pain. Mademoiselle Sophie s'approcha.

— Acceptez-vous des piastres ? demanda-t-elle.

— Non, ma bonne demoiselle. Mais, pour vous rendre service, je veux bien faire une exception. C'est cinq cents piastres.

— Combien ? s'étonna la gouvernante croyant avoir mal entendu. Hier, ça ne coûtait que cinquante piastres.

— Hier, c'était hier... Qui me fournira la farine, demain ? Je vous le demande un peu, qui ? Voyons ma bonne demoiselle, ne discutez pas. Vous avez assez d'argent dans vos poches.

— Il ne me reste qu'une centaine de piastres, dit lentement la gouvernante. Bonsoir.

— Maman ne te donne pas d'argent ?

— Tes parents sont au bout de leurs ressources.

— Ce n'est quand même pas ta faute

— La leur non plus.

— Tu accepterais de revenir avec nous à Vars, malgré cela ~

— Tu y tiens ?

— Oh ! oui.

— Pourquoi ?

— Je n'ai jamais réfléchi à cette question.

Yves regardait droit devant lui. Il se rappela le jardin, le guidon de sa bicyclette qui brillait au soleil, les allées ratissées avec soin et le bosquet caché dans la verdure. Du balcon, une voix l'appelait. Mademoiselle Sophie, droite dans sa robe sombre, annonçait que le goûter était servi. Les tartines de confiture avaient un goût de vacances. Les oiseaux chantaient derrière la fenêtre. Brytan, le chien de son père, venait poser sa lourde tête sur ses genoux.

— Tu fais partie de mon enfance, d'un monde que j'ai perdu et que je ne retrouverai pas. Et puis, je t'aime, sans trop m'en rendre compte.

— Oh ! tu t'es surtout habitué à ma présence. Il est parfaitement incongru de ma part, de faire subir un pareil interrogatoire à un gosse, pensa-t-elle.

— Tu sais que c'est faux ; alors pourquoi le dis-tu ?

-Je me sens très seule, avoua mademoiselle Sophie

— Tu n'as pas de parents ? Yves s'apercevait, à sa grande stupéfaction, qu'il ne savait absolument rien au sujet de sa gouvernante.

— Non. J'ai eu des élèves... Ce furent tout d'abord deux filles. Elles étaient intenable ces petites. Je n'aurais pas cru que des enfants puissent être capables d'une méchanceté pareille. Tu sais, elles me torturaient de mille et une façons et elles me mettaient dans tous mes états. J'ai tenu dix ans. C'est un bail ! Ensuite, ce fut un garçon infirme, une

filles arriérées et... toi. Quand je suis arrivée chez vous, tu étais un bébé. Un tout petit bonhomme blanc et rose. Tes parents voyageaient et je t'avais à moi des journées entières. On s'attache, Yves. Fais attention, c'est dangereux ! On souffre trop ensuite ! Dans mon cas, ce fut malheureusement inévitable. J'ai toujours vécu dans des cadres luxueux qui ne m'appartenaient pas. Des salons qu'on me prêtait en quelque sorte, en me recommandant de ne pas casser de bibelots. Te souviens-tu, de ce vase que tu as laissé tomber par mégarde ? Ta mère te gronda et, tu m'as confié en sanglotant que, quand tu serais une grande personne, tu casserais des objets de valeur, pour le seul plaisir de te sentir maître de tes actes. Ce plaisir, Yves, je ne l'ai jamais connu ! Tais-toi ! Laisse-moi finir. Tu m'aimais trop à l'époque. Quand ta mère te proposait une promenade, tu t'accrochais à mes jupes et tu criais. Tu préférais rester avec moi. Ta maman avait de la peine. je me suis efforcée de devenir plus distante, plus froide. Peu à peu, tu as compris et tu cessas de me vouer cette admiration d'enfant qui représentait mon unique richesse. Ne proteste pas ! Pour toi comme pour le reste de ta famille, je suis devenue un meuble. Commode certes, mais qui ne saurait penser. On me payait royalement mes services, je n'avais aucune raison de me plaindre, et le temps a passé...

— Oncle Arthur me disait que tu étais jolie. Pourquoi ne t'es-tu pas fiancée ?

— J'avais un dimanche de libre sur deux.

— Il n'est pas trop tard, protesta Yves. Tu devrais te marier.

— Comme tu es naïf, mon petit. Tu crois que c'est aussi facile que ça d'aimer ?

— Je ne sais pas. je cherche une solution. Je voudrais tant te savoir heureuse !

Il faisait tout à fait sombre à présent. De minuscules flocons de neige commençaient à danser dans l'air. Au bureau de rapatriement, Jeanne et Richard venaient justement de quitter le guichet. Albert Gland pérorait à voix basse. Ses yeux verts, cachés derrière les lunettes à monture d'écaille noire, observaient Yves avec insistance.

— Il faut acheter des certificats temporaires, disait-il. Vous voyez bien qu'on refuse de délivrer le moindre papier en échange de nos passeports.

— Richard, monsieur a raison, insista Jeanne. J'ai peur de sortir d'ici.

Stanski faillit se fâcher. Pour éviter une scène, Gland changea de ton et se mit à parler à Jeanne à voix basse.

— Je serais content d'être enfin chez moi. Je rêve de mon fauteuil, de ma table de travail et surtout de retrouver mes manuscrits.

— Vous écrivez ? demanda-t-elle.

— Oui. Des pièces de théâtre, des articles et aussi des études. J'ai eu une carrière assez étrange. À vingt-deux ans, j'ai terminé ma licence ès lettres ; à vingt-cinq ans, je jouais Hamlet avec une troupe de province ; à trente, j'avais mon propre théâtre et, trois ans plus tard, je recevais ma nomination à la radio.

— Quelle réussite ! admirait Jeanne.

— Oh ! vous savez, j'envie votre mari. Il peut mettre l'argent dans sa poche et aller fonder une nouvelle usine n'importe où. Pour moi, c'est infiniment plus difficile. On peut écrire partout certes, mais en dehors de mon pays, je n'ai guère la possibilité de publier. Il faudrait que j'écrive dans une autre langue ou que je fasse traduire mes œuvres... C'est compliqué ! Sans dire qu'en France par exemple, les cote-

ries et les luttes que se livrent les intellectuels sont telles qu'un étranger est exclu d'avance. C'est pour cela, d'ailleurs, que j'ai décidé de ne pas essayer d'aller à Paris. Vous savez, émotionnellement la guerre ne me touche pas. Ce n'est après tout qu'un épisode historique qu'il s'agit de savoir traiter en tant que tel. Je ne parviens pas à me réjouir des succès de mes compatriotes, car je pense aussi aux soldats qui meurent de l'autre côté.

— J'espère que vous parvenez au moins à les plaindre, quand ils capitulent, ironisa Richard.

— Bien sûr, bien sûr... Quoique pour certains, finir comme ça ou autrement n'a guère d'importance. Je vous avoue que ce n'est pas la perte des vies humaines qui me frappe. On est ému vraiment, quand on se trouve face à face avec un être qui souffre : humble victime d'une cause ou d'une idéologie commune. Par contre, quand on vous annonce que six mille hommes furent tués, on ne se rend plus compte de ce que cachent ces relevés statistiques : des œufs, des carottes ou des existences bêtement sacrifiées... Ce qui est atroce, selon moi, c'est le sort des estropiés : de ces gars qui furent brisés physiquement ou moralement. J'espère que ça ne t'arrivera pas, petit...

Gland lui caressa les cheveux ; Yves fut obligé de lever la tête.

— J'aimerais avoir un fils comme toi, dit Gland. Je me demande s'il saurait me dévisager avec autant de haine ? Tu as raison de me détester. Je suis en train de développer des raisonnements que la jeunesse méprise. C'est bien ça ? Il faut être idéaliste à un certain âge pour pouvoir mesurer, plus tard, l'étendue de sa naïveté. Après tout, moi aussi je fus légionnaire, et je me suis battu à côté de notre Maréchal. Je te le raconterai quand nous aurons un moment de libre. Il se peut que tu me juges alors moins sévèrement.

Devant la maison, Andrus embrassait Marthe.

— Faites attention ! dit-il à Stanski. Marsov est en train de battre sa femme. Elle avait couché avec le chauffeur. À votre place, j'évitais de le rencontrer.

— Je suis désolé, s'excusa Richard. On dînera ensemble demain. Ce soir, notre bon « Camarade » fait des siennes et je serais navré de vous exposer a des ennuis.

Gland s'inclina et murmura à Jeanne : — Ne vous inquiétez pas. je m'arrangerai pour avoir ces certificats temporaires. Votre mari n'aura qu'a me rembourser.

— Oh ! comme vous êtes gentil ! Je vous en suis très reconnaissante.

— Curieux bonhomme ! constata Richard en tournant la clef dans la serrure.

— Je le trouve très serviable, dit Jeanne.

Ils entendaient distinctement maintenant les bruits de la dispute. Marsov accablait sa femme d'un flot ininterrompu d'injures. Yves sentit un vague plaisir à les savoir dressés ainsi l'un contre l'autre. Mademoiselle Sophie pensa avec angoisse, qu'il lui faudrait passer devant la porte des Marsov, pour se rendre à la cuisine. La gouvernante n'osait pas avouer qu'elle avait peur.

Survivre. Roman.

Chapitre VII

[Retour à la table des matières](#)

Le train avançait en sifflant et en lançant des nuées de vapeur. Il faisait froid. Dans les compartiments, pour la plupart vides, les rares passagers, enveloppés dans des châles et dans des couvertures, semblaient figés sur leur banquette.

— Tu vois, j'avais raison de ne pas écouter Richard, disait Robert à Emsi. Ils ont tenu parole, nos guides.

— Je serai tranquille, quand nous serons arrivés. J'ai peur de me réjouir avant le temps.

— Tu as toujours été terriblement superstitieuse. Explique-moi, comment une femme intelligente peut croire aux mauvais présages et aux autres bêtises du même genre.

Emsi rougit comme une collégienne. Les remarques de son mari avaient le don de la mettre hors d'elle-même. Combien d'années encore gardera-t-il le pouvoir de me faire souffrir ?se demanda Emsi.

— Pour le prix que nous avons payé, on aurait pu nous offrir la première classe, constata Robert. Enfin, il ne faut pas être trop exi-

geant. Ce n'est pas une équipée banale que la nôtre. À Vladivostok, nous aurons le temps de nous réchauffer et de prendre un repas convenable. Je suis très content de pouvoir visiter cette ville que je ne connais pas du tout. Ensuite, nous nous amuserons à vivre quelques semaines au Japon, en parfaits touristes, et nous mettrons le cap sur Londres. De toute façon, à partir de Tokyo, il n'y aura plus de problème. Quand je songe à ce que peut procurer l'argent, je m'incline bien bas devant le Moloch. Te rends-tu compte ! En pleine guerre, nous sommes devenus des voyageurs insouciantes grâce à un petit tas de pièces jaunes. Au fond, c'est à désespérer du genre humain. À quoi servent l'intelligence, la culture et toutes ces valeurs sacro-saintes qu'on nous apprend à respecter ? Regarde les journalistes, par exemple. Certains se crèvent pour écrire des articles sensationnels, pour découvrir des idées originales, pour se faire un nom comme on dit, et puis un beau jour, la guerre arrive et ces messieurs se retrouvent dans la rue. Il suffit alors qu'ils soient démunis, pour qu'ils se transforment en larves. Te souviens-tu de la scène avec Lars ? Ce fut pourtant la tête forte du journal. Ce qu'il a pu me supplier ce gars-là à Livour, pour que je lui paye son passage... Il était prêt à tout ! Il me promettait d'avance de ne jamais écrire une ligne qui risquerait de me déplaire... Ce fut indécent ! Non, ma chère, dans la vie, la vraie chance consiste à naître fils unique d'une famille riche. On profite alors d'une fortune ramassée par plusieurs générations et on parvient à échapper aux pires cataclysmes. Bon ou mauvais, l'homme riche a toutes les cartes dans sa main. Il peut s'acheter la vertu, l'amour, le bonheur et la... vie. Mais oui, et quoi qu'en disent les moralistes ! Dans les situations extrêmes, d'ailleurs, l'échelle des valeurs change. Seul l'argent garde son pouvoir intact. Et quand je dis argent, je veux plutôt parler de l'or, cette matière précieuse entre toutes, dont la puissance s'accroît encore quand la monnaie cesse de jouer son rôle. Il n'est pas nécessaire d'être économiste pour s'en rendre compte...

Emsi l'écoutait en silence. Pour elle, la richesse avait été la pire des malédictions. Si Robert avait été pauvre, s'il avait été obligé de travailler durement, il n'aurait pas eu le temps de connaître les demois-

selles d'origine modeste, qui lui apportaient le piment de l'aventure. Ma dot ne m'a jamais permis, a moi, de m'acheter le droit de ne plus être seule, pensa-t-elle. Avec mes bagues, mes bracelets et mes colliers, j'ai été la risée de tous.

— Je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi, protesta-t-elle faiblement.

— Chère amie, je ne te comprends pas. Robert adopta un ton offusqué. Tu as eu une vie bien plus agréable que la mienne. Tandis que moi, j'étais obligé de m'occuper des détails matériels insignifiants, de monter des organisations qui m'ennuyaient, mais avaient le mérite d'être utiles, toi, tu pouvais lire, réfléchir et rencontrer des gens intéressants.

— Je n'ai pas eu d'enfant.

— Oh ! les enfants, c'est souvent une charge plus qu'autre chose. À la longue, il est plutôt décevant d'essayer de former un être humain.

Le train s'arrêta. Emsi ramassa, en hâte, les deux sacs à main et la lourde valise. Son angoisse devenait de plus en plus obsédante.

— Nous allons appeler un porteur.

— Chéri, je t'en prie, nous sommes en Russie soviétique. Ce n'est peut-être pas l'usage ici !

— Tu ne crois quand même pas que je vais me mettre à transporter mes bagages ?

Personne ne venait. Robert suivit sa femme en maugréant. Emsi remarqua avec frayeur que les gens qui les dépassaient se retournaient aussitôt. La pelisse de Robert réveillait leur curiosité. Comme convenu, un homme les attendait sous l'horloge, près de la sortie.

— Ne vous montrez pas trop, dit-il en russe.

— On peut aller au restaurant, j'espère ! Je meurs de faim !

— Si vous voulez absolument courir ce risque, acquiesça à regret l'inconnu, voici l'adresse où vous pourrez manger. Je viendrai vous chercher vers quatre heures. Vous repartirez peu après.

— Déjà ! s'étonna Robert.

Emsi l'entraîna, craignant qu'il ne finisse par l'indisposer à leur égard. Le restaurant se trouvait à proximité. Il y avait très peu de monde. Robert commanda le menu dans son russe hésitant, et donna le ticket que l'inconnu lui avait offert. Avec dégoût, Emsi essuya la cuillère sale. La peur ne la quittait pas. Elle n'osait pas regarder autour d'elle pour éviter de se faire remarquer, et garda les yeux fixés sur son assiette. Elle aurait aimé que les heures avancent plus vite et qu'elle puisse être de nouveau dans le train, mais les aiguilles de sa montre se déplaçaient lentement.

— Viens te promener, proposa Robert en finissant son dessert.

Docilement, Emsi se leva. Il était inutile de protester, Robert n'avait pas l'habitude de lui sacrifier ses projets qui se transformaient immédiatement en idées fixes.

— Ce sont des étrangers, murmura l'individu assis à la table voisine. Ils doivent être riches. As-tu vu leurs montres ?

— Tu as raison, Stepan. Son compagnon souffla des ronds de fumée. On va les suivre.

— Un « Camarade » doit nous rencontrer ici, dit Robert au garçon. Qu'on lui demande de patienter. Tu viens, chérie ?

Dans la rue, Stepan se rapprocha du couple.

— Pouvez-vous me donner du feu, camarade ?

Robert fit jaillir la flamme de son briquet.

— Vous êtes étrangers ici ? poursuivit Stepan.

— Oui, acquiesça Robert. Nous aimerions visiter la ville.

— Mon frère et moi disposons de quelques instants. Voulez-vous que l'on vous conduise ?

Robert accepta avec empressement, sans faire attention à Emsi qui, par gestes, essayait de lui faire comprendre qu'il s'engageait dans une dangereuse histoire.

— La rivière, en cette saison, est de toute beauté, n'est-ce pas Alexij Alexandrowicz ? Son compagnon ne répondit pas.

Sur le trottoir, ils durent se séparer. Robert marchait devant avec Stepan ; Emsi trotta derrière flanquée d'Alexij. Son cœur battait à grands coups irréguliers. Elle respirait de plus en plus difficilement. Si je pouvais avoir une attaque d'asthme, Robert serait bien obligé de s'arrêter, pensa-t-elle. Mais la crise habituelle ne se produisit pas. Alexij lui prit le bras comme s'il voulait l'aider. Emsi recula vers le mur. Il lui montra du doigt la statue de Staline qui se dressait toute proche, énorme, laide et puissante. Emsi fit une grimace en guise de sourire, et continua de fixer le dos de Robert. Il commençait à faire sombre. La neige s'épaississait et on ne voyait plus grand-chose. La rue était maintenant complètement déserte. Ils nous entraînent en dehors de la ville, pensa Emsi. Il faut absolument que je prévienne Robert. Elle fit resurgir du fond de sa mémoire des expressions russes et tira son mari par la manche.

— Je veux rentrer.

— Oui, oui, répondit distraitemment Robert. Nous allons revenir bientôt.

— J'étouffe ! supplia Emsi.

Robert ne l'entendit pas.

L'amour, songea Emsi, l'amour seul peut sauver les êtres humains. Si Robert m'aimait, il comprendrait. C'est ma faute. Je n'ai pas su le conquérir. Mon Dieu, pourquoi ne suffit-il pas de chérir un homme plus que tout au monde, pour obtenir en retour un peu d'affection ? Elle vit une rangée d'arbres, sinistres dans leur nudité, et s'aperçut qu'ils montaient le long d'un ravin. Les trottoirs avaient disparu. Ses pieds s'enfonçaient dans la neige. Chaque pas lui était un supplice. Elle pliait laborieusement ses genoux endoloris, ensuite elle s'appuyait sur les talons et lentement parvenait à soulever une jambe après l'autre. Emsi ne fut jamais aussi consciente des gestes et des mouvements qu'elle faisait ; de cette structure, en quelque sorte, qui composait le mécanisme de ses membres.

— Il est normal que tu te fatigues, répétait souvent Robert. Tu es bien trop grosse.

Comme c'était facile à dire ! Personne ne connaissait les affres de la faim dont souffrait la riche maîtresse de maison qui, trois fois par jour, s'asseyait devant une table surchargée de nourriture, sans avoir le droit d'y toucher. Son estomac se tordait. Ses doigts se crispaient sur sa serviette. Robert ne remarquait rien. Emsi ferma un instant les yeux. Le froid rendait ses paupières douloureuses. Quand elle chercha de nouveau dans l'ombre la silhouette de Robert, elle ne la trouva plus.

— Robert ! cria Emsi. Où es-tu Robert ?

Un coup sur la nuque lui fit perdre connaissance. Elle s'écroula.

— Achève-la Alexij, dit Stepan, et fouille son sac. J'ai la montre et le briquet. Veux-tu la pelisse ?

— On risque de se faire prendre. Elle est trop différente de celles qu'on porte chez nous. Laisse, conseilla Alexij. Diable ! ce qu'elle peut être lourde cette femme !

Ils traînèrent les deux corps jusqu'au bord du ravin, et les poussèrent vers le vide.

— Une bonne affaire de faite, constata Stepan en effaçant les traces sur la neige. Ce n'est pas tous les jours qu'il nous arrive une telle aubaine !

*
* *

À Livour, Richard et Jeanne recevaient Albert Gland.

— Je vais chercher des cigarettes, dit Richard. Excuse-moi un instant.

— J'ai apporté les certificats, murmura Gland. Les voici

— Combien vous dois-je ? demanda Jeanne sur le même ton.

— C'est cher. je suis désolé, mais je n'ai pu les avoir à moins de trois mille roubles.

— Je vous en prie ! protesta Jeanne. je vous suis très reconnaissante de me les avoir achetés. Elle prit son sac, sur la table de nuit, et

sortit les dollars qu'Emsi lui avait donnés. — Voilà je crois que c'est exactement l'équivalent.

Je suis un immonde cochon, pensa Gland, mais c'est l'unique moyen, pour moi, de me procurer assez d'argent pour retourner à Vars. Yves l'observait à travers le trou du paravent qui cachait son lit. — Salaud ! répétait-il, à travers ses dents serrées. Monsieur ose faire des affaires derrière le dos de mon père. Quand je vois comme il est gentil pour lui, j'ai la nausée.

— Vous avez entendu la blague qui circule à Livour, demanda Gland à Jeanne. Les Soviétiques ont annoncé que les employés du Consulat de France peuvent quitter le pays avec leur femme et leurs enfants. Je connais très bien le consul. C'est un célibataire endurci. Or, depuis deux jours, il est littéralement assiégé par les beautés de l'endroit qui lui demandent sa main et son nom. Personnellement, je lui conseille de contracter un mariage blanc, pour sauver une de ces charmantes demoiselles, mais il continue à résister ...

— Oh ! le pauvre, riait Richard. J'aimerais bien le rencontrer cet ennemi du sexe faible. Un de mes meilleurs amis vit à Paris, et il serait peut-être possible de lui envoyer un mot par son entremise.

— Mais c'est très simple, s'offrit Gland. On se rencontre demain, chez Lauterbach, à l'heure du thé. je me charge des présentations.

— D'accord.

Des voix s'éloignaient dans le corridor. Gland partait enfin. Yves se coucha et tira la couverture sur sa tête.

— J'espère que Robert et Emsi sont maintenant au Japon, dit Jeanne en se déshabillant.

— Ça m'étonnerait, constata Richard, pessimiste. -Comme elle était bonne, cette femme !

Jeanne comprit soudain que, grâce à Emsi, elle avait, pour la première fois de toute son existence, une somme importante à sa disposition. Ni sa mère, ni son mari ne pouvaient lui demander de comptes. Personne ne savait ce qu'elle possédait. Elle était libre de dépenser à sa guise.

— Camarade Stanska, je vous attends ! Camarade Stanska, il est temps de jouer, appela derrière la porte, Marsov.

— Je t'accompagne, dit Richard.

— Oh ! tu sais, je n'ai plus peur. Il aime vraiment la musique. C'est d'ailleurs le côté sympathique de son caractère.

— Ta, ta, ta, je ne tiens pas à te laisser seule avec lui. Maria Antonova est parfaitement incapable de servir de chaperon.

Yves s'endormit. Il rêva qu'il prenait le revolver de Richard, qu'il arrivait au salon, et qu'il appuyait sur la gâchette. Le capitaine Marsov tombait par terre, raide mort. Yves embrassait la main de sa mère et disait : « tu ne joueras plus pour un ennemi de notre patrie ». Maria Antonova éclatait en sanglots. Il lui expliquait que son mari était un méchant homme qui devait disparaître. Ensuite, il quittait ses parents pour aller rejoindre l'oncle Arthur, dont un inconnu lui apportait l'adresse. Son père traçait le signe de croix sur son front, et mademoiselle Sophie lui promettait de ne jamais oublier qu'il était un héros.

— Bonjour, dit gaiement Jeanne. Nous partons tous les deux, à la recherche de vêtements chauds. Mademoiselle Sophie doit rester, pour soigner les dames Osner qui sont malades. Elle nous rejoindra cet après-midi, chez Lauterbach.

Yves se frotta les yeux et passa dans la salle de bains.

Et si je prenais le revolver ? Il glissa sa main sous la baignoire, mais ses doigts ne rencontrèrent que des flocons mous de poussière, amassés depuis un temps immémorable. Il déjeuna à la hâte, en se demandant qui avait pu prendre l'arme.

— À partir de demain, monsieur Gland viendra te donner des leçons de littérature, de latin et de grec, annonça Jeanne, dès qu'ils furent dehors. Mademoiselle Sophie se chargera des autres matières.

— Je préférerais retourner à l'école, protesta Yves.

— C'est impossible ! Les réfugiés ne peuvent pas s'inscrire aux cours. Plusieurs institutions ont été formées, et celles qui restent sont débordées.

Ils arrivèrent sur une petite place. Des deux côtés, s'alignaient des toits en tôle montés sur quatre poteaux. Des gens circulaient entre les kiosques, où des vendeurs transis de froid vantaient leurs marchandises. Jeanne s'arrêta devant une grosse femme. Elle portait une courte veste et un fichu sur la tête. Constamment, la femme frappait ses pieds l'un contre l'autre, et soufflait sur ses mains rouges.

— J'ai de très belles choses presque neuves, dit-elle. Un manteau pour le jeune homme, une veste pour madame, des bottes, des foulards ... Rien ne manque ! Regardez les aubaines ! cria-t-elle à l'adresse des passants. Regardez les merveilles ! je vends pas cher ...

Un milicien s'approcha. — Ton permis ?

— Malheur de malheur ! On ne laisse pas les honnêtes commerçants faire leur métier, se plaignit la femme. Combien veux-tu ? ajouta-t-elle plus bas.

— Cinquante roubles, répondit le milicien.

— Jésus, Marie ! cinquante roubles ! Où vais-je prendre une telle somme ? La journée a été très mauvaise hier, et avec cette neige, les clients ne viennent pas.

— Si tu ne payes pas tout de suite, je t'emmène au poste, menaça le milicien.

— Voilà, voilà ...

La marchande plongea la main dans son corsage, et sortit une enveloppe de toile grise., De ses doigts engourdis, elle compta les billets et les tendit au milicien, avec un profond soupir.

— Je reviendrai te voir, sourit l'homme en s'éloignant. je t'aime bien.

— Quelle vermine ! Que le diable les fasse tous cuire à petit feu ! jura la femme. Elle cracha par terre, et retrouva son air aimable.

Jeanne prenait délicatement les vêtements froissés et sales qui gisaient pêle-mêle sur le comptoir. Elle ressentait un immense dégoût à choisir ainsi, parmi ces vieilles choses tristes, ce que porterait son enfant. Yves toussa. Soudain décidée, Jeanne lui essaya une veste d'une indéfinissable teinte brune. Docilement, Yves pivota, se pencha et plia les bras.

— Ce sera tout, dit Jeanne.

La marchande se mit à ficeler le paquet. Soudain, quelqu'un appela au secours. Deux soldats ivres traînaient une jeune fille.

— Mon Dieu ! ils emmènent Caroline, hurla la marchande. Bonnes gens, aidez-moi !

Autour, les clients disparurent comme par magie. Tant bien que mal, les vendeurs se cachèrent derrière leurs comptoirs. Yves saisit une grosse pierre et se planta devant les soldats. Jeanne, clouée sur place, ne parvenait pas à réagir.

— Allez, petit, dit l'un d'eux. Occupe-toi de ce qui te regarde !

— Bas les pattes ! ordonna Yves, ou je vous lâche la pierre sur les pieds !

Profitant d'un moment de surprise, la jeune fille libéra une de ses mains, fit demi-tour et parvint à se dégager. Les soldats qui cherchaient visiblement à prendre une décision, n'osèrent pas la retenir.

— Foutez le camp, espèce de cochons

Yves parvenait à peine à soutenir la lourde pierre, Les jurons qu'utilisait Marsov lui revenaient, et il les proférait avec un plaisir inconnu. C'était merveilleux de mordre dans les mots, de les mâcher dans sa bouche et de les cracher finalement, sans en comprendre tout à fait le sens.

— C'est ta sœur ? demanda un soldat.

— Ta gueule ! répondit Yves.

— Viens boire un verre avec nous, proposa l'autre. T'es un brave gars.

Jeanne se précipita. Elle se mit à expliquer que le capitaine Marsov les attendait et qu'il avait horreur qu'on soit en retard.

— D'accord, d'accord, concédèrent les soldats. Il ne faut pas laisser attendre un capitaine de l'Armée Rouge. Vive Staline !

— Vive Staline ! répéta, comme un écho, Jeanne qui tremblait.

Elle s'appuya contre la marchande, prête à se trouver mal. La pierre roula par terre. Yves, très rouge, regarda Caroline. Merci, dit la jeune fille.

— Il n'y a pas de quoi.

— Quel âge as-tu ? demanda le milicien qui avait vu la scène.

— Ce n'est pas vos oignons

Yves était prêt à toutes les audaces.

— Eh ! bien, il n'y a pas à dire, tu commences tôt, constata l'homme avec une certaine admiration. T'es pas mal, mon garçon ! Vraiment pas mal ...

Chez Lauterbach, mademoiselle Sophie n'osait pas remuer sur sa chaise. Gland parlait avec le consul de France.

— Vous ne connaissez pas le français ? Le consul la dévisagea avec insistance.

Mademoiselle Sophie fit un effort et répondit qu'elle avait, en effet, appris cette langue et qu'elle admirait beaucoup la culture française. René La Biche avait une bonne figure franche. La fraîcheur de sa peau contrastait étrangement avec ses cheveux blancs. Ses yeux cherchaient le regard de mademoiselle Sophie. La gouvernante sentit le rouge lui monter au visage.

— Mais votre français est excellent, s'étonna le consul. J'admire sans cesse le talent que vos compatriotes ont pour les langues, mais

dans votre cas, mademoiselle, c'est vraiment a s'y méprendre. Vos parents étaient-ils Français ?

Gland essaya de reprendre la conversation, mais La Biche, visiblement intéressé par mademoiselle Sophie, ne lui répondait que par monosyllabes. Il lui tourna même le dos à un certain moment, pour mieux contempler la gouvernante. Gland offensé s'excusa et alla se joindre à la table voisine, où un de ses amis lui faisait signe.

— Qui êtes-vous ? demanda La Biche, sans préambule.

— La gouvernante.

— Que d'amertume ! Mais ça n'a rien de honteux ... Vous savez, je ne suis plus très jeune, et j'ai eu l'occasion de rencontrer pas mal de gouvernantes qui valaient mieux que les mères de leurs élèves. Allez ! Pas de fausse modestie, mademoiselle. Vous me mettez mal à l'aise. Parlons d'autre chose.

Ils se mirent à échanger des propos savants et agréables sur la littérature, les arts et les pièces de théâtre. La guerre fuyait loin. Les obsessions et les cauchemars se dissolvaient, perdaient leur lancinante actualité et cessaient, en quelque sorte, d'avoir leur réalité propre.

— Je dispose d'un passeport et d'un visa que je peux offrir a une femme, dit tout à coup La Biche. C'est, en somme, un marché que je vous propose. J'ai besoin d'une secrétaire qui pourrait traduire certains documents. Au lieu de perdre mon temps, à Paris, à chercher une telle perle, je vous engage. Vous ne courez aucun risque. Il s'agit d'un mariage qu'on annulera facilement.

Mademoiselle Sophie avala péniblement sa salive.

— Je crains de vous décevoir ...

— Mademoiselle, vous êtes absolument délicieuse, riait le consul. Je me sens, en votre compagnie, comme un magicien. C'est surprenant, à quel point vous avez su rester proche de l'enfance. Vous savez, dans mon métier, on côtoie bien des gens charmants, brillants ou intelligents, mais des femmes aussi désintéressées que vous, ça ne se trouve plus. Je vous affirme que vous êtes un oiseau rare et que je me sens forcé de vous enlever. Avez-vous vos papiers ?

Mademoiselle Sophie expliqua qu'ils étaient au bureau des rapatriés, qu'on ne pouvait pas les réclamer et que la chose était compliquée, sinon impossible.

— J'adore les causes difficiles ! Nous partons, cria La Biche à l'adresse de Gland. Désolé de vous fausser compagnie.

— Il faut que je prévienne Yves, protesta la gouvernante.

— Votre amoureux ?

— Mon élève.

— Gland s'en chargera. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Au bureau des rapatriés, La Biche aborda un milicien.

— Consul de France, chevalier de la Légion d'honneur, se présenta-t-il pompeusement. Traduisez, mademoiselle !

Le milicien eut un moment d'hésitation, mais il sentit aussitôt, dans sa main, un billet, puis un autre.

— Par ici, dit-il.

— Deux cents roubles, glissa La Biche à l'oreille de mademoiselle Sophie. Ce n'est pas cher.

Le milicien les fit passer par la cour. Au fond, une porte basse s'ouvrit. Ils se trouvaient dans une grande cuisine.

— Attendez-moi et ne parlez à personne. C'est Sophie Robicka votre nom ?

Plusieurs hommes étaient assis autour de la table. Les uniformes déboutonnés sur des chemises sales, faisaient une impression pénible. Ils buvaient et discutaient en gesticulant.

— Ces messieurs s'amuse, plaisante le consul.

— Chut ! quelqu'un pourrait nous comprendre, dit mademoiselle Sophie.

Le milicien revint avec le passeport. Merci. La Biche se dirigea vers la sortie. Pas si vite, protesta le milicien.

La Biche lui tendit trois autres billets.

Au presbytère, le prêtre mit beaucoup de temps à comprendre ce qu'ils voulaient.

— Mes pauvres enfants ! dit-il enfin, je n'ai plus le droit de vous marier. Allez vous enregistrer à la milice. On vous donnera votre certificat, dans une semaine.

— Pour l'amour du ciel ! soyez persuasive, supplia La Biche.

C'est ma chance, pensa mademoiselle Sophie. L'unique et la seule que le sort ait jamais voulu m'accorder. Elle eut l'impression de se voir avec les yeux d'une autre, alors, au lieu de demander une faveur pour Sophie Robicka, elle demanda au prêtre d'aider une pauvre gouvernante. Une vieille fille sans famille, ni amis. Un être effacé et sans

importance qui vivait un beau rêve. Les paroles lui venaient facilement, car une immense pitié naissait en elle et la rendait loquace. Le curé pencha la tête et l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre.

— Je vais commettre un faux, dit-il. Êtes-vous sûre d'en être digne ?

— J'essayerai, murmura mademoiselle Sophie.

Il s'assit derrière son bureau, prit un parchemin dans son tiroir et se mit à feuilleter le gros registre. Lentement, il commença à tracer des lettres. Il faisait froid dans la pièce. Mademoiselle Sophie grelottait. René La Biche avait très envie d'allumer une cigarette, mais n'osait pas. — Ils sont étranges ces prêtres, pensa-t-il. On a constamment l'impression d'être en face d'un saint. Les petites manies quotidiennes, aussi anodines puissent-elles être, deviennent aussitôt incongrues. J'ai beau être un vieux bambochard, je me sens intimidé.

— Et voilà ! Le prêtre releva la tête. N'oubliez pas ! Ce n'est pas un document que je vous donne, mais un papier sans valeur qui doit vous servir à franchir la frontière, dans des conditions exceptionnelles. J'ai reculé les dates. Vous êtes mariés depuis un an.

— Si on devait m'interroger, monsieur le curé, j'affirmerais que j'ai eu ce document sans que vous en ayez connaissance, dit mademoiselle Sophie.

— Oh ! vous savez, ça ne m'effraie pas du tout d'être arrêté. Pour ça ou pour autre chose ! Tôt ou tard, ils décideront de nous faire disparaître tous. Ce qui importe, mon enfant, c'est que je sois en règle avec moi-même. En ce qui concerne les autres, ça a cessé malheureusement d'être possible. Alors, je m'en accommode tant bien que mal, tout en récitant mon bréviaire. Allez en paix ...

La gouvernante s'agenouilla et René La Biche se crut forcé d'en faire autant. — Je dois être parfaitement ridicule, songea-t-il. Quel drôle de peuple ! Ils ne réagissent pas comme nous. On dirait qu'ils prennent au sérieux des choses qu'on considère ailleurs, depuis belle lurette, comme des gestes sans signification aucune. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils sont sincères. Elle est franchement émue, ma petite cendrillon. Mademoiselle Sophie retenait avec peine ses larmes.

— Bon voyage ! Dites bonjour, de ma part, à la douce France. Il paraît que c'est un beau pays.

Le curé referma doucement la porte derrière eux.

— Pourrais-je rencontrer, une dernière fois, mon élève ? demanda mademoiselle Sophie.

— Je suis au regret de vous annoncer, madame, que nous sommes attendus au consulat. Il vaudrait mieux, en outre, qu'on ne nous voie plus d'ici notre départ. Une dénonciation, c'est vite fait. Je ne tiens pas à tenter les démons, protesta René La Biche. Quand je songe que, dans une semaine, je serai attablé à une terrasse de café, en train de boire un bon Beaujolais de chez nous, je ne parviens pas à croire à mon bonheur.

Je ne le reverrai plus, pensa Sophie Robicka. Oh mon Yves, comme ça serait merveilleux de partir ensemble J'aurais pu te montrer le Louvre ; t'emmener voir la statue de Chopin ; te faire oublier la guerre et la folie des hommes ! Au sud, le ciel s'éclaircissait. Ils s'arrêtèrent devant une grille. La Biche appuya sur la sonnette. Mademoiselle Sophie entra au Consulat de France.

— Te voilà seul, annonça Gland à Yves. Ta gouvernante a fait la conquête de La Biche. C'est un très joli coup pour une vieille fille !

— Je vous défends..

— Voyons, sois poli, s'interposa Richard. Tu commences tes leçons à partir de demain, et je te prie d'avoir plus de déférence à l'égard de ton professeur.

— Oui, papa.

Elle n'avait que moi au monde, songea amèrement Yves. Quelle blague ! Les adultes sont tous des fourbes et des lâches. Tous, à l'exception de l'oncle Arthur.

— Je viens d'apprendre que la Commission de rapatriement commence à fonctionner, dit Jeanne. Le premier départ aura lieu dans deux mois.

Ils se mirent à échafauder des plans et faillirent oublier l'heure du couvre-feu.

Yves ne les écoutait pas. Brusquement, il cessa de s'intéresser aux gens qui s'agitaient autour de lui. Désormais, il devait vivre replié sur lui-même, et profiter de chaque instant libre pour se cacher, derrière son paravent, avec un livre. Sa haine envers Marsov en fut atténuée et il traita avec moins de mépris la petite Tatiana. Par contre, il ne pouvait pas supporter Gland qui lui manifestait un intérêt amusé et une attention voisine de la tendresse. jamais, il ne manquait de lui apporter une surprise. Tantôt un bouquin, introuvable en ville, tantôt un objet amusant. Yves avait beau être distrait, avec une inépuisable patience Albert Gland reprenait son cours, soulignait les faits importants, disséquait les théories et répétait les notions qui devaient être apprises par cœur.

— C'est un pédagogue admirable ! s'extasiait Jeanne ravie.

— C'est aussi un fameux pique-assiette, ajoutait ironiquement Richard.

— Franchement, pour ce que nous lui payons, nous aurions mauvaise grâce à ne pas partager nos repas avec lui, protestait Jeanne. Tu oublies que c'est par son entremise que nous avons vendu ma bague. Il nous a obtenu un prix assez élevé

— Le quart de sa valeur réelle.

— Ce n'est pas sa faute. On ne trouve pas d'acheteur. Où veux-tu que les gens prennent l'argent pour s'offrir des bijoux ?

— C'est l'unique placement valable qu'on puisse faire. Les spéculateurs sont toujours à l'affût d'un certain genre de diamants, dit Richard pensif.

Un soir, la grande nouvelle arriva enfin. On partait pour Vars. Jeanne entreprit de nombreuses démarches et découvrit un menuisier particulièrement habile. Il s'installa dans la chambre et travailla toute une journée, en gratifiant Yves d'un flot ininterrompu de paroles.

— Tu comprends fiston, expliquait-il, autrefois, c'était simple. On creusait le talon, on y mettait le diamant ou une pièce d'or, et on refermait le tout pour que les trésors restent bien au chaud. Seulement, voilà ! Les « Camarades » ont découvert le truc. Remarque, c'est la faute des Russes blancs, les pauvres... Ils ont perdu, de cette façon, pas mal de galette. Bref, moi, le m'y prends autrement. Tu vois cette valise ? N'aie pas peur, touche.

Yves tâtait les parois parfaitement lisses.

— Tu ne sens rien fiston, annonçait triomphalement le menuisier. C'est bien naturel. Regarde cette lisière qui fait le tour. Elle est un peu

plus large que d'habitude, je te l'accorde, mais les « Camarades » et les Boches ne trouveront rien.

Il prenait, dans ses gros doigts rugueux, les pierres précieuses sorties de leur monture, et les enveloppait dans des morceaux de coton. Délicatement, il creusait ensuite la lisière, plaçait les petits paquets et la fixait à l'intérieur de la malle avec de minuscules clous.

— Ha ! ha ! J'aime faire des blagues à nos amis de la G.P.U., riait le menuisier. Et sais-tu, à quoi sert le coton ? Les Russes sont bêtes, mais les Boches jouent serré. Ce sont de fins renards ces messieurs de la Gestapo ! Ils te passent chaque bagage aux rayons X. Ça te paraît incroyable ? Moi aussi, j' ai eu du mal à le croire. Mais c'est comme ça. Ces fichus rayons permettent de tout voir, comme dans un miroir. L'or brille. Le diamant renvoie la lumière en plein dans les yeux. Faut les calmer, ces merveilles. je les bouche donc avec mon coton, et mortus. Aucun moyen de les découvrir, sans tout arracher.

— Ça ne vous donne pas envie de posséder des bijoux ? demanda Yves.

— Jamais de la vie. Je laisse ce tracas à d'autres. Veux-tu me dire pourquoi, moi, un honnête menuisier de la ville de Livour, je devrais passer des nuits blanches en attendant les voleurs ? Mes enfants sont élevés. J'ai un grand fils qui est parti faire la guerre et une fille qui travaille à l'usine. Ma femme est comme moi. Pourvu que notre gars revienne sain et sauf, le reste lui importe peu. Elle a supporté trois grossesses pour rien, ma vieille, alors elle apprécie d'autant mieux ses petits.

Grossesse, pensa Yves, et il se mit à chercher la signification de ce mot, dans le dictionnaire des dames Osner. Si mademoiselle Sophie était là, j'aurais pu lui demander, se disait-il, mais papa va se moquer de moi, et maman me parlera des cigognes.

— Il me reste une broche, constata Jeanne, après le départ du menuisier. Les pierres sont trop petites pour qu'on puisse les sortir de la monture, et l'ensemble a surtout de la valeur à cause du travail artistique, parce que les diamants eux-mêmes...

— Je vais la mettre dans une miche de pain, décida Richard.

Tous, ils comptaient les heures qui les séparaient du grand départ. Le capitaine Marsov était de plus en plus exigeant. Jeanne tombait de fatigue, mais n'osait l'avouer, de crainte qu'il ne devine quelque chose. Les dames Osner étaient chargées de lui annoncer par la suite que les Stanski étaient allés à la campagne. Elles tremblaient d'avance à l'idée de ce qui les attendait, et s'imaginaient mal leur tête à tête avec la famille du capitaine.

— Nous sommes si seules, se plaignait la vieille dame Osner, même Marthe et Andrus ont disparu.

C'était d'ailleurs une étrange histoire. Une nuit, on avait entendu des coups de feu, mais, comme cela arrivait assez souvent, on se contenta de faire la sourde oreille. Le lendemain, Laura apprit que les voisins du premier avaient été dévalisés. La milice ouvrit une enquête, tout en profitant de l'occasion pour exiger des « cadeaux » que les locataires n'osèrent guère refuser. Bien entendu, on interrogea aussi, pour la forme, Andrus et Marthe.

— Je m'en vais, déclara, le jour même, Andrus. Adieu Yves.

— C'est toi qui as fait ce vol ? demanda le garçon.

— Sale morveux ! protesta Andrus ; mais Yves comprit qu'il avait deviné juste.

— Va. je ne te trahirai pas, promet-il. je sais tenir ma langue. Ce qui me répugne, c'est que tu as utilisé le revolver de mon père. Il n'est plus sous la baignoire.

— C'étaient des capitalistes qui exploitaient le peuple, se justifia Andrus. Et le sacro-saint revolver de ton paternel lui a bien servi autrefois pour tuer des innocents. Ose le nier ?

— C'est autre chose. Il était capitaine et il faisait la guerre.

— Des nuances que tout ça, conclut Andrus, en faisant une grimace de dégoût.

Yves ne devait plus jamais le revoir.

Albert Gland vint à quatre heures du matin. Les Marsov dormaient enfin d'un sommeil de plomb. Ils sortirent sur la pointe des pieds. Dans l'ombre, ils pataugèrent dans la boue qui envahissait les trottoirs, en s'efforçant de ne pas faire trop de bruit. À la gare, la salle d'attente regorgeait de monde. Yves s'allongea dans un coin et ferma les yeux. Gland enleva sa veste et la glissa sous la tête brune du garçon. — Il a de belles boucles, pensa-t-il, attendri.

Le train avait du retard et Richard prévoyait qu'il leur faudrait attendre longtemps.

Survivre. Roman.

Chapitre VIII

[Retour à la table des matières](#)

Dans la petite ville de Pchem, l'agitation s'était emparée des habitants. Autant dire qu'on ne vivait plus pour soi, mais pour une multitude d'inconnus. Quotidiennement, des centaines de gens arrivaient de Livour, il fallait les nourrir, les loger et leur redonner du courage. Ils s'en allaient ensuite, dociles et inquiets, vers les hangars de l'usine qui se trouvaient dans les environs. Les grandes portes se refermaient et on ne devait jamais plus les revoir. D'un côté, c'étaient les Russes qui montaient la garde, de l'autre, on racontait que c'étaient les Allemands ; mais comme on n'avait aucun moyen de vérifier, personne n'en était vraiment sûr. En tout cas, plusieurs doutaient de la chose et regardaient ceux qui partaient comme des condamnés à la déportation ou à la mort ; alors, saisis de pitié, ils donnaient ce qu'ils pouvaient pour adoucir leurs derniers instants.

Les maisons regorgeaient de monde. On dressait des lits dans les cuisines et même sur les galeries. Certains, comme le boulanger par exemple, se dépouillaient à un point tel, que leurs propres enfants avaient à peine de quoi se vêtir. Le boulanger refusait d'accepter quoi que ce soit en échange.

— Vous êtes plus dans le besoin que moi, répétait-t-il à ceux qu'il hébergeait. Ne vous en faites pas, la Sainte Vierge me revaudra ce service au centuple.

D'autres, comme le pharmacien, l'organiste et plusieurs familles de journaliers préparaient d'avance des marmites remplies de pommes de terre afin que chacun puisse se servir. Les paysans apportaient du lard et de grands morceaux de viande. -C'est pour les réfugiés, disaient-ils, et ils promettaient d'en apporter davantage la prochaine fois. Par contre, l'aubergiste exigeait de l'argent, et personne ne couchait chez lui sans l'avoir grassement payé.

— Je ne tiens pas à devenir mendiant, affirmait-il, et à m'installer sur le parvis de l'église pour demander l'aumône. Ces messieurs-dames sont moins pauvres qu'on ne le croit. Ils exploitent la naïveté des idiots qui les logent par bonté de cœur. Tôt ou tard, vous verrez que j'avais raison.

Les Stanski s'étaient installés chez l'aubergiste. Richard avait encore des roubles et il payait pour Gland qui s'excusait à chaque occasion et promettait de le rembourser.

— Dès que je changerai les quelques dollars qui me restent je réglerai mes dettes, mon cher, répétait-il avec un regard de chien battu.

— Mais c'est une bagatelle ! protestait Jeanne. Vous nous rendez service en vous occupant du petit.

Yves se sentait comme un poisson dans l'eau. On lui laissait beaucoup plus de liberté qu'à Livour, et il en profitait pour courir dans les champs. L'odeur du printemps l'excitait. Il cherchait les premiers bourgeons, se promenait seul à travers la campagne, et abandonnait fréquemment la route pour se perdre dans les petits sentiers. Parfois, une fermière l'appelait et lui donnait une tranche de pain noir avec du fromage. Il s'asseyait alors dans la pièce basse, buvait le lait encore

chaud qu'on apportait de l'étable, et regardait vivre ces femmes et ces hommes d'un autre monde.

Ils lui plaisaient. Simples, ils parlaient lentement et avec réflexion, en choisissant soigneusement leurs mots.

— La guerre sera longue, soupiraient les vieux paysans trapus. À Noël, la terre était prise dans les glaces comme dans un étau, et le vent sifflait avec une telle force qu'on ne pouvait pas mettre le nez dehors. On voyait bien que le Bon Dieu voulait nous éprouver. Faut croire qu'il nous punira pour nos péchés. Advienne que pourra !

Les jeunes agitaient les fourches.

— Ce n'est pas la première fois que le pays est occupé. On s'en est toujours sorti, on s'en sortira encore : Les « Camarades » s'en iront avec nos fourches aux fesses.

— Nous ne parviendrons pas à chasser à la fois les Allemands et les Russes, objectait Yves.

— Faut pas nous demander comment on va les chasser. On n'est pas assez instruit pour ça, mais on peut te le dire, tous comme un seul homme, que le pays redeviendra libre. Retrousses tes manches et travaille, mon garçon, c'est encore le meilleur moyen de faire passer le temps.

Dans ses promenades, Yves rencontra, un matin, monsieur le curé. Il marchait à grands pas et, le vent jouait dans sa soutane.

— Tu t'en vas, avec tes parents, de l'autre côté ? demanda-t-il.

— Oui, on retourne à Vars. Nous attendons qu'ils se décident à nous laisser partir.

— J'espère que tu es un bon chrétien et un bon patriote ?

— J'essaye, mon père, mais c'est difficile !

— Balivernes ! protesta le curé. Tu aimes . le Bon Dieu ? Tu aimes ta patrie ? C'est l'essentiel ! Le reste ne dépend pas de toi. Il est inutile de te creuser la tête. Crois-moi, il y a une justice pour les éprouvés. On nous a attaqués dans le dos, et deux contre un. Ce n'était pas possible de se défendre. Il ne faut pas penser que nous avons perdu. L'honneur est sauf. Nos gars se sont battus comme des tigres. Saint Pierre les recevra au Paradis avec le sourire. En ce qui concerne les autres, ils iront passer l'éternité au purgatoire. Je te le décris, comme si j'y étais. Chacun paye ses comptes. Bien sûr, ce n'est pas drôle en attendant de les voir défiler dans les rues, attaquer nos gens et offenser nos femmes. Mais, tu sais ; celui qui sème le malheur attire le malheur sur lui !

— Je les hais, murmura Yves. Je voudrais les tuer tous.

— Pas si vite, fiston. Pas si vite. Tu es trop impatient. Et puis, il n'est pas bon pour un chrétien d'avoir de telles pensées. Sais-tu ! quand tu rencontres, sur ton chemin, une de ces brutes, dis : que Dieu lui donne au plus vite le repos éternel. Ça soulage et au fond ça signifie la même chose, sans qu'on aie besoin de charger son âme. Observe aussi nos gens. Admire-les ! Ils sont courageux. Ils sont solidaires les uns des autres. Ils se conduisent en frères. Et c'est déjà une très grande consolation. Ne t'arrête pas à punir les quelques méchants que tu devras supporter. Ils ne valent pas la peine qu'on se torture l'esprit. Par-tout, il y a des bons et des mauvais, mais chez nous, vois-tu, ce sont les bons qui l'emportent. Comprends-moi, fiston, une force véritable dort dans cette terre, dans le cœur de tous ces jeunes qui, comme toi, sont prêts à la défendre. Ils ne nous briseront pas, ces étrangers. C'est ça qui compte

Le curé fit un vague geste de la main.

— Viens te confesser. On cause, on cause et on oublie le Petit Jésus qui s'ennuie tout seul.

L'église sentait le bois frais. Yves parla longtemps, agenouillé dans l'étroit espace sombre. Il sortit soulagé. Les cloches sonnaient l'angélus. Des corneilles s'envolèrent au-dessus de sa tête en criant. Au loin, la ligne d'horizon semblait se fondre avec la terre. Sous un toit de chaume, une jeune fille chantait. Elle remarqua Yves et se tut subitement. Rouge de confusion, elle voulut fuir, mais il l'en empêcha.

— Tu chantes bien. je voudrais t'emmener avec moi.

Elle releva la tête et le regarda un instant,

— T'es jeune. Pour que j'accepte de suivre un homme qui n'es pas du village, il faudrait qu'il soit beau et qu'il vienne me chercher sur un cheval blanc.

— Un jour, je serai officier et je servirai dans les Uhlans, promit Yves.

— N'oublie pas alors de revenir, plaisanta la fille en lui fermant la porte au nez.

À Pchem, Jeanne vérifiait le contenu des valises. Richard et Gland jouaient aux échecs. Tout le monde était de bonne humeur.

— C'est pour demain, annonça Richard à Yves. Quand je pense que je vais enfin embrasser ta grand-mère, je me sens joyeux comme un collégien.

On se coucha tôt. À l'aube, Yves fut réveillé par le bruit qui venait du dehors. Une foule se dirigeait vers les hangars. La route n'était pas assez large pour la contenir. On piétinait, on se bousculait et on

n'avancait pas. Yves rejoignit en hâte ses parents. Midi approchait, quand ils arrivèrent, à leur tour, aux portes de l'usine. Aussitôt, Yves eut l'impression de pénétrer dans un univers de cauchemar. À gauche, près du mur, on avait installé un long comptoir derrière lequel se tenaient les officiers de la G. P. U. Ils vérifiaient les papiers et posaient des questions. Au bout, les soldats fouillaient les bagages et tâtaient les poches.

— Ta bague, dit l'officier à Jeanne.

— C'est mon alliance.

Sans plus de cérémonie, il lui arracha l'anneau du doigt. Yves comprit que sa mère pleurait.

— Voyons, chérie, murmura Richard, il ne faut pas t'en faire à ce point. Nous sommes et nous resterons ensemble. Qu'importe une alliance !

Stanski ne protesta pas quand l'officier lui enleva sa montre, et ouvrit docilement la bouche pour montrer qu'il n'avait pas de dents en or. Un peu plus loin, le soldat ordonnait à une femme de se déshabiller. — Tu caches quelque chose, hurla-t-il. Yves ne parvenait pas à détacher ses yeux de la pauvre vieille qui, en sanglotant, essayait de dégrafer sa robe. Le tissu craqua. Grotesque dans son corset d'un rose sale, la femme baissait les yeux.

— Continue...

Toutes les têtes se tournèrent vers eux. Le bruit des conversations devint plus sourd. La femme dénoua les lacets. Tout d'abord, Yves vit sa poitrine, deux morceaux de peau flasque, ensuite, son ventre ridé, ses hanches et ses longues cuisses étrangement boursouflées et grosses. — C'est donc ça, une femme nue ! pensa-t-il, horrifié. Son estomac lui faisait mal. Yves se mit à vomir.

— Espèce de sale cochon ! dit l'officier.

Il l'attrapa par le col, le traîna jusqu'à la cloison improvisée et le poussa. Yves tomba sur le seau rempli d'immondices. À la dernière minute, il parvint à se retenir au bord, et à se redresser. L'officier était parti. Il n'osa pas sortir et attendit.

— Ça va mieux ?

— Oui.

Yves avait terriblement honte.

— Ce sont des choses qui arrivent, constata philosophiquement Gland en lui tendant un mouchoir propre.

— Qu'ont-ils fait à la femme ?

— Ils l'ont rouée de coups et ils lui ont enlevé son dentier. Il paraît qu'elle avait beaucoup de dents en or. C'est presque fini. Avec les Boches, ça sera sûrement moins gai encore, mais je parie que ça va être plus rapide.

Il faisait nuit quand les Allemands les prirent en charge. Après les accents traînants des Russes, les ordres courts et secs des officiers de la Gestapo sifflaient dans l'air comme des balles.

— Un, deux ; un, deux ; criaient les gardes. Les hommes à droite, les femmes à gauche, les enfants au milieu.

La foule se divisa en trois rangées parfaitement droites et se mit à marcher.

— Reste derrière moi, dit Gland. Je ne veux pas qu'on nous sépare. Il me traite d'égal à égal, pensa Yves avec une certaine fierté. Richard cherchait à ne pas perdre Jeanne de vue. La colonne s'arrêta devant un bloc de bâtiments. Ils commencèrent à entrer. — Papiers, disait un soldat. On lui présentait les passeports ; il mettait un tampon et s'adressait au suivant. Le silence complet régnait. Dans la première salle, deux soldats prenaient les bagages et les déposaient sur une grande table.

— Attention à ma valise ! dit Gland. Elle est mal fermée.

— Vous la recevrez intacte, dans trois jours, répondit l'officier surveillant. Votre allemand est excellent ! Voudriez-vous nous servir d'interprète ?

Gland hésita l'espace d'une seconde. -Non, refusa-t-il. Je dois m'occuper de mon jeune ami.

Dans la deuxième pièce, il fallut se déshabiller. Ils vont nous fusiller, pensait Albert Gland. Yves avait très froid, nu soudain dans cette foule anonyme. Une autre porte s'ouvrit et ils virent des rangées de douches. La vapeur les enveloppa. Yves sentit avec délice l'eau tiède qui fouettait son corps. — Savonnez, criait un soldat. Quelqu'un lui glissa dans la main un morceau de savon. Il frotta ses cheveux.

— On va désinfecter vos vêtements, annonça le haut-parleur. Nous sommes obligés de prendre des précautions pour vous libérer de la vermine que l'armée russe apporte avec elle. Cette vermine provoque des épidémies dangereuses qu'il est important de ne pas propager.

S'ils devaient nous fusiller, ils ne perdraient pas autant de temps, se consola Richard.

— Un, deux ; un, deux. Formez les rangs.

Le bruit de l'eau cessa. Yves se retrouva assis sur des gradins en bois clair. On lui tendit un pantalon et une veste grise. L'étrange costume pendait, mais il fut heureux de ne plus être nu parmi tous ces étrangers. L'idée que les soldats portaient des uniformes, tandis que, lui, devait se promener dans cet accoutrement digne d'un bagnard, lui gâcha aussitôt son plaisir.

— Café !

Ils commencèrent à réagir comme des automates. Personne n'osait parler. Les soldats se mirent à distribuer du pain.

— Nous vous souhaitons la bienvenue dans la zone allemande, grésilla le haut-parleur. Vous êtes sous la protection de notre führer : Adolph Hitler. La victorieuse armée allemande écrasera bientôt les bandits français et anglais. Votre peuple profitera de cette victoire, à condition qu'il sache jouer son rôle. Nous aiderons les bons citoyens prêts à collaborer avec nous, mais nous détruirons, sans pitié, ceux qui oseront nous résister. Heil Adolph Hitler !

— Voilà ce qui s'appelle de la propagande, chuchota Gland. Je t'avoue que le bain m'a fait un bien immense. Quelle différence quand même entre l'ordre des Boches et la pagaille des « Camarades ».

— Ils se valent, protesta son voisin. Vous pouvez me croire. À Vienne, ils étaient déchaînés.

— Je me sens propre ; c'est toujours ça de gagné, plaisanta Gland. Je suis sûr aussi qu'ils vont me fusiller avec des balles stérilisées, et qu'on m'enterrera— tout de suite après, par crainte d'épidémie. En attendant, ils nous ont donné à manger. C'est bon signe ! Les Boches ne gaspillent pas la nourriture..

— La dernière pipe du condamné ! dit le voisin. Personnellement, je ne crois pas qu'on sortira vivant d'ici.

— Pessimiste ! Pourquoi n'êtes-vous pas resté à Livour ?

— Ma femme est à Vars.

— Rangez les bancs et les tables, près des murs. Ne perdez pas d'espace. Vite ! Vite ! Dépêchez-vous ! criaient les soldats.

— Dormez ! ordonna le haut-parleur.

La lumière s'éteignit. À tâtons, ils se couchèrent par terre. Gland rampa dans la direction d'Yves. Il glissa son bras sous sa tête. — Va ! dit-il, ça sera un peu moins dur.

Peu à peu, tout se calma. Dans l'immense salle, on n'entendait plus que le bruit des respirations.

De l'autre côté de la cloison, Jeanne ne parvenait pas à s'endormir.

— Nos bagages sont perdus. Nous n'avons plus rien, chuchota une dame.

— Il paraît que leur savon rend aveugle, dit la jeune fille, à côté.

— Vous en êtes sûre ?

— Et comment ! Je suis infirmière. Ces trucs désinfectants, c'est généralement très nocif. Il faut savoir s'en servir.

— Pourvu que mon fils ne devienne pas aveugle, s'affolait Jeanne.

— Enfin ! nous voilà débarrassés des « Camarades ». C'est plutôt rassurant, constata l'infirmière.

Jeanne pensa à Marsov. — Ils avaient quand même quelque chose d'humain, dit-elle. Les Boches ressemblent aux robots. Ils me font peur ! Avec les Russes, on pouvait temporiser ; avec ceux-là, on est en face d'une machine parfaite et indifférente. Les Allemands ont une horloge à la place de l'âme. On échappe à la brutalité, mais la cruauté érigée en système est autrement efficace.

— Nous sommes trop nombreux, protesta l'infirmière. Il n'est pas facile de mater un peuple de têtes fortes. Ça va être amusant de jouer aux devinettes avec les Boches. Les pauvres ! Ils sont dépourvus d'imagination. Je vous avoue, que je me promets d'en tirer parti.

— Comment ?

— En m'efforçant, par tous les moyens, de leur rendre la monnaie de leur pièce.

C'est un agent provocateur, pensa Jeanne et elle choisit de se taire. Ils vécurent ainsi trois journées calmes et monotones. Les visites médicales se succédaient. Jeanne faillit hurler pendant qu'on l'examinait sans ménagement.

— Ils cherchent des bijoux, lui expliqua la dame qu'elle avait rencontrée le premier soir. Heureusement, c'est fini. On ne retournera plus voir le médecin. Pour ma part, j'ai cousu mes boucles d'oreilles dans la doublure de mon manteau. C'est tout ce que je possède.

Jeanne aussi se tracassait à l'idée que la miche de pain n'était pas grosse, et qu'il suffirait de la couper en deux pour trouver la broche. L'idée que les mains des gendarmes pouvaient tripoter ce cadeau de sa belle-mère, lui était odieuse. Elle pensait à sa broche comme à une personne très chère, et l'identifiait en quelque sorte à Angelina.

Le troisième jour, le haut-parleur annonça

— Cet après-midi, vous passerez à la douane. Pour éviter la perquisition des Russes, vous avez caché des objets de valeur. Désormais, vous devrez les déclarer ! Si nos vérificateurs trouvent des bijoux ou de l'or, les personnes qui auront essayé de les passer en fraude seront fusillées. Nos méthodes de recherches sont infaillibles.

Jeanne devenait de plus en plus nerveuse.

— Je déclare mes boucles d'oreilles, décida sa nouvelle amie. je ne me pardonnerais jamais, si on devait exécuter mon mari. Et vous ? Vous n'avez rien ?

Il est impossible de démonter, pièce par pièce, chaque valise, se répéta une fois de plus Jeanne. L'histoire de la broche ne la laissait pas tranquille. Ça devenait une obsession.

— J'ai caché une broche, dit-elle.

— Où ?

— Dans une miche de pain.

— Attention ! murmura l'infirmière. Les « Souris » arrivent. Rien ne me répugne plus que leur gueule ! J'ai une envie folle de leur crêper le chignon !

Jeanne ne put s'empêcher de sourire. Par ses remarques, la jeune fille parvenait à rendre l'atmosphère moins oppressante.

On leur distribua leurs vêtements froissés, mais propres.

— Mais, vous êtes une jolie femme ! s'étonna l'infirmière. C'est fou ce que ça change de ne plus porter leurs frusques de condamnés à mort.

— J'ai peur ! avoua Jeanne.

— Moi aussi. J'ai l'impression d'être un mouton qu'on mène à l'abattoir. Regardez-moi ces figures de carême ! je vous promets de crâner jusqu'au bout, ne serait-ce que pour faire enrager les « Souris » qui nous observent.

On les poussa vers le comptoir.

— Ouvrez la bouche et sortez la langue, dit l'Allemande en uniforme.

Jeanne hésita un instant. La femme lui allongea une gifle. Un peu de sang coula sur son menton.

— Vos dents sont en ordre ? demanda l'infirmière avec sollicitude.

— Je crois que oui.

— Ne vous en faites pas. je retrouverai, un jour, cette « Souris » et je vous promets qu'elle ne s'en sortira pas vivante. Chacun son tour ! On a beau dire : les hommes ne sont jamais aussi salauds que les femmes ! Ils gardent un certain sens de l'honneur.

— Ceux qui ne déclareront pas les objets dissimulés seront sévèrement punis, répétait le haut-parleur.

Jeanne aperçut ses valises. Elle s'approcha.

— Réfléchissez bien ! Votre dernière chance !

L'officier de la Gestapo mit devant elle le trousseau de clefs. Jeanne avala sa salive. La dame, qui lui avait manifesté de l'amitié, se tenait à côté de lui. — Cherche dans la nourriture, proféra-t-elle du bout des lèvres. L'officier ouvrit le paquet. Méthodiquement, il sortit

un morceau de saucisson, une boîte remplie de sucre et quelques œufs durs.

Le pain n'était pas là.

— Fous le camp ! L'Allemand asséna, à la femme, un coup de pied qui la fit rouler par terre.

— Bravo ! mon petit vieux, chuchota l'infirmière.

Le gendarme ouvrit les valises. Ils commencèrent à examiner le contenu des deux malles.

— Voici une paire de gants trop beaux pour toi, disait l'officier. Ces cache-nez ont été faits en Angleterre, sans doute... Des chaussures d'hommes dont tu n'as pas besoin...

Il déposait, au fur et à mesure, ces objets sur une table placée derrière le comptoir.

— Ça sera tout, annonça-t-il finalement.

Jeanne prit ses valises et avança sans se retourner.

— Enfin ! les arbres ! annonça triomphalement l'infirmière. J'en avais assez de cette retraite entre quatre murs. Elle respira profondément en plissant le front. — Pensez à Nemesis. La fatalité, chère amie, nous guide, nous poursuit et nous assomme. Selon la très Sainte Église, nous sommes sortis de la poussière et nous retournerons en poussière. Pour le moment, à nous le train !

Une longue file de wagons les attendait.

— Le tapis volant est à votre disposition, déclara la jeune fille en s'inclinant. La princesse montera. Le prince charmant lui prendra la

main, et les uniformes resteront ici sur place. Les pauvres ! Ils vont continuer à tripoter les affaires des autres. Le rôle des bourreaux est parfois plus pénible que celui des victimes !

— Le Führer vous offre gratuitement le voyage jusqu'à Vars, annonça le haut-parleur. On vous rendra vos papiers au kiosque. Les roubles et les autres devises seront déposés au profit de l'armée allemande.

Jeanne récupéra son sac à main. Son portefeuille et son poudrier avaient disparu.

— Les « Souris » ont besoin de se faire belles, conclut l'infirmière. Comme nous sommes naturellement ravissantes, chère madame, on se passera avec plaisir de la corvée du maquillage. Ceci dit, je n'ai plus un sou et je me demande comment le vais rentrer chez moi. Probablement *pedibus cum jambis* ; ce qui est une des méthodes les plus sûres pour activer la circulation. Mes artères ont besoin de ce genre d'exercice, et l'occasion est rêvée pour démontrer ma valeur sportive.

Prestement, elle monta dans le wagon, aida Jeanne, transporta les valises de deux autres personnes et attrapa au vol un enfant qui se penchait par la portière.

— Par ici le service sanitaire, dit-elle. Une infirmière diplômée est à votre disposition.

Une femme lui montra son coude qui saignait, et elle se mit à préparer un pansement de fortune.

— Richard, appela Jeanne en longeant le corridor.

— Jeanne !

Aussitôt, ils se mirent à échanger des mots décousus, trop heureux d'être de nouveau ensemble.

— Le pain a disparu, raconta Jeanne, et...

— Il est dans ma valise. J'estimais que c'était trop dangereux de le laisser à maman, avoua Yves.

Richard riait aux éclats. Jeanne caressa les cheveux de son fils.

— C'est déjà un homme, pensa-t-elle. Autour d'eux, les gens continuaient à s'entasser dans les compartiments. Finalement, on entendit le sifflet et le train s'ébranla. Jeanne distribua les victuailles qui lui restaient, et partit avec Yves rejoindre l'infirmière. Elle soignait justement le doigt d'une petite fille. Un autre enfant attendait à côté.

— Depuis qu'on a perdu la guerre, je suis devenue allergique aux uniformes, expliquait-elle à la ronde.

— Qui ose affirmer que nous avons perdu la guerre ! cria un jeune homme dans le corridor. je vous annonce que la guerre continue. À bas les Boches ! À bas les Russes

Quelqu'un se mit à chanter.

— « Ils auront beau s'esquinter. Ils n'arriveront pas à nous mater.

Adieu tristesse ! adieu regrets ! Nous allons tous rigoler. »

Le wagon entier reprit le refrain en chœur.

Richard pensait à sa mère. — C'était une femme étrange commençait-il à raconter à Gland. Pourquoi est-ce que je parle au passé ? se demanda-t-il au même moment, et comme pris en faute, répéta : c'est une femme formidable ! J'aimerais que vous puissiez la rencontrer.

— Vous êtes certain qu'elle n'a pas été obligée de quitter Vars ?

— Ma mère appartient à cette génération qui a un courage à toute épreuve. Elle ne quitterait pas sa maison, même si le toit se mettait subitement à brûler au-dessus de sa tête.

— De quoi vivrons-nous à Vars ? demanda pensivement Gland. J'ai bien peur que les Boches ne nous laissent pas travailler.

En ce qui me concerne, j'espère pouvoir me rendre utile à l'usine, protesta Richard. Comment voulez-vous qu'ils la dirigent, sans faire appel aux gens du métier ?

— Êtes-vous prêt à fabriquer des tissus pour l'armée allemande ? ironisa Gland. je suis persuadé qu'ils ne vous permettront pas de produire autre chose.

— Je n'avais pas envisagé cette éventualité. êtes-vous sérieux ?

— Et comment ! Il doit y avoir, en outre, un joli paquet de crapules qui attendent votre arrivée. N'oubliez pas, qu'en tant qu'officier, vous pouvez être expédié sur-le-champ dans un camp de prisonniers de guerre. Mon cas, à moi, est différent. Je n'ai pas porté [l'uniforme, et je ne suis pas bourgeois. Plus encore ! Je ne suis pas marié, je n'ai pas d'enfant et je n'ai pas contracté les mauvaises habitudes d'une vie trop facile. Ce que je désire, c'est le calme et un repas par jour pour pouvoir terminer tranquillement ma pièce. Vous n'imaginez pas comme il faut peu de choses pour exister. je vous avoue que cette stupide guerre ne me touche pas. Au contraire ! Dans une certaine mesure, elle peut même me rendre service. En temps normal, il me fallait me battre, avancer, avoir une situation, gagner de l'argent, maintenir un standing... Maintenant, tout cela a perdu son importance. Je suis libre d'être mal habillé, de ne pas passer de vacances dans des endroits comme il faut, et de ne pas dîner avec le rédacteur en chef de tel ou tel journal. Je peux me permettre d'être pauvre, sans qu'on me juge pour

autant sorti du clan des gens qui ont réussi. Pour un auteur, ce n'est pas si mal après tout ! Pas de téléphone ! Pas d'obligations ! Rien qu'une bonne petite chambre chauffée convenablement, du papier, une plume, une table et une chaise...

Gland baissa la voix.

— Voyez-vous, je n'ai jamais pu faire ce que je désirais. je suis devenu acteur, puis metteur en scène et directeur à la radio.. Toutes choses qui brillent ! Surtout pour vous, les bourgeois ! Vos femmes collectionnent des énergumènes de ce genre pour garnir leur salon. Ça fait bien ! Mes parents aussi étaient fiers que leur fils fasse partie de ceux qu'on invite, qu'on cite et qu'on photographie dans les revues, qui servent le lendemain à envelopper des déchets. Ils ne savaient pas, les pauvres, que je pouvais être chassé. Qu'il suffît, dans ce genre de monde, qu'un crétin se grouille un peu, pour faire perdre la place à celui qui l'avait conquise avant. Pour le rayer de la clique de ceux qui font l'actualité et qui critiquent les ministres. Théâtre, radio, journaux... Je jouais sur tous les plans à la fois. Je me cramponnais de toutes mes forces... Mais je savais pertinemment que ça n'avait au fond aucune importance. Que l'unique chose qui compte, c'est mon art.

— Tôt ou tard, nous sommes obligés de crever. Le commun des mortels s' imagine qu'on prolonge sa propre réalité en laissant un enfant. Ils rêvent d'avoir un fils pour transmettre leur nom. Ils ne veulent pas de fille, car elle se mariera et ne sera plus mademoiselle machin, mais madame chose. C'est mesquin et c'est bête à pleurer ! L'enfant n'est pas le prolongement d'une existence. Il est indépendant et doté d'une personnalité propre. On ne peut ni l'influencer, ni le former. Seul, l'amour charnel agit sur les êtres et les pétrit. L'amour paternel n'a aucun pouvoir. L'humanité entière triche et se gargarise de mots. Regardez les véritables maîtres de ce monde. Shakespeare ! Voilà un immortel ! je ne cherche pas le bonheur. Je veux survivre ! C'est l'unique façon pour moi de dominer la réalité qui m'entoure, la solitude qui

me guette et la mort qui me fait peur. Pour moi, donner la vie, c'est terminer ma pièce. Vous me comprenez ?

Gland attendit en vain la réponse. Richard dormait. Le train avançait plus vite maintenant. De temps en temps, un sifflement strident déchirait le silence. Gland alluma une allumette et essaya de voir l'heure sur sa montre qui avait échappé, par miracle, aux Russes et aux Allemands. Un couple était assis en face. La jeune fille avait posé la tête sur l'épaule du garçon.

L'amour ! pensa Gland, quelle vaste blague ! Des hommes et des femmes se poursuivent comme des bêtes pour aboutir à un acte auquel ils donnent une valeur symbolique. Ce qui, chez les animaux, est parfaitement naturel, devient, chez les humains, une espèce de monstruosité, dont on exagère l'importance pour mieux en jouir. Combien saine est une chatte, quand on la compare à une dame de la bonne société ! Innocente, elle s'offre au premier venu, et paie un instant de plaisir par des douleurs atroces. La femme, par contre, lance tout d'abord des défis aux mâles. Elle les nargue, les excite et les rend fous de désir pour leur offrir ensuite une joie vaine qui ne dure pas, pour les enchaîner aussi et les rendre esclaves. Seul, l'amour entre deux hommes est digne d'estime et de sacrifices. Il est pur ! Il est noble !

Gland évoqua Yves. Je te prendrai par la main, mon petit, et je te guiderai, disait-il sans remuer les lèvres. Je t'apprendrai à aimer les valeurs véritables et à rejeter les autres. À distinguer ce qui est beau de ce qui n'est qu'une image factice et déformée de la passion humaine. Je te protégerai contre toi-même, contre tes parents et contre la guerre ! Grâce à moi, tu deviendras le plus grand acteur de tous les temps. C'est toi qui interpréteras mes pièces et qui les rendras célèbres. Acté, la douce esclave de Néron, aura ta voix et ton corps. Tu seras unique, Yves ! Les foules vont mendier tes sourires. Tu échapperas à la médiocrité et à la grisaille. Tu sortiras de l'ornière pour t'élever au-dessus de tes semblables.

Les événements n'ont aucune importance. Chacun de nous présente une unité propre qui, en tant que telle, est totalement et absolument indépendante, si elle porte en elle un véritable message. je t'arracherai au cauchemar de cette boucherie. Tu n'es encore que la glaise que mes doigts vont pétrir pour en faire un être à mon image. je me regarderai dans tes prunelles comme dans un miroir. Tes lèvres sont rouges ; si rouges et si fraîches qu'elles paraissent irréelles. J'ai besoin de tes lèvres pour étancher ma soif. J'ai besoin de toi, Yves...

— Nous arrivons à Vars, dit Jeanne qui entrait dans le compartiment.

Gland sursauta.

Survivre. Roman.

Chapitre IX

[Retour à la table des matières](#)

C'est un peu avant midi que la cheminée des usines Stanski, la plus haute cheminée de la ville, cessa soudain de fumer. Aussitôt des centaines de têtes se levèrent vers le ciel, car, pour tous, c'était un signe de plus que la défaite était consommée. En effet, malgré les bombardements, malgré l'approche des chars allemands, les ouvrières, aidées de quelques vieux dont la guerre n'avait pas voulu, s'étaient acharnées à maintenir les machines en marche et, dans les bas quartiers, on se répétait de bouche en bouche que rien ne serait définitif tant que les établissements Stanski continueraient à ouvrir, chaque matin, leurs portes. Qu'en somme, la vie normale reprendrait encore un jour et que tout redeviendrait comme avant.

Maintenant que les Allemands occupaient la ville, l'ordre fut donné d'éteindre les fournaies et aussitôt l'accablement s'empara de ceux qui en vain cherchaient à revoir au-dessus des toits la longue traînée grise se perdre paresseusement dans les nuages. Dans la cour de l'usine, des femmes inquiètes attendaient le verdict. Malgré la chaleur, elles portaient sur les épaules leurs fichus rayés. Certaines tenaient par la main des enfants en bas âge qui s'agitaient en tirant leurs jupes sombres, d'autres, plus jeunes, se promenaient de groupe en groupe. Cependant, personne n'osait parler. Les unes à côté des autres, les ouvrières

échangeaient de brefs regards, plus éloquents que les mots et se tournaient fréquemment du côté de la conciergerie, où quelques hommes fumaient en silence. À une heure, la sirène hurla pour annoncer qu'il était temps de manger. Poussées par l'habitude, les femmes ouvrirent leurs paniers en osier. Gravement, elles se mirent à mastiquer les grosses tranches de pain noir dans lesquelles les enfants mordaient aussi, comme par jeu, en se chamaillant un peu et en riant à voix basse. De loin, le vent apporta le bruit de la canonnade, puis ce fut à nouveau le silence.

— Hé, les filles ! hurla une voix.

À la fenêtre de la conciergerie apparaissait le visage rond et fripé de la vieille Raskowa. Elle était parfaitement sobre, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, et ses cheveux étaient coiffés avec soin. Tout le monde se retourna.

— Écoutez-moi bien, Je suis allée voir la « Dame ». Elle arrive. Vous allez voir ce que vous allez voir. Ça ne sera pas long.

— T'as pas fait ça, s'étonna Thomas, le magasinier. Faut pas qu'elle prenne des risques, la « Dame ». Avec son sang chaud, elle est capable de tout.

— La ferme ! protesta Raskowa. Faut qu'on se défende.

— Chut, regardez...

Au premier étage de l'édifice en briques rouges qui faisait face à l'usine et où se trouvaient les bureaux, la petite porte s'ouvrit et un officier allemand sortit sur le balcon. Ce fut tellement inattendu que la foule poussa comme un soupir d'étonnement ; nul n'avait touché cette porte depuis le jour mémorable où Richard Stanski y avait annoncé la mort de son père. L'officier leva son bras droit.

— Heil Hitler.

En bas, la foule muette ne broncha pas. Rageur, l'Allemand se mit à crier que les ouvriers qui avaient abandonné l'usine pour aller se battre contre le grand Reich seraient renvoyés et qu'on ferait venir à leur place de bons citoyens prêts à collaborer à l'édification de l'ordre nouveau. Les établissements Stanski produiront désormais des uniformes pour l'armée allemande.

— Ceux qui sont capables de faire ce travail peuvent rester, annonça-t-il, les autres n'ont qu'à retourner chez eux et attendre la distribution des cartes qui leur permettront de partir en Allemagne où on va les employer aux travaux de terrassement.

Une jeune ouvrière laissa glisser par terre son fichu et se tordit les mains. Les hommes, frappés de stupeur, ne réagissaient pas. C'est alors qu'une voix forte, une voix de femme, se fit entendre. À côté de l'officier allemand se dressait la lourde silhouette d'Angelina Stanska. La « Dame » portait une robe grise et sur ce fond les deux rangées de perles qui entouraient son cou se détachaient avec netteté. De sa longue canne elle frappa la balustrade pour mieux se faire écouter et même l'officier se tourna vers elle d'un mouvement brusque.

— Votre ordre de saisie ! ordonna en allemand Angelina Stanska.

— *Jawoh ! gneidige frau*, bredouilla l'officier. Je ne l'ai pas sur moi.

Impressionné par la pureté de son accent, il crut avoir affaire à une personnalité de marque chargée par ses supérieurs d'intervenir et quand une seconde plus tard il s'aperçut de sa méprise, il était déjà trop tard.

— En vertu de l'article 11 de l'ordre publié par votre Führer, continuait Angelina en scandant les mots, vous devez me montrer un do-

cument signé en bonne et due forme par votre général. Je crois que c'est clair ?

L'officier posa machinalement la main sur le revolver accroché à sa ceinture, mais en bas, dans la grande cour, des rires fusèrent.

— Je vous en conjure, votre seigneurie, suppliait le vice-directeur des établissements Stanski qui, à son tour, pénétrait sur le balcon. Je vous en prie, rentrez chez vous. Vous allez nous attirer les pires représailles...

— Assez Antoine ! D'un geste impatient, elle lui fit signe de se taire, puis elle répéta à l'adresse de l'officier ; votre ordre de réquisition !

— Vous l'aurez, aboya l'Allemand, et on se reverra.

Dès lors, Angelina cessa de s'occuper de lui et tandis qu'il disparaissait elle dit assez haut pour être comprise de tous : formez les rangs. Que Thomas fasse respecter l'ordre. Les femmes en avant, les hommes en arrière. Il faut faire vite. Je vous attends à l'usine.

— Les portes sont fermées, cria quelqu'un.

— On les ouvrira, affirma tranquillement Angelina Stanska.

De son sac, elle sortit la clef, la même clef que Charles, son mari, lui avait remise en présence de tout le personnel quand jeune femme encore elle l'avait accompagné pour la première fois à l'usine. Se répandant en protestations et en excuses, le vice-directeur courait derrière l'officier qui traversait la cour. On fit le vide autour d'eux, puis le groupe se reconstitua à nouveau.

Angelina retrouva à tâtons le passage qui reliait les bureaux aux salles des machines. La lumière électrique ne fonctionnait pas et

l'étroit corridor n'avait pas de fenêtre, mais elle connaissait le chemin par cœur. Comme des spectres, les métiers à tisser se dressèrent soudain dans la pénombre. Sous ses pieds, les déchets de coton formaient un tapis de neige. D'un pas alerte, elle traversa la salle dans toute sa longueur, introduisit la clef dans l'énorme serrure et fit basculer le battant. Le soleil éclaira son front et traça comme une auréole autour de toute sa personne qui émergeait de l'ombre. En face, les ouvriers avançaient.

— Allez au magasin, dit Angelina Stanska, et prenez ce que vous pourrez, Thomas !

La foule remua légèrement et le plus ancien ouvrier des établissements Stanski sortit des rangs.

— Suis-moi.

Lentement, ils se mirent à monter le petit escalier en fer qui menait à la mezzanine où, chaque samedi, on distribuait la paye.

— Casse la vitre, dit Angelina.

Thomas saisit la boîte qui lui servait à apporter son repas de midi, brisa la vitre opaque d'un coup sec, puis introduisit son bras dans l'ouverture et manoeuvra la poignée de la porte. Impatiente, la vieille dame frappait le sol avec sa canne. Finalement, la porte céda. Sur le bureau, le grand livre ouvert semblait écraser le pupitre. C'est là qu'étaient consignés tous les noms. C'est là que Joseph, le scribe, marquait de son écriture appliquée les dates de naissances et de mariages, d'entrées et de départs des ouvriers et des ouvrières. Fébrilement, Angelina se mit à arracher les pages et à les déchirer en petits morceaux. Thomas retenait son souffle. Du fond de l'usine, montait vers eux le staccato des pas. Les femmes emportaient leur bien ; les lourdes pièces de toile, de cotonnades de couleurs, de soies fines et de laines rugueuses.

— Un instant, Angelina interrompit sa besogne pour mieux écouter... Ils n'auront pas nos machines, murmura-t-elle, n'est-ce pas Thomas ?

— Non, votre seigneurie. Dieu m'est témoin. Ils ne les auront pas.

— Il nous faut des hommes, Thomas. Les trouveras-tu

— Oui, votre seigneurie.

— Dans une heure, Thomas. Dans une heure exactement...

— Oui, votre seigneurie.

— Trois hommes. Tu m'entends ? Juste trois. Cela suffira. Il ne faut pas exposer les autres... Après, tu quitteras la ville. Je te donnerai de l'argent.

— Je n'en veux pas, votre seigneurie.

— Tu le prendras quand même parce que je le veux. Tu as connu Monsieur, tu me dois obéissance.

De grosses larmes se mirent à couler sur le visage de Thomas. Il les essuya du revers de sa veste, fit le signe de croix et cracha par terre. En bas, la file d'ouvriers quittait le hangar. Les femmes et les hommes, les uns derrière les autres, abandonnaient leur usine penchés sous le poids des balles de tissus couvertes de papier brun. Angelina arracha la dernière page du livre. Le plancher était jonché de petits morceaux blancs semblables à d'étranges papillons zébrés de lignes rouges et noires. Elle les fit virevolter avec sa canne, soupira, enleva le crucifix du mur et s'approcha de la fenêtre protégée par des barreaux de fer. Thomas toussa à deux reprises pour attirer son attention. Il avait très envie de fumer et n'osait pas sortir sa pipe.

— Thomas...

— Oui, votre seigneurie...

— Crois-tu que si Monsieur vivait, il accepterait de tout détruire ?

Thomas se racla la gorge, fit un pas en avant, puis, mû par l'irrésistible besoin d'aider cette vieille femme aussi simple que lui, se mit à parler, comme il n'avait jamais parlé à qui que ce soit.

— Quand je suis arrivé ici, c'était tout de suite après la guerre. La première. Les Boches quittaient la ville. Je vois encore la salle des machines comme si c'était hier. Ils avaient tout saccagé : les métiers, les cuves à teinture et jusqu'aux tuyaux. Monsieur était avec moi. Je veux dire le vieux Monsieur, le père de monsieur Charles. Il avait du chagrin à en crever. « Tu sais Thomas, m'a-t-il dit, on va avoir bien du boulot, toi et moi. Mais on s'y mettra. Je regrette seulement qu'ils aient pu s'offrir ce plaisir. Les salauds ! La prochaine fois, je vais veiller au grain ; comme ça, mes métiers s'arrêteront avant qu'on ose les toucher. Tu comprends, Thomas. » — Que madame me pardonne, si vous n'étiez pas là, je le ferais moi-même.

Les lèvres d'Angelina remuèrent comme si elle répétait une prière,

— Merci, Thomas, murmura-t-elle et elle se mit à descendre les marches en colimaçon. Va-t-en maintenant.

Thomas s'en alla sans un mot en crachant rageusement aussi loin que son souffle et son long entraînement le lui permettaient. Il n'y avait plus personne dans le hangar. Certaine de ne pas être vue, Angelina Stanska s'approchait des métiers, les touchait au passage de ses doigts fins et marmottait tout bas des mots incompréhensibles. L'usine muette se transformait en un monde fantastique.

— Charles, répétait Angelina. Charles... Il lui semblait que son mari était tout proche avec son bon sourire et ses grosses moustaches curieusement remontées vers le haut. Te souviens-tu, Charles, j'avais quinze ans quand nous nous sommes rencontrés. Comme tu étais beau alors avec tes grands yeux verts... Comme j'étais fière que tu m'aies choisie.. Les cloches sonnent Charles... Ma traîne.. Fais attention à ma traîne...

Dans le coin, une souris remua, puis une autre. La vieille dame agita sa canne et réprima un frisson de dégoût. Épuisée, elle s'assit sur un tabouret et machinalement déroula dans sa main la pelotte triangulaire qu'elle avait trouvée par hasard. Elle ferma les yeux. Des fragments d'images et des bribes de phrases se pressaient dans sa tête. C'était par une journée chaude comme celle-là qu'on avait assassiné sauvagement Georges Scheblé, l'industriel. Des ouvriers privés de travail, couraient à travers la ville à la recherche d'autres magnats du textile qui, comme lui, avaient fermé leurs usines. Dans les rues, la clameur montait sans cesse. Des femmes criaient, des hommes agitaient leurs poings serrés au-dessus de leur tête, des policiers maintenaient à grand-peine un simulacre d'ordre et, dans le riche quartier résidentiel, on barricadait en hâte les fenêtres. Une toute jeune femme, son bébé dans les bras, allait rejoindre son mari. Angelina Stanska repoussait son frère qui voulait la retenir et partait dans sa calèche en direction de l'usine. Et Angelina avait réussi à passer. Dans le petit bureau, elle avait longuement parlé à Charles et c'est peut-être à cause de sa présence qu'il n'avait pas hésité à ouvrir toutes grandes les portes du balcon. Le balcon suspendu au-dessus de la cour où la foule, prête à tout, lançait des pierres.

— « Personne ne perdra son gagne-pain, avait-il dit, et le calme s'était fait. Nous allons tenir ensemble. On fonctionnera à perte aussi longtemps qu'on le pourra. On stockera les tissus. On attendra des temps meilleurs ou on vendra à perte, mais je vous donne ma parole d'honneur que les machines des usines Stanski ne s'arrêteront pas. À partir d'aujourd'hui nous n'avons qu'un but : durer ! Une fois déjà, nous avons reconstruit ensemble, allons-nous maintenant abandonner

parce qu'il y a une crise... Une simple crise de mévente.. Je m'adresse aux hommes libres. Aux hommes fiers. Aux hommes que l'occupant n'a pas su vaincre ! »

L'horloge de l'Hôtel de Ville sonna gravement. Péniblement, Angelina redressa son dos courbaturé et se dirigea vers la porte ouverte. Le souffle d'air frais lui fit du bien.

— Votre seigneurie, dit Thomas, qui surgissait près d'elle, nous sommes prêts.

— Moi aussi, répondit Angelina d'une voix forte.

Elle serra sa canne de sa main glacée et se mit à donner des ordres. En silence, les ouvriers apportèrent, dans la cour, de gros bidons noirs. Thomas dévissa les bouchons et ils disparurent un à un dans le hangar, dans la salle des machines, dans la salle de teinture et dans les escaliers qui menaient aux bureaux.

— Dieu tout-puissant, priait Angelina.

Soudain, un geyzer de feu éclata et monta le long des murs. Angelina Stanska sortit de sa torpeur et retrouvant toutes ses forces se précipita vers les métiers à tisser, comme si elle voulait les sauver du brasier qui les dévorait déjà. Au dernier moment, Thomas saisit son bras et la fit reculer.

— Il ne faut pas, hâletait-il. Nous reconstruirons. Vous allez voir.. Vous allez voir...

— Les fournaies vont sauter, hurla un ouvrier. Courons...

Fascinée, Angelina ne bougeait pas, les yeux rivés sur l'arbre qui agitait ses branches sur le fond rouge de l'incendie. Thomas l'empoigna avec ses deux grosses mains velues, usées par les teintures, deux

bonnes mains qui avaient beaucoup travaillé. Il l'emporta presque jusqu'au bâtiment de la conciergerie, et poussa la porte d'un coup de pied. À nouveau, Angelina redevenait maîtresse d'elle-même. Elle s'appuya d'une main contre la table et de l'autre lui tendit un gros portefeuille marqué aux initiales de Charles Stanski.

— Voici l'argent. Partagez et allez-vous-en. Les Allemands vont arriver d'un instant à l'autre.

— On ne vous laissera pas, protesta quelqu'un.

— Allez-vous-en, répéta Angelina. je le veux

— Par ici, les gars.

La porte claqua derrière eux et elle se retrouva seule. La chaleur devenait intenable. La vieille dame sortit son mouchoir et s'épongea le front. Dehors, une voiture s'arrêtait avec le bruit des freins. Les Allemands, pensa Angelina, ils viennent me chercher. Elle releva la tête, passa machinalement la main dans ses cheveux, puis, en s'aidant de sa canne, fit quelques pas. Au même moment, une formidable explosion ébranla les murs, et une fumée épaisse lui cacha tout.

La cheminée des établissements Stanski, la plus haute cheminée de la ville, était entourée de flammes et le feu commençait à lécher le fond bleu du ciel...

Survivre. Roman.

Chapitre X

[Retour à la table des matières](#)

— Attendez-moi un instant, dit Jeanne. Je vais y aller seule. -Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas que nous t'accompagnions, protesta Richard. Après tout, j'ai le droit d'être pressé d'embrasser ma mère !

— Je t'en prie, reste avec Yves, supplia Jeanne. Sait-on jamais ?

— Ce que tu peux être prudente, se fâcha Richard, mais il s'arrêta devant la grille du parc.

Jeanne monta lentement le perron. La poignée de bronze lui parut étrangement lourde. La porte s'ouvrit presque aussitôt : un officier allemand se tenait devant elle.

— Tu es la nouvelle domestique ? Entre ! On t'attend depuis ce matin.

Dans le grand hall, régnait un indescriptible désordre. Partout, s'entassaient des valises, des malles et des paquets enveloppés de journaux. Dans un coin, les caisses montaient jusqu'au fond. Elles ca-

chaient le portrait d'Angelina Stanska. Jeanne retrouva peu à peu son assurance.

— Quand dois-je commencer ? Il faut que je retourne chercher mes affaires.

— Mais, tout de suite, ma fille ! Heureusement que tu parles allemand. Pour une fois qu'on parvient à trouver un être intelligent dans ce maudit pays ! Va à la cuisine, et prépare-moi quelque chose. Tu pourras ensuite partir, mais il faudra te dépêcher. Le vieux te montrera où est la nourriture. Albert, venez ici !

Le majordome d'Angelina Stanska sortit du salon. Jeanne le regarda de toute la force de ses yeux. Le domestique comprit. Aucun muscle de son visage ne bougea.

— Suivez-moi, mademoiselle, dit-il. C'est par ici.

Précipitamment, il ferma derrière elle la porte de la cuisine.

— Mon Dieu ! madame ! il faut fuir, haleta-t-il. Ils viennent d'arrêter Monsieur Casimir.

— Où est ma mère ?

— La pauvre dame ! Quand je suis revenu à la maison, elle était déjà partie. je veux dire qu'on avait enlevé le corps, se corrigea-t-il. Je suis resté pour sauver au moins l'argenterie et j'ai déterré la cassette avec les bijoux. Elle est chez moi. J'enlève aussi, de temps en temps, de petits bibelots. Ce n'est pas facile. Ils me surveillent. La Gestapo veut absolument retrouver monsieur Richard.

— Mais pourquoi ? Grand Dieu

— Madame Angelina a crié, paraît-il, qu'ils ne pourraient jamais remettre l'usine en marche. Elle est allée la nuit avec des ouvriers démolir les machines. C'était une grande dame. Je l'ai toujours su ; mais je ne la croyais -pas courageuse à ce point. Pensez donc, à son âge ! Que madame me pardonne la comparaison, mais madame Angelina était aussi vieille que moi. Ils ont condamné toute la famille pour sabotage. Sauvez-vous, je vous en supplie... Albert saisit sa main et l'embrassa. Je ferai n'importe quoi pour vous, murmura-t-il. Ses yeux se remplirent de larmes.

Jeanne parvint à se dominer.

— Je vais préparer le plateau, dit-elle. Passez par derrière et prévenez monsieur. Il attend près de la grille. Faites vite

— C'est ça, c'est ça, répéta le majordome. ,

Prestement, il apporta le plateau et posa des victuailles sur la table. J'ai faim, pensa Jeanne. Comment puis-je oser avoir faim en un moment pareil ? Elle essaya d'évoquer Angelina et sa mère et cette minute atroce de leur mort, mais ne ressentit ni chagrin, ni tristesse. Une immense peur la serrait à la gorge. Elle avala un morceau de viande qu'elle oublia de mastiquer et, comme une automate, commença à préparer les assiettes.

— C'est prêt ? appela l'officier.

— J'arrive, répondit Jeanne.

— Ah ! mais c'est magnifique ! lui sourit l'Allemand en se mettant à manger. Tu as dû travailler chez des juifs. Il n'y a qu'eux qui savent dresser les domestiques.

Sans bruit, Jeanne se glissa dans l'ancienne chambre de Casimir. Elle ouvrit le tiroir d'une commode, prit des caleçons et des chemises,

et les cacha sous sa robe. — Yves et Richard pourront au moins se changer, pensa-t-elle. Albert l'attendait déjà dans la cuisine.

— J'ai donné la clef à monsieur, dit-il. Personne ne vous verra chez moi. Je pourrai peut-être m'échapper ce soir.

— Ne vous inquiétez pas, Albert. Jeanne releva la tête.

Dans le parc, les vieux arbres agitaient leurs lourdes couronnes de feuilles. Les fleurs vont être belles cette année, songea Jeanne, mais Angelina ne les verra plus. Un instant, elle crut l'entendre : — « C'est idiot, disait la vieille dame. Les corneilles ont encore fait leur nid près de la fenêtre. Elles me réveillent à l'aube. Il faut que j'en parle au jardinier... » là petite porte, cachée dans la verdure, était ouverte. Jeanne retrouva Richard sur un banc. Il était très pâle.

— Ma mère, commença-t-il...

— La mienne aussi, l'interrompit durement Jeanne. Partons ! Il faut songer à Yves.

Les rares passants semblaient pressés. Personne ne faisait attention à leurs vêtements fripés et à leur démarche hésitante. Rue du Maréchal, des maisons démolies par les bombardements offraient un spectacle étrange. Des débris de verre et des tas de ferraille tordue encombraient les trottoirs. Indifférents, les gens les contournaient et continuaient leur chemin. Yves vit de loin son école, mais n'osa pas demander qu'on s'arrête. D'une ruelle, sortit un couple qui se mit à marcher devant eux. Un officier allemand venait du côté opposé. Il sifflait une chanson à la mode et battait la mesure avec son bâton de bambou. Le trottoir se rétrécissait. Il n'y avait pas de place pour plus d'une personne à la fois.

— Chiens ! hurla l'officier. Vous ne me voyez pas ? je vais vous apprendre la politesse !

Jeanne poussa Richard vers le tramway qui venait de s'arrêter non loin de là. Sur le marchepied, une grappe de corps se tenait en équilibre instable. Gland joua du coude. Le conducteur sonna. Les roues grincèrent sur les rails et le tramway grimpa péniblement la côte. La foule se tenait debout. Au fond, plusieurs rangées de sièges étaient vides. Un écriteau, en deux langues, indiquait qu'ils étaient réservés aux Allemands. Tout le monde semblait respecter la consigne. Seul, un jeune garçon osa se planter au milieu de l'allée déserte. Il enleva sa casquette et entonna une mélodie populaire.

— « Ta mère est malade, ton père est en prison, mais toi, ne t'en fais pas.

Hitler crèvera !

Ton chien est malade, ton voisin est devenu fou, mais toi, ne t'en fais pas. Hitler crèvera ! »

Des rires fusèrent. Le garçon tendit sa casquette. On y jeta des pièces de menue monnaie.

— Je n'ai pas un sou, dit Gland au contrôleur.

— Aucune importance. Le contrôleur se hissa sur la pointe des pieds pour mieux voir le chanteur.

Soudain, le tramway s'arrêta. Des gendarmes entouraient les wagons. Les gens commencèrent à descendre. Jeanne, prise d'un tremblement nerveux, serra convulsivement la main d'Yves. Un camion se trouvait tout près. Les gendarmes frappaient, avec la crosse de leur carabine, les hommes et les femmes qui s'engouffraient sous la bâche grise. Les chiens policiers aboyaient.

— Je suis Allemand, déclara Gland, pris d'une inspiration subite, et voici ma famille. Nous sommes ensemble.

— Vos papiers, demanda l'officier de la Gestapo en changeant de ton.

— Nous les avons laissés à la maison.

— Ce n'est pas prudent. La prochaine fois, tâchez de les avoir sur vous, conseilla-t-il.

En silence, ils marchèrent jusqu'à l'immeuble qu'habitait le majordome d'Angelina Stanska. C'était un très vieil édifice perdu dans le quartier pauvre. Yves n'avait jamais mis les pieds dans cette partie de la ville. L'escalier était usé à un point tel, que Jeanne eut beaucoup de mal à monter avec ses hauts talons et sa jupe étroite. Richard introduisit la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit sur une petite pièce. Des gouttelettes d'eau suintaient sur le mur. Le papier était rongé par l'humidité et, par-ci, par-là, se formaient des champignons blancs.

— Je n'aurais pas cru que notre Albert puisse vivre dans un taudis pareil, s'étonna Jeanne.

Elle se laissa tomber sur une chaise. Gland s'approcha de la fenêtre et contempla, un instant, les toits des maisons voisines. Richard s'agenouilla, enleva les souliers de sa femme et se mit à frotter ses pieds endoloris.

— C'est curieux ! dit pensivement Gland, le majordome de votre mère porte le même prénom que moi. Il se retourna d'un mouvement sec. — Mes parents se sont mariés dans une pièce semblable à celle-ci. Il vaut mieux que vous le sachiez.

— Et après, protesta Richard. Voulez-vous me dire ce que cela prouve ?

— Pas mal de choses, rigola Gland. Entre autres, c'est la principale justification de ma lâcheté. Je tiens à ma précieuse vie, parce que je suis parti de rien.

— Cher ami, j'ai l'impression que vous dramatisez. Au lieu de discuter de la lutte des classes, j'aimerais mieux qu'on trouve des victuailles. Tu dois être à bout, Yves ?

Il se pencha sur la caisse en bois, placée dans un coin, et souleva la planche qui servait de couvercle.

— Bravo ! Il y a du pain. Chacun un morceau. Allez, ça remonte !

Ils se mirent à mastiquer en silence. Dehors, la lumière du jour disparaissait. On frappa à la porte.

— C'est moi, Albert, dit le majordome. Que monsieur me pardonne de le recevoir si mal, se répandit-il aussitôt en excuses. Je vais préparer le thé. Le pain sec, ce n'est pas nourrissant.

Jeanne l'aida à allumer le poêle.

— Vous allez vous salir les mains, protesta le domestique. Comme vous avez grandi mon bon monsieur Yves. Pauvre vous ! ce n'est pas un temps pour la jeunesse ! Pour nous, les vieux, ça n'a plus beaucoup d'importance, mais quand je vous vois, je me dis que madame aurait du chagrin. Ils sont déchaînés, ces Boches. Les écoles sont fermées. On pourchasse nos gens dans la rue. On remplit les prisons. Personne n'est plus sûr de s'en sortir vivant. Quelle triste époque ! J'ai vécu la guerre de quatorze, j'ai même été au front, mais je pense que ce n'était pas aussi affreux. On se battait, on se défendait et on avait bon espoir. Maintenant, c'est la population civile qui souffre le plus. Nous sommes tous comme des bêtes que les chasseurs pourchassent. Que monsieur me pardonne. Je parle trop.

Richard lui posa la main sur l'épaule.

— Comment est morte ma mère ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Je ne sais pas. Je suis arrivé trop tard. Elle est partie à l'usine sans prévenir personne. En ce qui concerne monsieur Casimir, ils l'ont arrêté sous mes yeux ; dans le jardin. Il a juste pu faire signe de la main. Mais, je cause, je cause, et j'oublie l'essentiel. Péniblement, il se mit à chercher sous son lit. — Tenez, dit-il en se redressant ; voici tout ce que j'ai pu sauver.

Gland alluma une bougie et la posa sur la table. Lentement, Richard prit la cassette. Une rivière de diamants glissa entre ses doigts.

— Les bijoux de ma mère... murmura-t-il.

— Mais, c'est une fortune ! s'excitait Gland. Vous n'avez qu'à vendre ces merveilles et vous pourrez attendre tranquillement la fin de la guerre. J'avoue, que je vous envie.

— Sa bague de fiançailles, poursuivit Richard, comme s'il ne l'avait pas entendu. La broche que mon père lui avait rapportée de Vienne. Ses boucles d'oreilles... Un sanglot s'échappa de sa poitrine.

— Tiens ! ta montre, dit Jeanne.

— L'ancienne montre en or du vieux monsieur, constata le majordome en soupirant.

— Gardez-là en souvenir, Albert.

— C'est trop, madame. je ne saurais accepter un cadeau d'une valeur pareille.

— Vous dites des bêtises, se fâcha Jeanne. Prenez et ne protestez pas. Un instant, elle cacha sa figure dans ses mains, mais aussitôt, se secoua. Il faut que j'aïlle voir ce qui se passe chez nous, dit-elle.

— Si madame me permet un conseil... Il vaudrait mieux ne pas s'y montrer.

— Pourquoi ?

— C'est difficile à raconter.

— Je vous écoute, Albert.

— La femme de chambre de madame habite la maison avec un officier allemand.

— Ce n'est pas possible...

— Elle mène grand train, porte des fourrures et des chapeaux et jure que si quelqu'un de la famille revenait, elle le mettrait dans un camp. J'ai l'impression qu'elle est capable de le faire.

— Où irons-nous ? demanda Jeanne.

— Avec la fortune que vous avez, n'importe qui se fera un plaisir de vous recevoir, ironisa Gland.

— J'ai rencontré monsieur le directeur Tolocko, dit Albert. Il m'a ordonné de le prévenir, si monsieur Richard était à Vars. On pourrait peut-être l'avertir tout de suite, parce que dans une heure, il sera trop tard. Ils ont prescrit le couvre-feu. Après neuf heures, on tire sur les passants.

— Allons-y, consentit Richard.

Dans la rue, Yves se faufila à côté du majordome.

— Savez-vous ce qui est arrivé à Boubi ? demanda-t-il timidement. Boubi Pritz. Le garçon qui habitait en face de chez nous.

— Que monsieur oublie son existence. Ils se sont déclarés d'origine allemande. Votre Boubi fait partie de la jeunesse hitlérienne ou d'une autre organisation du genre.

Yves pencha la tête. Il s'y attendait, mais il avait quand même de la peine.

— Je vais vous quitter ici, dit Gland. Mon appartement n'est pas loin et bien que ce ne soit pas un palace, j'aimerais voir dans quel état il se trouve. Voulez-vous qu'on se rencontre demain, au Café des Artistes ?

— D'accord, accepta Richard. Vous êtes sûr que vous aurez un toit pour cette nuit ? Sinon, nous vous emmenons.

— Sûr et certain.

— Curieux bonhomme, s'étonna Jeanne. Il aurait pu nous inviter.

— Oh ! tu sais, c'est un sensible ! Sans doute, il n'a pas de place pour nous loger et il craint d'être mal à l'aise.

Ils longèrent l'ancien champ de courses. La large avenue était faiblement éclairée. Dans les rues, qui se dessinaient à leur droite, les réverbères étaient éteints.

— C'est ici, Richard frappa à la fenêtre.

— Stanski !cria joyeusement une forte voix d'homme. Tolocko ouvrit largement la porte de sa villa. — Tu es gentil, Albert, de les amener. Entrez donc ! Entrez vite !

— Vous n'avez plus besoin de moi, dit le majordome. Il faut que je reprenne mon service.

Yves embrassa, dans l'ombre, la joue ridée. — Ne m'oublie pas, murmura Albert. je t'ai porté dans mes bras quand tu étais petit...

Pour la première fois, l'exemplaire majordome s'était permis de tutoyer un des membres de la famille Stanski.

Tolocko les entraîna dans le salon. C'était un homme d'une soixantaine d'années, solidement planté sur ses deux jambes, grand, large d'épaules et étonnamment vert pour son âge. Professeur d'histoire de l'Université de Vars, il avait eu pourtant une carrière mouvementée. Tour à tour ministre, conseiller du gouvernement et fondateur d'un mouvement de gauche, il avait vécu aussi une période de disgrâce temporaire que lui valurent ses écrits. Angelina Stanska avait alors été son meilleur défenseur. Leur amitié dura des années.

Richard l'aimait beaucoup, mais évitait soigneusement ses filles. Les deux demoiselles lui manifestaient une animosité mal contenue, qu'elles nourrissaient à l'égard de tous les hommes de leur milieu. Affublées de noms prétentieux et ridicules de Manon et d'Emma, elles souffraient de leur célibat et exagéraient à plaisir leur passion pour les mathématiques.

Madame Tolocko se précipita pour accueillir Jeanne. Autant son mari était massif, autant elle était frêle, menue et semblable à un oiseau de proie avec son nez crochu et ses yeux de myope. Engoncée dans des robes grises ou noires, à large collerette blanche, elle se déplaçait avec un bruit sec qui annonçait de loin sa présence, Joséphine Tolocko était Française et se sentait isolée dans ce pays qui n'était pas

le sien, bien qu'elle évitât de s'en plaindre. Tout ce qui parvenait à la mettre hors d'elle-même, c'était les attentions des dames de la bonne société qui écorchaient ses oreilles de parisienne avec leur accent maniéré et leur façon de déformer la belle langue française que Joséphine adorait par-dessus tout.

— Comme je suis heureuse, dit-elle. Vous allez rester avec nous, très chère. Le premier étage est pratiquement vide. je comprends que ce n'est pas luxueux, mais à la guerre comme à la guerre. Vous allez voir. Nous allons nous organiser une vie agréable en attendant que ces horribles Boches finissent par partir. Comme vous devez être fatiguée ! Non, ne me racontez rien. je ne veux pas savoir... Les histoires qui nous arrivent sont trop pénibles. Autant ne pas y penser. Heureusement, Georges est occupé. Il n'a pas le temps de s'en faire. N'est-ce pas, Georges ?

Affectueusement, Tolocko l'entoura de son bras. — Quelle chance que vous ayez pu tomber sur Albert ! C'est un brave ! Je savais qu'il finirait par vous amener ici. J'ai besoin de toi, Richard, pour terminer la première partie de mon livre. Je t'expliquerai de quoi il s'agit, mais il faut que tu comprennes tout de suite que c'est très important. Je suis en train de préparer la constitution et le programme qui seront en vigueur, après la guerre. Il faut tout mettre en place d'avance. C'est un gros travail. Mes filles me dérangent d'une façon abominable. Emma surtout. Imagine qu'elle fait de la chimie, maintenant. Ma cave est un capharnaüm. Remarque, je ne suis pas un tyran domestique, mais nous risquons d'être rayés du monde des vivants. Elle fait de ces expériences ! Enfin... Manon, c'est encore pire ! Elle disparaît, pendant des heures, je ne sais où. Sa mère s'inquiète, mais c'est moi qui suis chargé de la chercher. Comment veux-tu que je puisse penser, dans une atmosphère semblable ?

— Ma tête a été mise à prix, dit lentement Richard. je ne peux pas vous imposer ma présence.

— Idiot ! Tolocko se mit à rire. C'est plutôt moi qui devrais avoir des scrupules à t'offrir l'hospitalité. Cette villa est un véritable arsenal. À propos, il faut que je te raconte.

Il obligea Jeanne à s'asseoir, attrapa Yves, le serra contre lui, éteignit la lampe, en alluma une autre plus faible, et s'installa finalement sur le divan. Le salon baignait dans une lumière douce. Georges Tolocko alluma sa pipe, tira une profonde bouffée et toussota.

— Imaginez-vous qu'Angelina est arrivée chez moi, sous un soleil de plomb à ne pas mettre un Africain dehors. J'avais chaud. Le bombardement venait tout juste de cesser. Les Boches étaient en train d'occuper les faubourgs. Elle entre et me déclare sans cérémonie : — « J'ai l'intention de détruire l'usine ». Je me suis mis en devoir de lui expliquer que son idée n'avait ni queue ni tête, mais je n'ai pas pu dire cinq mots ensemble qu'elle partait déjà et moi derrière elle. Tu connais ta mère ? C'était une maîtresse femme. — « Pas vous, me dit-elle. Vous n'êtes pas bon à grand-chose, mon ami. » Deux heures plus tard, madame se payait le luxe de faire assez de fumée pour étouffer la moitié de la ville. J'aurais donné dix ans de ma vie pour la voir à l'œuvre. Malheureusement, c'est de l'histoire ancienne... Tolocko soupira.

— J'ai pu avoir Londres, papa, annonça Manon.

— Bravo ! ma fille. Bravo !

Tolocko offrit le bras à Jeanne. Joséphine et Richard les suivirent. Dans le cabinet de travail, un poste de radio était caché entre les livres. Tolocko écarta les papiers, tourna les boutons et attendit. Sur la pointe des pieds, Joséphine s'approcha de la fenêtre et vérifia si le rideau était en place.

— « Allô ! Allô ! Ici Tom. Ici Tom, disait le speaker. Vars, vous m'entendez... ? Tenez bon. Le jour de la délivrance est proche. Re-transmettez les nouvelles de JAO. je répète : Louise attend ma mère. »

Assise par terre, Emma prenait des notes.

— « La tante de Louise se porte mal. La tante de Louise est très malade...

— Ça ne va pas en France, commenta Tolocko à voix basse.

— « À vous, Vars. À vous, Vars ! »

Un instant, ce fut le silence, puis, on entendit les paroles d'une chanson folklorique.

— « Les dindes s'en vont au bord de l'eau. Si tu m'aimes, suis-moi, mon beau garçon. Tu m'aimeras et je t'aimerai, tu iras et j'irai conduire les dindes au bord de l'eau. »

— À demain, annonça brusquement la voix.

Un chœur entonna l'hymne national. Tolocko se mit au garde à vous. Une cacophonie de sons entrecoupés de petits bruits secs couvrit la musique.

— Et voilà ! dit Tolocko en se frottant les mains. J'espère qu'ils ont compris. Ce nouveau système de code a au moins l'avantage d'être amusant. Pourvu que les Allemands ne le déchiffrant pas trop vite.

— Explique-moi, demanda Yves à Manon.

Méprisante, elle le regarda à travers ses grosses lunettes.

— Pauvre blanc-bec ! Il n'y a rien à expliquer. C'est un poste récepteur-émetteur. Le reste ne te regarde pas.

— Et les Boches ?

— Ils vont nous prendre probablement un jour. Pour le moment, ça marche. C'est ce qui importe. Je t'assure qu'on a assez sué pour fabriquer cette merveille. Les Allemands défendent de capter l'étranger. Ils ont des stations d'écoute qui dépistent les postes. Ces messieurs ont osé afficher que ceux qui n'ont pas remis leur radio, sont passibles de peine de mort. Comme si on était des froussards ! C'est une bande de crétins de la pire espèce. C'est moi qui te le dis.

— Jeanne ! appela Joséphine, j'ai mis des draps frais. Heureusement, il me reste encore un peu de lavande. Vous allez dormir comme des rois.

— Madame est servie, plaisanta Emma.

Tolocko présidait la table. Les cristaux brillaient sur la nappe blanche. Le navet avait une odeur délicieuse. Yves mangea avec appétit, une étrange sensation de paix l'engourdissait. Il avait l'impression d'être arrivé au port. Richard écoutait attentivement Tolocko absorbé d'avance par ses nouvelles fonctions, il parvenait à ne plus penser à autre chose.

— Nous prendrons le café au salon, dit Joséphine en terminant son navet.

— Va, Yves, tu as besoin de repos, conseilla Jeanne.

Yves se lava avec joie dans l'eau froide. Au moment où, nu jusqu'à la ceinture, il s'aspergeait le torse, Emma entra dans la salle de bains.

— Je ne te regarde pas, dit-elle. Tu connais la ville ?

— Plus ou moins...

— Tant pis ! Il faudra bien que tu te retrouves. J'ai mal à la jambe. Demain, tu vas distribuer le journal à ma place. Manon est occupée ailleurs. Tu te lèveras à sept heures, et tu viendras dans la cave. La liste des adresses et les paquets sont prêts. J'espère que je peux te faire confiance.

— Compte sur moi, la rassura Yves.

— Tu connais la consigne ?

— Je crains que...

— C'est simple. Si tu te fais prendre, tu te laisses casser la gueule et le reste sans souffler mot. Tu ne sais absolument rien Compris ?

— Compris

— Je vais te prêter ma bague.

Emma fit jouer le ressort. Le petit couvercle se souleva. Il vit une pilule ronde et blanche.

— Quand tu ne pourras plus tenir, tu l'avaleras. Cyanure de potassium, fabrication garantie, résultat assuré. Bonne nuit.

À tâtons, Yves pénétra dans la chambre et se glissa dans son lit. Il pensa à sa grand-mère et de grosses larmes se mirent à couler sur ses joues. Il les essuya en évitant de faire du bruit.

*
* *

Céline brossait ses cheveux devant la coiffeuse. Rébecca déjà couchée, regardait sa fille en silence. Sous la lumière de la lampe sa longue chevelure blonde renvoyait des reflets dorés.

-Comme tu es belle ! murmura Rébecca. On ne penserait jamais que tu puisses avoir trente ans. Céline, laisse-moi et essaie de vivre. C'est ta dernière chance.

— Vous dites des bêtises, maman. Vous savez bien que je ne vous quitterai pas. Rébecca se dressa sur les coussins.

— Je suis juive. Toi, tu disparaîtras dans la foule. Tu n'as rien d'une sémite. Moi, je ne peux pas sortir dans la rue, sans me faire remarquer. Mes traits me trahiront partout. Tôt ou tard, on va exterminer les juifs. Tu payeras pour ta mère. Céline, je ne veux pas te savoir dans un camp de concentration. Tu es tout ce que j'ai de plus précieux au monde. N'attends pas Gland. Si d'aventure, il ose se montrer, il ne fera que ton malheur. Tu lui as sacrifié dix ans. Ça ne suffit donc pas ? Combien d'années encore seras-tu son esclave ? Céline, il est laid, il est cruel et il est égoïste. Céline, je t'en supplie !

— Le problème ne se pose pas, dit froidement la jeune femme. Pourquoi t'acharner ainsi sur un souvenir ? Il est peut, être mort.

— Les salauds sont comme les rats, ils s'échappent quand les bateaux sombrent.

— Je vous laisserai seule, demain matin, dit Céline en changeant de sujet. Je dois livrer des tissus à madame Ronska. J'ai trouvé de la très bonne laine anglaise. Elle me payera certainement un prix convenable. Nous aurons assez d'argent pour la semaine. Vers la fin du mois, je vais me procurer des chaussures. Mon cordonnier est prêt à m'aider et à me faire des conditions raisonnables. Si je ne parviens pas à les vendre parmi les amis, j'irai aux Halles.

— C'est trop dangereux ! Ils font souvent des rafles. Tu risques de te faire prendre.

— Vous êtes pessimiste, maman. je vous assure que tout ira bien.

Céline se leva et ouvrit la fenêtre.

— Imprudente ! cria Rébecca en se dépêchant d'éteindre la lumière. Tu vas attirer les Boches !

Céline fit une moue ironique. Les craintes de sa mère l'énervaient. L'air était doux. À travers les arbres, miroitait la rivière. L'hiver est fini, pensa Céline. Mes pieds cesseront de me faire mal. En été, tout est plus facile. je vais demander, à la logeuse, la permission de planter un peu de légumes dans son jardin.

— C'est presque la campagne, dit-elle.

— La campagne, la campagne, maugréa Rébecca. Ce quartier est le repaire de la racaille. De mon temps, aucune femme honnête n'aurait accepté de se loger de ce côté du fleuve.

— Vous exagérez. Depuis quelques années, il y a plusieurs familles de politiciens, de diplomates et d'officiers qui ont construit des villas au bord de l'eau. C'est un coin charmant.

— Parlons-en de ses charmes ! Une fois sur deux, les gendarmes ferment le pont. Chaque voyage à Vars est devenu un exploit. Ailleurs, on a parfois une, possibilité de se sauver, mais quand ils vident les tramways sur le pont, je te demande un peu, comment on peut s'enfuir ? En sautant dans la rivière peut-être.

— On sonne, maman, dit Céline.

— Les Allemands, chuchota Rébecca. Ils vont nous tuer. Va-t'en ! Va-t'en vite !

Céline écarta doucement la plaque qui permettait de voir le visage du visiteur.

— Albert !

Elle se précipita dans ses bras.

— Chéri, tu es revenu. je ne puis croire que ce soit vrai. Oh ! comme je suis heureuse ! Maman, regarde. Albert est là !

Gland s'inclina cérémonieusement devant la vieille dame, mais son expression froide et distante ne présageait rien de bon.

— Vous habitez ensemble ? demanda-t-il d'un ton réprobateur.

— Nous nous sommes installées dans ton appartement parce que celui de maman a été occupé par les Boches, s'excusait Céline. Tu sais, ce n'est pas facile pour elle de s'organiser.

— Je suppose que ta mère porte le brassard avec l'étoile, tel que prescrit pour les juifs, continua Gland comme si Rébecca n 'était pas présente dans la pièce. Tu te rends compte, à quoi tu nous exposes ? Les voisins la voient. je t'avoue que malgré tout le respect que je dois à ta mère, je n'ai pas envie de me faire arrêter à cause d'elle.

— Maman ne sort pas, protesta Céline. Personne ne sait qu'elle est ici.

Ses grands yeux se posaient sur Gland avec une supplication muette.

— Mon cabinet de travail doit être dans un drôle d'état, dit Gland en poussant la porte de communication.

Céline le suivit. Albert ouvrit l'armoire et examina ses costumes.

— Où est le bleu ? demanda-t-il.

— Ne te fâche pas. J'ai été obligée de le vendre. Nous n'avions plus un sou. Mais ça va mieux depuis deux mois. je parviendrai à le racheter.

— De quel droit disposes-tu ainsi de mes affaires ? Nous ne sommes pas mariés que je sache.

— Nous vivons ensemble depuis dix ans, s'insurgea Céline. Tu devrais avoir honte !

— J'aurais dû m'y attendre, soupira Gland. je te prie de t'arranger pour que ta mère déménage. En ce qui te concerne, il est préférable que tu cherches une chambre en ville. Tu es juive et tu dois comprendre qu'il est malhonnête de m'exposer à des ennuis.

— Albert, tu es ignoble ! Mais enfin, tu dois avoir un peu de pitié ! J'ai tant sacrifié pour toi : ma jeunesse, mon talent...

— Qui t'a donné tes rôles ? l'interrompt Gland. Qui t'a formée ? Qui t'a rendue célèbre à Vars ? Ose affirmer que ce n'est pas moi, ose donc !

— J'ai beaucoup travaillé...

— Des milliers de filles travaillent. Pour devenir quoi ? Des figurantes qui passent d'un lit à l'autre. Je t'ai épargné pas mal de démarches. Tu as couché avec moi par goût, paraît-il.

Céline se mit à pleurer.

— Je n'ai pas plus de pitié pour moi-même que pour les autres, dit Gland mal à l'aise. Je veux terminer ma pièce. J'ai besoin de paix. Et

puis, nous deux, c'est fini. J'ai cru en toi, j'espérais que tu deviendrais une nouvelle Sarah Bernhardt, je me suis trompé. J'ai rencontré, à Livour, un garçon. Je suis décidé à lui consacrer le peu de forces qui me restent. Voilà mon programme. Comme tu vois, il n'y a guère de place ni pour toi, ni pour tes problèmes. Combien d'argent veux-tu pour installer ta mère ? Allez, ne te gêne pas. Dis un chiffre. Je te préviens que si tu veux faire la fière, tout est consommé entre nous. J'ai horreur des victimes. Je n'accepterai de te recevoir, que dans la mesure où tu sauras être gaie et gentille. J'ai besoin, bien entendu, qu'on s'occupe de mes affaires et de mes repas. Si ce marché te convient, je veux bien le conclure, à condition que tu cesses de jouer les martyres.

— Je ne joue pas, Albert.

Il la prit par les épaules et la plaça devant le miroir.

— Regarde-toi. C'est ton expression d'Ophélie. Tu te souviens de la première de « Hamlet » ? Ce fut un triomphe. Tu étais incomparable. Remarque, ce n'est pas une raison pour transposer, dans notre existence, tes attitudes de théâtre. Va ! les comédiens sont condamnés à réciter des rôles écrits par d'autres, ceux qu'ils inventent eux-mêmes ne valent rien et ne trompent personne.

— Tu penses vraiment que j'étais incomparable dans Ophélie ?

— Je n'ai pas l'habitude de te mentir.

Gland bâilla et enleva sa veste.

— Céline ! appela Rébecca.

Il se lava les mains dans le cabinet de toilette, éteignit la lumière et se coucha. Aussitôt, une voix demanda dans l'ombre

— Puis-je venir ?

Le matelas s'inclina légèrement. Le corps souple et nu de Céline se colla contre le sien. Un dégoût monta en lui. Un dégoût tel, que son estomac se contracta. Gland eut peur de se trouver mal.

— Je ne joue pas, chéri, chuchota Céline. Je t'aime. Je te désire. Je suis à toi. Tu peux me donner des coups de pied ; tu peux me chasser : je reviendrai toujours. Ah, je t'en supplie ! Rappelle-toi nos nuits folles. Comme nous étions heureux !

Les doigts de Gland glissèrent sur la peau lisse. — Je suis devenu impuissant, pensa-t-il. Seule, la présence d'Yves m'excite. Les génies ont parfois de ces transformations qui les conduisent vers des passions étranges. Céline est bête de s'imposer ainsi ! L'impudeur des femelles est un phénomène pathologique qui me répugne.

— Je suis très fatigué. Une autre fois, peut-être...

Céline recula.

— Je ne te dérange pas ?

— Dors ! répondit Gland.

Elle va faire une scène, songea-t-il. Demain, je serai à bout et je ne pourrai pas écrire une ligne. Autant la supporter. C'est plus sage.

Peu à peu, il se rendra compte qu'il ne peut pas se passer de moi, pensait Céline. je vais vendre le tissu. Ça me rapportera assez pour louer une chambre chez Annette. Elle ne refusera pas d'héberger maman.

Survivre. Roman.

Chapitre XI

[Retour à la table des matières](#)

Ouf ! pensa Yves en refermant sa serviette vide. Fini pour aujourd'hui. Il glissa la mince feuille de papier pliée en quatre sous la porte, s'assura que personne ne l'avait vu et descendit très vite. L'horloge de l'église voisine sonna midi. Maryse l'attendait dans l'ombre de la porte cochère.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Parfait.

— J'ai encore deux « tablettes » à livrer. Tu m'accompagnes ?

— Et le cours de math ?

— On se dépêchera. De toute façon, ce n'est pas loin.

Ils marchèrent un instant en silence.

— Manon est très fatiguée, dit Maryse.

-Ce n'est pas étonnant. Elle travaille des nuits entières. Tu sais, ça va faire bientôt trois ans qu'on habite chez les Tolocko, et j'ai toujours l'impression que nous sommes arrivés hier. Tu ne peux pas t'imaginer comme ils sont formidables !

Yves souriait au soleil. Quand il était avec Maryse, la vie devenait d'une simplicité rayonnante.

— Attention ! Les Boches !

Les cinq hommes de la patrouille avançaient dans un ordre de parade. Yves saisit la serviette de Maryse. Ils s'arrêtèrent devant la vitrine. C'était un magasin de chaussures, un mannequin trop grand remplissait l'étalage vide. Les gendarmes se reflétaient dans la vitre.

— Espèce de crétin, rends-moi ma serviette, protesta à voix basse Maryse. Pour qui me prends-tu ?

Yves tira la langue en direction de la patrouille qui s'éloignait.

— Rends-moi ma serviette, répéta Maryse en tapant du pied. C'est mon boulot, pas le tien.

— Essaye de me rattraper, cria gaiement Yves.

Il se mit à courir. Maryse le suivit. Essoufflés, ils arrivèrent sur une petite place. Maryse examina les numéros.

— C'est ici. Veux-tu me donner ma serviette ?

— À vos ordres, mademoiselle, plaisanta Yves. Voici l'objet de vos désirs.

Elle le quitta sans un mot. Désœuvré, Yves se mit à observer les passants. C'est absurde à la fin, pensait-il. Maryse, une fille, transporte

des revolvers, moi, je dois me contenter de journaux clandestins. La barbe ! je suis un homme après tout ! Depuis le pépin avec les grenades, je n'ai pas eu une seule « tablette » dans ma serviette. Pourtant, ce n'est pas ma faute si cette saloperie a éclaté au beau milieu de la rue. Au lieu de me considérer comme un héros, puisque je suis parvenu quand même à foutre le camp sans laisser de traces, ils m'ont mis au rancart. jolie mentalité ! Manon et Emma font la pluie et le beau temps. Maryse a des missions de plus en plus dangereuses moi, je suis à la traîne comme un vulgaire novice.

— Coucou ! Maryse se tenait devant lui. — Monsieur, j'attends votre cheval blanc et votre carrosse, dit-elle. La princesse accepte de se rendre à la séance d'études et espère profiter de vos lumières. Blague à part, tu comprends la géométrie ?

— Parfois.

— Alors explique-moi le dernier problème, sinon, je vais encore attraper de mauvaises notes ce qui a le don d'enrager mon père.

Yves adopta un air docte. il lui parla sur le ton supérieur d'un premier de classe. Le soleil se cacha derrière les nuages. La neige tombait maintenant à gros flocons. Il enfonça ses mains dans ses poches. Il avait froid.

Au coin, la foule entourait le tramway. A la dernière minute, ils sautèrent sur le marchepied. Yves eut peur de lâcher la poignée. Ses doigts couverts d'engelure lui faisaient mal.

— Descends ! lui cria Maryse.

Sa semelle heurta le pavé inégal. Les cheveux de la jeune fille effleurèrent sa joue. — Comme elle est belle ! pensa Yves dans un éclair de joie. Dans l'antichambre, Marc leur fit signe de se taire et il

entrebâilla doucement la porte du salon. Hermeline Pant leur jeta un regard sévère.

— Encore en retard, dit-elle. Yves Stanski, au tableau.

— Elle est d'une humeur massacrate, lui chuchota André.

Yves lui répondit par un clin d'œil complice. Il contourna le piano, faillit faire tomber un vase en cristal et se sentit terriblement gauche. Il prit la craie et commença à tracer des lignes sur la surface noire.

— Très bien, dit Hermeline Pant, satisfaite. Vous irez loin, mon garçon. — As-tu encore des « tablettes », chuchota Marc en se penchant vers Maryse ?

— Silence ! cria la directrice. Vous êtes intenables aujourd'hui. J'admets qu'il n'est pas facile d'étudier aux cours clandestins, j'admets que le corps professoral n'est pas assez nombreux, il est exact aussi que vous avez des préoccupations qui rendent l'étude difficile, mais, pour l'amour de Dieu, faites donc un effort ! Rappelez-vous que vous êtes privilégiés par rapport à ceux qui poursuivent des études universitaires. Les étudiants en médecine doivent se contenter d'une science théorique. Ils n'ont pas la moindre possibilité de faire des travaux de laboratoire, d'aller dans les hôpitaux ! Ils réussissent pourtant.

— La plupart d'entre vous ont quatorze ou quinze ans. C'est une chance inouïe ! Vous avez des facilités que vos collègues plus âgés n'ont pas. Votre premier devoir est de passer votre baccalauréat. De respecter vos professeurs qui, à chaque instant, risquent leur vie pour vous donner cette science sans laquelle vous ne seriez que des primaires. Oui, parfaitement ! Des primaires et des déclassés. Avant la guerre, vous étiez des enfants, aujourd'hui, le m'adresse à des jeunes filles et des jeunes gens qui doivent être capables de me comprendre. L'ennemi démolira nos usines et détruira nos maisons, mais il ne parviendra pas à nous arracher notre culture dont nous pouvons être fiers.

— La vieille est émue, murmura André. La fin du monde est proche !

Jules Danski, le chouchou de la directrice, leva la main.

— Je veux vous remercier, au nom de la classe, pour tout ce que vous faites pour nous, dit-il.

— Bravo ! applaudissait Marc. Vive madame la directrice

— Un individu fait les cents pas en bas, annonça Jean Ortyz qui se tenait près de la fenêtre. Il a l'air louche.

— Descendez par l'escalier de service, ordonna Hermeline Pant sans se départir de son calme. Ne formez pas de groupes et dispersez-vous tout de suite.

Marc se mit à ranger les chaises. Maryse cacha les livres. Les autres élèves se pressaient déjà dans la cuisine. Hermelin Pant partit la dernière. Devant l'immeuble, elle hésita un instant, Yves et Maryse traversaient la chaussée en se tenant par la main. Mécontente, elle fit un geste dans leur direction, mais n'osa pas intervenir.

— Commandante Nika ? demanda une voix à côté d'elle.

— C'est bien moi.

— « Victoire », se présenta l'inconnu.

— « Imbécile » vous irait mieux comme pseudonyme, maugréa Hermeline. La prochaine fois, veuillez ne pas vous manifester d'une façon aussi voyante. Vous allez ameuter tout le voisinage.

— Je m'excuse.

— Il ne s'agit pas de s'excuser, mais d'avoir de la jugeotte. À cause de vous, je ne finirai pas mon programme de la semaine. je vous assure que ce n'est pas drôle. Qu'y a-t-il de si urgent ?

— Quarante gars des « Grenouilles » vous attendent à Otoque. Ils ont fini l'entraînement. Vous devez leur donner le cours de préparation sanitaire.

— Il faut encore que je puisse m'y rendre. Ce n'est pas à la porte votre Otoque. J'en aurai pour une bonne heure de train.

— J'ai le camion.

— Ah ! ça change tout. Allons-y

— C'est formidable, raconta le jeune homme en chemin. Les paysans ont dévalisé le train qui s'en allait au front russe. On a des carabines automatiques ultra-modernes !

— Le premier devoir d'un maquisard est de savoir tenir sa langue, dit Hermeline Pant.

Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle « Nika le citron », pensa Victoire en enfonçant sur sa tête la casquette de l'employé des postes. Il tourna la clef. Le camion démarra.

— J'aimerais faire un tour, dit Maryse à Yves. As-tu une minute avant le dîner ?

Yves hésita un instant, puis, sans répondre, se dirigea vers le parc, Derrière eux, la rue continuait à vivre son existence propre ; devant, s'étendait le désert tranquille de la neige blanche. Ils abandonnèrent le sentier. Pour impressionner Maryse, Yves bomba avantageusement le torse et sauta par-dessus le vieux banc noir. Elle l'imita aussitôt. Sa

jupe s'engouffra entre ses genoux, Maryse s'accrocha à Yves et ensemble ils roulèrent par terre. La jeune fille éclata d'un rire nerveux qui sonnait faux. Sa bouche rose et humide s'ouvrait. Yves ne voyait plus rien en dehors de ses lèvres tremblantes. Il la saisit par les épaules.

— Non, murmura Maryse, mais elle cédait déjà sous ses baisers fous.

Yves la serra au point de lui faire mal.

— Je t'aime. Promets que tu ne seras jamais à personne. jamais !

— Oui, Yves.

— Tu m'épouseras Maryse. Dis que tu m'épouseras

— Je le jure, dit gravement Maryse.

— D'autres t'ont embrassée avant moi ? demanda soudain Yves d'une voix sourde.

— Tu es le premier, Yves.

L'ombre bleu du soir dansait dans ses prunelles. Le calme se fit en eux. Un calme doux et bienfaisant.

— Oh ! si tu savais comme je suis heureux ! Yves caressa doucement les cheveux blonds. — Je n'ai rien à t'offrir, mais tu verras. La guerre va finir. Je travaillerai. Je deviendrai quelqu'un. Je ferai tout pour que tu puisses être fière de moi... Pourquoi es-tu triste Maryse ?

— C'est si difficile la vie ! Ils sont encore venus et ils ont dit du mal de papa. Maman répondait de son mieux. Moi, j'écoutais derrière la porte et j'avais envie de crier. Que veux-tu ? On nous traite comme

des enfants. Nous n'avons pas le droit de savoir. Pourtant, nous sommes plus adultes qu'eux. Je me rends bien compte que tout le monde est contre mon père, tes parents autant que les autres. Il est si seul, le pauvre... La sale guerre lui a tout Pris. Sa toge est suspendue dans l'armoire. Il n'a pas le droit de la mettre. Pas le droit de se présenter aux audiences. Comprends-tu ? Il lutte parce qu'il croit que c'est l'unique façon, pour lui, de faire sa part. Il défend les petits, ceux que personne ne songerait à aider.

Yves pensa que Landry se faisait grassement payer pour ses services. Distinctement, il voyait l'homme maigre et un peu chauve qui jouait avec ses binocles, en écoutant parler un officier allemand. Le même homme osa déclarer, un soir, dans le salon de Tolocko :

« Il faut transiger. Les actions à main armée appellent des représailles. Les Allemands ne reculeront devant rien. Ils prendront des otages. A quoi cela sert-il de tuer un soldat boche si, le lendemain, des dizaines de nôtres doivent payer cette mort ? Inutilement, vous exposez des milliers de jeunes. Vous leur apprenez le métier de terroriste. À quoi bon ? Qui se souviendra, dans cent ans, de tout cet héroïsme inutile ?

— Vous admirez la culture et la civilisation françaises, mais vous refusez d'agir comme les Français. Pétain ! voilà le seul héros qu'il nous faudrait. Un chef capable de faire des compromis. »

Yves se rappelait très bien l'expression de Tolocko qui reconduisit le visiteur, mais refusa de lui serrer la main.

Maryse se releva.

— Je vais te confier quelque chose, dit-elle.

Yves éprouvait une irrésistible envie de la prendre dans ses bras et de l'obliger à se taire.

— Mes parents, eux aussi, sont dans le maquis. On ne remarque que les Allemands qui viennent chez nous, mais les autres, ceux qui s'y glissent la nuit, on ne les connaît pas. Hier, une femme embrassait les pieds de mon père. Il a sauvé son fils. Cette femme est très pauvre. C'est notre concierge. Elle n'avait pas d'argent pour payer... Et Marc ? Qui a sorti Marc du Ghetto ? Qui lui a procuré un faux certificat de naissance ?

— Il faut rentrer, soupira Yves. Il prit la main de Maryse et ajouta doucement, comme s'il craignait qu'on puisse les entendre : je te crois, chérie...

Maryse se dressa sur la pointe des pieds et effleura sa joue, puis, rouge comme une pivoine, détourna la tête.

— Je viendrai chez toi demain matin, promet Yves avant de la quitter.

— Je t'attendrai, répondit Maryse. je t'attendrai aussi longtemps que tu le voudras.

*
* *

— Tu es de service ce soir, annonça Manon au moment où Yves franchissait le seuil. Nous allons nous taper un film idiot en douteuse compagnie. Ah ! j'oubliais ! Ton drôle de professeur est dans ta chambre.

— Enfin ! Te voilà ! je parie que tu as encore traîné en route. Pourtant, tu sais que je n'ai pas de temps à perdre.

— Maman vous invite à dîner, dit Yves, pour l'empêcher de lui poser d'autres questions.

— Ton père et ta mère sont des gens charmants. Gland le poussa dans la chambre. — Charmants et totalement irresponsables. Heureusement, que je suis là pour te protéger. Avec ton éducation de gosse de riches et la guerre par-dessus le marché, tu finiras par devenir un voyou.

— Mon père était directeur, monsieur, et même un bon directeur. Yves sentait la moutarde lui monter au nez.

— Oui, directeur dans l'entreprise de son ancêtre, qui a eu le tact de mourir en laissant une immense fortune. C'était facile ! Gland s'assit lourdement. — Cette guerre sera longue. Quand elle finira, tu seras probablement orphelin, et un orphelin pauvre. Ne te fais pas d'illusions. Ta fortune ne t'appartient plus. Jamais, tu m'entends, jamais, tu ne seras propriétaire des usines Stanski. Ce nom, au contraire, te pèsera comme une malédiction et te fera chasser de partout. Personne ne voudra de toi. Tu ne seras rien d'autre qu'un petit employé qui épousera une petite femme bien ordinaire, et qui mènera une petite vie bien médiocre dans un cadre à cinq sous. La manie des grandeurs d'Angelina Stanska ne tenait qu'à cause de son fric. Et ce fric, vous ne l'aurez plus. Ton père est trop préoccupé par les ponts, qu'il se croit obligé de faire sauter, et ta mère par d'autres folies du même genre, pour se soucier de toi. Démolir : voilà ce qui les intéresse. Après nous le déluge ! Je te demande à quoi ça rime ? Comme si les Boches n'étaient pas maîtres de la situation !

Gland obligea Yves à se rapprocher de lui. Sa voix se fit plus douce.

— Moi, je pense à ton avenir. Si tu me suis, si tu m'écoutes, tu deviendras un très grand acteur. Je te le promets ! J'écirai des rôles pour toi. Mon « Néron » sera joué sur toutes les scènes d'Europe. Pas seulement dans ce trou de Vars, mais aussi à Paris, à Londres et à Rome.

Il saisit quelques feuilles couvertes de son écriture fine, et se mit à lire.

— « À travers son rubis, Néron regarde l'arène. Les courtisans se pressent autour de lui. Petron reste en retrait. Son attitude est négligente. »

— Tu le vois ? demanda Gland.

— Oui, acquiesça docilement Yves.

— « Néron : Ils sont là, les chrétiens que je jetterai en pâture à mes lions. Le peuple se réjouira. Mon peuple. Regardez ces loques humaines. Ces hommes ont osé me haïr, moi, le plus grand César et le plus grand acteur de l'histoire. Pourquoi Petron se tait-il ? »

— Allez ! Donne la réplique. J'espère que tu connais ton texte.

Yves prit la pose qui lui était devenue familière.

— « Petron : Oh ! divin ! Tu ignores la force des faibles ! Néron, la révolte gronde. Néron, tes soldats sont des mercenaires. Ils ignorent l'amour. Écoute les chrétiens ! Ils chantent. Sur les ruines de Rome, naîtra un monde nouveau... »

— Ce n'est pas ça ! Recommence ! Tu ne joues pas, tu récites.

Gland enleva ses lunettes et frotta ses yeux. Il paraissait fatigué et vieilli.

— Bonsoir, dit Richard. J'ai de bonnes nouvelles.

Distraitement, il embrassa Yves.

— Le front russe résiste. Les « Camarades » flanquent une dégelée aux Boches. C'est le début de la fin.

Yves se réfugia dans le cabinet de travail de Tolocko. À la hâte, il composa le numéro de Maryse. — Allô ! dit Maryse.

— Je t'aime, chuchota Yves. La guerre n'est pas éternelle. Ton père plaidera. Écoute, j'ai une petite croix que je voudrais te donner. Tu la porteras, dis ?

— Oui, Yves.

La porte grinça. Un jet de lumière inonda le corridor, Yves termina précipitamment la conversation.

— À qui téléphones-tu ? demanda Jeanne.

— À André, mentit Yves. J'ai besoin de son manuel de math.

— Fais attention ! La table d'écoute est branchée, paraît-il, en permanence. On raconte, en ville, qu'on ne peut pas téléphoner sans être entendu par la Gestapo.

Distraitement, Yves se mit à écrire sur le bloc-notes : « Rien ne compte en dehors de l'amour ».

— C'est vrai, dit Jeanne penchée au-dessus de son épaule. Je l'ai toujours cru. D'un geste las, elle se passa la main sur le front. — Tu sais, chenapan, je vais enfin pouvoir t'acheter une paire de chaussures. Gland vient d'accepter de vendre ma bague avec l'émeraude. Nous allons avoir de l'argent.

Gland regardait Richard avec mépris.

— Tu es fou de permettre À Yves de courir des risques inutiles. Il va se faire prendre. C'est encore un enfant. On n'a pas le droit d'exposer des enfants à la torture et à la mort.

— Je ne peux pas l'enchaîner. Tous ses camarades sont dans le maquis.

— Il fréquente, en outre, cette Maryse Landry, poursuit Gland.

— Sans blague !

— Espèce d'aveugle.

— Je vais avoir avec lui une conversation d'homme à homme.

— Essaie toujours. je te laisse...

— Yves, appela Richard, — J'ai à te parler.

Richard alluma une cigarette. — Soyons diplomate, pensa-t-il en observant son fils.

— Te souviens-tu de ton camarade Roland Goepert ?

— Je ne l'ai pas revu depuis la guerre.

— La Gestapo a fusillé ses parents. je ne sais par quel miracle, il a réussi à s'échapper à la dernière minute. Il est très secoué. J'ai dû le transporter à la clinique de Weber. Tu sais qui a donné les Goepert ?
— Landry.

— Ce n'est pas possible papa.

— Ils ont refusé de payer ses services.

— C'est un mensonge !

— Je l'espère pour Landry. Tu es amoureux de Maryse ? demanda Richard à brûle-pourpoint.

— Je vais l'épouser un jour.

— Ah ! bon ! Fais attention, mon vieux, tu es prévenu. En ce qui me concerne, je ne veux pas en savoir davantage. Viens, il est temps de descendre.

À la salle à manger, Tolocko dit la prière et se replongea dans la lecture d'un manuscrit posé à côté de son assiette.

— Les navets coûtent de plus en plus cher, constata sentencieusement Joséphine.

— Achète autre chose, conseilla distraitement Tolocko.

— Facile à dire. Même avec les tickets, le boucher refuse de me donner de la viande.

— Demain, nous aurons de l'argent, annonça Jeanne. Je vais acheter de la viande au marché noir.

— Vive les millionnaires ! s'écria Emma.

Manon remua sur sa chaise. — Je suis allée à la gare, ce matin. Ils ont encore fait une rafle. Les prix vont monter en flèche.

Tolocko fit un geste de la main. — Tant pis pour les victuailles, je voudrais vous lire mon manifeste à la nation.

Jeanne leva timidement la tête. — Il me semble impossible qu'on puisse être libre un jour.

— Rappelez-vous nos grands amis, les Français, qui devaient voler à notre secours, en 1939, ironisa Emma. Ils viendront en l'an deux mille.

— Tu es à moitié française, se fâcha Joséphine.

— Du calme ! du calme ! mes enfants, intervint Tolocko.

— Excusez-nous, dit Manon. Yves et moi, sommes de service ce soir.

— Soyez prudents, supplia Jeanne.

— Oh ! on s'arrange toujours, la tranquillisa Yves d'un ton blasé.

La perspective du long trajet à pied ne lui souriait guère.

— On se réchauffera au cinéma, le consola Manon en mettant son béret dans l'antichambre.

De la salle à manger, leur parvenait la voix forte de Tolocko qui lisait le manifeste.

— Emma, n'oublie pas de prendre l'émission en code, cria Manon à sa sœur. Pauvre fille, dit-elle à Yves, depuis qu'on ne peut plus avoir de poste chez nous, elle passe ses soirées au cimetière. Remarque, j'aime encore mieux une tombe désaffectée que la maison paternelle. L'idée que les Boches étaient en train de chercher, sur la carte, l'endroit où on émettait les messages, m'empêchait de travailler. Au cimetière, on a au moins une chance de filer à temps.

À la porte du cinéma, une grande affiche annonçait que la recette des représentations était consacrée à l'armée allemande. Des soldats faisaient la queue devant la caisse.

— Pourvu qu'un copain ne s'avise pas, dans l'ombre, de nous prendre pour cible, dit Manon. Voici ta bouteille et le vaporisateur.

La salle était à moitié vide. Ils s'installèrent près de la sortie. Sur l'écran, une grosse femme expliquait à son mari qu'il devait se sacrifier pour la cause commune. — « La victorieuse Allemagne combat sur tous les fronts, disait l'actrice. Tu n'as pas le droit de te reposer. » Ensuite, l'image disparut. On vit une cuisinière qui expliquait comment on pouvait faire de la confiture avec des betteraves. À côté d'elle, un petit garçon se léchait consciencieusement les doigts.

— Allons-y, dit Manon.

Yves ajusta le vaporisateur sur la bouteille, et changea de place. Un officier se retourna. Yves pencha la tête. Il aspergea le plancher et le dos des sièges. Son cœur battait à grands coups. L'officier regardait de nouveau l'écran. Yves vida le reste de la bouteille près de lui, et frotta une allumette. Les flammes jaillirent. Il se jeta en arrière et se rua vers la sortie de secours. Manon le rattrapa.

— Le feu ! hurlaient les gens.

— Ils ne retourneront pas au cinéma de sitôt, dit Manon essoufflée.

— Grouille-toi, chuchota Yves. Les SS. s'amènent.

Un camion rempli de gendarmes arrivait devant le cinéma.

— Sale boulot, dit Manon en remontant son col.

— Ne te plains pas. Les équipes d'exécution, c'est pire. Tu nous vois, en train d'annoncer à des personnes parfaitement convenables en apparence, qu'on va les fusiller en vertu du verdict de la Cour suprême du maquis ?

— Tes personnes convenables, ce sont des dénonciateurs.

— Peut-être, soupira Yves. J'y suis allé une seule fois. Ce fut chez le bonhomme qui avait donné les Ranski. J'ai failli y rester. C'était vraiment trop moche. Sa fille ne devait pas avoir plus de dix ans. On avait reçu l'ordre de liquider la famille, alors, Jean a tiré, et..

— Chut ! un gendarme ! Fais semblant de m'embrasser.

Yves prit Manon dans ses bras. La neige tombait toujours. La lumière du réverbère les éclairait de profil.

— Bonne nuit les amoureux, dit le gendarme.

— Bonne nuit, répondit Manon avec un sourire provocant qui surprit Yves.

Le gendarme s'éloigna. Le silence régnait dans la rue.

— Tu as tes vrais papiers ou tes faux ? demanda Manon.

— J'ai horreur de me servir des faux. J'ai trop peur de me tromper. Tu sais, ils demandent d'abord le nom et ensuite seulement, ils vérifient. Anne Jitomir fut arrêtée de cette façon-là. Dans ses documents, figurait le nom de Rivanska et elle a dit : Jitomir. Ils l'ont fusillée sur-le-champ.

— Tu as une trop bonne mémoire, grogna Manon. Il faut apprendre à oublier. Sans ça, l'existence devient impossible.

*
* *

Céline sonna à la porte de monsieur Havko. Elle était pressée.

— Je vous apporte la bague, dit-elle.

— Pas si vite, ma belle, maugréa Havko. Enlevez votre manteau.

Céline se déshabilla. Elle se tenait sur ses gardes. Havko, ancien décorateur de théâtre qui, depuis la guerre, faisait le commerce des bijoux, ne lui inspirait aucune confiance. — Je dois marchander, pensa-t-elle. Albert veut qu'on garde pour nous une partie de la somme. Stanski n'est pas un enfant. Il n'acceptera pas n'importe quel prix.

Havko chercha, dans un tiroir, une petite loupe noire, et se mit à examiner la bague.

— Combien voulez-vous ? demanda-t-il.

— Cent cinquante mille.

Havko se pencha et la regarda dans les yeux.

— Racontez-moi un peu, mignonne, où vous trouvez des trésors pareils. Je rêve de voir le nabab qui vous fournit ces charmantes bagatelles. Autant que je sache, vous ne rouliez pas carrosse autrefois !

— Ce n'est pas vos oignons

— Mais si, mais si, au contraire. Havko n'aime pas les intermédiaires qui deviennent exigeants.

Il sourit. Ses doigts tambourinaient sur la table.

— Vas-tu parler ordure ! cria-t-il soudain.

Céline leva les bras pour protéger sa tête.

— Ton Albert Gland va casquer. Tu m'entends ! sifflait Havko tout près de son visage. Les noms et les adresses ? Vite !

Sournoisement, il la frappa au milieu du ventre. Céline se plia en deux. Un autre coup la fit rouler par terre. Sa tête cogna un meuble et elle se mit à saigner du nez. Havko la frappait toujours. Céline serra les dents.

— Hans, appela Havko. Viens ici, Hans.

Un Allemand en uniforme sortit de l'ombre.

— Fais-la parler, Hans. C'est ton boulot.

— Hi ! hi ! hi ! rigola l'officier. Rien de plus facile.

Il saisit la blouse de Céline à pleines mains. La mince soie craqua.

— Hi ! hi ! hi ! tu as de beaux seins. On va s'amuser.

D'une main, il couvrit la bouche de la jeune femme et de l'autre, il écrasa sa cigarette sur la poitrine nue. Céline trembla convulsivement, mais parvint à ne pas crier.

— Elle est dure, la salope, dit Havko.

L'Allemand jura et saisit son revolver.

— Un instant, Hans. Combien de fois dois-je te répéter qu'avec ces demoiselles, il faut de la douceur. Ça ne sert à rien de la descendre. Alors, poupée, on ne veut pas être gentille ? Havko aime les jolies femmes qui sont amoureuses. Tu peux partir, ma chère. Voici ta bague. Emporte-la. Je n'en ai plus besoin. Dans une heure, ton Albert sera loin. Va. Dépêche-toi de lui annoncer la bonne nouvelle. Tiens, je prends le téléphone, je compose un numéro...

Lentement, il commença à tourner le cadran.

— Allô ! Ici J'agent 7, dit-il. Veuillez cueillir immédiatement un homme. Il a caché, pendant un certain temps, une juive qui s'appelle..

— Non ! hurla Céline. je dirai tout. je dirai tout

— Les noms ?

Havko raccrocha sans bruit.

— Tolocko, Stanski, Landry ; murmura docilement Céline...

Survivre. Roman.

Chapitre XII

[Retour à la table des matières](#)

Georges Tolocko descendait l'escalier. Les marches craquèrent doucement sous son poids.

— J'ai terminé, cette nuit, le deuxième chapitre, disait-il à Richard. C'est curieux, mon cher, comme les événements historiques changent avec le temps. Leur optique et leur signification ne sont plus du tout les mêmes. Ce qui paraissait fondamental, il y a deux ans, ne me semble pas aussi important, aujourd'hui. Par contre, certains détails prennent des proportions incroyables. Auriez-vous l'amabilité de jeter un coup d'œil sur mon ébauche ?

Yves ouvrit la porte. Il n'y avait plus personne sur le palier du premier étage. Il profita de l'occasion pour s'asseoir à cheval sur la rampe et se laisser glisser jusqu'en bas.

— J'ai lavé la nappe, annonça triomphalement Joséphine qui apportait le café. Toutes les taches sont parties.

— Félicitations, madame, Yves déplaça la serviette sur ses genoux.

— Je ne comprends pas pourquoi tu t'acharnes à utiliser des nappes blanches, protesta Manon. J'estime qu'il est ridicule de servir des navets dans la porcelaine de Sèvres, et de se donner autant de mal pour manger cette nourriture de..

— Ça suffit Manon, se fâcha Tolocko. Tant que nous le pourrons, ta mère et moi, nous maintiendrons une certaine façon de vivre. Les officiers de sa Royale Majesté britannique revêtent un smoking pour le dîner servi en plein désert par des noirs en costume d'Adam.

— Ce qui nous manque, ce sont en somme les serviteurs noirs, ironisa Emma.

Yves pensait à Maryse. Je vais la voir, Je vais la voir tout de suite, se répétait-il. Je lui donnerai mon médaillon. Maman n'en saura rien. J'expliquerai que je l'ai perdu.

— Bois ton chocolat, Yves, dit Jeanne. Pour une fois qu'on a réussi à dénicher un peu de cacao, ce n'est vraiment pas le moment de le laisser dans ta tasse.

Yves avala d'un trait le liquide brunâtre qui avait un drôle de goût.

— Je m'en vais. Il faut que je passe chez un camarade, avant de me rendre au cours.

— Sois prudent !

Jeanne passa ses doigts dans les cheveux bouclés de son fils. Cette drôle de guerre l'a complètement transformé, songea-t-elle.

Sur le boulevard, des gens attendaient devant le kiosque à journaux. Ils avaient une expression morne et résignée. -Comment peuvent-ils perdre ainsi leur temps ? se demanda Yves. Ils savent aussi

bien que moi, que les journaux officiels sont remplis de fausses nouvelles.

Un grand terrain vague s'étendait à sa droite. À sa gauche, des immeubles modernes formaient un bloc uniformément triste. -Maryse, il faut que tu acceptes, pensa Yves. C'est un petit objet sans valeur, que j'ai reçu à ma première communion. Il ne m'a jamais quitté. Tu le garderas à ton cou. J'aurai un peu l'impression d'être avec toi et de te protéger. Il trébucha sur une pierre. Au même moment, une main saisit son bras.

— Ne posez pas de questions et suivez-moi, murmura madame François.

Surpris, Yves se laissa entraîner dans l'ombre de la porte cochère.

— Où alliez-vous ?

— Chez Maryse.

— Dieu soit loué ! Mon homme disait juste — « Attends dehors et préviens les autres. Quelqu'un peut arriver et se faire prendre. » Ça fait à peine une demi-heure que je guette dans les environs, et vous voilà.

— Que se passe-t-il ?

— La Gestapo surveille la maison. Ils se sont enfermés dans l'appartement et attendent. Les assassins ! Il n'y aura jamais de mort pour cette vermine.

— Maryse ! Où est Maryse ? bégaya Yves.

— Ils les ont emmenés tôt ce matin ; monsieur Landry, sa femme et les deux demoiselles. Dans une auto, qu'ils les ont emmenés, avec des hommes des deux côtés, bien corrects dans leurs vêtements civils.

Ça ne m'a pas empêchée de voir qu'ils les poussaient avec leurs revolvers, pour qu'ils montent sans piper mot. Ensuite, ils sont venus chez nous. Ils ont commencé à poser des questions : — « Qui fréquentait monsieur Landry ? Qui lui téléphonait ? Qui lui écrivait ? » Et je ne sais plus quoi encore.. Bien sûr, mon vieux ne savait rien, alors, ils ont promis de revenir l'interroger et même qu'ils lui ont donné une raclée en pleine figure. Vous vous rendez compte ! Mon pauvre vieux qui a déjà assez de mal à se tenir sur ses jambes !

— Un bon monsieur qu'il était, monsieur Landry, et pas fier avec ça. Sa dame me demandait souvent comment allaient mes rhumatismes. Elle s'est occupée de moi quand ils ont arrêté Antoine. C'est maître Landry qui a fait libérer mon garçon. Il n'a pas demandé un sou. — « Faut pas me remercier. je suis content d'avoir pu sauver votre fils », m'a-t-il dit.

— Quand je pense à ce que cette méchante veuve du premier pouvait raconter sur son compte, j'ai envie de lui tordre le cou. -« Un vendu. Un traître. Un misérable », qu'elle annonçait à qui voulait l'entendre. Pauvre monsieur Landry ! Il n'y a pas de justice dans ce bas monde.

Madame François pleurait à présent, en se mouchant dans son tablier. Yves murmura des mots sans suite, et se précipita dans la rue. À quelques maisons de là, une tache sombre se profilait sur le trottoir. L'homme marchait lentement comme un promeneur désœuvré. — Un détective de la Gestapo, pensa Yves. Et si je le suppliais ? Si je lui expliquais... L'inconnu lui tourna le dos et se dirigea vers l'immeuble qu'habitaient les Landry. Yves s'éloigna d'un pas hésitant. — Le lieutenant « Copain » pourra peut-être organiser une évasion, se dit-il. S'il est exact que Landry agissait comme agent double, il ne pourra pas refuser de l'aider.

Yves se domina pour ne pas courir. Le chemin lui parut terriblement long. Finalement, il vit la petite maison de briques rouges. Elle

semblait dormir. Une persienne mal fermée frappait le mur. Yves remua, à plusieurs reprises, la poignée de bronze, et attendit en piétinant. La porte s'ouvrit.

— Ce n'est pas l'heure des visites, dit « Copain ». Tu es fou ?

— Ils ont amené Maryse...

— Et après...

« Copain » s'installa à cheval sur le tabouret de cuisine, et alluma sa pipe.

— Comment l'as-tu appris ?

— Je suis allé chez elle. La concierge m'a empêché de monter.

— Tu es sûr qu'on ne t'a pas suivi ?

— Je ne le crois pas.

— Bon. Va prévenir au cours. je m'occupe du reste. C'est curieux qu'ils aient arrêté Landry. Il était protégé par un haut dignitaire boche.

Les persiennes empêchaient la lumière de pénétrer dans la pièce. Le lieutenant « Copain » se mit à ranger distraitement la pile de journaux qui s'entassaient par terre. Son ombre dansa un instant sur le mur et disparut aussitôt.

— On va essayer de faire une descente à Paw ?

— Mon pauvre garçon, tu divagues. Il n'est pas question de prendre un risque pareil, en ce moment.

— On a bien réussi dans l'affaire de Ralph.

— Écoute, idiot ! Ralph était Ralph, et Landry n'est qu'un agent double. Ce qui est grave, c'est que quelqu'un « chante ». Landry était trop retors pour se laisser prendre.

— Vous êtes ignoble ! Yves sentit des larmes de rage lui monter aux yeux.

— Pour un soldat, c'est une drôle d'expression. Ignoble ou pas, je suis ton supérieur et tu es là pour m'obéir. « Copain » s'approcha et prit Yves par les épaules. — je m'en moque de ta Maryse, si tu veux le savoir. J'ai la responsabilité de dizaines de Maryse. Vous vous imaginez que le maquis, c'est une partie de plaisir ou quoi ? Mets-toi dans le crâne qu'il faut surtout sauver le réseau !

— Mais le réseau, c'est quoi ? Qui le tient ? Qui le défend ? Vous, Maryse, Landry, Tolocko et les autres. Sans eux, sans nous, le réseau n'existerait pas. La voix d'Yves monta sans 'il s'en rendît compte.

— Crétin pauvre crétin ! Le réseau, c'est tout d'abord l'idée. Le but Vivant ou mort, tu sers cette idée. Veux-tu que je te dise : mort, on la sert peut-être mieux encore que vivant, parce que les morts deviennent des symboles. Ils n'ont pas de défauts. Ils n'ont pas de faiblesses. Ils sont inattaquables ! On les place au-dessus des luttes et des controverses politiques et sociales. Ce sont les victimes qui remportent les victoires. Les héros, qui n'ont pas eu la chance de se faire tuer, finissent sur la paille.

Soudain, Yves se mit à crier

— Je veux sauver Maryse. Il faut la sauver

« Copain » leva la main et le gifla.

— Excuse-moi, dit-il en se tournant vers la fenêtre. J'ai voulu t'éviter une crise de nerfs. On risque de nous entendre de l'extérieur. Ça passe ?

Yves, incapable de proférer un mot, ne répondit pas.

— « Copain » changea de ton. — Tu vas au cours, ensuite tu files chez toi et tu préviens ton père et Tolocko. Compris ?

— Oui, mon lieutenant.

« Copain » ouvrit la porte. Le soleil les aveugla.

— À propos, ajouta-t-il négligemment, tu te souviens d'Anne Jitomir ?

— Oui, mon lieutenant.

-C'est moi qui l'avais envoyée en mission, le jour où les Boches l'ont tuée. C'était ma femme... Allez, dépêche-toi et bonne chance !

— Mais, c'est affreux, murmura Yves.

« Copain » n'était plus à côté de lui. La maison semblait, à nouveau, dormir dans l'oubli et dans l'abandon .

Comme un somnambule, Yves arriva chez Jules Danski. Joseph Breda, le professeur de mathématiques, vieux, ronchon et perclus de rhumatisme, lisait la liste des absents.

— Puis-je vous parler, monsieur ? demanda Yves.

— Bien sûr, bien sûr, acquiesça Breda. je vous verrai après la classe.

— C'est urgent.

— Voulez-vous dire qu'il me faut interrompre le cours ?

— Oui, monsieur.

— Écoutez, jeune homme, s'il s'agit d'une peccadille, je vous préviens que je ne plaisante pas.

Yves s'appuya contre le mur. L'entêtement de Breda était tellement insensé, l'atmosphère de la pièce, avec ses camarades sagement assis, tellement irréaliste, qu'il eut l'impression de se mouvoir dans un univers factice.

— Messieurs, veuillez nous excuser, dit pompeusement Breda.

— Les Landry ont été arrêtés. Il y a une « fuite » dans le réseau, dit Yves dès qu'ils furent seuls dans le corridor.

— Mon Dieu ! encore une de mes élèves, se lamenta le professeur.

— Il est probable que l'adresse de Danski est sur la liste. « Copain » prévoit des arrestations en chaîne.

C'est à ce moment précis qu'on sonna à la porte.

Breda se redressa.

— Sauvez-vous, chuchota-t-il.

Yves se glissa dans le salon. Ils se rangèrent sans bruit, les uns derrière les autres.

— Nous montons, ordonna Marc qui prit le commandement. Par ici...

Sur le toit, la neige était grisâtre. Yves eut un léger vertige en voyant le vide en bas, mais parvint à se ressaisir. Il s'assit sur le rebord, laissa dépasser ses jambes, s'appuya sur ses mains, pivota sur lui-même et sentit le premier barreau de l'échelle de secours sous ses pieds.

— Ils ont tiré, dit Marc. Le vieux Breda est fichu. N'oublie pas de sauter. L'échelle s'arrête à une bonne hauteur du sol.

Yves compta jusqu'à dix, pour donner à Marc une avance, et se mit à descendre. Il n'y avait personne dans la cour. J'ai au moins mon manteau, pensa-t-il bêtement, les autres, avec leurs costumes risquent de se faire repérer. Il marcha très vite, soudain, large et trapu, Albert Gland se dressa devant lui.

— Tourne à gauche, dit-il, et rentre dans le premier restaurant. je te suis.

Le restaurant était plein de monde. Autour des petites tables, une multitude d'hommes et de femmes mastiquaient, riaient et discutaient.

Gland s'appuya au comptoir et commanda deux vodkas. Avale d'un trait !

Yves sentit l'alcool lui brûler la gorge.

— Je dois prévenir papa. Quelqu'un s'est mis à table. Sûrement, il doit connaître Tolocko et mes parents. J'aurais dû y aller plus tôt, mais « Copain »...

— Bois, répéta Gland en poussant vers lui un autre verre. Tout va bien. Nous partons tout de suite à Otoque.

— Où sont mes parents ?

— On nous attend à Otoque. C'est un ordre.

— Ils nous rejoindront plus tard ?

— Je ne sais pas.

Yves tourna sur son tabouret. Il croisa le regard de Gland. Derrière les lunettes à grosse monture noire, l'immobilité des yeux verts avait quelque chose d'effrayant. La serveuse plaça, devant eux, de nouveaux verres. Il veut me soûler, pensa Yves.

— C'est inutile de mentir, dit-il rageusement. Ils ont été arrêtés !

— Parle moins fort.

Gland sortit son mouchoir ; il fait atrocement chaud ici.

Son manteau brun, râpé et sale, avait un trou au coude. Yves attrapa ce coude qui s'agitait d'une drôle de manière.

— La Gestapo est venue, dit Gland. Ils ont emmené tout le monde. La villa est surveillée. Le voisin prétend qu'ils ont trouvé, dans la cave, des revolvers et des produits chimiques. Il les a entendu échanger des remarques à ce sujet. Calme-toi. Il n'y a rien à faire pour le moment.

— J'ai tué ma mère ! Si au lieu d'aller chez « Copain », j'étais revenu directement, je les aurais sauvés

— À quelle heure as-tu quitté la maison ?

— À neuf heures. J'ai regardé la pendule de la salle à manger en me levant de table.

— Ils sont arrivés dix minutes après ton départ. Le docteur Jérôme s'en allait justement à l'hôpital. Ils lui ont demandé ses papiers. C'est lui qui m'a averti.

— Je suis responsable de tout, répéta Yves.

— Tu te serais fait prendre sans aider qui que ce soit. Remercie ta fichu chance et cesse de te torturer. J'ai parlé avec l'avocat Mûnch. Selon lui, on parviendra peut-être à les libérer moyennant une forte somme. J'ai promis de la lui fournir, si ses démarches réussissent. Je dois le rencontrer dans une semaine. Mûnch est un voleur, mais il sait se débrouiller. Ce n'est pas pour rien qu'il a épousé une Allemande. J'ai confiance qu'il se donnera du mal pour aider ton père. Ils étaient ensemble à l'école. Mûnch sait qu'il gagnera de l'argent ; ça rend son amitié d'autant plus sincère !

J'aimerais bien savoir qui a donné le réseau ? Ça devait être un gars qui connaissait tous les noms. Une femme, Céline, est probablement arrêtée aussi. C'est une juive. Sa mère est morte au Ghetto, l'année dernière. Je l'avais cachée chez moi pour lui épargner le même sort. Elle n'est pas revenue la nuit dernière. C'est curieux comme le hasard veille ! Je me suis réveillé à sept heures. Remarque, j'aurais pu ne pas me lever, mais j'avais soif. J'ai pris un peu d'eau, je suis allé voir si la porte était bien fermée, et j'ai trouvé, par terre, une enveloppe. Une simple enveloppe blanche. Lis...

Yves déchiffra péniblement les mots qui sautaient devant ses yeux.

« Quittez immédiatement la maison. »

— Je me suis habillé, poursuivit Gland, et je suis allé chez vous. Sur le pont, pas de tramways. Aucun moyen de communication. J'ai dû faire le trajet à pied. C'est une trotte...

Maman, ma pauvre maman, pensait Yves. je n'étais pas là pour te défendre... Il appuya sa tête sur le comptoir, et se mit à pleurer.

— On nous regarde ! Voyons, Yves, il ne faut pas te laisser aller. Dans la vie tout s'arrange. Nous serons heureux ensemble.

— Avez-vous vu ce vieux qui fait boire le jeune garçon ? demanda un monsieur à sa voisine de table. Ces vicieux profitent de la situation. Tandis que les parents s'occupent du marché noir, ils s'amusent à dévoyer les enfants. Quelle triste époque !

— Je vous hais !

Yves se précipita vers la sortie. La rue, les tramways, les passants défilaient à une vitesse folle. Il courut jusqu'à la rivière. Sur la plage couverte de la boue du printemps, il se laissa aller à un désespoir sans fin. Tantôt il se mettait à hurler, tantôt il se taisait en jouant avec une boîte de conserve vide.

Ils vont la battre. La fouler aux pieds. Lui arracher les ongles. Et cette lumière, cette lumière atroce ! Yves entendait l'interrogatoire, voyait la mise en scène classique ; la lampe spéciale, l'homme au revolver, le chien à côté du bureau, et l'autre officier, debout, prêt à intervenir. La Gestapo ! Il enfonça le poing dans sa bouche et mordit à pleines dents.

Gland s'approcha, et s'assit à côté de lui.

— Calme-toi ! Mûnch a libéré pas mal de monde. Nous allons lui donner de l'argent. Beaucoup d'argent...

Yves ne répondit pas.

— Si seulement tes parents m'avaient écouté ! J'ai toujours su que ça finirait mal. Veux-tu me dire, quel besoin avait ton père de courir

des risques pareils au lieu d'attendre tranquillement la fin de la guerre ? C'était insensé. je comprends que les va-nu-pieds, ceux qui n'ont rien à perdre, acceptent de faire n'importe quoi, mais enfin, les gens sérieux devraient comprendre qu'il s'agit d'un suicide inutile.

— Dites-moi, demanda Yves, est-ce que Dieu existe ?

— Voyons Yves...

— Dieu est la bonté infinie. Alors, comment se fait-il qu'Il permette que des atrocités pareilles soient commises. Comment se fait-il que, chaque jour, des hommes torturent d'autres hommes ? Le Christ est mort sur la Croix. Son histoire est sublime ! En janvier, quatre prêtres ont été pendus sur un balcon de la rue Lechna. Eux aussi ont vécu, en somme, une histoire sublime. Où est la différence ?

— Ils sont morts pour une idée qui ne concerne qu'un seul peuple, Jésus a été crucifié pour avoir voulu sauver le monde.

— La théorie du pardon, quelle vaste blague ! Quand les juifs brûlaient au Ghetto, certains disaient que c'était la punition du peuple qui n'avait pas su reconnaître le Fils de Dieu. Et quand des chrétiens crèvent dans les camps de concentration, certains affirment qu'ils rachètent les péchés des générations précédentes. C'est trop facile, à la fin ! Ma mère n'a pas tué. Elle n'a rien fait de mal. Rien !

Yves ramassa une pierre et la lança de toutes ses forces dans l'eau.

— Oh ! si seulement, je pouvais faire sauter cette fameuse humanité. Inventer une bombe qui détruirait les Allemands, leur complexe de supériorité, leur bestiale soif de sang...

— Tu oublies qu'il te faudrait aussi exterminer bien d'autres nations belliqueuses, dit Gland ironique. Vois-tu, les pacifistes ne sont pas des gens charitables par définition. Plus simplement, ils ont le

sens des réalités. D'une haine à l'autre, d'une vengeance à l'autre, on finirait par faire disparaître notre vieille planète : terre. Pour qu'il y ait des bons et des méchants, il faut quand même que quelqu'un survive !

— Tiens ! Vous avez le mot juste. Survivre. C'est tout ce qui vous intéresse. Survivre pour que l'espoir existe.

— Un jour, les Boches payeront.

— Ah ! parce que vous croyez qu'il s'agit de les faire payer ? Qu'il est possible de payer un crime pareil !

Pauvre Yves, pensa Gland. Pourquoi faut-il que des enfants fassent cette guerre ? Pourquoi faut-il qu'ils deviennent amers et désespérés ?

— Nous allons rater le train, dit-il. « Copain » exige qu'on parte.

— Je m'en moque.

— C'est ton lieutenant. En tant que soldat, tu dois obéir. Ton père ne serait pas content de te savoir déserteur.

À la gare, ils furent happés par le bruit et par la foule. Sur le quai, une multitude de femmes, assises sur des sacs et des caisses, observaient les mouvements de la locomotive. Yves et Gland s'arrêtèrent près du kiosque à journaux. Il était fermé. Une affiche, à moitié déchirée, indiquait qu'on pouvait s'y procurer des livres, des revues étrangères et des quotidiens.

— Attention ! Les gendarmes ! cria quelqu'un.

Les femmes, des paysannes pour la plupart, se mirent à tourner sur place en agitant leur large jupe de couleur. Brutalement, les gendarmes éventraient maintenant, les caisses, et bousculaient les gens. Gland avait peur. Ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux

qu'il ne dominait pas. Yves observait les paysannes. La majorité des sacs contenaient des vêtements et des menus articles. Les gendarmes s'amusaient à les lancer sur les rails. Aussitôt, les femmes se mettaient à courir pour les ramasser. Deux chiens-loups, tenus en laisse, aboyaient. Le vacarme montait.

— Tes papiers, demanda un gendarme à Yves.

Machinalement, Yves tendit sa carte d'identité. Le gendarme l'examina et la lui tendit.

— Ouf ! soupira Gland. Nous allons peut-être partir. Je t'assure que je donnerais cher pour me trouver loin de cette racaille.

La porte vitrée de la salle d'attente s'ouvrit largement. Douze jeunes garçons pénétrèrent sur le quai, en bon ordre. Ils portaient un pantalon noir et une chemise de la même couleur, sur laquelle on avait brodé des svastikas jaunes.

— Allez, les petits, ordonna l'officier. Fouillez comme il faut !

Ils se dispersèrent, et se mirent à palper les corps des femmes qui, honteuses, ne bougeaient pas de leur place. Un garçon plongea sa main dans le décolleté de la paysanne qui se trouvait à côté d'Yves. Non loin de là, un paysan, probablement son mari, garda les yeux baissés. Le garçon en uniforme recula en brandissant, au-dessus de sa tête, un morceau de tissu.

— Ne me le prenez pas, monsieur, supplia la femme. C'est pour les enfants...

Il la repoussa en riant, et se tourna vers la suivante. Yves vit son visage. Il eut un haut-le-corps.

— Boubi ! dit-il. Comment peux-tu, Boubi ?

Leurs regards se croisèrent.

— Le train entre en gare, dit Boubi à voix basse. Vas-y tout de suite. Ils vont empêcher les gens de monter.

Yves ne réagissait pas.

— Foutez le camp ! hurla Boubi. Vous m'empêchez de faire mon travail.

Gland comprit. Il saisit Yves, et l'entraîna vers les wagons qui arrivaient avec un bruit de ferraille. Essoufflé, il monta dans un compartiment et força Yves à le suivre. La fenêtre resta ouverte. Il essaya de la remonter.

-Inutile de vous acharner à fermer la fenêtre, dit un homme. Elles sont abîmées. Les gens transportaient le tabac, dans l'espace libre des portes, Pour les empêcher d'utiliser cette cachette, les Boches ont descendu les fenêtres et ils les ont bloquées une fois pour toutes. C'est efficace ! Remarquez, on continue de cacher le tabac ailleurs, mais ça, c'est une autre histoire. Que voulez-vous, à Lub, on achète des feuilles pas cher, et à Vars, on les vend dix fois le prix. Ils ont beau menacer les fraudeurs de la peine de mort, il y en aura toujours qui seront prêts à courir le risque. Et heureusement ! Sans ça, il y a belle lurette qu'on n'aurait plus rien à manger, ni à fumer, à Vars.

L'inconnu s'assit sur la banquette, et plaça sa valise sous ses pieds. Sur le quai, les chiens aboyaient de plus en plus fort.

— J'espère que l'équipe de garçons ne montera pas dans le train. Ces jeunes sont terribles ! Et habiles avec ça.. Ils se faufilent partout, et trouvent ce que les gendarmes ne découvriraient jamais.

— C'est odieux d'utiliser des enfants de cet âge, dit Gland.

— Oh ! ce n'est pas la faute des garçons, protesta l'homme. Ce sont généralement des orphelins. Les gendarmes les dressent comme des animaux. S'ils veulent manger, il faut qu'ils fassent

ce qu'on leur demande. N'importe qui deviendrait mauvais après un traitement semblable. Personne n'a envie de crever. On préfère d'abord faire crever les autres.

Je ne suis qu'un employé des postes, mais je crois que je deviens philosophe. Depuis le début de cette fichue guerre, j'ai eu plus de misère que durant toute ma vie. Ma paye suffit à peine pour acheter des cigarettes. Alors je me débrouille. J'achète, je vends, je transporte du beurre de la campagne à Vars, des tissus de Vars à la campagne, et ainsi de suite. Entre-temps, ma vieille s'inquiète, et les enfants attendent des chaussures pour pouvoir sortir. Ça coûte cher les chaussures !

Il s'essuya la bouche du revers de la main.

— Parfois, je me dis que ça m'est égal ; les Boches, les Russes ou les nôtres, pourvu que je puisse gagner ma croûte. Ils punissent pour ceci, ils arrêtent pour cela, et, en attendant, le peuple souffre. C'est un peu mieux à la campagne, et encore... Il y a deux semaines, à Otoque, les partisans sont venus au village. Ils ont tout raflé : la viande, les œufs, les poules et jusqu'aux pommes de terre. Les paysans ne savent plus de quel côté se tourner. À la fin du mois, ce sont les contrôleurs boches qui font l'inventaire, comme ils disent. Un tel sera obligé de donner sa dernière vache, tel autre, son cheval. Ça ne les intéresse pas de savoir avec quoi on va labourer !

Mon frère aîné raconte que les partisans finiront par avoir raison des Boches. Moi, je n'y crois pas. Avec quoi, Grand Dieu ? Avec leurs poings ? Les Allemands ont une armée, des tanks, des chars... Les nôtres, c'est à peine s'ils sont décemment vêtus. Ça fait pitié de les voir quand ils campent dans les forêts, sans parler de ceux qui se font fusiller à Paw, ou qui rôdent à Vars, en attendant leur tour. Oh ! si le Ma-

réchal vivait, ça ne se serait pas passé de la même manière. C'était un grand politicien, notre Maréchal. Il aurait su arranger les choses.

— Ce fut un dictateur, dit Gland. Un dictateur de droite.

— Je ne comprends pas grand-chose à la politique. J'avais confiance. Le Maréchal s'occupait de nous. Il aimait le peuple, et le peuple le respectait.

— Ne vous en faites pas. La fin est proche. Les alliés avancent.

— Encore deux ans, et il n'y aura plus grand monde pour les recevoir, soupira l'employé des postes. On sera tous morts. Les Boches annoncent, à qui veut les entendre, qu'ils vont nous exterminer comme des juifs. Nous sommes plus nombreux, c'est vrai, mais si vous vous imaginez qu'on se défendra plus longtemps que les pauvres juifs, vous avez des illusions.

Yves se pencha par la fenêtre. Des femmes et des hommes se pressaient le long du train.

— Laissez-moi, suppliait une jeune fille. Laissez-moi partir.

Près de la locomotive, le mécanicien se rongait les ongles jusqu'au sang. Il ne pouvait plus supporter le spectacle de la meute de gendarmes qui maltrahaient les gens. Pourtant, il fallait attendre. Le chef de gare ne donnait pas le signal. Au bout du quai, dans la lumière dorée du printemps, une silhouette s'agita.

— Sandwiches, café chaud, cria le vendeur en poussant sa voiture.

— Yves !

Boubi était sous la fenêtre. Yves voyait sa figure levée vers lui. Il serra les dents.

— Si tu as besoin de moi, je suis au poste numéro 9. Je t'aiderai tant que je le pourrai. Ne m'en veux pas, Yves. Mon père est au front russe, et maman fait des ménages pour les officiers.

— Boubi est mort, dit lentement Yves. Vous, vous n'êtes qu'un étranger que je ne connais pas. Nous n'avons aucune raison de nous parler.

— Fais-moi signe Yves, répéta Boubi comme s'il n'avait pas entendu. Te souviens-tu du jardin ? On a été des amis, nous deux. De vrais amis, Yves. je ferais n'importe quoi pour toi !

La locomotive siffla et le train commença à avancer. Des gens sautaient sur les marches. Yves regardait droit devant lui sans rien voir. Le train roulait de plus en plus vite.

Trois paysannes entrèrent dans le compartiment. La première cacha précipitamment un paquet sous la banquette.

— Ne craignez rien, dit l'employé des postes. Ces messieurs sont des amis.

— Pour ce qui nous reste, gémit la plus âgée des femmes. Ils ont pris les deux robes et les chemises qu'on avait achetées aux Halles. C'est tout juste, si Marie a pu sauver une couverture. Mauvaise journée !

— Ne vous plaignez pas trop. À la campagne, on se débrouille mieux qu'en ville.

— Certains mènent une belle vie, pour sûr, mais pas tous. La femme renifla bruyamment, Les rusés et les magnats gagnent toujours. Le pauvre peuple trime et attend la miséricorde qui ne viendra qu'au jugement dernier. Tenez, il n'y a pas longtemps, mon voisin a réussi à vendre en cachette une vache. Il s'est acheté un piano à la

place. Moi, même que je le voudrais, Je n'ai jamais eu de bétail. On est journalier de père en fils. Il n'y a pas de raison pour que ça change maintenant.

Elles enlevèrent leurs fichus et se mirent à fouiller dans leurs bagages.

— Voici une bouteille de lait, dit la plus jeune.

Le contrôleur ouvrit la porte.

— Les billets, s'il vous plait.

— Prenez un peu de lait, monsieur le contrôleur. Vous devez avoir soif.

Le contrôleur sourit d'aise.

— Et comment que j'ai soif ! Vous êtes gentille de me l'offrir. Ah ! que je n'oublie pas. Les gendarmes attendent le train à Robick, Loupi-nien et aux Roubis. Pour les autres stations, il semble que tout va bien.

— Et moi qui descends aux Roubis, se lamenta la femme.

— Ce n'est pas mes oignons, mais, à votre place, le descendrais après, conseilla le contrôleur. Vous n'aurez qu' à marcher. Il fait beau et la neige fond.

— Mais, mon billet..

— Oh ! ça s'arrangera. je ne suis pas un méchant homme. Allez ! Si on ne s'entraide pas entre nous, ce ne sont pas les Boches qui vont y voir.

Yves regardait obstinément par la fenêtre. Un petit garçon perdu entre le ciel et la terre, agita la main. Yves ne le vit pas. Sans le savoir. Il répétait sans cesse : Dieu, sauve-les ! Dieu tout-puissant, épargne à ma mère la souffrance et la honte...

Survivre. Roman.

Chapitre XIII

[Retour à la table des matières](#)

— Non, non et non. je ne veux pas mourir. C'est trop bête à la fin ! je n'ai rien fait. Absolument rien ! Quand les camions sont arrivés, je me promenais dans la rue. je n'ai même pas vu les gendarmes descendre. Il paraît qu'ils se sont trompés en me mettant ici. J'aurais dû, en principe, être envoyé comme travailleur en Allemagne. Simple erreur... Simple erreur...

L'homme était petit et maigre. Pendant qu'il parlait, sa pomme d'Adam s'agitait d'une façon grotesque. Landry s'étendit par terre. Le ciment froid rafraîchissait sa nuque. Avec dégoût, il respira l'odeur des excréments. Les prisonniers n'avaient le droit de vider le seau hygiénique qu'une fois par semaine. Ils étaient quatre : un plombier, un maçon, un poète et un avocat.

Quel drôle de mélange ! pensait Landry. Le poète dort, le maçon se tait et le plombier parle pour ne rien dire. C'est agaçant à la fin. Il fit un effort pour suivre un raisonnement cohérent. — Il faut que je me rappelle les plus petits faits et gestes, se disait Landry. Tout compte ! Voyons ! pourquoi nous ont-ils arrêtés ? Pourquoi le lieutenant Zischke ne m'a-t-il pas prévenu ? Pas plus tard que la semaine dernière, je lui ai donné son argent. Il a accepté. Donc à ce moment, tout allait a

merveille. Aurait-il changé d'avis à la suite d'une dénonciation ? Évidemment, il y a eu cette affaire de Goldstein dont je me suis occupé, mais il m'avait assuré qu'il arrangerait les choses. Décidément, Zischke ne doit pas être dans le coup, conclut Landry.

Le poète se réveilla. Grand, anguleux, il se déplaça sans bruit comme un chat. Landry l'avait trouvé profondément antipathique, dès le premier instant de leur rencontre. Il avait à peine eu le temps de franchir la porte de la cellule, qu'il s'était entendu dire sur un ton ironique :

— Encore un candidat pour le fourgon mortuaire. Laurent Lague, poète, vous offre ses félicitations !

Plaisanterie de mauvais goût, avait alors pensé l'avocat, en se promettant de garder ses distances.

Le soir pénétrait par la petite fenêtre protégée par des barreaux. Lague se planta devant le plombier.

— Vas-tu finir par te taire ? J'en ai assez à la fin. Espèce de pauvre type...

— Pauvre type, pauvre type, se défendit le plombier. C'est facile. Je ne suis pas un monsieur comme vous. J'ai toujours travaillé de mes dix doigts. J'ai vécu une existence qui vous paraît misérable, mais je l'aime, moi, ma vie ! Je ne veux pas mourir. Je ne suis pas un héros. Je ne suis pas quelqu'un. Je suis plombier. Rien de plus et rien de moins. Je pense vous l'avoir dit, non ? Pour moi, ma femme et mes gosses passent d'abord. Si je crève, qui les fera manger ? Vous, peut-être ?

Lague sortit un mégot de sa poche et l'alluma. Il faisait sombre à présent. Les mots prenaient une résonance étrange et un sens lourd de sous-entendus.

— Plombier ou pas plombier, qu'est-ce que ça peut foutre ? Nous sommes tous égaux enfin. Égaux devant la mort. Nous sommes aimés des dieux. Vous vous rendez compte ! On va mourir fusillés. C'est beau Le mur gris, le peloton d'exécution... Un, deux, trois : feu En voilà une jolie mort... Mourir dans son lit comme un vulgaire vieillard ; quelle tristesse ! Mourir parce qu'il le faut, parce que tout le monde meurt, c'est bête. Ça n'a pas de sens. Mourir en héros, en martyr à qui, un jour, on élèvera une statue, c'est une toute autre histoire. Nous allons être les victimes d'un amour désintéressé et suprême. Voyez-vous, la vie nous a séparés, la mort nous rapprochera. Prolétaires du monde entier, unissez-vous dans la mort ! Si seulement je pouvais trouver un morceau de papier et un crayon, je vous dédierais un poème. Je suis fier. je suis heureux de penser que ma mort servira à quelqu'un, qu'elle sera belle et noble, et que je disparaîtrai en pleine jeunesse.

Autrefois, quand je publiais mes vers, les critiques prenaient un malin plaisir à en dire du mal. Désormais, mon œuvre devient inattaquable. Qui osera relever la faiblesse d'une rime, dont l'auteur a été fusillé par l'ennemi ?

— Pourquoi vous a-t-on arrêté ? demanda Landry.

— Pour avoir transporté des journaux clandestins que j'imprimais avec deux autres soldats de la liberté, répondit Lague en relevant la tête d'un geste théâtral. Vous ne trouvez pas cela sublime ?

— Je regrette, mais je ne trouve rien du tout. Ce qui m'ennuie le plus, c'est que vous m'empêchez de penser.

— Penser à quoi ?

— À la meilleure façon de sauver ma famille. Je ne suis pas poète, moi. je suis avocat. Voyez-vous, c'est mon métier de défendre les

gens ; quand il s'agit de ma propre peau, je m'applique tout particulièrement. Chacun sa façon d'envisager les événements.

Peroski le maçon, remua. Il n'avait rien compris du discours de Lague. Par contre, en écoutant l'avocat, il eut un vague espoir. Il s'approcha de Landry.

— Vous ne pourriez pas faire quelque chose pour moi ? J'ai caché des personnes qu'on recherche.

— Vous avez avoué ?

— Non. J'ai dit que c'étaient des gens que je ne connaissais pas et qui étaient venus juste me demander de faire des travaux de maçonnerie. On ne m'a pas encore interrogé. Le SS. m'a posé quelques questions, dans la voiture. C'est tout.

— Est-ce que vous vous êtes entendu avec vos amis, pour qu'ils fassent une déclaration semblable ?

— Oui.

— S'ils maintiennent leurs dépositions, vous parviendrez peut-être à vous en sortir.

Pourvu que Louise ne soit pas forcée de me contredire, et que Maryse échappe à la torture, pensa Landry. Isabelle est plus résistante, mais Maryse... Il sentit les larmes lui monter aux yeux. — Je deviens vraiment idiot. Zischke se décidera bien à intervenir. je connais trop de secrets, et il le sait. — Raison de plus pour te supprimer rapidement, toi et ta famille, murmura une petite voix tenace. — Si seulement je pouvais m'isoler pour réfléchir, se répétait rageusement Landry. Voyons, une lettre au procureur, ça ne donnerait rien. La procédure n'existe plus en réalité. Alors, jouer le tout pour le tout, et essayer de demander une entrevue avec Zischke ? Non, ça ne marchera pas. Il

va répondre qu'il ne m'a jamais rencontré. Il aura peur. Pourtant, il doit exister un moyen. Mais lequel ?

La lourde porte s'ouvrit brusquement.

— Debout ! hurla le gardien. Cochons ! Salauds ! Bandits Debout...

— Quel luxe d'adjectifs, murmura le poète.

— Tout le monde dehors. Tout le monde dehors, criaient les gardes en distribuant des coups. Une rangée d'hommes, à moitié nus, traversait le couloir. Landry vit un visage atrocement tuméfié. — Mais c'est Havko, s'étonna l'avocat. Le bijoutier qui vendait, à Zischke, des diamants et de l'or. Curieux, très curieux... Derrière Havko, se dessina le profil hautain de Georges Tolocko. Landry se mordit les lèvres pour ne pas l'appeler. Tolocko le remarqua et esquissa un sourire. Un bon sourire amical. — Il va cesser de me considérer comme un traître, pensa l'avocat. Le poète serait content de savoir que la mort héroïque ça m'arrange presque autant que lui. Landry se mit soudain à prier : Mon Dieu, faites que je ne dise rien ; faites que je supporte n'importe quoi ; faites que je sois assez résistant pour me taire... Un coup de crosse le fit trébucher. Il se rangea derrière les autres. Parqués maintenant en une masse compacte, ils attendaient. Des hurlements et des bruits sourds leur parvenaient à travers la porte qui se trouvait au bout du corridor. Landry était venu autrefois dans cette prison pour rencontrer un client. C'était avant la guerre. Il s'agissait d'une vague affaire de vol qu'il avait très bien plaidé en alléguant le manque de preuves. Soudain, l'avocat se demanda si, à l'époque, il n'avait pas manifesté au prisonnier de la condescendance. Je ne suis pas encore un condamné de droit commun, pensa-t-il, sans parvenir à chasser un certain malaise. Des minutes s'écoulaient interminables.

Il faut savoir mourir, se répétait Tolocko. Je suis le fils d'un général. je n'ai pas le droit d'avoir peur ! Quelle humiliation que d'exhumer

mon torse nu dans cette foule... Il essaya de se tracer un plan d'action. — Primo, ils ont trouvé des armes dans ma cave ; secundo, ils ne peuvent pas faire autrement que de m'interroger ; tertio, je suis trop vieux pour supporter leurs sales méthodes, récapitula-t-il.

La souffrance physique lui répugnait profondément. Il se rappela la chute de cheval qu'il avait faite au cours d'une partie de chasse, et jusqu'à la nausée qu'il avait eue au moment où le chirurgien essaya de soigner son bras. — Le palefrenier m'observait pour voir mes réactions, pensa Tolocko. Quel mauvais souvenir ! J'aurais dû avoir sur moi du cyanure de potassium. Le général Maldier me répète, depuis toujours, que c'est l'unique moyen, dans les cas extrêmes, de sauver sa dignité. Son regard tomba sur Landry, qui s'appuyait furtivement contre le mur. J'aimerais bien lui serrer la main, songea le vieil homme. Dommage qu'il soit trop tard !

Au même moment, on appela son nom. Georges Tolocko se retrouva dans une grande pièce. La mise en scène habituelle était en place. Le revolver sur la table, l'officier en uniforme des S.S., le chien couché à ses pieds, et un autre officier debout, dans l'embrasure de la fenêtre. — Je dois être parfaitement ridicule avec mon ventre poilu et ridé, se dit Tolocko.

— Cochon ! hurla l'officier. Tu avais des armes chez toi. Où les as-tu achetées, vermine ? Qui te les a apportées ? Réponds !

La sueur coulait sur son front. La peur devenait palpable comme une présence.

— Vas-tu parler ? Je n'ai pas le temps de jouer au chat et à la souris ?

L'officier contourna le bureau et fit quelques pas. Sa figure rubiconde était maintenant toute proche.

-Palefrenier. Vous ressemblez à mon palefrenier, murmura Tolocko, qui ne se rendait plus très bien compte de ce qu'il disait.

Le souffle chaud, empreint d'odeur du tabac, lui effleura les narines. Il sentit la colère monter en lui. Une colère plus forte que tout le reste. Georges Tolocko leva son bras et gifla l'homme qui se tenait en face de lui. L'officier tira à bout portant. Sous la lumière aveuglante de la lampe, Georges Tolocko glissa sur le plancher. L'officier, rouge de rage, n'osait pas regarder son collègue.

— Tu viens de faire une fichue bêtise. Le vieux devait savoir pas mal de choses. Tant pis !

Impassible, il appuya sur la sonnette.

— Enlevez-moi ça, dit-il au gardien qui entraît.

L'incident était clos.

— Au suivant ! cria une voix dans le corridor.

Derrière la porte, Landry avait entendu la détonation. Il se tourna légèrement et remarqua Richard Stanski. Leurs regards se croisèrent. Où est Yves ? se demanda l'avocat. Le tendre, le charmant Yves qui aimait Maryse ? L'idée que le garçon pouvait se trouver dans cette foule sinistre le fit frissonner. Voir souffrir un gosse... Avoir peur devant un gosse... Non ! surtout pas ça, se dit Landry.

— Quelle triste mort ! lui chuchota Lague. Pas de peloton d'exécution, pas de spectacle... Rien. Un coup de feu. C'est vraiment trop facile de tuer un homme. Écoutez :

— « La pourpre te couvrira, et ils te porteront dans la gloire, Les hommes anonymes, ceux qui viennent de

nulle part, Des hommes gris, qui sauront vénérer ta mémoire,

Des hommes... »

Fichtre, si seulement j'avais un moyen d'écrire. Imaginez le titre : la dernière œuvre de Lague, génial poète mort pour la patrie... Ce serait beau comme oraison funèbre !

— Vous n'avez pas peur ? demanda Landry, malgré lui.

— Chacun a peur à sa façon. Moi, ça me donne envie de plaisanter, rétorqua le poète.

— Silence ! cria le garde.

Derrière la porte, quelqu'un suppliait à présent. On distinguait vaguement les paroles.

Des mots décousus et tremblants parvenaient jusqu'à eux.

— Je ne sais rien... Je ne sais pas... Personne...

Richard ferma les yeux. Assez curieusement, il ne pensait pas à ce qui l'attendait. Il était loin. Des images remontaient du fond de sa mémoire. Des images de bonheur...

Peroski se répétait mentalement les conseils de Landry. Surtout, faire toujours la même déclaration. Si les autres ne se dégonflent pas, j'ai une chance de m'en tirer. je vais dire : messieurs... Non. Votre Honneur, plutôt... Votre Honneur, c'est pour les juges, les vrais, et non pas pour des bourreaux de ce genre. Je dirai : monsieur, décida-t-il. Et pourquoi, monsieur ? Supprimons... Sans aucun titre ni préambule, je commencerai tout de suite par raconter mon histoire. C'est plus facile. — Ces gens sont arrivés chez moi, monologuait intérieurement Peros-

ki, pour me donner du travail. je ne les avais pas vus avant. C'était la première fois. Quand on demande un maçon, c'est à moi qu'on s'adresse. je suis très bon dans mon métier. Avant la guerre, les entrepreneurs se battaient pour m'avoir. Vous pouvez demander à qui vous voudrez. Peroski : c'est quelqu'un dans la construction ! Et ce n'est pas un métier facile. Pour ma part, j'ai mis des années à l'apprendre.

— Stéphane Cornas ! appela le garde.

Cornas se détacha de la rangée des prisonniers. Quelqu'un soupira avec soulagement. Quelqu'un d'autre chuchota :

— Courage !

Stéphane, timide et effacé, n'osait ni voir ni entendre. Il trébucha dans une petite flaque noire qui s'étendait par terre. -Du sang... songea le plombier. L'officier, assis derrière le bureau, alluma une cigarette.

— Ton âge ?

— Trente-huit ans.

— Marié ?

— Une femme et deux enfants.

— Tu traînes dans la rue, tu espionnes, criait l'officier.

Stéphane ramassa tout son courage : — Je n'ai rien fait de mal. Je prenais l'air. C'est une erreur. Je vous assure que c'est une erreur. Je n'ai rien fait. Absolument rien.

— Tu mens ! Vous faites tous quelque chose

Stéphane Cornas bafouilla :

— Ma femme... Mes enfants... Monsieur, je n'ai rien fait. Rien du tout...

On le traîna dans une autre pièce. On l'attacha sur une civière. De lourdes bottes le frappaient dans le dos. Peu à peu, une brume opaque couvrit ses yeux. Quand on ramena Stéphane Cornas dans la cellule, il n'avait plus toute sa conscience. Il perdit le sens de la réalité et cessa d'avoir peur. Trois jours plus tard, il apprit qu'on le gardait comme otage, mais cette nouvelle ne parvint pas à l'émouvoir outre mesure. Stéphane Cornas ne comprenait pas et n'avait pas envie de faire l'effort nécessaire pour se rendre compte de ce qui devait arriver.

Il faisait très beau, d'ailleurs, ce matin-là. Le soleil semblait se moquer en caressant leurs figures terreuses. Entourés par des gendarmes, ils attendaient dans la cour.

C'est fini, pensa Landry. Zischke a dû être arrêté. Il a sûrement parlé. Avec leurs méthodes, ce n'est pas étonnant ! Il faut vraiment croire à une cause, pour supporter ça. L'avocat frotta délicatement ses deux mains liées avec des menottes contre le tissu de son pantalon. Ses doigts lui faisaient atrocement mal. À la place des ongles, il n'y avait plus que des croûtes de sang coagulé. — Je n'ai rien dit. Rien dit... D'étranges papillons, tantôt noirs, tantôt rouges, volaient devant lui.

— Cœur faible, pas de tabac, pas d'alcool, disait son médecin. Sur-tout, évitez les émotions fortes. — Pauvre toubib ! Si seulement il avait pu lui raconter la résistance de cet organisme, autrefois si précieux et si fragile... Je n'ai rien dit, absolument rien, se félicita encore Landry. Une joie sourde chassa la douleur. Elle puisait sa source dans la souffrance même de son corps.

— Monte ! ordonna le garde.

L'avocat effleura le bras de Lague. Il était méconnaissable. Son nez était écrasé. Deux taches brunes marquaient les cavités dans lesquelles les paupières bouffies cachaient complètement les pupilles. Le moteur ronronna et le camion démarra avec sa lourde cargaison humaine. Landry n'essayait plus de raisonner. Des bouts de phrases lui venaient à l'esprit. Être ou ne pas être... Maryse, Louise, maison... Pauvre Georges Tolocko... Un mot émergea de cette confusion, et le frappa. Il la tenait la clef du problème. Le dossier devenait clair et sa plaidoirie s'agencait à merveille. Il suffisait maintenant de trouver des termes légaux. -La Défense considère, votre Honneur, qu'il y a lieu de... Landry constata avec agacement qu'il avait perdu de nouveau le « mot ». Il se concentra et prononça péniblement : otage ! Ils allaient les fusiller tous comme otages. La belle, la bonne mort était proche !

— J'ai parlé, murmura Lague.

Ses lèvres ressemblaient à deux grosses saucisses trop courtes. Landry fut envahi par une immense pitié.

— Ce n'est pas votre faute, dit-il à voix basse. Chacun n'a que sa propre résistance physique. Ils savent comment la briser.

Le poète esqua une grimace, sorte de sourire ironique, qui tira trop les muscles de son visage et réveilla la douleur.

— J'ai donné de faux noms et de fausses adresses. Ils vont s'amuser les Fritz. L'imagination.. Vous savez... Il fallait que ça me serve...

— Je vous admire, dit gravement Landry.

Lague ne l'entendit pas. Sa tête roula sur son épaule. Il s'était évanoui.

Le camion s'arrêta aussi brusquement qu'il était parti.*Landry vit le pavé inondé de soleil. — Mais, nous allons être exécutés en public, pensa-t-il. Il ne put s'empêcher d'en ressentir un certain plaisir.

— Vite ! Vite

Des soldats et des S.S. s'agitaient autour d'eux.

Cornas ahuri regardait la foule dense et muette qui s'était rassemblée de l'autre côté de la chaussée. Il ne comprenait toujours pas. Peroski eut l'espoir fou qu'on les relâcherait peut-être. Richard Stanski, à moitié inconscient, se laissa docilement porter en appelant doucement Jeanne. L'aspect de cette rue principale de Vars, connue et familière depuis toujours, lui rendit un peu de sa lucidité. Il parvint à se mettre debout. On les aligna, l'un à côté de l'autre, contre le mur d'une vieille maison qui les regardait de ses fenêtres fermées. Elle semblait vide de toute vie. La foule se tenait toujours en face, tel un monstre immobile.

— Faites quelque chose ! hurla Peroski. Vous ne voyez donc pas qu'ils vont nous assassiner.

Un étrange silence se fit tout de suite après. Le tramway rouge s'arrêta un peu plus loin. Sous la lumière crue du jour, les rails jetaient des reflets d'argent. Des officiers S.S. se promenaient autour des prisonniers, d'autres se tenaient au garde-à-vous comme à la parade, d'autres encore apportèrent une caisse remplie d'une drôle de pâte blanche. Chacun des soldats prit une poignée de cette pâte et s'approcha des prisonniers. Landry sentit entre ses dents le contact d'une masse qui se mit aussitôt à durcir. En vain, il essaya de proférer un son, de dégager sa langue.. C'était impossible.

Laurent Lague tendit les muscles du cou, et de toute la force qui lui restait encore, il cracha. Il aspira goulûment l'air. Pourvu que les poumons obéissent, pensa-t-il. Dieu merci, il pouvait encore entendre le son de sa propre voix.

— Vive l'indépendance ! Vive la liberté ! Vive...

Le cri d'une puissance inhumaine résonna à travers la rue, traversa la chaussée, frappa comme un coup les visages de la foule et alla se perdre dans les troncs d'arbres. En face du mur de la mort, les vivants serraient les poings. Une femme sanglota. Ce fut très court. Un jeune garçon se jeta sur le barrage des uniformes. Repoussé, il tomba à plat ventre, et ceux qui étaient derrière le firent rouler sur lui-même, de leurs pieds. Il ne fallait pas se baisser, de crainte d'attirer l'attention des S.S.

— Feu ! ordonna l'officier.

Les soldats se mirent à tirer. Ce fut très court. Un peu de fumée flotta dans l'air.

— Les bandits qui ont assassiné le général Von Flichter sont responsables de la mort de ces hommes, grésilla le haut-parleur. Ceux qui commettront des actes hostiles à la grande Allemagne, provoqueront d'autres exécutions. Nous prendrons des otages. Nous n'hésiterons devant aucune mesure. Vous qui êtes ici, prévenez la population. Heil Hitler !

Yves se releva péniblement. La foule silencieuse se dispersait. — Papa est mort, pensa-t-il sans y croire. André le prit par le bas et se mit à marcher très vite.

— Tu n'aurais pas dû venir.

Yves ne répondit pas. Depuis son retour à Vars, il avait vécu dans l'espoir et dans l'attente. Du matin au soir, il avait couru d'un avocat à l'autre. Il avait supplié « Copain » d'intervenir. Il avait rôdé autour de la prison et il avait échafaudé des plans fous. jusqu'à la dernière mi-

nute, il avait lutté. Maintenant que tout était fini, il ne ressentait qu'une immense lassitude.

— André, mon père est mort, dit-il.

— Je ne suis pas du tout sûr que ce soit lui. L'homme qui lui ressemblait...

— Tais-toi ! sanglota Yves.

— Attention ! on nous observe.

— Quelle importance...

— Tu oublies ta mère. Il faut l'aider. Allons, domine-toi. je t'affirme que je n'ai pas reconnu monsieur Stanski.

Yves s'arrêta devant la vitrine d'un magasin. Une vieille affiche annonçait les noms des gens qui devaient être fusillés, et la date d'exécution. Le nom de Richard Stanski figurait à côté de celui de Peroski, mais il était mal imprimé et presque illisible.

— Retournons, supplia Yves.

Ils se mirent à courir. Le camion n'était plus là. Les S.S. avaient emporté les corps. À l'endroit où gisaient les cadavres, des mains anonymes avaient déposé d'énormes gerbes de fleurs. Yves tomba à genoux.

— Filez, dit, à son oreille, un inconnu. C'est la meilleure façon de se faire arrêter.

André l'entraîna.

Madame Solin ne parvenait pas à quitter sa place, près de la fenêtre. Elle avait peur. André et Yves ne revenaient pas. Pourtant, Marie Solin savait dominer ses nerfs. Elle était médecin et femme de médecin. Son mari avait été envoyé dans un camp de prisonniers de guerre. Seule avec André, elle menait une existence laborieuse. À l'hôpital, Marie Solin gagnait peu et la pratique privée lui apportait de moins en moins. Comment, en effet, demander de l'argent à des malades qui n'en ont pas ? Marie se débrouillait pourtant et pour vivre et pour sourire. Régulièrement, chaque mois, elle écrivait sur le bout de papier que l'administration lui accordait pour correspondre avec son mari : « Chéri, je t'aime. Tout va bien. Ne t'inquiète pas ».

Un colis partait tout aussi ponctuellement, dans lequel le pain noir voisinait avec les gousses d'ail. Parfois, Marie ajoutait aussi une livre de sucre, un oignon et, luxe suprême, un morceau de lard fumé. Le tout enveloppé dans un papier brun sur lequel elle traçait l'adresse en lettres hautes et fermes. Le soir, avant d'éteindre sa lampe de chevet, Marie Solin ne manquait pas, cependant, de raconter, à son mari, les événements de la journée. Elle était persuadée qu'il faisait la même chose. Cette pratique, un peu enfantine, suffisait pour lui donner du courage et pour lui permettre d'affronter les lendemains.

Marie Solin ne souffrait pas. Elle n'en avait pas le temps. Consciencieusement, elle épluchait les navets. Consciencieusement, elle calculait les calories. Tant pour éviter le scorbut, tant pour prévenir la perte des globules rouges et tant pour enrayer les troubles de la croissance. Consciencieusement aussi, elle étudiait les livres de médecine afin de trouver les médicaments susceptibles de remplacer ceux qui étaient devenus introuvables. Quand ce n'était pas possible, il lui arrivait de voler à l'hôpital tantôt quelques ampoules d'insuline, tantôt des pilules indispensables à un de ses patients. Marie Solin faisait alors une courte prière, et se répétait que tout passe et que tout s'arrange, tôt ou tard. L'unique chose qui parvenait à lui faire perdre son calme, c'étaient les rencontres avec le médecin-chef. Cette sombre brute allemande, qui faisait des expériences sur des malades, avait le don de

la mettre hors d'elle-même. Marie Solin avait beau croire en Dieu, le sien ne pouvait pardonner cela. Elle en était persuadée.

Le dernier dimanche de chaque mois, Marie s'en allait voir son vieux professeur, l'ancien doyen de la Faculté de Médecine. Elle s'asseyait dans un confortable fauteuil en cuir, et parlait des choses qui les Intéressaient tous les deux. Le sort du monde cessait aussitôt d'avoir une importance quelconque devant la brûlante actualité d'un cas. Selon un rite immuable, Marie décrivait la maladie dans ses plus petits symptômes, et posait ensuite la question rituelle : qu'en pensez-vous professeur ? Le vieillard se levait et en marchant de long en large, développait sa thèse.

Les stores étaient baissés. La lampe projetait une lumière discrète. Le froid lui-même perdait prise. On était bien. L'esprit s'accrochait aux définitions, précises. On gagnait la bataille contre la mort. C'est ainsi qu'avaient été sauvés la fillette du troisième, le jeune homme atteint par une balle, et bien d'autres encore.

Une fois, une fois seulement, Marie Solin n'avait pas respecté les règles du jeu. André avait une pneumonie. Malgré elle, la femme-médecin se sentait devenir folle. Marie oublia de décrire le cas. Elle éclata en sanglots. La scène dura l'espace d'une seconde, mais elle en garda un souvenir pénible, bien qu'il lui fût impossible de savoir si son vieux professeur s'en était rendu compte. Il lui tourna le dos à ce moment et, par la suite, évita de la regarder en face. Quand André fut guéri, elle alla lui porter un minuscule bouquet de fleurs. Aucun mot ne fut échangé. Ils n'avaient pas besoin de paroles. Le doyen détestait qu'on manifeste des sentiments personnels.

— Les épanchements ne sont qu'un effet de l'irritation des canaux provoquée par une sensiblerie malade, avait-il l'habitude de répéter.

— Les voici ! s'écria Maria Solin. Elle se précipita pour ouvrir.

Yves entra le premier. Il s'assit sur une chaise et pencha la tête. Marie ne posa pas de questions. Elle possédait, au plus haut degré, l'art de savoir se taire. Marie embrassa André et s'en alla à la cuisine. Heureusement que c'est samedi, songea-t-elle en préparant le plateau. Au moins, je peux rester avec eux.

— J'apporte le thé. Vous allez me faire le plaisir de le boire chaud. Marie posa la tasse devant Yves.

— Mon père est mort.

— Il est complètement cinglé, maman. J'avoue que ce fut terrible. Ils leur ont rempli la bouche d'un truc blanc, pour qu'ils ne puissent pas crier et puis... La voix d'André se cassa.

— Monsieur Stanski...

— Il n'était pas là. Ils les ont torturés, alors, ce fut difficile de s'en rendre compte, mais je suis persuadé que ce n'était pas lui. Sur les affiches, son nom était illisible. Peut-être que les Boches ont changé d'avis à la dernière minute.

— Il faut vite préparer un paquet et aller le porter au commissariat. Avec un peu de chance, on parviendra peut-être à le passer. Yves nous attendra ici. je ne veux pas qu'il circule.

— Je vais vous accompagner.

— C'est trop dangereux. Tu as pris assez de risques depuis que tu es revenu à Vars, protesta André.

Marie Solin fit signe à son fils. Elle donna, à Yves, une pilule.

— Avale, mon cher. Ça va te faire du bien, dit-elle doucement.

— Papa est mort, répéta Yves hébété.

— Couche-toi, recommanda Marie. Je me charge du reste.

Docilement, Yves s'allongea sur le divan. André s'assit à côté, et se mit à feuilleter un livre. Madame Solin cherchait le papier brun dans son armoire. Ses gestes étaient calmes et précis, mais ses mains tremblaient. — Je vieillis, pensa-t-elle. Quand Jean reviendra, il ne me reconnaîtra plus. Puis, elle songea que c'était heureux au fond que son mari fût loin. On racontait que les prisonniers de guerre n'étaient pas maltraités, et qu'ils recevaient l'aide de la Croix-Rouge suisse. Une pensée importune l'effleura. Au cours d'une émission en provenance de Londres, elle avait entendu que les Anglais bombardaient la région voisine du camp où se trouvait Jean Solin.

— Il dort, chuchota André derrière son dos. C'était Richard Stanski, maman.

— Quelle horreur ! Tu es sûr ?

— Oui.

— Allons quand même au commissariat. Peut-être que madame Stanska est encore à Paw. Ensuite, il faudra qu'Yves parte. « Copain » m'a répété encore la semaine dernière qu'il était recherché par la Gestapo.

— J'y vais seul au commissariat, décida André. Yves est capable de faire une bêtise. Reste. avec lui.

Sans laisser à sa mère le temps de protester, il saisit le paquet et se dirigea vers la porte. Ouf, pensa le garçon en descendant les escaliers, maman ne se rend pas compte à quoi elle s'expose. Nous pouvons fort bien être arrêtés par la Gestapo. Il faisait chaud dans la rue, mais An-

dré frissonna. Il revoyait les visages des hommes abattus deux heures auparavant. André avait peur.

Au commissariat, l'odeur de transpiration prenait à la gorge. Des hommes et des femmes se pressaient devant la longue table, ils suppliaient, ils criaient et ils protestaient. Le lieutenant Grins regardait les adresses tracées sur les colis, et vérifiait les noms sur les listes. Il faisait, en vain, des efforts pour ne rien entendre et ne rien voir d'autre. Il était fatigué de les savoir tous à sa merci. De savoir qu'ils attendaient, de lui, un miracle parce qu'il représentait une autorité et portait un uniforme. Comment pouvait-il leur expliquer qu'il n'était qu'un rouage parfaitement insignifiant, et que son rôle se résumait à donner des réponses vagues et à lire des listes de noms ? Le pire, c'était cet espoir qu'il voyait dans les yeux et dans les sourires crispés des gens. Cet espoir qu'il était forcé de décevoir.

Parfois, une main essayait de glisser, sur son bureau, un petit papier. Il repoussait invariablement les doigts qui lui tendaient l'argent. Depuis la guerre, son salaire était devenu dérisoire, mais Grins parvenait à garder sa fierté. La fierté d'un lieutenant de police honnête.

André se faufila tout près. Quelqu'un jura. Quelqu'un d'autre se mit à parler des vices de la jeunesse moderne.

— Madame Richard Stanski, dit André à voix basse pour ne pas être entendu des voisins.

Grins se pencha. Les noms glissaient, les uns après les autres, sous son gros index.

— Elle est à Paw, dit finalement le lieutenant.

Aussitôt, il remarqua à côté du nom les deux étoiles rouges. Il faut que je le fasse arrêter, pensa le policier. Toute personne qui s'intéresse à ce genre de prisonniers, doit être livrée Gestapo.

— Monsieur, supplia André. C'est la mère de mon meilleur ami. J'ai un colis pour elle. Prenez-le !

Sans répondre, Grins se leva. Il avait horreur de se laisser attendrir ainsi, par une voix et par une histoire qui, au fond, n'était peut-être pas plus triste ni plus dramatique qu'une autre. L'époque, où le sort d'un individu avait une importance, était terminée. Les riches comme les pauvres, les jeunes comme les vieux étaient enfermés dans le même moule de souffrance.

André se tenait au garde-à-vous sans oser changer de position. Fils de professionnel, pensa Grins. C'est encore plus dur pour eux. Ils n'ont pas l'habitude. La foule commençait à murmurer. Tant pis ! Ils attendront, je n'y peux rien, se fâcha le lieutenant.

Il passa dans la pièce à côté et prit le téléphone.

— Allô ! ici Grins. Donnez-moi Brown. Oui, Willy Brown. Il doit être encore dans son bureau.

La voix de Brown lui parvint froide et distante.

— Je cherche madame Richard Stanski, dit Grins. J'attends sur la ligne.

Il imagina son collègue allemand en train de parcourir des listes, assis derrière un bureau un peu plus spacieux que le sien, mais tout aussi triste et tout aussi morne.

— Stanski Richard ... Tu connais ce type-là ?

Grins hésita une seconde. Ça pouvait le mener loin.

— Hum ! pas personnellement. Il doit de l'argent à mon copain.

— Passe pour cette fois, mais Je te préviens ; il est inutile de me déranger pour des prunes. Nous sommes débordés. Ton homme a été fusillé ce matin. On recherche sa famille pour renvoyer ses affaires. Tu comprends ?

Grins comprenait à merveille. — Je préviendrai le petit, pensa-t-il avec une tendresse subite.

— Et sa femme ?

— Elle partira demain, le crois. Non. Excuse-moi ... Elle est déjà partie. Destination inconnue. C'est tout ?

-Oui, c'est tout. je te remercie. À propos, j'ai obtenu un bon prix pour ton carton de cigarettes.

— Merci vieux. Tu es un chic type. À la prochaine...

Grins raccrocha. André l'attendait toujours, à la même place.

— La femme n'est plus à Paw. Va-t'en ! Va-t'en vite et ne reviens plus jamais ! Tu m'entends ? jamais et sous aucun prétexte. Grins chuchotait presque. Puis, il ajouta très haut : vous me faites perdre mon temps. Allez-vous-en ! Vous n'avez rien à faire ici. Vous vous imaginez quoi ? Si je vous vois encore traîner ici, petit crétin, je vous arrête. Vous m'entendez !

Un homme en civil s'approcha et regarda par-dessus son épaule.

— C'est quel nom ? demanda-t-il en allemand.

— Schultz, répondit Grins. Hans Schultz. Il s'est trompé de bureau.

L'agent de la Gestapo sourit à André.

— Il faut faire attention, jeune homme ...

André se demandait désespérément comment remuer ses jambes. Elles étaient littéralement rivées au sol. Une vieille femme le prit doucement par l'épaule. Il s'appuya sur son bras et se laissa emmener dehors. C'est seulement une fois dans la rue, qu'il comprit que la femme avait dû sacrifier sa place.

— Prenez ça, dit André en lui donnant le colis.

La femme le remercia avec effusion et se dépêcha de retourner au bureau de la police. André, seul sur le trottoir, regarda un instant la maison de pierres grises. Soudain, il se mit à courir. Il éprouvait un impérieux besoin d'embrasser sa mère.

Survivre. Roman.

Chapitre XIV

[Retour à la table des matières](#)

Les cimes des arbres se profilaient sur le fond bleu du ciel. La vieille maison en bois disparaissait derrière ce mur de verdure et ne livrait, aux regards indiscrets, que sa cheminée d'où s'échappait parfois une mince fumée grisâtre. C'était la plus belle demeure dans cette région sablonneuse habitée par des gens que la grande ville a rejetés et que la campagne n'arrivait pas à nourrir. Celestin, petit village, pauvre depuis toujours, n'était qu'un centre artificiellement créé par la compagnie de chemin de fer qui décida d'y installer une gare où se croisaient plusieurs voles importantes.

La guerre avait transformé l'existence morne des habitants. Les wagons de marchandises, qui passaient par Celestin, attirèrent un milieu interlope qui profitait de l'aubaine, en dévalisant les convois de victuailles destinées au front de l'Est. On y vit tout à coup des jeunes gens qui disparaissaient à la fin des longues nuits sans lune.

Les forêts environnantes servaient, en outre, de refuge aux formations du maquis, et fréquemment les détachements des S.S. venaient troubler le calme du village. Les gendarmes fouillaient les maisons, criaient, juraient et repartaient sans jamais pénétrer dans les bois où

campaient les résistants. Il n'était pas dans leurs habitudes de prendre de tels risques.

Gland aimait cette paix factice. Elle lui permettait d'oublier tout ce qui n'était pas son oeuvre. Parfois, il entendait des coups de feu, mais il fermait aussitôt la fenêtre. Pendant des heures, assis devant sa table de travail, il s'identifiait complètement à un autre univers. Dans la chambre voisine, Yves lisait ou répétait à haute voix. Il lui suffisait d'ouvrir la porte de communication pour voir sa tête penchée sur un livre. Gland se disait alors qu'il faisait bon de vivre avec ce garçon ; l'unique être au monde qui comptât pour lui. Il l'avait arraché à une crise de désespoir depuis, il agissait, à son égard, avec prudence, craignant de déclencher des réactions imprévisibles. L'équilibre d'Yves était si fragile ! À certains moments, il était prêt à retourner à Vars et à commettre toutes sortes de bêtises irréparables. Heureusement, le lieutenant « Copain » avait été formel :

— Tu ne peux pas te montrer en ville, dit-il à Yves. La Gestapo te recherche. Il ne s'agit pas de ta sécurité personnelle, mais surtout de celle de tes camarades. je fais ce que je peux pour aider ta mère.

— Soit dit entre nous, avoua « Copain » à Gland, Jeanne Stanska a été exécutée, mais je ne veux pas qu'il le sache. Il a été drôlement secoué ces derniers temps.

Gland eut de la chance. À Celestin, vivait une de ses amies. Elle les avait reçus à bras ouverts. La vieille comtesse, Monna Orlowa était contente de ce revenu supplémentaire qu'offrait la location de deux chambres. Ses ressources s'amenuisaient à un rythme inquiétant. L'idée, en outre, d'abriter des hommes sous son toit, ne déplaisait pas à l'ancienne coquette qui avait défrayé longtemps la chronique des scandales mondains. La comtesse fut, cependant, très vite déçue. Ses hôtes ne faisaient que travailler et ouvraient à peine la bouche aux repas. Le soir, pour les retenir auprès d'elle, Monna sortait sa meilleure robe en dentelle noire, témoin de jours meilleurs, et se mettait au pia-

no. Ses mains, agiles encore, couraient sur le clavier et elle sentait, à nouveau, la chaleur de regards admiratifs dont elle était terriblement friande. Monna Orlowa rajeunissait au contact de ses locataires. Yves surtout excitait sa curiosité. Elle savait bien que Gland n'avait jamais été marié et, pourtant, ses relations avec le jeune garçon ressemblaient à celles d'un père et d'un fils. Monna flairait le mystère et échafaudait des suppositions folles et romanesques qui meublaient agréablement ses loisirs.

Juliette, la petite paysanne, se chargeait des corvées ménagères et supportait courageusement les remontrances de la comtesse. Elle était trop impressionnée par le titre de sa maîtresse pour se défendre. Monna la payait mal, mais répétait, à chaque occasion, que c'était un grand honneur pour Juliette d'être à son service. Elle lui promettait, magnanime et hautaine, de la former pour qu'elle puisse devenir une femme de chambre modèle. Comme Juliette ne savait pas très bien ce que cela voulait dire, elle s'imaginait toutes sortes de choses agréables et n'osait pas réclamer l'arriéré de ses maigres gages.

De crainte de rencontrer sur son chemin la racaille du village, la comtesse s'absentait rarement. Une fois par mois, elle allait à Vars pour toucher le loyer de son immeuble, dernier vestige de son ancienne richesse. De ses expéditions, elle rapportait invariablement quelques bouteilles du meilleur cognac qu'elle vidait, assise dans sa bergère, en parcourant de vieilles lettres d'amour. Elle s'endormait tard alors, heureuse et complètement saoule, en oubliant d'éteindre la lumière de sa lampe.

Comme on ne l'aimait pas au village à cause de son ton cassant et de son avarice, personne ne s'aventurait dans les parages de la maison. Orthodoxe, Monna découragea vite les efforts du vieux curé, et même les officiers de la Gestapo évitaient le regard désagréable de ses yeux globuleux qui semblaient vouloir sortir de leur orbite. D'ailleurs, ils savaient que Monna Orlowa tenait à l'argent et qu'elle n'hésitait pas, à l'occasion, à leur indiquer le passage d'un juif aux abois. Ils payaient

scrupuleusement ses services et la reconduisaient après jusqu' à la porte, ce qui était bien fait pour éveiller un surcroît de haine et de méfiance chez les villageois.

La Gestapo ne soupçonnera pas qu'un maquisard en fuite puisse choisir la maison d'Orlowa pour refuge, se dit Gland. Raisonnement logique qui s'avéra d'autant plus juste que la comtesse lui faisait pleinement confiance, le jugeant incapable du moindre sentiment patriotique.

— Vous n'êtes qu'une machine à écrire, répétait Monna, et elle ajoutait aussitôt en souriant : lisez-moi donc quelque chose.

Trop avide d'avoir un public, Albert Gland ne refusait jamais. Il s'installait dans le fauteuil de velours rouge et se plongeait dans les pages couvertes de son écriture fine. Dans le cercle restreint de la lampe, recouverte d'un abat-jour de soie élimée, se faufilait Néron avec sa manie des grandeurs et sa cruauté de tyran.

Ce soir-là, la pluie frappait les fenêtres avec violence. Gland lisait. Dans sa bouche, les mots se mettaient à vivre.

— « Écoutez-moi ! je suis l'artiste. Votre César est avant tout un artiste. Que m'importe la fin de Rome ? Je sais que je survivrai dans mon oeuvre. L'amour, la haine, la guerre et la paix ne peuvent m'atteindre. Vous deviendrez tous pourriture, décomposition, poussière et ruine. Seul, le génie permet à l'homme de se mesurer avec les dieux, car il est, comme eux, éternel. Regardez ! À vos pieds, Rome brûle. Vos palais disparaissent dans les flammes. Vos richesses se consomment. Vous avez peur parce que vous êtes des lâches. Des rats ! De pauvres rats myopes ! Admirez donc cet incendie que j'ai ordonné d'allumer. Admirez-le, car il va m'inspirer mes plus beaux vers. Il n'est pas vrai qu'il faut souffrir pour créer. Il suffit de savoir comprendre. je ne veux pas souffrir. je n'en ai aucun besoin. Qui ose ? »

Gland avala sa salive. Il essaya de rencontrer le regard d'Yves. Monna, qui avait beaucoup bu au repas, sommeillait dans l'étroite bergère. Le silence la réveilla. Elle se redressa soudain et frappa le plancher de sa canne.

— Dites-moi, cher ami, c'est bien une pièce que vous écrivez ?

— Oui, madame, répondit Gland surpris de la brusquerie du ton.

— J'ai vu pas mal de pièces et j'en ai lu pas mal aussi, mais permettez-moi de vous dire que la vôtre ne sera jamais jouée. Croyez mon expérience. Elle est trop longue.

On la présentera au cours de trois soirs, s'il le faut

— Trois soirs, trois, soirs, le parodia Orlowa. Vous vous imaginez qu'un metteur en scène risquera une expérience pareille ? Qu'un théâtre osera produire votre œuvre ? Que le public viendra ? Hi ! hi hi ! mais vous vous prenez pour un Shakespeare, ma parole Admettons que vous vous tiriez d'affaire et, qu'après la guerre, vous teniez vraiment votre chance. Mais, mon pauvre garçon, on voudra alors voir des choses gaies. Rappelez-vous donc l'après-guerre, les opérettes en vogue et les pièces de boulevard faisaient fureur. Cette fois-ci, ce sera la même chose. Les gens ne changent pas. Sans dire que, franchement, votre pièce est mauvaise. Vous cherchez une excuse et ça se sent. Cette pièce est une sorte d'alibi qui vous permet de rester tranquille devant votre table de travail, pendant que les autres, crèvent. Elle vous donne bonne conscience. Hi ! hi ! hi ! j'en ai connu d'autres comme vous. Seulement, les autres étaient drôles au moins, tandis que vous, vous êtes sinistre !

Albert Gland, blanc de rage, se taisait. Monna Orlowa pointa sa canne dans sa direction.

— Le génie, c'est rare. Très rare. Par contre, le talent ça court les rues et vous en avez certainement. Au lieu de noircir du papier, en pure perte, écrivez donc comme tout le monde des pièces gentilles. Il y a en vous une force de concentration que j'admire, et une abnégation qui est assez unique dans son genre mais cela ne suffit pas. La vie ! Il n'y a que ça de vrai.

— Je ne suis pas de votre avis, madame, dit Yves. je trouve que cette pièce est très originale. On n'avait jamais osé, jusqu'à présent, présenter Néron de cette manière. C'est surtout ça qui vous rebute.

Légèrement penchée sur l'appui de sa bergère Monna Orlowa le fixa à travers son lorgnon.

— L'admiration, c'est de votre âge, jeune homme. Vous êtes subjugué parce que vous évoluez dans un climat irréel et malsain. C'est dangereux ! Allez plutôt courir les filles c'est plus salubre et plus agréable. Respirer à l'ombre d'un homme qui se bat avec des spectres, ne réussit pas à la jeunesse ! Bonne nuit, messieurs.

Gland et Yves sortirent sans proférer un mot. Yves se dirigea vers sa chambre.

— Écoute Yves, supplia Gland. Elle n'a plus toute sa raison. Elle a trop bu.

— Oui, monsieur.

Yves se sentait mal à l'aise devant cet homme qui lui avait semblé, autrefois, infiniment plus fort et plus digne d'estime. Le ton de sa voix ressemblait étrangement à celui d'un adulte voulant consoler un enfant. Albert s'était ressaisi.

— Je t'attends demain, à dix heures, pour tes leçons. Essaie de revoir, avant, le dernier problème de mathématiques.

— Demain, je m'en vais, avec Baca, chercher la farine. Je ne serai pas de retour avant deux heures de l'après-midi.

— Je n'aime pas quand tu pars. je deviens inquiet. Ça m'empêche de faire mon travail.

— En ville, les prix de la farine montent. Je mettrai les sacs dans le train et Thaddée les vendra, pour moi, à Vars. Ça nous rapportera toujours un peu d'argent. Dans deux jours il faut payer le loyer.

— Thaddée est un bâtard.

— C'est l'unique personne qui accepte de me donner un coup de main dit froidement Yves.

Gland n'osa plus rien ajouter. En face d'Yves, très calme, il faisait figure d'un parasite incapable de gagner sa vie. — Ce qui compte, c'est mon œuvre pensa-t-il. Inutile d'avoir des remords. Tous ces petits détails matériels n'ont, au fond, aucune importance.

Yves referma avec soulagement sa porte. Gland commençait à lui taper sur les nerfs. Sa façon surtout de mépriser Thaddée lui était profondément odieuse. Je me demande comment on vivrait sans lui, soupira Yves. « Copain » me défend de bouger d'ici, et ce n'est pas Gland qui se donnerait la peine de courir des risques. Thaddée est bien gentil de se charger de mes sacs, tout en ayant déjà les siens. Il peut se faire prendre, sans dire que c'est lourd en diable.

Yves se coucha et éteignit la lumière. La pluie avait cessé. Tout était silence. Yves ne parvenait pas à s'endormir. Dans l'ombre, il voyait tantôt le visage de son père, tantôt les corps étrangement repliés sur le pavé gris. — Papa, répétait-il, ce n'est pas possible... Il faisait clair déjà, quand il parvint à s'assoupir. Peu après, le réveille-matin sonna. Yves s'habilla et sortit.

Quelqu'un marchait derrière les arbres. Yves reconnut Thaddée et l'appela à voix basse.

— Ça va ? demanda Thaddée.

— Plus ou moins.

— Si seulement tu t'achetais des courroies en cuir, maugréa Thaddée. Tes cordes ne valent rien. Elles s'enfoncent dans les épaules et elles font mal.

— Je n'ai pas d'argent.

— Dis à ton toqué de dépenser moins et de se passer de ses tonnes de papier qui coûtent cher.

— Fous-lui la paix !

— Oh ! la barbe avec ton admiration pour cette mauviette. Sais-tu, ce que c'est ton Albert Gland ? Un pédéraste. C'est moi qui te le dis, et je m'y connais. J'ai déjà eu des ennuis avec l'ancien chef de gare qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Quand il te regarde, c'en est indécent. N'importe qui s'en apercevrait, sauf toi. Franchement, j'ai l'impression que tu es sourd et aveugle. Après tout, tu n'es pas un nouveau-né ! Tu devrais avoir plus de jugeotte ! Il t'embrasse pas encore ?

— Tais-toi, idiot.

Yves ne put s'empêcher de se rappeler certains gestes de son professeur qui lui avaient paru curieux. Gêné, il évita le regard scrutateur de son compagnon, mais Thaddée pensait déjà à autre chose et ne parut pas s'en apercevoir.

— Tu n'as rien entendu cette nuit ? demanda-t-il.

— Non.

— Le gros Fritz a fait la bombe avec Wilhelm et Frank. Ils sont allés chercher des filles. Il paraît que Juliette, votre bonne, et sa sœur ont dû amuser ces messieurs.

— La pauvre gosse !

— Oh ! pour Juliette, ce n'est sûrement pas un drame. Elle est trop bête pour souffrir. Se faire violer par les gendarmes ou par un gars du voisinage, je te demande un peu où est la différence ? Toi, tu trouves cela affreux parce que tu raisones, mais pour elle les choses n'ont pas la même signification. En tout cas ils ont fait un tapage infernal. Le médecin juif, qui se cache au presbytère, s'est réfugié dans la cave. Il avait peur qu'ils aillent rendre visite au curé. Quand ils sont ivres, ils adorent ça. Heureusement, il pleuvait, et Wilhelm n'a pas voulu mettre le nez dehors.

Baca les attendait devant sa maison. Sa femme, la maigre Agathe, et son fils, Antoine, les accompagnaient.

— Les gendarmes ne se lèveront pas avant midi, dit Baca. On aura le temps de revenir et de monter dans le train sans qu'ils s'en aperçoivent.

Antoine se plaça à côté d'Yves. — J'ai reçu une convocation, dit-il. Il faut que je me présente au Bureau du Travail.

— N'y va pas, conseilla Thaddée. Ils vont t'envoyer en Allemagne. Ce n'est pas drôle là-bas, de ce temps-ci. Il paraît qu'on y lance pas mal de « pruneaux ».

— Ils bombardent, ils bombardent, mais ils n'attaquent toujours pas, constata Baca. Dieu seul sait ce qu'ils attendent.

— Vous êtes mal informé, protesta Yves.

— Et comment le savez-vous ? demanda sournoisement le vieux.

Thaddée donna un coup de coude à Yves pour l'obliger à se taire.

La famille des Baca vivait à Celestin depuis plusieurs années. Ancien chemineau, Baca y avait un lopin de terre qu'il cultivait à grande-peine, avec l'aide de sa femme. Les mauvaises langues affirmaient qu'il avait un caractère détestable et qu'il la battait. La chose ne fut jamais prouvée clairement, mais on se méfiait de lui. Baca était considéré, dans le village, comme l'homme qui savait les secrets de chacun. Mieux que les gendarmes, il connaissait les noms de ceux qui éventraient les wagons la nuit, parce que son fils faisait partie de la bande et parce que, curieux par nature, il aimait être renseigné sur ce qui se passait dans la région.

Yves trébucha et releva la tête. Les champs s'étendaient des deux côtés du sentier. Au loin, sur la colline, le moulin dressait ses ailes noires. Ils marchaient maintenant à la file indienne. Tout le monde se taisait. Machinalement, Yves se mit à observer Agathe. À chaque pas, les semelles de ses sandales frappaient le sol et soulevaient un petit nuage de poussière. Les talons de ses pieds nus avaient une couleur terreuse. Sans savoir très bien pourquoi, Yves se mit à penser à sa mère. Il essaya de faire revivre son image, mais n'y parvint pas. Sa mémoire n'évoquait qu'une silhouette floue et vague qui n'était pas celle de Jeanne. -Est-elle morte ? se demanda Yves pour la millième fois. A-t-elle eu peur ? Un frisson parcourut son dos. — C'est ma faute, s'ils ont été arrêtés. Comment ai-je pu ne pas revenir tout de suite ? Comment ?

— Tu récites des prières ? T'as l'air drôle.

Thaddée le dépassa en sifflant une mélodie à la mode.

— Dis donc, Antoine, si on faisait une sauterie ce soir ?

— Antoine ne sortira pas, protesta Agathe. Je veux qu'il reste à la maison.

— Voilà ce que c'est d'avoir des parents, dit Thaddée sur un ton faussement plaintif. Parfois, je pense que c'est préférable de naître de père inconnu et d'enterrer sa propre mère avant que jeunesse se passe. Au moins, on est libre. Ma vieille, à moi, n'était pas commode du tout. C'est fou ce qu'elle pouvait être méchante ! Elle me battait le matin, elle me battait dans l'après-midi et elle disparaissait avec le coucher du soleil. Moi, j'avais faim.

— Quelle chienne de vie ! Quand je vois Yves, je ne parviens pas à croire que des énergumènes pareils puissent exister. T'es fabriqué avec une autre pâte. On dirait de la porcelaine.

— Laisse-le en paix, ronchonna Baca.

— J'ai déjà fait des choses que tu n'oserais pas entreprendre, dit Yves sans réfléchir.

— Comme quoi, par exemple ? le nargua Thaddée.

— J'ai transporté des armes sous le nez des Boches.

— Ne le croyez pas, riait Thaddée. Il ment comme il respire. Allez, fiston, essaye de me rattraper.

Thaddée se mit à courir. Yves le suivit. Souple et léger, Thaddée semblait à peine toucher terre. Yves s'essoufflait. Le sang lui monta à la tête. Il serra les dents, tendit ses muscles et arriva premier au moulin.

— Eh bien ! mon vieux ce n'est pas si mal que ça, constata Thaddée avec admiration. Dis donc, c'est vrai que t'es du maquis ~

— Oui.

— Alors, pourquoi diable es-tu assez bête pour l'annoncer a qui veut t'entendre ?

— Ça m'a échappé.

— Espèce de gosse ! Heureusement que le vieux Baca ne te croit pas, parce que je ne donnerais pas cinq sous pour sa discrétion. Il est capable de tirer parti de n'importe quel renseignement.

— Ce n'est pas un mouchard.

— Non, mais il peut te faire chanter.

— Je n'ai pas d'argent.

— Tu en gagnes quand même.

— Si peu !

— C'est vite dit. Pour Baca, ça représente une fortune. Avec le loyer que vous donnez à Monna Orlowa, il ferait vivre toute sa famille pendant trois mois au moins.

— Ce n'est pas possible !

— Écoute, je sais de quoi je parle. Tu ne connais pas les gens d'ici, moi, je n'ai jamais connu que ça.

— Tu t'exprimes fichtrement bien, pour quelqu'un qui n'a pas vécu en ville.

— C'est à cause de Madeleine. Elle était maîtresse d'école et elle m'aimait beaucoup. Comme elle était jolie, par surcroît, je me suis appliqué à parler comme elle. T'aurais dû voir comme elle rougissait de plaisir quand j'ai appris mes lettres. C'était une chic fille et pas fière du tout. Enfin, ce qui est passé, est passé... Tiens ! voici le meunier. Sors tes sacs.

Yves lui tendit ses deux sacs de jute. Il s'assit sur l'herbe, et commença à démêler les cordes qu'il prit dans sa poche. Il ne voulait pas entrer dans le vieux moulin, en compagnie de Baca. La grande pièce e lui rappelait les contes oubliés de son enfance. La grosse voix vulgaire du chemineau chassait invariablement les fées.

— Ajoute un peu, tu triches, protestait Baca en s'affairant autour de la balance. Espèce de voleur ! C'est un scandale d'exploiter les pauvres gens.

Ce genre de discussion faisait invariablement fuir Yves. Thaddée se moquait de lui en le traitant de « petit délicat ».

Le soleil éclairait la plaine. — Comme c'est beau ! pensa Yves. Comme c'est calme ! On ne croirait pas qu'une guerre existe.

— Tu viens ? lui cria Thaddée. Ta farine va se transformer en gâteaux.

Yves monta l'échelle. L'ombre l'entoura. Il faisait frais dans le vieux moulin. Le meunier, avec son visage blanc, lui parut irréel. Yves paya et chargea un sac sur son dos en traînant l'autre derrière lui.

— Je vais t'aider, proposa Antoine.

Thaddée s'approcha. — Quand le vois ton équipement, ça me donne envie de pleurer. La prochaine fois, je refuse de t'emmener.

-Tu parles trop, se fâcha Baca. Ce n'est pas une partie de plaisir, il faut se dépêcher. je ne tiens pas à me faire cueillir à la gare par les gendarmes. Allons. En route !

Il marchait le premier, suivi d'Agathe et d'Antoine. Yves se plaça en arrière de Thaddée. Les sacs étaient terriblement lourds et, à travers sa veste mince, les cordes lui blessaient les épaules. Il mit ses mains derrière son dos et les souleva légèrement pour sentir moins le poids. — Jamais, je n'arriverai à Celestin, pensa Yves. La sueur coulait sur son front. Avec envie, il observait Thaddée. Comment se fait-il qu'il soit si fort ? se demandait Yves en avançant avec peine :

— Le gosse n'en peut plus, murmura Agathe à son mari.

— Qu'il crève ! Ils se sont assez amusés autrefois, quand nous étions en train de trimer. Chacun son tour.

— Ce n'est quand même pas sa faute, protesta Agathe. Attends un peu.

— Tu veux qu'on se fasse prendre ? Il est déjà assez tard. C'est une bonne trotte.

Des moineaux volèrent avec bruit autour d'un arbre qui, solitaire, s'élevait au milieu du sentier. Yves ne le vit pas et tomba.

— Allez ! avance, dit Thaddée.

Il le poussa légèrement du bout de son pied. Yves s'accrocha au tronc et parvint à se redresser. Un peu de sang coulait de son nez. Il chercha son mouchoir.

— Il est puant ton professeur, soupira Thaddée. Il pourrait, de temps en temps, venir à ta place. Tu es trop faible pour porter de telles charges.

Yves imagina un instant la figure de Gland, ses lunettes, ses mains blanches et nerveuses ... Non, décidément son professeur n'aurait pas pu se trouver, dans une situation pareille, en compagnie de la famille Baca et de Thaddée. Soudain, « Néron », les leçons de latin et le reste lui parurent ridicules. Quel intérêt pouvait manifester Antoine à l'égard du sort de Rome ? Et quelle importance avait « Néron » dans cette plaine inondée de soleil ? Ce qui compte, c'est la force, pensa Yves. Elle seule permet de survivre. Plus encore, si le nom de Gland devait être annoncé en grandes lettres, sur le programme du Théâtre National, ça n'impressionnerait nullement Agathe. Par contre, s'il était capable de soulever des kilos de ferraille, elle le trouverait digne de la plus haute estime. Il est malhonnête, au fond, d'apprendre aux enfants des tas de choses inutiles, sous prétexte que ça leur permettra de devenir des hommes. On ne devient pas un homme parce qu'on sait décliner le verbe être, ni parce qu'on a appris sur le bout des doigts l'histoire du Moyen Âge. Tout ceci ne sert que dans le cadre protégé par des barrières artificielles. Quand les barrières s'ouvrent il ne reste plus rien.

— Pour être vraiment libre, il faut avoir son bachot, répétait souvent mademoiselle Sophie.

Elle avait son bachot, mais était-elle libre ? C'est à ce moment précis qu'Yves comprit, pour la première fois de sa vie, que sa gouvernante dépendait du moindre caprice de sa mère. Des scènes remontèrent dans sa mémoire. Il se rappela cette matinée lointaine, où mademoiselle Sophie pleurait silencieusement dans sa chambre. Comme il était bête, alors ! Il s'imaginait qu'elle habitait avec eux parce qu'elle l'aimait. Jamais, il n'avait voulu croire qu'on lui payait, chaque mois, une certaine somme, à peine plus élevée que celle de la bonne. À sa fête, il avait acheté, pour elle, des livres très coûteux. Mademoiselle

Sophie l'avait remercié avec effusion, mais sa grand-mère avait dit négligemment :

— Tu as trop dépensé. Ta gouvernante ne gagne pas assez, pour que tu lui offres des cadeaux semblables.

Tout commença à se brouiller dans l'esprit d'Yves. Il voyait tantôt l'oncle Arthur, qui lui faisait signe de la main, tantôt l'oncle Casimir. — On n'a jamais pu savoir ce qu'il est devenu, pensa Yves, pourtant, papa avait essayé, par tous les moyens, d'avoir des renseignements.

— On se repose, dit Baca.

Yves sentit ses genoux plier. Il roula par terre.

— Attention ! Ton sac va éclater, le prévint Antoine.

Agathe distribua des tranches de pain noir et des morceaux de fromage. Yves prit le pain, mais ne put l'avaler. Il faisait terriblement chaud.

— Ton père faisait quoi, avant la guerre ? demanda Baca.

— Il était fonctionnaire, mentit Yves.

Il ne voulait pas avouer que le garçon, qui était incapable de porter deux sacs de farine sur son dos, était le fils de l'industriel Stanski. Yves avait l'impression de déshonorer sa famille.

— T'avais des frères ?

— Non. J'étais enfant unique.

— Enfant unique, enfant gâté, riait Thaddée. Tu es comme moi : unique ! J'ai vaguement l'impression toutefois que pour toi, ce fut plus

avantageux. Remarque, ce qui compte dans l'existence, c'est de savoir où venir au monde. Quand la cigogne m'a apporté sur la terre, j'ai mal choisi mon lieu d'atterrissage. Toi, par contre, tu as su te débrouiller à merveille. Bien sûr, les choses ont changé depuis ...

— Allons-y ! ordonna Baca. Il est temps.

Yves cacha dans sa poche le morceau de pain qu'il n'avait pas terminé. Les cordes lui brûlaient les épaules. Une douleur sourde envahissait ses bras et son cou. Il marchait comme un somnambule en fixant ses pieds. — Si je tombe, je ne me relèverai plus, pensait Yves.

— Voilà Celestin ! cria Thaddée. La plus belle ville de l'univers !

Yves leva la tête. Le miracle s'était produit. Encore une fois il était parvenu à tenir.

À la gare, la petite salle d'attente était vide. L'employé se curait le nez avec son doigt. Des mouches se posaient sur les bancs, sur les murs et sur le plancher ; des grosses mouches luisantes. Yves laissa ses sacs et sortit sur le quai en frottant ses bras endoloris. Au bout, là où les herbes folles envahissaient les dernières pierres, se promenait un garçon.

— André ! Yves était transporté de joie.

André se retourna brusquement.

— Enfin ! je te cherche partout, depuis une heure. Gland ne savait pas où tu étais allé et ne voulait pas me permettre d'attendre. Quel froussard, ce bonhomme ! je t'emmène à Vars.

— Que se passe-t-il ? demanda Yves.

— Secret militaire.

— Tu ne vas pas me faire ça, à moi ?

— C'est bon. Mais, tu te la boucles !

— Bien sûr. Tu ne me connais pas. Non ?

— Je t'annonce la plus grande nouvelle du siècle. L'insurrection de Vars éclate demain. Soldat de la formation « Grenouille », je vous annonce que le devoir vous appelle. Votre lieutenant « Copain » vous ordonne de vous rapporter immédiatement, à votre poste.

— C'est trop beau pour être vrai, murmura Yves. On va se battre enfin, André ! Se battre ouvertement ! je ne parviens pas à y croire.

— Et ce n'est pas tout. je me suis donné du mal. J'ai un revolver pour toi, tout ce qu'il y a de plus chouette. Une vraie merveille. Marc en bave d'envie. Tu ne me demandes pas comment je l'ai eu ?

— Raconte.

— Hier, « Copain » nous a annoncé qu'on manquait d'armes et que plusieurs ne recevraient que des grenades. je sors de chez lui, et je me dis : voyons André, Yves est perdu, dans ce trou de Celestin. Il mérite que tu t'occupes un peu de ses affaires. Il te faut tout de suite deux revolvers de première classe. Je m'en vais aussitôt trouver Marc qui, lui, me montre fièrement qu'il est un homme puissant et riche en armes. Sacré Marc ! Bref, je lui annonce que j'ai besoin d'aide. Tu connais Marc ? Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous allons nous planter en douce, près du bordel. Tu sais, celui qui se trouve rue du Führer, pas loin du terrain vague. On a un peu attendu, les Boches sortaient et rentraient pendant tout ce temps-là, mais toujours en bande de six, huit et plus. Vers minuit, voilà deux Fritz passablement éméchés, qui se présentent dans notre champ de vision. — On s'en va pratiquer notre judo, m'annonce Marc. Moi, je n'attendais que ça.

— Messieurs, le leur dis poliment, je connais un bordel bien meilleur.

— C'est combien ? me demande le plus vieux.

— Pour vous, pas cher. Les filles adorent le grand peuple allemand.

— Elles sont saines ?

— Premier choix. Contrôle médical deux fois par semaine, des meubles de l'époque. Des lits Empire, des miroirs de Venise et des parfums, de Paris...

Marc me pinçait déjà discrètement parce qu'il trouvait que j'exagérerais, mais les Boches étaient plutôt incapables de s'en apercevoir. On tourne le coin, comme il se doit, et je les pousse dans une porte cochère. Marc saute dessus, je l'aide un peu et, à notre grande surprise, les deux gars lèvent les bras au ciel.

— Pas tuer, pas tuer, répétait le jeune.

— C'était tellement drôle de l'entendre, que je me tordais de rire.

— Restez ici et ne bougez pas, leur ordonna Marc qui, très proprement, les soulagea de leurs deux revolvers.

— Je te dis que je n'ai pas souvent couru aussi vite. Tu te rends compte ! L'heure du couvre-feu était passée depuis longtemps. Comme tu peux t'en douter, on ne tenait pas à rencontrer une patrouille. Bref, les revolvers nous attendent sous mon lit. Maman a préparé des sacs à dos. On va avoir un équipement comme personne.

Yves le regarda avec admiration.

— Tu es un chic type, dit-il, je ne pourrai jamais oublier ce que tu as fait pour moi.

— Assez, idiot ! Tu aurais fait la même chose à ma place.

— Oh ! moi, tu sais, je ne vaux pas grand-chose. je suis plutôt moche de ce temps-ci, soupira Yves. As-tu prévenu Gland que l'insurrection va commencer ?

— Ton Gland est un lâche. Il m'a fait des déclarations tonitruantes.

— Yves a perdu son père. Ça ne suffit pas ? Faut-il encore le sacrifier comme chair à canon ?

— Voilà ce qu'il disait. Non seulement il refuse de partir pour Vars, mais il voudrait encore t'empêcher de le faire. Te rends-tu compte ? Il m'a parlé de son œuvre, de sa mission et de son amour pour toi. C'était à payer sa place !

— Alors, on ne me présente pas ? demanda Thaddée en s'approchant.

— André, voici Thaddée : un ami.

Yves avait l'air embarrassé.

— Je ne sais pas si je suis ton ami, mais en tout cas j'en ai assez de transporter tes sacs. Le train va arriver d'une minute à l'autre. Il est déjà annoncé. Viens les charger au moins. Je serai de retour ce soir, si tout marche bien, et je t'apporterai des sous.

Il ne faut pas que quelqu'un puisse s'apercevoir que j'ai quitté Celestin définitivement, pensa Yves. Gland pourrait avoir des ennuis.

— Je vais accompagner André, à la prochaine station, dit-il, et je vais rester chez lui pour le dîner. Ce n'est pas loin, et je me débrouillerai pour revenir. Alors, si jamais tu étais ici, avant moi, donne l'argent à Gland.

— Il est complètement sonné votre Yves. Thaddée prenait André à témoin. — Le soir, le train policier passe et quand ils voient une ombre bouger, ils tirent. Tu vas te faire descendre, fiston !

— T'en fais pas pour moi.

Le sifflement de la locomotive interrompit leur discussion. Ils suivirent Thaddée dans la salle d'attente. André se pencha et essaya de soulever les sacs.

— C'est fichtrement lourd

— Pas tellement.

Yves prit un air modeste. Il se sentait soudain fort et sûr de lui-même. D'un geste, il chargea les sacs sur son dos.

— Rien de plus agréable que de rencontrer plus faible que soi, philosopha Thaddée.

Yves lui sourit. Il était follement heureux et il avait de la peine à cacher sa joie. Lestement, il monta les deux marches et s'engouffra dans le corridor. Dehors, le vent remuait les cimes des arbres. Un peu en retrait, on voyait les tuiles rouges de la villa. Le chef de gare agita en l'air son drapeau. Les roues grincèrent. Presque aussitôt, les arbres se mirent à fuir, lentement d'abord et puis de plus en plus vite.

Je te vengerai papa, se promit Yves. je te vengerai...

Survivre. Roman.

Chapitre XV

[Retour à la table des matières](#)

— Voici les chiffres, mon général. J'ai préparé aussi un plan.

« Copain » étendit, sur la table, une carte de la ville.

— Ces grandes taches vertes, ce sont des points de concentration des forces ennemies. Ici, les S.S., ici, l'artillerie et là, les casernes et l'arsenal. Plus au nord, ce sont les bureaux et les bâtiments administratifs. Telle était la situation, il y a environ deux mois. Depuis, une partie des troupes a quitté Vars. Les formations des S.S. et ces deux détachements de la Wehrmacht, par exemple, ont effectué des mouvements vers le sud. De là, l'illusion que leurs effectifs ont considérablement diminué. Je le dis et je le répète, il ne s'agit que d'une illusion.

« Copain » roula posément la carte et en prit une autre.

— Tenez, mon général. Mes services de renseignements sont formels. J'ai terminé mes graphiques cette nuit, et je puis vous assurer qu'ils sont rigoureusement exacts. Depuis deux semaines, des ordres nouveaux ont été donnés. La Wehrmacht s'est repliée vers le centre. Les S.S. ont repris leurs anciennes positions. Il est donc impossible de

considérer que le nombre total des soldats d'occupation a diminué à Vars et dans les environs.

— L'offensive russe se précise, dit le général en tirant nerveusement le revers de son veston.

— Cette ligne bleue indique les positions de l'Armée Rouge, continua « Copain ». Selon les prévisions, elle devrait, dans cinq ou six jours, atteindre la rivière. Nous avons essayé de communiquer par radio, pour savoir quelles étaient leurs intentions. Nous n'avons, obtenu aucune réponse précise. Le lieutenant Marsov qui s'est identifié comme leur porte-parole, s'est contenté d'annoncer que l'Armée rouge est victorieuse sur toute la ligne du front.

— Quelles sont vos conclusions ?

— Je me permets, mon général, de considérer que toute action offensive est vouée à l'échec. Si -les Russes ne bougent pas et refusent d'appuyer nos effectifs, nous allons être submergés par les troupes allemandes. Or, les Soviétiques semblent ne pas vouloir agir.

— Je vous reverrai ce soir, dit le général en repoussant la carte. Vous pouvez disposer.

Marie Solin entra.

— Votre rapport est prêt ?

— Oui, mon général.

— Je vous écoute.

Marie Solin s'approcha de la table.

— Notre armée doit occuper les quatre hôpitaux : ici pour le quartier nord, là pour le sud, dit-elle en pointant avec son crayon les quadrilatères des rues. Le transport des blessés devra être assuré par les six équipes de la Croix-Rouge qui disposeront de deux camionnettes, ce qui est nettement insuffisant. J'ai donc organisé des postes d'urgence dans les immeubles. Chacun de ces postes va recevoir une caisse de médicaments divers, quarante-cinq rouleaux de bandages et une certaine quantité de coton hydrophile. Par contre, les médecins susceptibles de les prendre en charge manquent. La majorité sera desservie par une infirmière diplômée, secondée par deux infirmières auxiliaires. Je prévois, en outre, que très rapidement la ville sera privée d'eau courante et d'électricité. J'ai pu avoir un certain nombre de batteries et de lampes spéciales, mais c'est parfaitement négligeable.

Veuillez prendre en considération, mon général, qu'il s'agit d'une offensive faite exclusivement à l'intérieur d'une ville. Les pertes de vie humaine seront considérables !

Charles Ortyz resta seul. — Une boucherie. Je risque de provoquer une boucherie, murmura-t-il. Si les renseignements de « Copain » sont exacts, nous n'avons aucune chance. Londres ne doit pas être au courant des derniers mouvements des troupes allemandes. Ces messieurs nous ont envoyé un ordre, sans se soucier des conséquences. C'est facile ! Nous allons être écrasés. C'est l'évidence même. À moins... À moins que les Soviétiques... Je vais essayer de les contacter personnellement par radio. La drôle de guerre, soupira le général. Dieu ! si seulement je pouvais livrer une véritable bataille ! Si seulement avais une véritable armée...

La porte s'ouvrit brusquement.

— Papa ! hurla Jean, l'insurrection éclate demain. Nous allons enfin nous battre !

— Je n'aime pas être dérangé, dit le général. Tu pourrais frapper.

— Je m'excuse, papa.

— S'il savait ce que je sais, serait-il aussi enthousiaste ? se demanda le général.

— Je voulais seulement vous dire que maman n'est au courant de rien. Elle s'inquiéterait trop.

— C'est ça, ménage ta mère. Veux-tu autre chose ?

— Non, rien. Ah ! oui, André et Yves prétendent que le général viendra nous parler demain. Je ne parviens pas à croire que ce soit vrai. J'aimerais tellement le connaître

Charles Ortyz chassa un vague sourire.

— Tu verras bien, demain. Pour le moment, laisse-moi travailler.

Monique ne me pardonnerait pas si quelque chose devait arriver au gosse, pensa-t-il. Monique... Le silence de la chambre devenait intenable. — Je vais aller prendre l'air, décida le général. Je risque de devenir fou !

Il faisait très beau. Dans les rues ensoleillées, une foule de gens envahissaient les trottoirs. André et Yves marchaient au pas de course. Ils passèrent à côté d'Ortyz.

— Regarde ! Des copains, dit André.

Yves vit trois jeunes gens avec des sacs au dos. Un peu plus loin, une jeune fille courait. Elle portait un pantalon kaki, de longues chaussettes vertes et un chandail de la même couleur beaucoup trop chaud pour la saison.

— On a l'impression qu'une immense troupe de scouts est en train de se rendre à la gare pour partir en vacances, plaisanta Yves. Curieux que les Boches ne réagissent pas ?

— Ils doivent avoir la trouille. Les Fritz sentent que leurs heures sont comptées.

Chez Marc, il n'y avait personne. André ouvrit avec sa clef. Ils s'installèrent dans la chambre.

— Si seulement le temps pouvait avancer plus vite, se plaignit André.

Yves, allongé sur le divan, ne répondit pas. Il venait de s'endormir.

Incapable de tenir en place, André vérifia l'équipement, griffonna un petit mot qu'il laissa sur la table, et s'en alla à l'hôpital. Dans le bureau de sa mère, régnait une activité fébrile. Marie Solin lui dit à peine bonjour. On l'expédia porter des messages à l'autre bout de la ville. André, heureux d'avoir du travail, courut jusqu'au soir. Il sonnait aux portes, des visages souriants se succédaient.

— C'est pour demain, disait-on.

— À demain, répondait André en se dépêchant.

Parfois, il rencontrait dans la rue des officiers allemands et s'étonnait presque de les voir encore à Vars. Il ne lui venait pas à l'esprit qu'il pouvait être fouillé, interrogé, arrêté... Il se sentait étrangement libre.

— Je ne comprends pas pourquoi tu es si excité, lui dit Hermeline Pant. Ce n'est jamais gai, une guerre.

— Oui, madame la directrice.

— Tâche de bien te conduire. N'oublie pas qu'un soldat doit garder, partout et dans n'importe quelles conditions, son sens de l'honneur.

— Oui, madame la directrice.

— As-tu pensé à te confesser ?

— Non, madame la directrice.

— Va tout de suite chez ton aumônier.

— Oui, madame la directrice.

— C'est un ordre.

— J'ai compris, commandante Nika.

L'église était pleine de monde. Au confessionnal, le père Robert disparaissait derrière le grillage de bois. André aurait aimé voir ses yeux et son, bon sourire. Il aurait aimé qu'il posât sa main sur sa tête.

— Va en paix, murmura le père Robert.

— Vous serez avec nous, demain ? osa demander André.

— Je ne vous quitterai pas, quoi qu'il advienne.

L'appartement de Marie Solin ressemblait à un champ de bataille. Des filles et des garçons, assis par terre, préparaient des pansements. Des morceaux de gaze blanche jonchaient le plancher. André enjamba une pile de boîtes et se laissa tomber à côté de Marc.

— Défense de parler, dit Marie. Le voisin n'est pas sûr. Je crois qu'il vient de se rendre compte que quelque chose se prépare.

André retrouva le vieux sentiment d'impuissance et d'anxiété.

Yves arriva tard. il avait pris un bain et il était frais et dispos. Le père Robert l'accompagnait. Dans son costume civil, il n'avait rien d'un ecclésiastique et il paraissait beaucoup plus jeune. Il leur distribua des petites croix en fer et s'enferma avec madame Solin.

— Je suis désespérée, dit Marie.

— Et vous avez tort. Dieu protège les faibles. Inutile de vous mettre martel en tête. Voyons, Marie, faites donc votre devoir et cessez de songer aux problèmes qui, de toute façon, vous dépassent.

— Comme vous êtes serein, mon père.

— Chacun son métier, plaisanta le père Robert. Avant qu'ils partent, je vais dire la messe. On pourra peut-être s'installer à la cuisine si elle n'est pas trop encombrée. Ah ! j'oubliais. Voici la liste des prêtres qui vont s'occuper des blessés. J'ai divisé les troupes du Bon Dieu de la manière suivante : le Père Joseph et le père Jean, à l'Hôpital Général ; les sœurs Madeleine et Arianne, à... Enfin, c'est trop long. Vous lirez vous-même. Ils seront tous en civil pour plus de commodité, mais ils apporteront une soutane. Les mourants, surtout ceux qui ont le temps d'avoir peur, ont parfois besoin de voir une soutane. Je crois que c'est tout.

— Quel poste prenez-vous ?

— Chère âme, quelle question ! Je suis l'aumônier des « Grenouilles », et aumônier je resterai. À nous, les barricades...

Dehors, les premières lueurs du jour éveillaient les moineaux.

Madame Roebke mettait sa robe noire en évitant de se regarder dans la glace. Son pauvre mari lui avait assez parlé du péché de la chair, pour qu'elle sache s'en méfier. Jeune mariée, déjà, elle s'était habituée à prendre certaines précautions.

La lumière filtrait doucement à travers la vitre sale. Eveline Roebke s'efforçait de ne pas avoir peur. Quand tu n'es pas sûre de toi, prie, disait Frank, mais Eveline ne parvenait pas à prier. Pour la millième fois, elle se répéta qu'il lui fallait se montrer digne de son mari, sans très bien savoir en quoi devait consister cette dignité. Quand on lui avait signifié que son appartement servirait de lieu de rassemblement, Eveline avait accepté sans hésitation, mais à présent, les doutes l'assaillaient. -Après tout, il n'est pas juste de tuer son prochain, se disait-elle. Pourtant, avant son arrestation, Frank faisait partie de l'armée clandestine. Les Boches eurent beau lui proposer de collaborer avec eux, ils eurent beau lui envoyer des papiers démontrant ses origines allemandes, Frank avait refusé net. — Frank ne pouvait pas se tromper, conclut, à haute voix, Eveline.

Elle tira ses bas et, très digne dans sa robe noire à col montant, s'en alla dans sa cuisine et se mit à allumer le feu. Les hommes vont avoir faim, pensa madame Roebke. Dans un plat en grès, elle délaya la farine, puis se dressa sur la pointe des pieds, pour atteindre la bouteille d'huile qui se trouvait assez haut sur les tablettes.

— Des galettes, voilà tout ce que je puis leur offrir. C'est une vraie honte ! Pas un oeuf. Pas un gramme de viande ! Rien... Par la faute de ces sales Boches, nous sommes condamnés à crier famine. Eh bien ! ils vont voir de quel bois je me chauffe !

Eveline cessa de penser à quoi que ce soit, soucieuse uniquement de réussir sa pâte. Le doute, le remords, la peur glissèrent tout doucement et disparurent. Dans l'escalier, les gens commençaient à descendre les uns après les autres. Les locataires de l'immeuble, mal arrachés à leur sommeil, s'en allaient travailler. À dix heures précises on sonna, Eveline ouvrit presque aussitôt.

— Bonjour madame, dit Marc, voici Yves et André.

Elle les introduisit au salon. Quelques instants après, l'appartement fut plein de monde. Comme ils sont jeunes, soupira Eveline.

« Copain » monta sur une chaise. — Quand vous entendrez les premières mesures de l'hymne national, vous traverserez la rue. Marc dirigera le « groupe 1 » ; André, le « groupe 2 » ; Yves, le « groupe 3 ». Objectif : s'emparer de trois canons qui sont au fond du parc Chopin. Tenez, vous pouvez les voir par la fenêtre. Vous en prendrez possession et vous commencerez le tir. Rompez...

C'est à ce moment, que madame Roebke fit son entrée triomphale. Elle apportait un grand plateau rempli de galettes.

— Yves, ordonna « Copain », va porter ce message et reviens le plus vite possible.

La rue était déserte. De l'autre côté de la chaussée, les hautes grilles du parc Chopin, brillaient au soleil. Deux soldats allemands montaient la garde devant l'entrée. Yves tourna le coin et faillit bousculer un gendarme. Il portait le casque. — Les Boches se méfient, pensa Yves. — Sans difficulté, il trouva l'adresse. Une fille prit, de ses mains, le message, et lui sourit.

Dehors, Yves pressa le pas. Le silence inhabituel résonna dans ses oreilles. La chaleur devenait intenable. Aucun souffle de vent ne venait rafraîchir l'air. Devant lui, marchait une vieille femme. Soudain,

un sifflement déchira le silence, on tirait dans sa direction. La balle frappa le mur et fit une marque dans la brique. La vieille femme s'affaissa sans un cri. Son visage immobile avait une expression de reproche. Yves remarqua dans un éclair, que les deux soldats ne se trouvaient plus devant la grille du parc. Il avait hâte de revoir « Copain » et les autres.

— On tire dans la rue, dit-il en entrant. Une femme vient d'être tuée.

— Ça commence ; Marc frotta ses lunettes.

Madame Roebke priait. Ses doigts s'entre-croisèrent et on entendit les craquements des jointures. « Copain » ouvrit la fenêtre.

— L'hymne ! Qu'attendent-ils pour faire jouer l'hymne ? s'impatientait André.

— Les voilà ! dit « Copain ».

Les uniformes verts tranchaient sur la grisaille du pavé. Ils sortaient du parc et se plaçaient le long des maisons.

— Nous sommes encerclés.

Posément, Eveline se leva et alla vérifier ses provisions. Confusément, elle savait que l'attente allait être longue.

— Trente, quarante, cinquante, comptait Marthe. Mais, c'est tout un régiment.

— Taisez-vous ! ordonna « Copain ». Pas un mot. Ils peuvent nous entendre.

Marc se mit à faire le pitre. Il singeait tantôt un professeur, tantôt un élève. Plusieurs pouffèrent de rire contenu. -Impossible de sortir maintenant, pensa « Copain », il faudra bien attendre la nuit. Nous n'avons aucune chance d'opérer une percée. Le bruit de la canonnade se rapprochait de plus en plus.

— Pendant que les autres se battent, nous sommes ici en train d'attendre je ne sais quoi, pestait André. je ne comprends pas pourquoi on ne donne pas le signal.

En bas, des officiers de la Wermacht criaient des ordres.

— Ils vont monter, dit Eveline d'une voix blanche.

Yves réprima un fou rire, nerveux sans doute, en serrant convulsivement ses mâchoires. Il pensa à la vieille femme, et ses mains se mirent à trembler. Peu à peu, la pièce devenait tout à fait sombre. Marc, souple comme un chat, se glissa jusqu'à la porte.

— Cette fois-ci, ils montent vraiment, murmura-t-il.

« Copain » quitta son poste d'observation, près de la fenêtre, et se plaça dans le corridor. D'un geste brusque, il sortit son revolver.

— En avant marche ! La victoire est à nous !

Ils descendirent les escaliers, en hurlant. Des coups de feu se répercutèrent dans la cage étroite. Yves tira dans la masse des uniformes verts qui reculaient sur la chaussée. La haute silhouette de « Copain » se profila un instant devant lui. Avec les autres, il avançait maintenant dans l'étroit passage qui séparait les deux maisons. Les Allemands tiraient toujours, mais ne les poursuivaient pas. Yves vit soudain la Grande Place qui semblait verdâtre, dans la lumière de la lune.

— Qui va là ? demanda un homme.

— Formation « Grenouilles », répondit « Copain ».

Ils étaient sauvés.

*
* *

Le dépôt d'armes se trouvait dans une vaste cave. Yves reçut une mitraillette et cinq grenades, il les attacha à sa ceinture.

— Tu as l'air fortiche, rigola Marc.

Yves n'eut pas le temps de lui répondre. Il fit dégager l'entrée de la cave. Une dame, qui portait en bandoulière sa carabine sur une robe de taffetas rose, faillit tomber.

— Direction : poste de police, ordonna « Copain ».

Au bout de la rue qui montait à pic, deux hommes et une fille étaient de garde.

— Le chemin est libre, dit la jeune fille.

— Nous sommes prêts, lui cria « Copain ».

L'air devenait irrespirable. La fumée les étouffait. Les balles commencèrent à siffler près des oreilles d'Yves. Ils avancèrent plus lentement en se collant contre le mur. On voyait déjà le poste de police qui, de loin, paraissait intact.

— À plat ventre ! hurla « Copain ».

Il fit le signe de la croix, puis s'arracha du groupe et bondit vers la porte du poste. Il avait réussi, c'était le tour du suivant. Quand Yves

comprit qu'il fallait sauter, tout son corps se tendit dans un seul effort. Au dernier moment, il distingua, derrière un arbre la tête d'un soldat de la Wehrmacht. Il saisit une grenade, tira le bouchon et lança. Un geyser de terre cacha tout. — Ma grenade, pensa Yves avec fierté.

— Tu ferais mieux d'économiser tes trésors, observa ironiquement Marc qui arrivait derrière.

Yves trébucha sur un corps, et se retrouva près de la carabine automatique. Tranquillement, comme à l'exercice, il vérifia l'angle, puis appuya sur la gâchette. La machine chaude tremblait entre ses mains. « Copain » s'arrêta à côté de lui.

— Tu restes ici avec Marc, dit-il. Nous sortons pour essayer d'extirper les Boches de leurs trous. Faites attention à mon signal, ensuite, ça sera à vous de jouer. Vous avez assez de cartouches pour tenir.

Brusquement, ce fut le silence. Yves sentit un frisson le parcourir. La formation rampait déjà en bon ordre, vers les positions ennemies. Les Allemands désorientés attendirent un instant, puis, sûrs de leur supériorité, passèrent à l'attaque.

— Feu ! hurla « Copain ».

La fumée était devenue opaque et Yves distinguait mal les uniformes verts. Il recommença à tirer. La poussière se dissipait par endroits. Devant, il n'y avait plus de Boches. — Mission terminée, pensa Yves, en se rappelant que c'était le titre d'un excellent bouquin qu'il avait lu autrefois. Il faisait atrocement chaud. Yves avait très soif. Avec Marc, il chercha la salle de bains en oubliant qu'il n'y avait plus d'eau courante. Heureusement, une bouteille d'orangeade traînait dans un coin. Ils burent chacun une gorgée. Marc garda le reste et enfonça la bouteille dans sa poche.

— Pour nos gardes, dit-il.

Ils fouillèrent partout. Dans une pièce vide, Yves trouva deux grenades, une carabine allemande et un gros morceau de pain. Il s'agissait maintenant d'emporter toutes ces richesses, sans oublier la carabine automatique qui pesait lourd. Marc s'apprêtait à la soulever, quand ils entendirent du bruit. Yves se jeta par terre. Un petit chat noir traversa la pièce de long en large. Marc respira très fort.

Au coin de la rue, une femme leur demanda le mot de passe. Marc essuya la sueur sur son visage et comme ses mains étaient très sales, de longues traînées grises marquèrent ses joues. Yves éclata de rire. C'est en riant toujours qu'ils arrivèrent à la librairie : leur lieu de ralliement. Tout le monde dormait. Avec beaucoup de peine, Marc dénicha deux places. Marthe se retourna dans son sommeil et écrasa de son poids le bras d'Yves. En vain, il essaya de se dégager.

— Je vois des souris. Une foule de souris, marmonna Marthe. Défendez-moi !

Yves passa sa main sur le front de la jeune fille et, doucement, la repoussa. Marthe ne se réveilla pas. Un sourire éclaira son visage.

— J'ai faim, chuchota Marc.

— Tu ne pêches pas par excès d'originalité. Compte des moutons, lui conseilla Yves.

Dehors, des gens marchaient. Les civils quittaient la ville. Les Allemands avaient permis l'évacuation des femmes, des vieillards et des enfants en bas âge. Le sinistre cortège avançait lentement. Par-ci, par-là, des bébés pleuraient. On tirait toujours et le crépitement de l'incendie devenait de plus en plus proche.

Demain, il faudra aller chercher des provisions, pensa « Copain ». Les pauvres gars vont encore se faire canarder comme à la parade.

Une haine froide monta en lui. Il détestait la mort, le sang et la guerre. Il détestait jusqu'à ce nom ridicule qu'il portait depuis quatre ans ; lieutenant anonyme de l'armée clandestine. — Dieu, ce que j'aimerais m'appeler de nouveau Jean Prade et enseigner tranquillement la philosophie dans un collège quelconque ! Quand la guerre sera finie, je passerai mon doctorat. « Copain » essaya d'imaginer une salle d'étudiants. Il donnait son cours. Sa mère était assise au premier rang à côté de son père. Ils le regardaient avec admiration. Un peu plus loin, Anne lui faisait signe. Son front saignait...

« Copain » se réveilla en sursaut. Un goût amer remplissait sa bouche. — Ça porte la poisse de rêver à ceux qui sont morts, pensa-t-il. Si je me fais descendre, Marc prendra le commandement. Il est bien jeune, mais il a de l'autorité et il saura s'y prendre. Il fera un excellent lieutenant de rechange. La silhouette de Laurent, qui montait la garde, se dessinait dans la porte ouverte. « Copain » ferma les yeux et se rendormit.

— Ce n'est pas possible, répéta Laurent. J'ai des hallucinations.

Au milieu de la rue, trottaient une poule. Elle était grasse et ses plumes luisaient au soleil. Visiblement perdue, elle touchait, de temps en temps, avec son bec, les pavés arrachés, puis les contournait délicatement et continuait sa marche hésitante.

— Pit, pit, pit, appela Laurent.

Doucement, il fit un pas. D'un geste brusque, il saisit l'oiseau et serra son cou. La poule se débattait en poussant de petits cris aigus. — Il est plus facile de tuer un Boche que d'étrangler une poule, pensa Laurent.

— Une poule, une vraie poule, cria Cathy en battant des mains.

— Brute ! dit Marie en attachant ses nattes qui formaient une couronne autour de sa petite tête.

— Admirez, les gars, je suis allé à la chasse, annonça triomphalement Laurent.

Yves et Marc firent des commentaires sur la cruauté des soldats de l'insurrection, mais « Copain » admit que la prise était bonne. Depuis deux semaines, on ne mangeait plus que des grains de blé à moitié cuits et copieusement arrosés de jus de framboises d'une douceur écœurante.

— Ne vous plaignez pas, protesta Yves, les autres compagnies nous envient. Notre jus leur semble être le luxe suprême. On me demande sans cesse, comment nous avons découvert le magasin qui possédait encore un trésor semblable.

Cathy commença à faire du feu entre deux pierres installées dans la cour. Albert, ravi de pouvoir l'aider, apporta le grand chaudron. Marie plumait la poule avec une grimace de dégoût. Yves s'offrit à partir à la recherche de l'eau. Il songea à la Banque Centrale. Dans les caves de cet édifice, on avait organisé un hôpital. Les infirmières auront sûrement un peu d'eau à me donner, pensa Yves.

Il y avait beaucoup de monde, devant la Banque.

— Regardez le civil, cria un jeune soldat. Au lieu de se battre, il se promène avec des casseroles. Espèce de fille...

— Fille, toi-même, rétorqua Yves.

Dans le grand hall, résonnait le bruit des balles. Yves sauta sur les marches qui menaient vers les voûtes, certaines étaient complètement

arrachées. Au sous-sol, une odeur fétide le saisit à la gorge. Des deux côtés du corridor, s'ouvraient de petites pièces qui servaient, autrefois, de chambres-fortes. Les blessés gisaient pêle-mêle par terre, des femmes, en blouse grisâtre, circulaient entre les salles. Deux hommes passèrent près de lui, c'étaient des soldats allemands devenus, des prisonniers de guerre. À sa droite, Yves vit la salle d'opération. Sur une table, une forme était allongée. La large silhouette du chirurgien cachait son visage.

Ça doit être le docteur Stéphane, pensa Yves. On raconte qu'il n'a pas dormi depuis plusieurs jours. Un prêtre, en soutane, était agenouillé à côté d'un blessé qui criait. Yves eut envie de se boucher les oreilles pour ne pas l'entendre, mais n'osa pas. -L'enfer ! pensa Yves. Mais, c'est ça l'enfer ! Se battre, bouger, ramper sous les balles, ce n'est rien, compare a cette souffrance.

— Vous cherchez quelqu'un ? lui demanda une infirmière.

— Je voudrais un peu d'eau, dit Yves honteux.

— Continuez jusqu'au fond du corridor. Mais, n'en prenez pas trop. On en manque.

Près du réservoir, se tenait un garçon grand et maigre. Yves reconnut Jean Ortyz, son camarade de collège, le premier de classe. Il voulut l'appeler par son prénom, mais, au même moment, il s'aperçut que l'autre était devenu aveugle. À tâtons, Jean versa de l'eau dans sa casserole. Sa main trembla.

— Excusez-moi, dit-il poliment. Un obus, vous comprenez...

Sur son visage, coulaient des larmes ; mélange rosâtre de pus et de sang qui se perdait dans le col de sa chemise.

— Avez-vous vu le général ? J'aimerais tant le rencontrer, soupira Jean. Évidemment, je ne pourrai pas le voir, mais je pourrais au moins l'entendre. Le toucher peut-être...

Yves ne parvint pas à proférer une seule parole. Il voulait sortir, se sauver ! Échapper à cet univers de désespoir. Une détonation sourde fit trembler les murs. La bombe venait de tomber tout près. — Pourvu que ça ne soit pas chez nous, pensa Yves.

À la place où s'élevait la vitrine béante de la librairie, il n'y avait plus rien qu'un tas de pierres, surmonté d'un halo de poussière.

— « Copain », Marc, André, cria Yves en courant.

— Cesse de gueuler, lui répondit la voix de Marc.

Il les retrouva derrière les ruines.

— Tout va bien, annonça Cathy. On a pu foutre le camp. Malheureusement, la poule est bel et bien fichue. Donne au moins à boire.

— De toute façon, on n'aurait pas eu le temps de faire cuire quoi que ce soit, la consola André. Il faut aller voir si personne n'a été enseveli.

Yves tendit la casserole. Il avait mal au cœur. La rue se mit à danser devant ses yeux.

— Attention, dit Stéphane.

L'avion revenait. Marc eut l'impression que ses dents se détachaient une à une de ses gencives. Collé étroitement contre le mur, il tremblait de tout son corps. Pour la première fois de sa vie, Marc avait sauvagement, bestialement peur.

— Tu es trop cloche. Le malheur n'arrive qu'aux héros, chuchota André. La mort, mon vieux, ne voudra pas de toi.

Yves leva la tête. L'avion descendait de plus en plus bas. Soudain, il vit distinctement la figure et le casque du pilote. L'avion leur envoya une rafale, puis une autre. Debout, solidement planté sur ses pieds. Laurent calcula la distance, puis visa.

— Il l'a eu hurla quelqu'un. Le réservoir d'essence brûle ! Comme s'il voulait transmettre aux ruines de la ville le feu qui commençait à le dévorer, l'avion piqua encore une fois. Dans un éclair, Yves revit la figure crispée du pilote. Homme parmi les hommes, l'officier allemand redevenait humain. Il avait enfin compris, qu'à l'instar de sa proie, il était, à son tour, victime de l'infamale machine qu'il croyait dominer. Saisi par la rage de l'impuissance, il tira.

Yves ne se rendait plus compte d'où il était. Un souvenir lointain remontait à la surface. Les champs, le vieux Joseph et son fiacre, et le corps d'une petite fille morte...

— Je vais te venger, maman, murmura Yves.

Au-dessus de lui, l'avion remontait, suivi de longues traînées noires.

— Il tombe comme une pierre, cria Cathy. C'est fini. Hourra !

— Que Dieu ait son âme, pria le père Robert sans remuer les lèvres. Jésus, pardonne-moi de ne pas avoir pitié de cet homme.

— Le voilà qui tourne de l'œil maintenant comme une donzelle, se moqua Stéphane en montrant Yves. Ces blancs-becs de bonne famille, ce n'est vraiment pas fortiche.

— Espèce de crétin ! André s'approcha. D'après moi, ton blanc-bec a la scarlatine. Regarde ces taches rouges sur son cou. C'est typique. J'aimerais bien te voir à sa place. Va me chercher une civière !

Deux soldats allemands, prisonniers de guerre, arrivèrent peu après. Le cercle qui entourait Yves s'écarta. On le coucha sur la civière. Cathy voulut lui donner son manteau. L'infirmière la repoussa.

— C'est contagieux la scarlatine, dit-elle. Nous avons déjà plusieurs cas graves. On craint une épidémie. Votre camarade sera à l'Hôpital de la Miséricorde. Tous les autres sont là-bas.

— Se faire tuer, passe encore, mais crever d'une scarlatine en pleine insurrection, c'est vraiment moche, dit tristement Marc.

*
* *

Le froid le réveilla. Yves grelottait dans sa chemise. La mince couverture brune le protégeait mal. À côté, d'autres garçons étaient couchés ou assis. Une lampe à pétrole éclairait les hautes voûtes. Les cornettes des religieuses jetaient des ombres sur les murs.

— Où suis-je ? Où sont mes vêtements ? demanda Yves.

— Vous avez la scarlatine, dit la religieuse. On vous rendra vos vêtements, quand vous serez rétabli.

Yves s'affola. — Rendez-moi au moins mon brassard, supplia-t-il. Si les Boches me prennent ici, ils croiront que le suis un simple civil. Je ne suis pas très malade. Laissez-moi sortir. Les autres vont se battre sans moi. Il faut que je parte. Il faut que je m'en aille tout de suite. Vous m'entendez ? Tout de suite !

On lui fit avaler une potion qu'il but docilement parce qu'il avait soif. Près de lui, un garçon de douze ou treize ans, était en train de mourir. Sur sa figure, une main invisible avait tracé de profonds cerne bleus. Yves aurait voulu essuyer ce pauvre petit visage d'enfant, mais il n'en avait pas le courage. L'odeur fétide montait vers lui. L'anxiété le serra à la gorge. — Il faut absolument que je sorte d'ici, se répéta-t-il. Il sont salauds, les gars, ils auraient pu se débrouiller pour me garder.

— Nous allons prier, dit la mère supérieure. Les Allemands encerclent l'hôpital. Rendez-moi vos insignes, vos brassards et les papiers personnels que vous avez encore sur vous. Nous allons déclarer que vous n'avez pas pris part aux combats.

— Un instant, ma sœur, protesta une jeune femme.

Yves ne l'avait pas remarquée jusque-là. Elle portait un pantalon brun et une chemise d'homme.

— Les garçons et les filles de quinze ans et plus qui peuvent marcher, sont libres de venir avec moi.

— Ils risquent de se faire tuer, s'opposa la religieuse.

— Que pensez-vous que les Allemands vont faire en arrivant ici ? lui demanda, à voix basse, la jeune femme. Un carnage. Personne ne survivra !

— Ils n'oseront pas. C'est un hôpital de religieuses.

— Vous les connaissez mal, ma sœur.

Yves se redressa. Il parvenait à se tenir debout.

— Vous n'avez pas le temps de prendre vos costumes, continua l'inconnue. La nuit est chaude...

Autour, les immeubles brûlaient. Le ciel était marqué de reflets rouges. Yves entendit, à nouveau, le bruit de la canonnade et eut l'impression de se réveiller à la vie. À côté de lui s'agitaient tantôt des chemises blanches, tantôt des ombres vagues et dépourvues de forme. Les pierres chaudes et les débris blessaient ses pieds. Yves essaya de s'orienter, mais cette marche à travers les ruines était tellement irréaliste, qu'il ne reconnaissait plus la ville. Soudain, il vit une carabine. Sans réfléchir, il s'accrocha aux épaules de la jeune fille qui la tenait.

— T'es fou ou quoi ? dit la fille.

C'était bon d'entendre ce ton gouailleur. C'était bon de retrouver l'atmosphère du maquis et avec elle, cette autre mort devenue familière.

— Ne tirez pas, disait la jeune femme. Ce s'ont des enfants. La scarlatine, vous comprenez... Il fallait évacuer l'hôpital.

— Et ce gars-là. Est-il très malade ?

— Je ne crois pas. De toute façon, je ne sais plus où mener ces gosses.

— On va le garder, dit la fille. Nous manquons d'hommes. Il servira toujours à quelque chose.

— Où sommes-nous ?

— Rue des Remparts. Vous feriez mieux de déguerpir avec votre marmaille, parce que ça ne tourne pas rond, ici. Au centre, il y a encore deux hôpitaux. Prenez ce chemin-là. Vous êtes à peu près sûre de ne pas rencontrer de Boches.

Elle désigna un vague sentier entre les ruines.

— Un peu plus loin, c'est embouteillé. On transporte des blessés. Comme les Boches s'amuse à leur jeter des grenades ça ne va pas vite.

— C'est bon, dit la jeune femme.

Les spectres en chemise commencèrent à s'éloigner. La fille prit Yves par le bras et l'entraîna dans la cave.

— Couche-toi sur cette table, dit-elle. Je vais essayer de te trouver des frusques. Ce n'est pas le choix qui manque. C'est plein de cadavres dans les environs. Au pire, tu hériteras de l'uniforme d'un Boche, ce qui est très à la mode par les temps qui courent. En attendant, dors et dis-toi bien que je donnerais cher pour être à ta place. Ça fait une éternité que je n'ai pas roupillé...

*
* *

C'était un étrange bataillon que celui du capitaine Staff. Il se composait d'une vingtaine d'hommes, ramassés au hasard des rencontres. Contrairement aux autres commandants, Staff ne faisait pas partie du maquis. Depuis le début de la guerre, il vivait dans la grande propriété du comte Roski où, de régisseur il devint maître après le départ du comte à l'étranger. Vieux célibataire, il avouait, à qui voulait l'entendre, qu'il n'avait jamais été aussi riche, ni aussi heureux de toute son existence. Il y avait, bien sûr, les contrôles de la gendarmerie allemande, mais Staff se tirait d'affaire mieux que personne. Régulièrement, chaque année, il écoulait, sur le marché noir, un certain nombre de vaches et de cochons. Plus encore, il considérait qu'il accomplissait, de cette manière, une action louable et patriotique pour laquelle la nation lui devait respect et reconnaissance. C'était sa part d'hé-

roïsme ! Quand on lui reprochait d'exploiter les paysans, il répondait indigné qu'il risquait le camp de concentration pour pouvoir frauder les Boches. Staff ramassa ainsi une fortune considérable qu'il avait enterrée prudemment, sous le grand pommier du jardin.

Un jour, cependant, il avait reçu des maquisards et, sans savoir très bien pourquoi, il s'était mis à les aider. Sous le nez des Boches, il accumulait des armes dans la grange, et soignait des blessés qui se cachaient dans la région. Pour son malheur, il poussa la témérité trop loin et fit un voyage dans la capitale. C'est là que l'insurrection devait le surprendre. Officier de réserve, il se trouva aussitôt quelques hommes et parvint, à sa propre surprise, à se distinguer très vite comme un excellent chef. Il était décidé et courageux. On l'accepta.

Staff campait, dans une maison à moitié détruite, ce qui n'avait guère d'importance puisque, généralement, on dormait peu. Le reste du temps, on attaquait, on se défendait et on volait aussi, c'est-à-dire plus exactement, on prenait ce qui, de toute façon, n'appartenait plus à personne. Certains hommes de sa troupe occupaient leurs loisirs à visiter des appartements encore intacts. Ils rapportaient, de ces expéditions, des fourrures, des bijoux et des objets de valeur. À condition que ses soldats fussent prêts à repartir sur les barricades, Staff n'intervenait pas. — À la guerre comme à la guerre, disait-il jovial, en acceptant en toute simplicité des bagues et des montres en or.

Ses véritables ennuis commencèrent avec l'arrivée de Soula Cette fille de dix-huit ans connaissait la vie, sur le bout des doigts. À onze ans, elle avait été enfermée dans une maison de redressement, à quinze, elle faisait le trottoir et à seize, elle avait été accusée de complicité dans une affaire de meurtre. Soula était grande, brune et très jolie à ses heures. Son langage, on ne peut plus imagé, suscitait la gaieté générale et faisait les délices de ceux-mêmes qui prétendaient en avoir entendu « bien d'autres ». Malheureusement, Soula semait le désordre. Les hommes résistaient mal à ses scènes de séduction et se battaient entre eux pour obtenir ses bonnes grâces. Staff l'aurait chas-

sée depuis longtemps, mais Soula n'avait peur de rien et passait là, où les autres auraient hésité à aller sans elle.

— Après tout, je ne suis qu'une putain, disait Soula. Une putain, quand ça se fait descendre, ça fait plaisir aux anges du paradis. D'ailleurs, j'aime mieux faire la guerre que faire le tapin. C'est moins dur et infiniment plus excitant.

Staff se sentit même obligé de demander, pour elle, la croix de guerre. Ce n'était que justice, car Soula se distingua à plusieurs reprises, mais la chose lui parut incongrue au possible.

La nuit était chaude. Staff essuya son front couvert de sueur. Il venait de recevoir un ordre, qui ne présageait rien de bon pour le sort des hommes. — C'est bête de les expédier ainsi dans l'autre monde, pensa Staff. Certains sont vraiment trop jeunes encore, pour aller rendre visite à saint Pierre. Maudite guerre !

— Commandant, j'ai ramassé un type, lui annonça Soula qui montrait la garde.

— Et après...

— Il ne connaissait pas le mot de passe, et il refusait de dire d'où il venait. je l'ai enfermé, dans le cabinet de toilette du premier.

— Va le chercher.

Staff s'assit sur une pierre, et alluma sa pipe.

— Le voilà, commandant, dit Soula en poussant, devant elle, un homme. L'inconnu avait une veste de cuir et de lourdes bottes de sapeur.

— Je veux parler au général, dit-il. Pouvez-vous m'aider ?

— Monsieur a des prétentions. Monsieur refuse de voir n'importe qui... Tu te prends pour le Bon Dieu en personne, plaisanta Staff. Explique-moi donc, par le menu, ce que tu veux au général. Seulement, comme je suis plutôt pressé, arrange-toi pour que ton histoire se tienne. Tout d'abord, d'où viens-tu ?

— De l'autre côté de la rivière.

— Quoi ! s'étonna Staff.

— Je fais partie de la formation Mig, qui combat avec l'Armée Rouge. J'ai traversé la rivière à la nage.

— Mais c'est très intéressant. Les « Camarades » sont-ils décidés à attaquer ?

— On vous demande de se joindre à nous. Les soldats de l'insurrection qui accepteront de combattre dans la formation Mig, profiteront de l'amnistie. On va leur distribuer des armes et des uniformes. Ils seront considérés comme le corps auxiliaire de l'Armée Rouge.

Staff, saisi d'indignation, oublia de tirer sur sa pipe qui s'éteignit.

— Mais, c'est une désertion que tu nous proposes. Te rends-tu compte où ça peut te mener ?

— L'Armée Rouge combat l'Armée allemande. Nous avons un but commun.

— Ah ! ça ! tu peux le dire, ricana Staff en se tapant sur les cuisses. Tandis qu'on nous tire dessus, ta merveilleuse Armée Rouge se tient tranquille et attend qu'on nous bousille jusqu'au dernier. Pour des alliés, ce sont des alliés...

— Votre état-major est composé de fascistes. Nous ne pouvons pas aider des fascistes.

— Il est fou, ma parole ! s'écria Soula.

— Laisse, ma fille. C'est trop fort pour toi, la rabroua Staff. Comme ça, nous sommes des fascistes ! Décidément, on apprend à tout âge. Et pourquoi, mon cher, nous gratifies-tu de ce sobriquet ?

— L'Armée Rouge lutte pour un avenir meilleur. Vous, vous ne songez qu'à rétablir le régime d'autrefois. Osez m'affirmer que vos chefs n'ont pas vécu de la sueur du peuple, de l'exploitation des pauvres.

Staff se gratta la tête.

— Hum ! pour ma part, je t'avoue modestement que j'ai plutôt exploité les riches. En ce qui concerne les autres, je n'en sais rien. À mon avis, on exploite toujours plus bête que soi. C'est vieux comme le monde. Ce qui nous intéresse pour le moment, c'est de vaincre, après, on verra bien. Tu dois savoir que les quatre années d'occupation ont tout chambardé. Il n'est pas question que les mêmes hommes reviennent au pouvoir, pour la bonne raison qu'ils sont tous morts. Ce qui me frappe surtout, c'est que tu es en train de me persuader d'abandonner mon poste. C'est très noble, mon petit, mais ça me donne le droit de te faire fusiller. Qu'en penses-tu ?

Staff regarda ironiquement l'inconnu, en penchant légèrement la tête.

— Tu sais, il suffit que j'annonce aux gars que tu les prends pour des fascistes et ils n'attendent pas tes explications pour t'envoyer au paradis.

— Il y a peut-être confusion de termes, admit le jeune homme. Pour nous, ceux qui ne pensent pas comme nous, sont des fascistes, Allemands ou pas.

— Et pour nous, ceux qui s'offrent le luxe de se cacher comme des rats quand les leurs crèvent, ce sont des traîtres, se fâcha Staff. Tu piges ! Dis donc, la patrie, t'en as jamais entendu parler de ce machin-là ?

— Ma patrie à moi, ce sont les prolétaires du monde entier. je ne combats pas les Allemands, je lutte pour les libérer du joug de la dictature hitlérienne.

— Oh ! que c'est noble. Staff ralluma sa pipe. — N'étant pas aussi altruiste que toi, je ne me soucie pas d'objectifs aussi lointains. Ce qui m'étonne, par contre, c'est que ton maréchal Staline ait été un si bon copain du Führer. Tu m'excuseras, mais je n'ai vraiment pas confiance, ni dans ton amnistie, ni dans la pureté de tes intentions. En ce qui concerne tes prolétaires, qu'ils expliquent donc eux-mêmes ce qu'ils veulent, sans passer par des intermédiaires, tels que le petit père Staline et la bande de crétins qui te ressemblent. Comme chez nous, les riches d'hier sont les pauvres d'aujourd'hui, il y a de fortes chances pour que les pauvres puissent avoir bientôt leur mot à dire. En dehors des Camarades rouges, je ne vois vraiment pas qui pourrait les empêcher de prendre leurs affaires en main. Remarque, si cette insurrection dure encore, le problème cessera d'exister faute de survivants.

— J'insiste pour être introduit auprès du général, répéta le jeune homme.

— Ça se dit ami du peuple, et ça méprise les opinions d'un capitaine de réserve, plaisanta Staff. Tu t'appelles comment ? petit.

— Jérôme.

— Eh bien, Jérôme, tu restes sous mes ordres, jusqu'au moment où on parviendra à t'amener au quartier général. D'ici là, pas d'histoires. Compris

— Oui, mon capitaine.

— J'ai aussi gardé un scarlatineux, avoua Soula d'une voix hésitante.

— Un quoi ?

Staff écouta d'une oreille distraite les explications de la jeune fille, tout en dessinant, sur une feuille de papier, le plan de la vieille ville.

— Va, dit-il, t'as une curieuse façon de faire du recrutement. J'espère qu'il ne contaminera pas les autres. Rassemble les gars, nous partons tout de suite.

*
* *

Yves ne parvenait pas à s'habituer à son uniforme allemand, trop grand et couvert de taches. Il ne se sentait pas très solide sur ses jambes. Le sac de vivres pesait lourdement sur ses épaules. De temps en temps, il s'appuyait contre le mur, mais les maisons se faisaient rares et il lui fallait courir, plié en deux, à travers les espaces découverts.

Soudain, le bataillon s'arrêta. Devant eux, s'étendait un immense champ couvert de ruines. Une fumée épaisse, presque noire, s'élevait un peu plus loin. C'était la vieille ville qui brûlait. Ils descendirent lentement dans une espèce de ravin, qui était à leur droite.

— Pas de bruit, recommanda Staff.

La brume matinale se levait doucement. — Comment se fait-il qu'ils ne commencent pas à tirer ? se demanda Yves. — Ils n'ont pas dû nous repérer, pensa Staff. Ils sont trop surs qu'on n'osera pas s'aventurer de ce côté-là, pour surveiller comme il faut.

Jérôme enjamba un cadavre et eut un haut-le-corps.

— Grouille-toi, chuchota Soula, ils ont descendu, ici, cinq types.

Elle se souvenait encore des cris des blessés qui agonisèrent longtemps, tandis que des volontaires s'efforçaient de ramper jusqu'à eux.

Pour se donner du courage, Yves répétait mentalement le chant des maquisards :

« Car, pour notre compagnie, quand elle va à l'attaque
Il n'y a pas d'obstacles, ni de mauvais chemins,
Si quelqu'un se trouve sur notre route,
On lance une grenade
Et Dieu nous mène plus loin. »

Il s'accrochait à ces mots comme à une bouée de sauvetage. Quelqu'un le bouscula. Les balles sifflaient. Ils se mirent à courir vers les ruines fumantes qu'on distinguait mal, dans la grisaille de l'aube. Yves tomba, se releva, fit un dernier effort et se retrouva à l'abri d'un mur.

— On a eu de la veine, dit Soula.

Staff marmonna un juron. — Ne tirez pas ! cria-t-il. Économisez les munitions !

Derrière une maison, à moitié détruite, deux soldats montaient la garde. Leurs vêtements étaient déchirés et maculés de sang.

— Enfin, vous voilà ! dit le plus grand. On crève ici. On supplie qu'on nous envoie des renforts, mais personne ne vient. Rien à manger, pas d'eau, les réserves de cartouches s'épuisent.

— On ne passe plus, dit Staff.

— Sommes-nous complètement coupés du reste de la ville ? demanda l'autre soldat. C'est du propre ! Avez-vous des provisions ? Ça fait plus de deux jours qu'on n'a pas bouffé.

Yves posa son sac par terre.

— Il y a du blé, du pain sec et du jus de framboise, annonça Soula. Vous allez vous régaler, les gars.

— Où est le lieutenant ?

— Vous le trouverez au coin de la rue. Il n'y a pas moyen de vous tromper, c'est l'unique baraque qui tient encore debout.

Une balle fit éclater les vitres du premier étage.

— Ça se rapproche, soupira le soldat.

Au rez-de-chaussée, des blessés remplissaient la grande pièce. Soula sortit une bouteille pleine d'eau et commença à leur donner à boire. Par les fenêtres béantes, tombaient, à l'intérieur, des morceaux de pierre. Un homme s'écroula, touché à la tête. Soula se mit à préparer un pansement.

Staff monta les escaliers. Des soldats agenouillés près du mur, tiraient. Staff chercha des yeux le lieutenant. Il était petit, maigre et très jeune.

— Vous arrivez trop tard. Ils sont tous morts, dit-il.

— Réunissez vos hommes. Vous partez avec nous.

Le visage hagard du lieutenant se crispa.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous, ni de personne. Nous avons tenu ici, sous le tir de l'artillerie et sous les bombes.. Nous avons tenu contre la Grosse Bertha et contre les tanks... Nos copains, nos officiers, nos filles ont crevé ici... Tous... Vous m'entendez ! Tous ! Il n'y a pas de retour. On se battra. C'est moi qui vous le dis. jusqu'à la dernière cartouche. jusqu'au dernier survivant. Laissez ce que vous avez comme munitions et foutez le camp.

— J'emmène les blessés, dit doucement Staff. je dois remplir ma mission.

Soula pleurait. Machinalement, Yves se rapprocha. Il essuya ses larmes du revers de la manche de son uniforme allemand, le tissu rugueux laissa une marque sur la joue sale de la jeune fille qui ne sentit rien.

*
* *

Un autobus renversé et quelques sacs remplis de sable protégeaient l'entrée des égouts. Des soldats s'entassaient dans l'étroit espace occupé déjà par des blessés couchés sur des civières. Près de la grille ouverte, un officier surveillait l'entrée du canal. Il attendait que la marée humaine ait eu le temps d'avancer, pour permettre aux autres de descendre.

— Je n'ai pas le choix, se répétait Staff. Il est impossible de passer par les ruines, avec les civières. Personne ne s'en sortirait vivant !

Une balle se logea dans un des sacs. Le sable devint rouge, puis tourna au noir. Le capitaine Staff serra la main d'Yves.

— Je vous ordonne de ne pas abandonner les blessés... Surtout, ne pas abandonner...

Il ne parvint pas à terminer sa phrase. Quelqu'un lui ferma les paupières et le repoussa doucement, pour faire de la place. Yves se mit à rire hystériquement. Soula se glissa jusqu'à lui, et le gifla.

— Ça va mieux ?

Yves se calma presque tout de suite. Il leva la tête. Là-haut, le soleil impitoyable brillait.

— La formation du capitaine Staff, chuchota l'officier. C'est à vous.

Ils soulevèrent les civières et commencèrent à descendre dans les égouts. L'ombre les enveloppa ; sous leurs poids, l'eau clapotait doucement. Yves serra les dents, le blessé était très lourd. À un endroit, la grenade avait pratiqué une brèche ; la lumière éclaira sa figure. L'homme semblait dormir. Le temps s'allongeait à l'infini. Parfois quelqu'un tombait, alors le convoi s'arrêtait un instant ; parfois aussi une plainte s'échappait, mais aussitôt on imposait silence. Ils passaient sous les lignes ennemies, les Allemands pouvaient les entendre.

Pour la première fois de sa vie, Soula priait Mon Dieu, aide-moi, il faut que j'arrive, il faut sauver les blessés... L'eau lui arriva jusqu'à la ceinture. La civière pencha dangereusement. Jérôme ne réagit pas assez vite et le blessé glissa de son côté. Affolée, Soula fit un faux mouvement et se blessa au front. Un mince filet de sang se mit à couler le long de son nez et se perdit sur ses lèvres. Elle lécha le liquide douceâtre.

Le blessé ne parvenait plus à supporter la douleur qui martelait sa jambe. Il aurait voulu cesser de sentir son corps. Cesser de souffrir ! — Si seulement je pouvais m'évanouir, pensa-t-il. Les tortures, que les Allemands infligent aux maquisards qui tombent entre leurs mains, sont-elles Plus atroces ?

— Courage ! dit Soula, nous n'en avons plus pour longtemps.

Le blessé grimaça, mais ne répondit rien. Parler était au-dessus de ses forces.

Le couloir s'élargissait et devenait plus bas. Les porteurs se baissaient les uns après les autres. Yves serrait convulsivement les deux poignées de la civière, ses oreilles bourdonnaient.

— Si tu n'en peux plus, laisse-moi, supplia le blessé.

— La belle affaire ! dit une voix dans l'ombre, on va embouteiller le passage. Tu te prends pour un héros ou quoi ? Pense un peu à ceux qui sont en arrière et qui t'envient. La barricade doit être maintenant en pièces détachées.

Soudain, la lumière les aveugla. Yves appuya son pied sur une marche, puis sur une autre. Ils portaient maintenant les civières, presque à la verticale. Les blessés s'agrippaient de toutes leurs forces, pour ne pas tomber. Yves vit des maisons, elles étaient encore debout. Le soleil dansait sur la carabine du garde.

— T'as une drôle de gueule, mais c'est quand même bon de te revoir, vieux crétin.

La réalité changea de dimension. La peur fondait sous le chaud sourire de Marc.

— T'as une carabine, s'étonna Marc, comme s'il s'agissait de la chose la plus importante au monde. Veinard ! Elle semble neuve.

Yves eut l'impression de se réveiller. Le cauchemar était fini.

— Emmène-moi, emmène-moi vite. Tu ne peux pas savoir...

Le bras de Marc entourait ses épaules. Derrière eux, un blessé venait de mourir, mais Yves ne le vit pas.

— Nous sommes installés de l'autre côté de l'avenue du Maréchal, racontait Marc. Le centre de la ville tient encore. Ailleurs, c'est pratiquement terminé. Évidemment, avec leurs bombes, ils démolissent tout, mais t'en fais pas, nous allons regagner du terrain.

Si seulement les Boches pouvaient cesser de tirer, pensa Yves en écoutant le bruit de la canonnade. Il avait de plus en plus mal aux dents.

*
* *

Dehors, régnait un étrange silence. On avait l'impression que la vie s'était retirée de la ville. Sur les barricades, des soldats désœuvrés attendaient des ordres. De temps en temps, des infirmiers passaient avec leurs civières. Quelques civils rôdaient d'une maison à l'autre, à la recherche d'eau et de nourriture.

Ils étaient assis devant l'entrée de la cave. Tout le monde se taisait.

— Tiens ! voilà notre lieutenant, dit André.

« Copain » revenait lentement. On l'entoura.

— Notre état-major a signé la capitulation. Nous allons quitter Vars. Le départ commencera cet après-midi. L'ordre doit être respecté d'une façon exemplaire. Nous sommes considérés comme des prisonniers de guerre, et nous allons être traités selon les Conventions de Genève.

Cathy sanglota.

— Je ne veux pas, hurla Yves. Lâches ! Vous n'êtes qu'une bande de lâches ! Capituler... Mais, c'est une trahison que de capituler maintenant. Et pourquoi ? Pour limiter les pertes ? Limiter, joli mot pour ces messieurs de l'état-major. Il n'y a plus rien à sauver. Rien et personne ! Les pertes sont trop grandes.. trop grandes... trop grandes, répétait Yves comme un disque oublié sur une plaque tournante.

— Yves a raison, dit André.

— Faites ce que vous voulez. La dernière balle est pour moi ! Yves saisit son revolver. Le père Robert lui tordit le bras. Yves se débattit un instant, puis lâcha l'arme en jurant.

— On capitule aujourd'hui mais demain on reviendra, cria le père Robert. je vous le jure ! Nous reviendrons pour reconstruire. Pour recréer. Pour rendre la vie à cette terre et à cette ville.

— « Notre patrie ne disparaîtra jamais tant que nous vivrons », entonna « Copain ».

Il ne quittait pas des yeux le père Robert.

Dans l'embrasure de la porte, Hans se mit au garde-à-vous. Prisonnier de cette armée de blancs-becs, il avait fini par les aimer. Au cours des dernières semaines, Hans refusait même de manger la portion quotidienne qu'on lui apportait scrupuleusement, pour la passer en cachette aux blessés. C'était sa façon d'avoir des remords. Car, Hans

admirait ses ennemis. Pis encore, depuis qu'il vivait parmi eux, il n'avait plus la conscience tranquille. Tous les slogans bien appris se dissolvaient. Quand il pensait aux pilotes qui lançaient des bombes sur la ville sans défense, il ressentait quelque chose voisin de la honte. Hans cessa de considérer que les siens combattaient pour une cause sacrée. Et phénomène totalement inadmissible pour un soldat allemand de deuxième classe, Hans ne savait plus très bien qui avait tort et qui avait raison dans cette fichue guerre.

— Vous êtes libre, lui dit « Copain ».

Hans ne bougea pas. Il ne savait plus où aller.

En ordre, par rang de quatre, des colonnes commençaient à marcher.

— En avant ! ordonna « Copain ». Serrez ! Serrez ! Alignez... !

Yves se plaça entre André et Marc. Au deuxième étage d'une maison une vieille femme, en chemise de nuit, se pencha par la fenêtre.

— Assassins, bandits, destructeurs, cria-t-elle, je vous bénis...

De sa main maigre et jaune, elle traçait le signe de la croix au-dessus de leurs têtes.

Un homme aborda Yves.

— Vous n'avez pas vu ma femme ? Elle vient de me donner rendez-vous au restaurant. Le garçon attend, le maître d'hôtel attend, et elle ne vient pas.

Yves l'écarta. Il ne ressentait plus rien. Même pas la pitié.

La colonne grossissait constamment. De tous les côtés, arrivaient d'autres formations. Dans une ruelle transversale, sur un piano a queue, abandonné au milieu de la chaussée, une jeune fille en uniforme jouait une polonaise de Chopin.

— Pam, pam, pararam, pam, pam, scandait Marc.

Cathy pleurait. Joseph la regarda à la dérobée, mais n'osa pas lui donner son mouchoir.

Soudain, un détachement des S.S. apparut en face. Des soldats allemands se rangèrent en silence, des deux côtés de la colonne en marche.

Yves comprit que c'était vraiment la fin de l'espoir.

Survivre. Roman.

Chapitre XVI

[Retour à la table des matières](#)

— Un pain pour deux boîtes de cigarettes, ce n'est pas assez, marchand Yves.

— Je ne peux pas te donner plus, dit le garde. Nos rations diminuent.

— C'est bon.

Yves cacha le pain sous sa veste, et se dirigea vers les baraques. Il faisait sombre. Sur la grande place, les équipes de cuisine apportaient les chaudrons avec la soupe. Derrière les fils barbelés, une escouade de gardes arrivait pour prendre la relève du soir. Marc sortit, deux gamelles à la main.

— J'ai un pain, lui dit Yves.

— Formidable ! André et « Copain » vont être contents. Demain, Jérôme a promis d'échanger son café. On finira par avoir des provisions.

— Allons-nous chez les Français ?

— Je crois que oui. Les Boches ont donné la permission. Ça va être chouette.

Yves ne comprenait pas comment Marc parvenait à garder son éternelle bonne humeur. Pour lui, la vie continuait à être une expérience passionnante. Pour Yves, le temps s'était arrêté. Il était devenu un automate.

Yves entra dans la baraque. Des rangées de lits superposés s'alignaient, tous semblables. Quelques prisonniers parlaient à voix basse.

Yves, je voudrais que tu organises un groupe de jeunes, dit « Copain ». Tu vas leur donner des leçons de physique. je ne peux pas m'occuper de tout.

— À quoi bon ?

— Écoute, mon vieux, ça va faire bientôt six mois que nous sommes ici. Il faut te secouer. On n'a pas le droit de se laisser aller à ce point. Chacun fait son possible, sauf toi. Jérôme enseigne la chimie, André soigne les malades, Marc...

— À quoi bon ?

— La guerre ne peut pas durer éternellement, Yves. Les Boches semblent inquiets. Il s'agit de préserver le moral des hommes. C'est essentiel ! Tu me fais penser à ces pauvres Russes qui rôdent couverts de vermine, et qui ramassent les mégots des officiers allemands. Mais eux, au moins, ont une excuse : la majorité ne sait même pas lire. Et puis, ils ne reçoivent pas de colis de la Croix-Rouge. Ils crèvent de faim.

— Moi aussi, j'ai faim.

— N'exagère pas. C'est supportable. On n'a eu, jusqu'à maintenant, que cinq morts. Chez les Russes, on ne les compte plus.

— Laisse-le, dit André. Il faut aller chercher la soupe. Yves, distribue le pain et la margarine, je les ai mis sur la table. Jérôme fera la surveillance.

Jérôme vérifiait la liste des prisonniers. Yves prit le couteau et se mit à couper de minces tranches de pain et de minuscules carrés de margarine. Jérôme les plaçait en tas, les uns à côté des autres. Des hommes arrivaient maintenant avec leurs gamelles, et se rangeaient autour de la longue table.

— Dis donc, j'ai de bonnes nouvelles. Marc était très excité. -je vous attends dans notre coin. Il faut qu'on discute le coup, ça en vaut la peine.

Yves coupa la dernière tranche de pain. Il regarda avec dégoût, les prisonniers qui hésitaient en choisissant leur portion. — Avoir plus que le voisin, c'est tout ce qui les intéresse et « Copain » m'ordonne de leur enseigner la physique. Comme si ça avait la moindre importance, ce qu'ils vont apprendre ! Tôt ou tard, on crèvera de faim. On nous donne de moins en moins à manger.

Marc, assis sur son lit, balançait les jambes dans le vide. André déplia posément un mouchoir sale sur ses genoux. « Copain » remuait indéfiniment la soupe avec sa cuillère, comme s'il ne pouvait pas se décider à la porter à sa bouche.

— Vous connaissez Wolf, se mit à raconter Marc. Ce gros garde qui a battu Jérôme ? Eh bien, Wolf est devenu cinglé. Cet après-midi, on transportait des betteraves. Comme c'est terriblement boueux là-bas, je me suis arrêté pour vider l'eau de ma chaussure. Wolf n'était pas loin, alors, je me dépêchais pour ne pas recevoir un coup dans le

dos. Il cogne dur, l'animal ! Soudain, Wolf se penche tout près de moi et me chuchote :

— Si tu veux t'évader, je suis ton homme.

— J'étais tellement surpris, que je n'ai pas, su quoi. répondre.

— Je vais partir avec toi. J'en ai assez ! Nous allons essayer d'atteindre la France.

— Et après ?

— Tu diras que je t'ai aidé à te sauver et que je suis Alsacien.

— Je ne dirai rien du tout.

Marc se mit à rire.

— Vous auriez dû voir sa tête. Il était sidéré. Il y a un siècle que je ne me suis pas offert un tel plaisir.

— Le front se rapproche, dit « Copain ». Même cette vieille canaille de Von Molten semble avoir la trouille. J'ai l'impression qu'il ne sera pas longtemps le commandant du camp. Pendant les bombardements du mois dernier, il avait failli se tirer une balle dans le crâne. Il a très peur des Anglais.

— Oh ! c'est un malade mental, protesta André. Il paraît qu'Hitler l'avait fait sortir d'une maison de fous. D'ailleurs, il suffit de le voir le matin, quand il nous tient au garde-à-vous pendant des heures, pour se rendre compte qu'il n'est pas normal.

— Ça fait partie de leurs méthodes, dit Yves. C'est un excellent moyen d'épuiser les prisonniers.

— Tu es vraiment d'une gaieté délirante, soupira Marc. Messieurs, je vous annonce que nous avons un pain supplémentaire. Yves, donne le trésor !

— Garde-le pour dimanche, protesta « Copain ». Ce soir, on va chez les Français. On n'aura pas le temps d'avoir très faim.

— Voici un peu de ma soupe, dit André. Il faut qu'on se rase. Les Anglais et les Américains sont toujours rasés.

« Copain » regarda avec dégoût le liquide brunâtre.

— Fais pas le délicat, se fâcha Jérôme. On n'aura pas d'eau avant demain matin. D'ici là, c'est tout ce qu'on peut utiliser. Et puis, tu l'avales bien, ta soupe

— Ce n'est pas la même chose.

— La même chose, la même chose, l'imitait Jérôme. Tu as l'air d'un Italien avec ta barbe de deux jours.

— Je vais écrire un mot à ma mère, dit André en grimpant sur son lit. Prière de ne pas me déranger.

— Je n'ai plus personne à qui écrire, pensa Yves. Personne n'attend de mes nouvelles. Personne, en dehors de Gland peut-être, et encore...

— Jérôme, n'oublie pas de préparer un rapport pour la formation « Mig », se moqua Marc. Explique-leur donc, par le menu, que les bourgeois sont méchants. Tu dois tellement leur manquer !

— Change de disque, dit Jérôme. Les bourgeois ne sont plus méchants, ils sont devenus. bêtes. Et dans un certain sens, c'est pire. Tout ce qu'ils savent faire, c'est mourir.

Marc n'insista pas. Il éprouvait le besoin de rester seul. Jamais auparavant, il n'avait ressenti, à ce point, le poids de la promiscuité.

Il sortit devant la baraque. Derrière les barbelés, des soldats allemands marchaient d'un pas égal. Les miradors lançaient, à intervalles réguliers, des faisceaux de lumière qui balayaient les ombres et allaient se perdre au loin. À sa gauche, dans le camp français, des prisonniers formaient de petits groupes. Ils se préparent, pensa Marc.

Le lieutenant Krantz entra par la porte principale. Il le remarqua et lui fit signe.

— Présente-toi demain, au bureau, dit-il. J'ai à te poser quelques questions.

Sans attendre la réponse, Il se retourna et se dirigea vers la section des Soviétiques qui se trouvait à l'autre bout, derrière la triple protection des fils barbelés chargés de courant électrique.

Pourvu qu'il n'ait pas découvert que je suis juif, s'inquiéta Marc. Ça serait idiot de se faire prendre maintenant. J'ai des chances de me tirer d'affaire comme prisonnier de guerre, mais s'ils m'envoient dans un camp de concentration, je suis fichu. C'est curieux, l'ai presque oublié qu'une différence existe entre moi et Yves ou André. Ai-je la frousse ? Marc essaya de chasser la peur. Bientôt, nous allons redevenir libres, se consola-t-il. Vais-je revenir à Vars ?

— Tu es sioniste Marc, avait souvent répété son père. Il ne faudra jamais cesser de l'être. Ta patrie, c'est la Palestine : la terre de tes ancêtres.

Ma patrie, c'est André, Yves, « Copain » et Jérôme. C'est avec eux que je veux continuer à vivre, pensa Marc. — Ils te reprocheront tes origines, protestait une petite voix tenace, ils te montreront du doigt, ils te poursuivront sans répit ! On devient facilement frères, face à la

mort, mais dès que tout redevient normal, les hommes changent. L'antisémitisme n'est pas disparu et ne disparaîtra pas. Sauras-tu renier ta religion ? Effacer les traces ? La guerre vous a réunis, la paix vous séparera. Tu te retrouveras un jour, abandonné, aigri et humilié.

— Regarde les étoiles, dit Jérôme en s'asseyant par terre. je crois qu'on va avoir du beau temps.

Un garde se mit à les observer. Jérôme sentit la haine monter en lui. — Le peuple allemand n'est pas responsable, affirmait son commandant. Le pauvre peuple, opprimé par les riches, n'est pas responsable des crimes d'une clique. On le prouvera quand la guerre sera finie. À quoi bon avoir versé tant de sang si, à l'avenir, on devait recommencer ? La souffrance doit engendrer un monde meilleur. Les prolétaires du monde entier s'uniront sur les ruines, et édifieront une force telle, que nul n'osera l'attaquer. La solidarité et l'amitié des peuples cesseront d'être des mots vides de sens.

Jérôme soupira. Il n'était plus sûr de rien. Ce qui lui paraissait évident, devenait discutable. En vain, il se récitait des phrases apprises par cœur. Il avait cessé d'y croire.

— On y va ? demanda André.

Derrière lui, apparaissaient Yves et « Copain ». Leurs cheveux lui-saient dans l'ombre.

— J'aimerais retrouver mon état civil, dit « Copain », moi aussi, j'ai un nom et un prénom. Jean Prade, pour vous servir. Dois-le, jusqu'à la fin, me contenter d'un pseudonyme ?

— « Copain » tu es, et « Copain » tu resteras. André se mit à rire. — Que veux-tu, nous ne pouvons pas t'appeler Jean, parce que, pour nous, tu es « Copain ». On ne se débarrasse pas aussi facilement de ses habitudes.

Le garde souleva la barrière et les laissa passer.

— La fête a lieu dans la baraque numéro 3, dit-il.

La salle était déjà pleine. Sur l'estrade, un jeune homme apportait le tabouret qui devait servir de décor.

— Ça me donne des complexes de voir leurs uniformes, dit Yves à « Copain ». Nous avons l'air pitoyable avec nos frusques de maquillard.

André observait la foule. C'était une véritable société des nations. Les Anglais lui en imposaient davantage. Ils se levaient avant l'heure, et faisaient de la gymnastique, sous les regards ébahis des Boches. C'étaient, pour la plupart, des hommes calmes, peu communicatifs et excessivement polis. Au fond de la salle, les Italiens parlaient en gesticulant. À côté d'eux, les Canadiens tranchaient par leur tenue impeccable. On racontait qu'ils étaient les seuls à recevoir des colis avec du linge propre. Les Allemands les traitaient avec plus d'égards que les autres.

— C'est le pays, où nos prisonniers de guerre sont les mieux reçus, disaient les gardes. Quand on a le malheur de se faire prendre, on rêve d'être envoyé dans un camp au Canada. C'est connu !

— Les mâcheurs de gomme arrivent, dit Marc.

Les soldats américains entraient dans la salle. Ils avaient un air insouciant de jeunesse et de santé et se ressemblaient tous.

Au camp, on ne les aimait pas outre mesure, bien qu'ils distribuassent généreusement de la gomme à la menthe, dont ils avaient d'inépuisables réserves. Les Anglais s'offusquaient, quand on les prenait pour des Yankees, et les Canadiens protestaient avec véhémence.

Seuls, les Italiens leur faisaient la cour ; ce qui ne les empêchait pas de les critiquer à chaque occasion.

— Les Français ont encore oublié de se raser, remarqua « Copain ». Je commence à croire que c'est, chez eux, une question de principe.

— C'est le peuple le plus intelligent du monde, dit Jérôme. Ils ont bien droit à certaines manies.

— Tu généralises toujours tout. je ne te parle pas du peuple français ; Je discute de la barbe de nos camarades.

— Salut, les gars ! Le père Robert se faufila à côté d'Yves.

— Tu as une tête d'enterrement, mon petit. Ça ne va pas ?

Yves n'eut pas le temps de répondre. Le commandant du camp entra avec sa suite. Ils se mirent au garde-à-vous. Von Molten s'installa au premier rang. Un homme, déguisé en jeune fille, apparut aussitôt sur la scène. Des rires fusèrent.

Nous allons vous présenter le premier numéro de notre spectacle, annonça-t-il. Mesdames, Messieurs, attention ! On est prié d'applaudir.

Au même moment, la sirène se mit à siffler.

— Que personne ne bouge ! Von Molten se tenait debout sur l'estrade.

La porte s'ouvrit. Deux gardes se mirent à bousculer les prisonniers les plus proches. — C'est leur tour d'avoir peur, pensa Yves.

— Les canons, chuchota « Copain ». Tu entends le canon ?

La lumière de l'incendie éclairait le camp. Ils se ruèrent vers la sortie. Sur le terrain, des soldats en uniforme de l'armée anglaise entouraient les gardes. De tous les côtés, affluaient les prisonniers. Ils criaient et ils s'embrassaient. Le tumulte devenait indescriptible.

Dans la baraque, désormais vide, les officiers allemands attendaient les ordres au garde à vous.

— Heil Hitler, dit Von Molten.

— Haut les mains ! hurla un soldat près de la porte.

Von Molten appuya sur la gâchette. Le coup de feu fit trembler les murs. Von Molten s'écroula sur l'estrade. Les officiers allemands levaient lentement les bras en l'air.

*
* *

Des bruits curieux remplissaient la salle. Des soupirs étouffés, des petits cris aigus de femmes et des jurons. Yves ne parvenait pas à s'endormir. Depuis plusieurs semaines, c'était comme cela, chaque nuit. On avait libéré, dans les environs, un camp où se trouvaient deux mille femmes. Un va-et-vient constant s'était établi. Des jeunes filles arrivaient dans les jeeps de l'armée. Elles se promenaient le jour, bras dessus, bras dessous, avec des soldats, et le soir, disparaissaient dans les baraques.

Yves prit une tablette de chocolat et s'en alla la manger dehors. C'était merveilleux de ne plus avoir faim. De ne plus songer constamment à la nourriture ! La nuit était belle. Par-ci, par-là, des lucioles brillaient dans l'ombre. Yves trébucha. Un couple était allongé dans l'herbe.

— Pardon, dit-il bêtement.

C'est donc ça la liberté, pensa Yves. C'est pour ça qu'on s'est battu... Je rôde désœuvré dans cet immense bordel et je n'ai même plus le courage de tenter une évasion. Passif, j'attends qu'on décide de mon sort. Et que puis-je faire d'autre ? Je n'ai pas de papiers, et je n'ai pas d'argent. Pas un sou. Rien... La police peut m'arrêter pour vagabondage.

La lune éclairait la pelouse. Son reflet verdâtre tomba sur la figure d'une femme.

— Maryse ! hurla Yves.

Elle se leva d'un bond. Le jeune garçon, qui était couché à côté d'elle, se mit lentement debout. Maladroitement, il arrangeait son pantalon.

— Maryse ! répéta Yves.

Sans savoir ce qu'il faisait, il la saisit par le cou et serra de toutes ses forces. Le garçon se cramponna à son bras. Yves le frappa en pleine poitrine et le fit rouler par terre. Le visage de Maryse se décomposait dans une étrange grimace. Yves ne lâchait pas prise. Quelqu'un se mit à crier. Des gens couraient sur le terrain. On les sépara.

Yves se laissa amener jusqu'au bâtiment où les Allemands enfermaient, autrefois, les prisonniers particulièrement récalcitrants. On le poussa dans la cellule. Yves s'effondra sur le lit. Des larmes l'étouffaient.

— Yves, appela doucement le père Robert.

Le garde tourna la clef dans la serrure. Le père entra et s'assit à côté de lui.

— Calme-toi, mon petit, Maryse est très secouée, mais elle vivra. Pourquoi as-tu fait ça, Yves ?

— Putain ! Sale putain ! Voilà ce qu'elle est devenue ! je la tuerai.

— Tu n'en as pas le droit.

— J'ai eu le droit de tuer des Boches ! J'ai eu le droit d'assister à l'exécution de mon propre père ! Mais maintenant, soudain, je n'ai plus aucun droit. Aucun ! Quelle farce. Comment voulez-vous que je continue à exister, après ce que j'ai vu ? Dites-moi, mon père, comment ?

— La nature humaine est faible. Il faut savoir pardonner.

— A-t-on pardonné aux lâches, aux veules, aux mouchards ? Non ! On les a fusillés,

— La guerre est finie.

— Facile à dire. Vous vous imaginez que, pendant ces quatre ans, on a été atteint d'une maladie honteuse. Les alliés sont arrivés ; les médecins ont guéri les malades. À nous, la santé ! À nous, la vie normale ! Ce n'est pas aussi simple que ça. Pour vous, pour Maryse, pour moi, la guerre continue. Nous sommes comme des mouches condamnées à errer éternellement, en se cognant contre les murs. Nous sommes enfermés dans une prison sans barreaux et de cette prison nous ne nous échapperons pas.

— Garde, faites venir l'infirmière, ordonna le père Robert. Si elle est occupée, qu'elle vous donne ce qu'il faut pour faire une piqûre. Elle saura de quoi il s'agit.

— Personne ne l'avait forcée. Personne ! répéta Yves. J'aurais tout compris. Tout pardonné. Mais, mon père, elle couchait avec cet homme pour son bon plaisir. N'importe qui pouvait la prendre.

— C'est un soldat français. Ils se connaissaient à peine...

— C'est encore pire, mon père. Elle n'avait même pas l'excuse d'une passion. La chaleur animale, voilà ce qu'elle cherchait. Et cette fille, mon père, ce fut mon unique, mon seul amour ! Tout n'est que ruine. Par un miracle incompréhensible, Maryse avait survécu. Pourquoi ? Pour devenir une putain...

Le père Robert obligea Yves à se coucher. Le garde lui tendit une seringue remplie d'un liquide clair. Le père remonta ses manches. D'un geste précis, il enfonça l'aiguille. Yves ne réagissait pas. Le père Robert déposa la seringue vide sur la table. Il sortit son chapelet et se mit à dire des prières. L'aube devait le surprendre, assis à la même place.

*
* *

Ce matin, comme tous les matins depuis la libération, les jeeps et les motocyclettes envahissaient le camp.

— Tu viens faire un tour ? proposa un caporal américain.

— Avec plaisir, répondit André.

Il ne se lassait pas de ses courtes promenades dans la région, qui lui permettaient de mieux savourer sa liberté toute neuve.

— Un instant. Un instant, protesta un photographe. Ne bougez pas... Souriez... Encore une fois. je vous en prie monsieur, c'est pour le New York Magazine.

— Vous parlez anglais ? demanda un journaliste.

— Français plutôt.

— Me voila !

L'homme se plaça à côté d'André.

— Vous allez me donner une interview pour la Gazette de Lima. Vous êtes de quelle nationalité ? Pourquoi n'avez-vous pas d'uniforme ? Ah ! maquisard... Très bien. Vous avez participé à l'insurrection de Vars ?

— Oui.

— Ce fut terrible, j'imagine. Quelle triste histoire que la vôtre ! Avez-vous une idée des pertes ?

— La ville a été détruite. Les habitants...

— Il me faudrait des chiffres. Des pourcentages... Des ordres de grandeur... Les lecteurs, vous comprenez, aiment qu'on leur donne de l'information véritable.

— Je suis désolé, mais...

— Tant pis ! J'interrogerai quelqu'un d'autre. Dites-moi, vous devez avoir des projets. Vous êtes jeune. Le journaliste recula pour mieux contempler André. — Expliquez-moi ça brièvement.

— Mon pays est occupé par les Russes. Les autorités du camp doivent nous faire savoir où nous allons être envoyés. Pour le moment, rien n'est décidé encore.

Des jeunes filles en uniforme se mêlaient à la foule.

-Venez ici, mademoiselle, appela le photographe. Prenez la main de ce monsieur. N'ayez pas peur, il est beau garçon. Ce n'est pas compromettant. Souriez...

Un peu plus loin, des soldats faisaient la queue pour entrer dans la petite tente. C'est là que le Padre leur posait des questions à voix basse.

— Se confesser chez un prêtre italien, c'est vraiment le comble de l'absurde, pensa Jérôme. Ils n'ont pas voulu permettre, au père Robert, de nous recevoir, sous prétexte qu'il est mauvais d'organiser des groupes distincts. Et moi qui ne connais pas un traître mot d'italien ! Comment vais-je faire ?

« Copain » se dirigea vers le bâtiment où se trouvaient les bureaux. Charles Ortyz l'attendait. Il était de très mauvaise humeur.

— Ça va mal, dit-il. Les Français et les Italiens vont être rapatriés, cette semaine. Les Canadiens partent aujourd'hui. Nous, nous restons. Il est question que la Croix-Rouge se charge de nous approvisionner.

— Mes gars deviennent fous

— Que voulez-vous que je fasse > Notre gouvernement en exil ne m'a pas donné de réponse définitive. Pour eux, ce n'est pas facile non plus.

— Ça fait deux mois que ça dure.

— Consolez-vous. je prends, demain, un avion pour Londres. J'essayerai de régler les choses sur place.

Charles Ortyz n'osait pas regarder « Copain » dans les yeux.

— Plusieurs de mes hommes veulent rentrer à Vars.

— Ils vont être considérés comme des traîtres.

Ortyz changea de ton. Il devenait menaçant.

— Pourquoi, mon général ?

— Quelle question ! Mais pour collaboration avec l'ennemi. Les Soviétiques ont organisé un gouvernement national communiste, que nous ne reconnaissons pas.

— Je refuse d'intervenir, mon général.

— C'est de l'insubordination !

— Je ne défendrai, à aucun de mes hommes, de retourner au pays. Un gouvernement national existe, peu importe qu'il soit communiste ou non.

— Vous prenez là une très lourde responsabilité, lieutenant.

— L'ennemi a été vaincu, mon général. Comme nous ne faisons pas partie de l'armée régulière, notre rôle est terminé.

Charles Ortyz baissa la voix.

— Je peux vous dire confidentiellement qu'il est question d'attaquer les Russes. Il est important de ne pas diminuer les effectifs.

— Mais, c'est absurde, mon général. Les alliés...

— Vous ne voulez pas comprendre ! J'en prends note. Laissons cela, je vais parler aux hommes, moi-même. Ah ! j'oubliais, j'ai pu m'ar-

ranger ; les autorités du camp acceptent de relâcher Yves Stanski. Les Anglais ont protesté un peu, pour la forme, mais, heureusement, cette fille n'a pas porté plainte. J'espère que vous pourrez retirer son dossier. Je ne tiens pas à ce que cette affaire compromette notre réputation.

— Oui, mon général.

— Nous nous reverrons après mon retour de Londres, dit Charles Ortyz en lui tendant la main. À moins que vous aussi, vous ne vouliez être fusillé par les Russes.

— Je ne quitterai pas le camp, avant de m'assurer que tous mes hommes puissent partir.

« Copain » salua et sortit. Devant la porte, le capitaine français, Roger Teilhac, faisait la cour à une jeune fille en uniforme d'aviation. Il la lâcha et suivit « Copain ».

— Toujours pas de nouvelles ?

— Non.

— Tu sais tenir ta langue ?

— Parfois.

— Je viens d'apprendre que l'U.N.R.R.A. doit se charger de votre sort, mais jusqu'à ce qu'ils se décident à agir, ça peut prendre des mois. Je vais te donner un conseil d'ami, arrange-toi pour expédier tes gars n'importe où. En France comme en Italie, on va les aider pour la bonne raison qu'il est impossible de laisser crever des gens dans la rue. Ceux qui sont jeunes obtiendront sûrement des bourses d'études ou se débrouilleront pour trouver du travail. L'essentiel, c'est de les sortir d'ici. Mes hommes s'en vont ce soir. Je peux emmener une di-

zaine des tiens. Autant que possible, choisis des types qui parlent français.

— Merci, vieux.

— Il n'y a pas de quoi. On a bien bouffé de la m... ensemble. On est frères.

« Copain » passa le reste de la journée à faire des tirages au sort, pour constituer son équipe. André devait la diriger.

— T'es un pauvre type, lui dit Jérôme. Moi, je retourne à Vars.

— Il paraît que ceux qui ont participé à l'insurrection ont été condamnés à mort. Sois prudent.

— Je suis prêt à prendre le risque, répondit flegmatiquement Jérôme. Ça ne sera ni la première, ni la dernière fois.

À sept heures du soir, un officier français arriva. Il échangea quelques mots avec chacun des hommes. Marc, qui faisait partie du groupe, ne le quittait pas d'une semelle. Il avait peur qu'on refuse l'un ou l'autre de ses camarades. Après le départ du Français, il se mit aussitôt à chercher « Copain ». Il dînait en compagnie du père Robert. L'ancienne cantine des S.S. était vide. À travers les grandes baies vitrées, on voyait des massifs de fleurs. Les fils barbelés du camp semblaient être loin.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas partir à notre place ? demanda Marc.

— Absolument sûr. Le père Robert lui donna une tape amicale. — Bonne chance ! et ne nous oublie pas trop.

— Vous direz à Yves de ma part,..

Marc, incapable de terminer sa phrase, se sauva en courant.

Les camions les attendaient près de l'entrée principale. Ils montèrent. Le capitaine Teilhac compta les hommes, et fit signe à son chauffeur. Le moteur se mit à tourner.

— Nous partons, dit André, nous partons, Marc

Derrière eux, disparaissaient déjà les rangées des baraques et les quatre miradors.

— Je vais faire ma médecine à Paris, décida Marc. Et toi ?

— Polytechnique probablement.

— Je crois que c'est réservé aux étudiants de nationalité française.

— Ils doivent faire des exceptions, protesta André. Après tout, nous sommes des anciens combattants.

— Mais, nous sommes aussi des étrangers, dit Marc, soudain pensif.

C'est alors qu'André se rendit compte qu'il devenait un émigrant, et cette idée lui parut hautement désagréable. Il n'avait aucune envie de s'expatrier. Il voulait uniquement quitter le camp et commencer une vie normale.

Autour d'eux, les Français discutaient. Marc parvenait à saisir des bribes de phrases.

— Ma femme va être contente, disait un caporal, et la gosse aussi. Ça fait quatre ans que je n'ai pas vu la même. Elle doit être grande maintenant.

— Ma mère est à Paris, elle a déménagé. Notre appartement est devenu trop petit, depuis le mariage de ma sœur, on habite rue Parmentier.

— Quand je pense que je vais aller au bistrot, j'ai tout de suite soif, riait un soldat.

Le camion sautait sur la route inégale.

— Ils ont une famille, un appartement... Marc soupira et baissa la tête

— T'en fais pas, dit André. Nous sommes ensemble.

Le camion s'arrêta. On ouvrit les portes arrière.

— La frontière hollandaise, annonça le capitaine. Sortez vos feuilles de route.

— Mes hommes n'ont pas de papiers, lui dit André à voix basse.

— Qu'ils montrent n'importe quoi.

André fouilla ses poches. Il trouva une lettre de sa mère.

— C'est tout ce que j'ai.

— Ça passera très bien.

Le douanier regarda distraitement la haute écriture de Marie Solin.

— C'est en quelle langue ?

— Esperanto.

Imperturbable, le capitaine Teilhac garda son sérieux.

— Vous pouvez partir.

La porte se referma. Il faisait de nouveau sombre à l'intérieur. Le camion recommençait à rouler.

— Ils sont encore plus bêtes que les Boches, remarqua ironiquement Marc.

André ne répondit rien. Il pensait à sa mère.

*
* *

Jérôme surveillait du coin de l'œil, les prisonniers allemands qui réparaient la route. Il avait horreur de ce métier de gendarme. Il faisait très beau, et Jérôme aurait aimé se coucher dans les champs avec un livre. Il regarda sa montre.

Dans deux heures, on va me relever, pensa-t-il. je serai libre. L'ennui, c'est qu'il n'y a pas de livres. En dehors de la bible du père Robert, impossible de dénicher quoi que ce soit. Quelle barbe !

Devant lui, le camp dormait au soleil. Par-ci, par-là, on avait arraché des poteaux. Des fils barbelés traînaient par terre. Des pantalons kakis et des caleçons d'un gris sale séchaient sur une corde de fortune. La voiture blanche de l'U.N.R.R.A. cachait le bâtiment de l'administration. — Ils vont encore nous interroger cet après-midi, songea Jérôme. Comme si ça pouvait servir à autre chose qu'à démontrer que ces messieurs les fonctionnaires gagnent honnêtement leur fric.

Une jeep klaxonna. Le médecin anglais se pencha par la portière.

— Pas de malade ? demanda-t-il.

— Oh ! juste un cas de pneumonie. Je crois que c'est tout.

La jeep souleva un nuage de poussière. Jérôme rajusta sa carabine sur son épaule, et se mit à rabrouer les prisonniers qui, lentement, retournaient au travail.

Au même moment, le père Robert pénétra dans l'infirmierie. Maryse était assise dans un fauteuil. — Comme elle est maigre cette gosse, pensa le père.

— Bonjour. Comment ça va aujourd'hui ? dit-il gaiement.

— Beaucoup mieux, mon père.

— Bravo ! Tu vas voir. Dans quelques jours, nous allons danser ensemble la polka. Il faut que tu manges et que tu te reposes.

— Avez-vous reçu des nouvelles d'André et de Marc ?

— Indirectement. Le capitaine Teilhac avait écrit, à « Copain », une très gentille lettre.

— Je suis contente pour eux.

Maryse n'osait pas lui poser la question qui la préoccupait le plus. Le père Robert toussa.

— Le médecin vient de m'avertir que les tests ont été concluants. Yves va sortir bientôt. Il est aussi normal que toi et moi. Tiens ! voilà « Copain » et Jérôme qui s'amènent, ajouta-t-il visiblement heureux de cette diversion.

— Mais, tu as très bonne mine, Maryse ! « Copain » l'embrassa sur les deux joues. — Je te présente Jérôme. Signe distinctif : communiste par goût et par conviction. Dis donc, vas-tu pouvoir rester avec nous quand tu quitteras ton lit de douleur ?

— Rester ici ! Pourquoi ?

— Parce que nul n'a l'air pressé de se charger de nos modestes personnes. Il paraît que l'Australie donne des visas aux bûcherons. N'étant pas bûcherons, nous n'avons aucune chance.

— L'Ambassade du Canada m'autorise à leur envoyer une centaine de mes ouailles, dit le père Robert.

— J'ai deux cents hommes sur les bras, protesta « Copain », et je dois les expédier au plus vite. Ils risquent de se transformer en bandits de grands chemins. Le dénommé Joseph a encore fait des siennes : il a attaqué des fermiers. Heureusement, il n'y a pas eu de morts, mais c'est grave. Les Anglais ont déjà fait pendre un type pour moins que ça.

— Père Robert, pourquoi voulez-vous aller au Canada ? s'étonna Maryse. Nous allons tous rentrer.

— Tu veux recommencer, Maryse ? demanda « Copain ». Souviens-toi : les Boches, les « Camarades », les arrestations...

— On changera de nom, et on s'inscrira à l'université. C'est gratuit, paraît-il. Et puis, tu sais, peut-on vraiment être libre ailleurs que chez nous !

— Au presbytère, les lilas fleurissaient, dit le père Robert. Mes paroissiens vont être heureux de me revoir. Ça peut vous sembler un peu risible, mais, au fond, c'est incroyable ce qu'ils me manquent.

« Copain » regardait Maryse. — Elle est là, pensa-t-il. Elle est vivante ! Anne, ma belle, ma courageuse Anne est morte. A quoi bon continuer à me débattre. ici ou là-bas, quelle différence ?

— Alors, on part ? Jérôme devenait impatient.

— Belle compagnie, ricana « Copain ». Une jolie fille, un communiste et un prêtre pour surveiller tout le monde.

Il ne parvenait plus à supporter la présence de Maryse.

— Personne ne m'attend, dit tristement Jérôme. Ma famille...

— Idiot ! l'interrompit le père Robert. Pour commencer, je vais t'amener chez Marie Solin. C'est une femme formidable

Et puis, il y a les autres. Tous les autres.

— Voulez-vous m'expliquer comment on va traverser la zone russe ? s'inquiéta Jérôme.

— On obtiendra des permis à Berlin, dit Maryse. Je me suis renseignée.

La porte grinça. Yves se tenait devant eux. Jérôme avala nerveusement sa salive. Le père Robert se leva.

— Salut ! Yves, dit-il. je crois que nous allons faire un tour. À tout à l'heure, mes enfants.

Il se dirigea vers la sortie. « Copain » et Jérôme le suivirent.

— Yves. Mon amour ! Je te demande pardon.

— Ne pleure pas Maryse. Ce n'était pas ta faute. Moi non plus, je ne suis pas le même.

— Tu vas voir, Yves. Nous recommencerons. Si seulement tu voulais encore de moi, je ferais tout pour que tu oublies,

— On ne peut pas oublier, murmura Yves, mais on peut peut-être essayer de vivre. Je ne sais pas encore. Je ne sais vraiment pas..

Une tache de soleil glissa sur la couverture. — C'est drôle, pensa Yves, je ne souffre plus. J'ai cessé de la haïr.

Dehors, un homme criait en allemand. Les prisonniers se rangeaient dans la cour, où on leur distribuait la soupe. L'employé de l'U.N.R.R.A., assis sur une chaise pliante, inscrivait leurs noms sur sa liste. Il était fatigué.

Un peu plus loin, une jeune fille souriait à la sentinelle. Le soldat faisait semblant de ne pas la voir.

C'est idiot de garder les hommes dans un camp, songea l'employé. Ils s'ennuient à périr. Les paysannes des environs en profitent et ça crée un tas de problèmes insolubles.

Il ferma sa serviette et s'en alla.

Au-dessus de sa tête, le vent agita la corde à linge. Un veston tomba. L'employé le ramassa avec dégoût. Sur la poche, à la place de la svastika, on avait cousu un petit drapeau tricolore. -Pauvres gars ! pensa l'employé. Ils sont obligés de porter des vieux uniformes allemands. Je vais suggérer qu'on leur envoie des uniformes anglais. Ils sont plus confortables et plus résistants.

FIN
du premier volume